This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

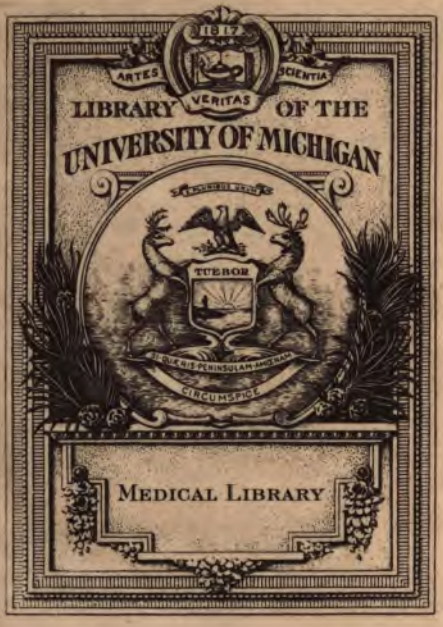
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

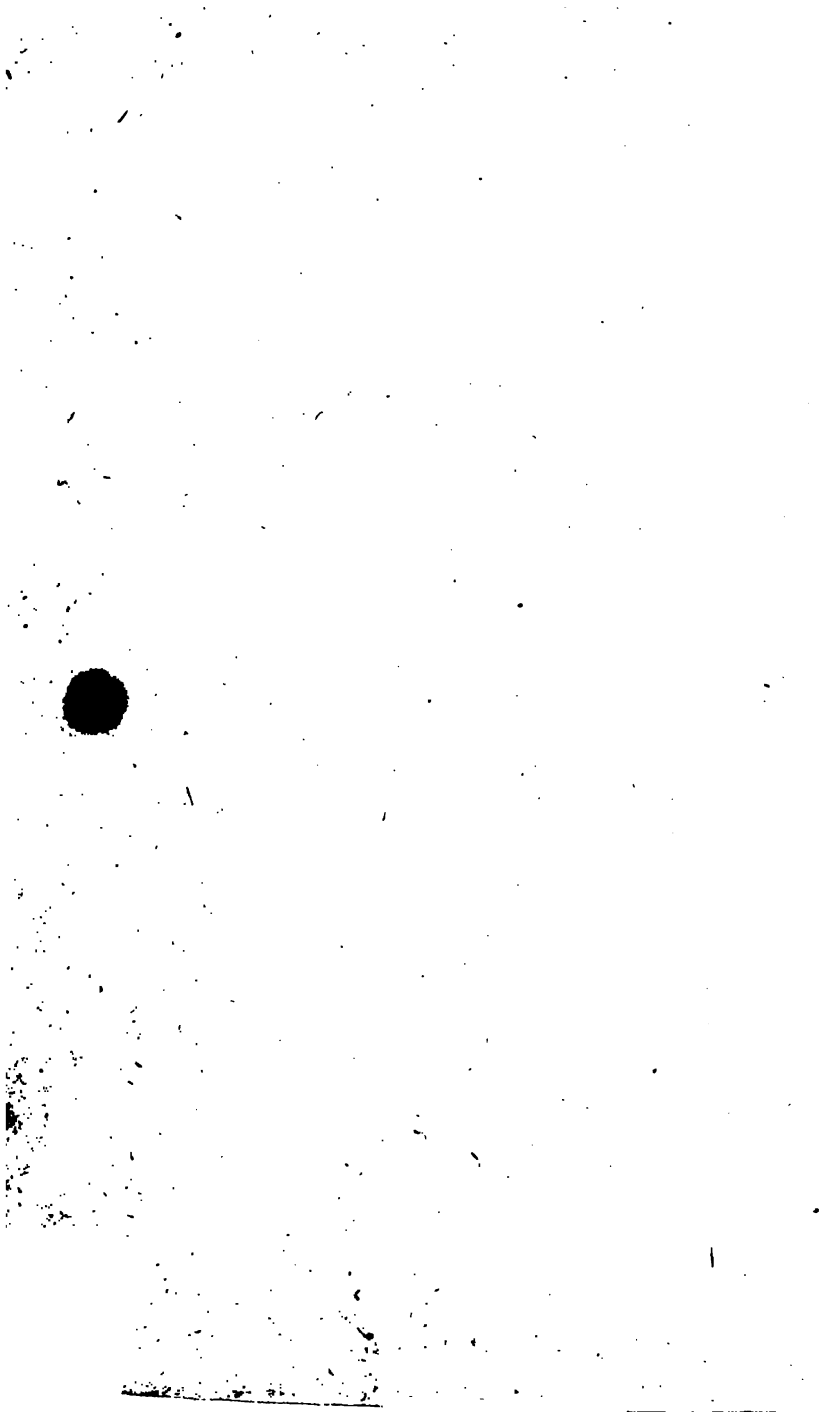
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
MEDICAL LIBRARY

610.5
J86
G32



JOURNAL

GÉNÉRAL

DE MÉDECINE,

DE CHIRURGIE ET DE PHARMACIE;

OU

Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris;

Rédigé par M. SÉDILLOT (Jn.), D. M.,

Secrétaire-général de la Société, Membre d'un grand nombre de Sociétés et Académies nationales et étrangères.

DOUZIÈME ANNÉE.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

A PARIS,

Chez { CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n°. 17;
{ Théophile BARROIS, rue Hautefeuille, n°. 22.

AN 1808.

JOURNAL

GÉNÉRAL

DE MÉDECINE,

DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.

OU

Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris.

Réflexions et observations sur l'emploi de l'oxide blanc d'arsenic dans les fièvres intermittentes ; par ANDRÉ BRY, *docteur en médecine, à Angers.*

Quandò dii volunt, bina venena juvant.

POURQUOI faut-il que la médecine choisisse ses remèdes les plus efficaces parmi les plus grands poisons qui nous sont fournis tant

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

par l'art pharmaceutique, que par les différens règnes de la nature?

Cette idée se présente naturellement toutes les fois qu'il est question de l'arsenic; mais aussi pourquoi ce même arsenic seroit-il un poison plus redoutable, pour les médecins, que le sublimé corrosif, la baryte, le phosphore, l'opium, l'aconit-napel et la ciguë que nous ordonnons tous les jours et quelquefois si légèrement?

N'est-ce pas parce que le tems et l'observation ont fait justice de toutes les critiques, plus ou moins fondées, dont ces substances ont été le sujet à diverses époques; et que les discussions les plus savantes doivent nécessairement se faire d'après des faits bien constatés et bien déterminés. Il en sera de même de l'oxide blanc d'arsenic : tous les traits lancés contre lui viendront s'émousser, si de bonnes observations, dégagées de tout esprit de prévention et de système, constatent, dans la suite, sa propriété fébrifuge.

En effet, l'expérience de tous les tems nous apprend que les substances les plus délétères se changent en médicamens utiles, lorsqu'elles sont maniées avec autant de prudence que de savoir; et que toutes les fois qu'elles produisent des accidens, il seroit plus juste, à mon

avis, de s'en prendre à la manière dont elles sont administrées qu'à leur nature même.

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

Ainsi donc, proscrire l'arsenic de la matière médicale, par la raison qu'il peut devenir, dans des mains inhabiles, la source d'une foule de maux, n'est point, selon moi, un motif suffisant; on le sent trop pour qu'il soit besoin d'en donner la preuve. Et puis d'ailleurs, je le répète, cette objection n'est pas plus applicable à l'arsenic qu'à tout autre médicament jouissant à quelque chose près de la même activité, et que l'on administre journellement.

Je me garderai bien de relater ici le nom de tous ceux qui ont prôné l'arsenic. Déjà ce travail a été ébauché par plusieurs auteurs recommandables; je dirai seulement que si pour justifier de la bonté et de l'utilité d'un remède, il ne s'agissoit que de recueillir les opinions des hommes célèbres, qui se sont prononcés pour ou contre, la dispute seroit bientôt terminée, et la victoire, comme on n'en peut douter, resteroit à la substance qui nous occupe.

Ceux qui ne sont pas partisans du nouveau fébrifuge, disent: si vous admettez l'arsenic au nombre des médicamens contre la fièvre, il peut, par quelque succès, devenir un remède vulgaire; et comme cette affection est très-

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

fréquente, que chacun malheureusement se mêle de la traiter, il en résultera inévitablement des maux à l'infini.

Mais encore une fois, ce reproche s'adresse-t-il bien au remède lui-même, ou plutôt à l'ignorance que l'on suppose devoir en abuser? Et pour quelques individus dans les mains desquels un remède simple peut se changer en poison subtile, faudra-t-il que l'humanité toute entière soit privée de ce fébrifuge, lorsque son action médicatrice sera parfaitement démontrée?

Il en est souvent des moyens en médecine, comme des institutions sociales, qui ont presque toujours leur mauvais côté; mais sitôt que la masse du bien l'emportera sur celle du mal, dès-lors le remède en question peut devenir très-avantageux entre les mains des vrais médecins, surtout dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons par rapport au quinquina.

Dans le moment où j'écris un grand nombre de praticiens distingués des départemens, sont dans l'attente d'une décision des sociétés médicales comme autorité compétente pour ou contre le nouveau spécifique; car dans l'état actuel des choses, un médecin, quelque soit sa réputation, n'oseroit ordonner

De l'arsenic dans les fièvr intermittentes.

l'arsenic à ses malades sans encourir les risques de l'animadversion du public, et bien plus encore sans passer à ses yeux, ainsi que dans l'esprit de quelques hommes de l'art, pour un empoisonneur titré. Néanmoins, et quoiqu'on en puisse dire, celui qui sait, à force de méditations profondes, de tentatives sages et prudentes, tirer des poisons les plus terribles, des remèdes bienfaisans pour des maladies rebelles, celui-là, dis-je, méritera bien de la postérité. Soit pour exemple Vanswieten qui a introduit avec succès dans la médecine l'usage interne du sublimé corrosif, dont l'action perfide, lorsqu'il est mal administré, ne le cède en rien aux préparations arsénicales.

Quoiqu'il en soit de toutes ces considérations, la terminaison du printems nous présage une saison æstivale, molle et humide, par conséquent beaucoup de fièvres automnales : que deviendra la classe du peuple, sur qui pèse principalement ce genre de maladie, puisqu'il n'existe plus de quinquina pour elle (1)? Pouvons-nous compter sur les divers moyens que l'on a proposés jusqu'à ce jour pour

(1) Le quinquina se vend à Nantes, 24 fr. l'once; et encore, est-il de bonne qualité ?

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

remplacer l'écorce du Pérou, la gélatine, la bénoite, le sumac des corroyeurs, l'écorce de saule blanc, l'angusture, le marronnier d'Inde, etc. etc., toutes ces nouvelles substances ont-elles fait leurs preuves? ont-elles répondu aux espérances qu'on s'en étoit formées? Tout au contraire, on ne voit que trop leur insuffisance dans les cas pressans, dans les fièvres intermittentes opiniâtres, etc.; il est donc besoin de recourir à un remède plus énergique, plus sûr, qui ait déjà pour lui l'assentiment d'un grand nombre de praticiens des différentes Écoles.

Ce remède, dans l'état actuel de nos connoissances, ne pourroit-il pas être l'arsenic? L'expérience nous l'apprendra: c'est pourquoi j'estime que tous ceux qui tiennent à l'art de guérir, plus par philanthropie que par spéculation, doivent s'empresser, à partir de ce jour, de transmettre soigneusement tout ce qui a trait à l'arsenic aux sociétés savantes, afin de leur fournir des matériaux suffisans pour les mettre à même de se prononcer avec une parfaite connoissance de cause.

C'est du moins cette façon de penser qui m'a déterminé à communiquer à la Société de médecine les deux observations suivantes, que j'ai choisies parmi plusieurs autres; puis-

ent-elles atteindre le but que je me propose !

Do l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

1ère. *Observation.* Michel C***, tisserand, âgé de 56 ans, d'une petite stature, naturellement maigre, cheveux et poils noirs, l'œil vif, et d'un tempérament bilioso-sanguin, n'avoit jamais éprouvé la plus petite incommodité, excepté des hémorragies nazales, fréquentes et abondantes pendant toute son adolescence.

Sa manière de vivre a toujours été simple, frugale, et, dans tous les tems, il ne connut guère les excès de quelques genres que ce soit; mais aussi il n'a jamais été réduit à la dure nécessité; l'amour du travail, l'industrie lui fournissoient et lui fournissent encore suffisamment toutes les choses utiles à la vie.

Autrefois habitant d'un endroit élevé de la Vendée, il en fut chassé par les troubles qui trop long-tems désolèrent ce pays. Ensuite il se réfugia à Angers, où il demeure présentement, rue et maison des Carmes. Ce quartier est bas, peu aéré, et fort sujet aux inondations.

Dans le cours de l'automne 1804, M. C***. ayant été pris d'une fièvre tierce, fut, comme de raison, beaucoup purgé; il prit aussi des boissons dépuratives fébrifuges; des amers indigènes; etc. La fièvre n'en con-

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

tinuoit pas moins d'avoir lieu de même qu'à l'ordinaire.

Mécontent du peu de succès de ce premier traitement, il s'adressa, quelque tems après, à un pharmacien de cette commune, qui, je ne sais de quel droit, se permet d'exercer la médecine qu'il n'étudia jamais; ce dernier revint aux purgatifs ainsi qu'à diverses formules préconisées contre la fièvre, sans oublier celles où entre l'écorce du Pérou. Mais l'application peu méthodique de ces moyens, bons par eux-mêmes, les rendit insuffisans.

Le malade alloit toujours de mal en pis, ses forces s'éteignoient, et les fonctions animales se dépravoient chaque jour de plus en plus. Le découragement étoit à son comble; c'est alors, ainsi que cela arrive ordinairement, qu'il donna dans les recettes des commères, et dans les remèdes mystiques; tous ces secours, comme on le pense bien, n'étoient guères capables d'améliorer sa mauvaise situation.

Enfin, ce ne fut que le 29 du mois d'août 1805 que je fus mandé pour lui donner des soins. Voici dans quel état je le trouvai à ma visite, c'étoit un jour d'intermission: la face étoit extraordinairement pâle et décolorée avec bouffissure; toute l'habitude du corps

participoit sensiblement de cette manière d'être ; de plus, les extrémités inférieures déjà très-infiltrées, surtout à la fin du jour, rendoient la marche difficile et chancelante. La peau rude, terreuse annonçoit assez la ruine des fonctions du système dermoïde : le pouls étoit petit, il fuyoit sous les doigts : la langue blanchâtre, légèrement saburrale, indiquoit néanmoins l'état gastrique.

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

Quant à ce qui regarde les évacuations alvines, elles ne présentoient rien de remarquable, seulement les urines paroissoient rares et tant soit peu difficiles. Toute la région abdominale tendue, et inégalement dure, paroissoit comme empâtée dans quelques endroits. Le sommeil étoit mauvais, l'innapétence complette ; les digestions étoient aussi presque nulles.

Cette fièvre, ainsi que je crois l'avoir dit, affecta toujours le type de tierce : elle revenoit ordinairement vers midi ; d'abord le froid commençoit par la colonne vertébrale et les pieds ; bientôt il s'étendoit sur toute la surface du corps ; la chaleur paroissoit ensuite : enfin ce paroxisme n'étoient complettement terminé que le lendemain sur les huit à neuf heures du matin.

Mais dans les derniers tems de la maladie,

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

le tremblement étoit si violent que le lit du malade en recevoit des secousses, et cela durant trois à quatre heures, même davantage. Une soif inextinguible avec chaleur et agitation suivoient immédiatement; ensuite des sueurs copieuses paroissoient, et après l'imbibition de huit à dix chemises, le malade éprouvoit un peu de rémission. Cet état étoit suivi d'un accablement extrême, de roideur dans tous les membres, etc.

En conséquence, des symptômes ci-dessus détaillés, j'ordonnai un émétocathartique, puis l'usage d'une décoction de tamarins émétisée, toujours donnée de préférence dans les intervalles lucides, et pour boisson l'eau de chicorée sauvage ou le vin léger; outre cela les fruits d'été étoient encore fort recommandés.

Ce traitement, avec des modifications, fut ainsi continué pendant environ huit jours; les excrétions devinrent plus libres et plus abondantes; tous les viscères abdominaux éprouvèrent un changement suffisant; même l'œdématie des extrémités inférieures diminua: toutefois la fièvre n'en continuoit pas moins avec une force égale: ce qui n'étonnera personne, car ce traitement n'étoit en quelque sorte que préparatoire au quinquina, que je me proposai de donner en substance; mais le malade,

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

ainsi que ceux qui l'entouroient, s'y refusèrent avec obstination.

Que me restoit-il à faire dans cette circonstance, si ce n'étoit de recourir à quelqu'un des moyens énergiques vantés contre les fièvres, puisque déjà on avoit employé inutilement un grand nombre de fébrifuges tant indigènes qu'exotiques.

Ayant lu dans le 23e. tome, page 281 du J. g. de Méd. de Paris, rédigé par M. Sédillot, la note de M. Lordat sur l'heureux emploi de l'arsenic dans les fièvres intermittentes, notamment de l'espèce de celle que j'avois ici à combattre, je ne balançai, point, dès-lors, à essayer ce fébrifuge; mais il m'étoit impossible, vu l'opinion actuelle sur cette matière, de l'ordonner au lit de mon malade.

Il me fallut donc faire exécuter par un *habile* pharmacien, la formule (1) qui se trouve dans la susdite note de M. Lordat.

(1) Elle est ainsi conçue :

Oxide blanc d'arsenic, potasse, de chaque demi-gros;

Faites fondre l'arsenic dans six onces d'eau distillée, et la potasse dans deux onces d'eau de canelle; mêlez les deux liqueurs, faites les digérer quelque tems au bain-marie, et filtrez. La dose est de 4, 6 ou 8 gouttes dans un demi-verre d'eau de quatre en quatre heures, selon le degré de sensibilité du malade, son idiosyncrosie, etc. etc.

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

Je suivis, *à priori*, la même marche dans l'administration du remède; c'est-à-dire, que je commençai par en donner quatre gouttes dans une tasse d'infusion de tilleul, cette dose étoit répétée trois fois le jour d'apyrexie; on en donnoit encore deux autres tasses le jour de fièvre, mais avant et après l'accès, et continuées pendant les quatre premiers jours, ainsi que cela se pratique ordinairement lorsqu'on se sert du quinquina.

Le deuxième paroxisme qui suivit l'usage de ce remède, fut sensiblement moins fort que les précédens, sur-tout le froid fébrile; alors on augmenta de deux gouttes chaque tasse de tilleul, ce qui formoit en tout trente gouttes de la préparation arsenicale, que le malade prenoit dans l'espace de quarante-huit heures. A cette dose, le remède produisit une chaleur un peu âcre dans l'arrière bouche, de plus, il laissoit sur la langue un goût métallique, sensation qui est, comme l'on sait, inhérente à tous les oxides; mais ces légers inconvéniens n'étoient point du tout capables d'entraver l'usage du remède dont il s'agit.

Au troisième accès, par conséquent le sixième jour du traitement, la fièvre ne fut presque pas sensible, cependant on continua encore

quatre jours le même moyen et dans les mêmes proportions; il n'y eut point de rechûte, et le malade se trouva parfaitement guéri.

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

Il est bon d'observer que les sueurs diminuèrent en même tems que les paroxismes, et que les évacuations ne présentèrent aucun changement notable.

Il m'arrive souvent de rencontrer le particulier qui fait le sujet de cette observation, sans pouvoir remarquer la plus petite altération dans ses organes digestifs, ni dans sa santé; excepté, depuis quelques mois, qu'il porte un léger ulcère à une jambe, lequel ulcère m'a paru plutôt l'effet de certaine négligence de la part du malade, que de la maladie et du traitement dont nous venons de nous occuper.

2e. *Observ.* M. B..., fabricant de mouchoirs, d'une taille moyenne et d'une foible constitution, très-pâle, ainsi que le sont tous ceux qui, par état, se trouvent obligés de passer une grande partie du tems dans des lieux peu aérés (1), vint me consulter au com-

(1) Il y a, si je ne me trompe, un rapport frappant entre les personnes qui sont ainsi privées de l'action immédiate de la lumière et du soleil, et les plantes

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

mencement d'octobre 1805, pour des fièvres intermittentes, lesquelles, dans le principe, avoient été tierces régulières, ensuite quartes pendant cinq mois.

Cette fièvre, dès son début, fut traitée par un médecin en réputation; les purgatifs, les apozèmes amers, le quinquina rien ne fut négligé; et tous ces moyens, quoique très-rationels, n'empêchèrent pas la maladie de continuer; seulement elle diminua d'intensité: et c'est alors que la fièvre abandonna le caractère de tierce pour prendre celui de quarte, comme nous l'avons déjà fait pressentir.

Lorsque M. B.... se présenta à ma consultation, il paroissoit très-foible, et d'une apathie singulière; les digestions étoient presque nulles, et toutes les excrétions rares autant que pénibles.

Des horripilations vagues, des douleurs çà et là dans tous les membres, ainsi que des pandiculations préludoient au retour de chaque accès; ils étoient accompagnés de vomissemens qui ne cessoient qu'avec le

étiolées; car dans l'un et l'autre cas on voit également les fluides se décolorer, tomber en dissolution, etc. etc. Ceci admis, il est évident que cette classe ouvrière doit être, dans maintes circonstances, médicamentée bien différemment de beaucoup d'autres.

tremblement,

tremblement; néanmoins, ces paroxismes ne présentoient rien d'extraordinaire; ils avoient coutume d'être suivis d'un abattement général, d'un dégoût profond, même d'une répugnance invincible pour tout aliment tiré du règne animal; de manière que le malade maigrissoit à vue d'œil, et déjà les traits du visage étoient sensiblement altérés. De l'arsenic dans les fièvr intermittentes.

Rien n'annonçoit l'état saburral, et vu les nombreuses purgations dont on avoit usé antérieurement, je proposai de suite le quinquina, qu'on refusa sous le prétexte de son insuffisance; il est vrai que le malade l'avoit déjà pris deux fois, et toujours avec un succès éphémère.

En égard à ce qui vient d'être dit, et malgré les vomissemens dont nous avons parlé, je crus devoir donner une demi-once de la même liqueur arsenicale, avec les instructions nécessaires pour s'en servir avantageusement.

Ce malade commença donc par trois gouttes dans une tasse d'infusion de mélisse (*melissa hortensis*), répétée trois fois le jour, et aux heures médicales; bien entendu, qu'il en prenoit une dose avant et après le paroxisme.

A peine avoit-il consommé un gros et

De l'arsenic dans les fièvr. intermittentes.

demi de cette liqueur fébrifuge, que les accès étoient de beaucoup moins violens, ainsi que les vomissemens; le malade ne se plaignoit point encore de chaleur au gosier ni de sensation désagréable.

En conséquence, je l'invitai à continuer le remède et à l'augmenter de deux gouttes pour chaque tasse, ce qui formoit en tout quinze gouttes qu'il prenoit dans les vingt-quatre heures.

La liqueur portée à cette dose ne produisit dans la bouche qu'un goût austère.

La fièvre céda complettement, mais elle revint deux mois après, ce que j'attribuai à la très-petite quantité de liqueur qui avoit été prise, et dans un tems trop court pour une guérison radicale, puisqu'il est vrai de dire qu'elle ne fut continuée que pendant six à sept jours. Néanmoins la fièvre étoit bien moins forte que par le passé, elle alla même en décroissant jusqu'au printems suivant, où elle s'est, en quelque sorte, terminée spontanément.

La personne qui a donné lieu à cette observation, m'est venu voir plusieurs fois depuis sa maladie, sans jamais me dire rien qui fut capable de me faire soupçonner, qu'il soit resté dans son organisme, aucune impression

nuisible de la part de l'arsenic qu'elle ignore encore avoir pris.

Dans le même tems et pour le même cas, je donnai aussi cette dissolution arsenicale à un sabotier, indigent, de cette commune; il en éprouva, à quelque chose près, des effets et des résultats semblables à ceux décrits dans la première observation; mais, après cette époque, ayant perdu de vue ce malade, je n'ai pas cru devoir rapporter ici son histoire.

Deux observations sur les effets des feuilles de digitale pourprée; par M. Dupuy, *médecin à Sainte-Foy.*

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

Depuis quelque tems, l'attention des médecins se porte sur les effets que produit la digitale pourprée sur le corps humain. M. Trousset de Grenoble, fatigué, comme tous les médecins le sont pour l'ordinaire, du peu d'efficacité des moyens mis en usage jusqu'à présent pour combattre les hydropisies de poitrine, mu par des circonstances dont il ne nous a pas rendu compte, s'en servit avec succès dans plusieurs occasions; il en donne de grands détails dans deux mémoires consignés dans le septième volume

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

des annales de l'école de Montpellier, rédigées par M. Baumes.

Je venois de lire ces deux mémoires, lorsque je fus appelé le 30 mars 1806, pour une Dlle. Pâris, née à l'Isle-de-France, âgée de 66 ans. Cette malade demeuroit dans le village de Flojagues, canton de Pujol, département de la Gironde : et la façade de la maison qu'elle habitoit donnoit au Nord et sur la Dordogne, rivière, en cet endroit, à-peu-près aussi considérable que la Seine à Paris. Elle avoit éprouvé sur le vaisseau qui l'a portée en France, il y avoit alors 16 ans, une maladie inflammatoire du foie, qui fut terminée par un abcès à la partie convexe de ce viscère. L'abcès fut ouvert et la malade recouvra sa première santé, avec cette différence qu'elle perdit pour toujours l'embonpoint qu'elle avoit conservé jusqu'à sa maladie; la partie correspondante à l'abcès, offrit, depuis ce tems, une excavation dans laquelle auroit pû se loger un sphéroïde d'un pouce et demi de rayon. Depuis trois ou quatre ans, elle étoit devenue sujette à des songes sinistres qui finissoient par l'éveiller en sursaut, en offrant à son idée l'image d'un danger pressant.

Depuis un mois elle étoit fort enrhumée :

un essoufflement considérable s'étoit manifesté; il faisoit, chaque jour, des progrès sensibles; la malade ne pouvoit plus se coucher; elle étoit obligée, sur-tout à l'approche du jour, de se tenir penchée en avant, la tête presque sur les genoux; la face étoit pâle; l'urine rare, rouge, épaisse; le sommeil fréquemment interrompu par des songes pénibles qui réveilloient la malade; elle éprouvoit, dans ces momens, des palpitations de cœur, et toujours des angoisses extrêmes, déterminées par l'idée d'un péril imminent que le rêve offroit à son imagination. L'œdématie gagnoit les extrémités inférieures.

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

La parole étoit courte, foible et basse, tout annonçoit que les organes de la voix et le poumon lui-même avoient perdu leur ton et leur énergie; ce n'étoit qu'avec la plus grande peine que la malade arrachoit, pour les cracher, quelques phlegmes pituiteux qui s'attachoient à sa gorge.

La compression exercée sur le bas-ventre, en refoulant vers le diaphragme, augmentoit la gêne de la respiration; la percussion produisoit un son très-sourd du côté droit.

Depuis quelques années, la malade étoit sujette à des affections érésipélateuses qui n'avoient pas paru depuis un an.

Sur les effets des feuilles de digitale pourprée.

Elle étoit dégoûtée, la langue paroissoit peu chargée, quoiqu'il existât un mauvais goût à la bouche; le pouls étoit précipité, très-petit, habituellement fébrile; on avoit cru reconnoître des exacerbations régulières contre lesquelles on avoit employé le quinquina en décoction.

Elle avoit déjà été purgée plusieurs fois; on lui avoit donné l'oignon de scille en substance, puis l'oximel scillitique, et d'autres diurétiques, sur la quantité et la qualité desquels je ne pus me procurer que des notions imparfaites. Je jugeai, dans cet état de choses, le danger très-grand; et je présumai, par le peu de succès obtenu des moyens ordinaires mis en usage, ce que je devois en attendre moi-même, si j'y avois recours; j'adoptai la méthode proposée par M. Trousset.

Je lui conseillai de prendre pour boisson et à sa soif, une tisane de pariétaire nitrée, qu'on rendroit plus active en y ajoutant trois fois par jour, demi-once d'oximel scillitique. Je l'engageai à prendre, dès que l'apothicaire éloigné de cinq lieues, les lui auroit fournies, les pilules préparées comme suit:

Prenez poudre de digitale purpurine; et d'assa-fœtida, de chaque un gros.

Extrait de trèfle d'eau; et poudre d'oignon de scille, de chaque un gros et demi.

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

Mêlez exactement et divisez en 108 pilules égales; la malade devoit en prendre huit par jour en quatre reprises différentes, d'où il résultoit qu'elle prenoit cinq grains et un tiers de digitale par jour, etc.

Je recommandai d'observer les effets du médicament, d'éloigner les prises, s'il arrivoit des évacuations alvines (je regardois alors la digitale comme un drastique, malgré ce qu'en avoit dit M. Trousset): et s'il survenoit des coliques et des épreintes, je lui conseillai, dans ce cas, de prendre, à demi-heure d'intervalle, une pilule d'un tiers de grains d'extrait thébaïque, qu'on répéteroit jusques à ce que le calme fut obtenu.

Elle fit régulièrement usage de ces moyens depuis le 3 Avril 1806 jusqu'au 9. Je la trouvai ce jour-là sans fièvre, ayant la respiration facile, les forces en meilleur état, le sommeil tranquille; la malade, chose remarquable, se couchoit sur le dos, dormoit sans oreiller, alloit librement à la selle, et avoit les urines abondantes et moins rouges.

Je l'engageai à continuer ce traitement en le modifiant de manière qu'elle l'interrompît de tems en tems pour y revenir ensuite; et

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

dans les commencemens, à prendre des pilules pendant deux jours de suite, à se reposer autant, et à continuer ainsi ces alternatives pendant long-tems.

La malade se tint à ce régime pendant un mois; mais se croyant guérie et s'ennuyant de prendre des remèdes d'un goût et d'une odeur désagréables, elle les cessa entièrement pour reprendre sa manière ordinaire de vivre. Mais bientôt l'essoufflement reparut; il lui fut impossible de demeurer au lit; les symptômes précédans se reproduisant avec la plus grande rapidité, elle revint à l'usage des pilules ci-dessus indiquées, qu'elle prit de la même manière, et tous les accidens cessèrent promptement. Elle a continué leur usage plus de six mois en les suspendant et les reprenant de tems en tems; et depuis cette époque elle a joui d'une santé constante, qui n'a été altérée que par une affection catarrhale très-vive, qu'elle a éprouvée cet hiver 1808, mais qui est totalement dissipée, et qui n'a présenté aucun des symptômes de l'ancienne maladie. Cette demoiselle agit, se promène, voyage aussi bien qu'elle ait jamais fait, et mieux qu'on ne l'attend pour l'ordinaire d'une personne de son âge.

2e. *Observation.* Le sieur Pierre Dupuy,

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

gé de 78 ans, ancien négociant, homme très-robuste, qui avoit joui d'une bonne santé, étoit d'un tempérament éminemment bilieux; père d'une nombreuse famille, et à la tête d'une brillante fortune, il ne put, sans éprouver des peines très-vives, en voir une grande partie dissipée par une suite inévitable des circonstances des révolutions successives que les événemens politiques ont imprimées aux affaires commerciales.

D'un caractère fort, marqué quelquefois au coin du stoïcisme, il dévora ses douleurs et les renferma dans son sein (1). Calme en apparence, il déguisoit les peines qui l'accabloient, pour ne se livrer, quand il étoit visité par quelqu'ami demeuré fidèle, qu'au charme de ces douces conversations qui répandent du baume sur les plaies les plus profondes.

Retiré dans sa campagne depuis cinq à six ans, il s'occupoit de diriger les travaux des champs et varioit ses occupations par l'étude, la société rare de quelques amis, et sa correspondance avec ses enfans fixés en différens endroits : il passoit depuis quelque tems des

(1) Cette disposition du moral a dû influer sur le système de la veine-porte, y rendre la circulation plus lente, et disposer, par le spasme de toutes ces parties, à l'engorgement du poumon, etc. etc.

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

jours moins amers. Depuis plus d'un an il avoit éprouvé dans la nuit, et *toujours vers les trois heures du matin*, un spasme orthopnoïque qui l'avoit éveillé en sursaut et l'avoit constamment obligé de se lever; cet accident se dissipoit dès que le malade approchoit d'un feu clair et vif, tel qu'à coutume d'être celui que l'on fait avec les sarmens de vigne: je prie mes lecteurs d'observer que cet accident s'est manifesté cinq ou six fois seulement dans le cours de l'année, toujours à la même heure de la nuit, et s'est constamment terminé de même, jusques au mois de décembre 1807, où les accidens se répétèrent plus fréquemment; mais ils n'avoient jamais lieu qu'après avoir été précédés d'un songe sinistre.

Dans le courant de janvier 1808, ces essoufflemens se répétèrent; et sur la fin du mois ils avoient lieu toutes les nuits, depuis les deux heures du matin jusqu'à six: le feu produisoit toujours du soulagement, mais le mal faisoit des progrès; le malade ne dormoit plus, les pieds et les mains devenoient œdématiés, les urines étoient très-rouges et en petite quantité; le malade perdoit ses forces, maigrissoit. Un de mes confrères, appelé en mon absence, jugea que ces symptômes présageoient un hydrothorax prochain; il voulut

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

lui opposer les préparations de scille sous diverses formes, qui ne produisirent presque aucun effet : il eût recours à un purgatif qui évacua le malade et lui procura quelques heures de soulagement; mais la nuit suivante les accidens avoient acquis plus d'intensité ; l'essoufflement étoit plus vif, plus long, et l'anxiété extrême. La famille m'ayant fait connoître ses allarmes, je me rendis auprès du malade; je le trouvai maigri, pâle, jaune, ayant les lèvres rouges et sèches, l'œil terne, l'air très abattu, il étoit du reste assez calme; les jambes étoient œdématiées ; un vésicatoire converti en cautère, placé à la cuisse, donnoit peu ; il y avoit eu dans la nuit un essoufflement, qui avoit duré trois heures, et il y en eût un considérable dans l'après-midi du 9 février, jour de ma première visite. La nuit du 9 au 10 fut orageuse, les jambes enflèrent jusqu'au genou, et le ventre avoit du volume ; les accès d'essoufflement se rapprochoient et acquéroient de l'intensité; les urines ne coulèrent presque pas. Les observations de M. Trousset et celle que je viens de rapporter se présentèrent à mon imagination, je crus qu'il n'y avoit pas à balancer, et je fis préparer de suite les bols suivans :

Prenez : poudre de feuilles de digitale purpurine, un gros ;

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

Autant d'assa-fœtida ;
Poudre d'oignon de scille, un gros et demi
Conserve d'année, deux gros.
Syrop de callebasse. . . . . *Q. S.*
Pour cinquante-quatre bols.

On donna le premier bol à huit heures du soir, le 2e. à onze heures, le 3e. à trois heures du matin, le 4e. à sept heures : le malade passa une mauvaise nuit, il eût beaucoup d'anxiétés ; mais les accès d'essoufflement furent moindres et plus rares.

Je ne dois pas omettre que, quelques heures avant de me déterminer à mettre ce moyen en usage, j'avois remarqué la situation du malade : il étoit sur son fauteuil depuis douze jours, il n'avoit pu se coucher ; il étoit obligé de tenir sa tête en avant, les talons rapprochés de son siège ; s'il portoit ses jambes en avant, la respiration devenoit sensiblement plus précipitée ; s'il vouloit les placer sur un chauffe-pied ou une escabelle de quatre à cinq pouces de haut la suffocation se décidoit.

Le 11 février 1808, à huit heures du matin, le malade étoit calme, le pouls souple ; les urines, qui avoient commencé à couler dès les six heures du matin, passoient avec abondance, sans être ni rouges ni épaisses ; il y avoit eu des selles très-abondantes de matières

brunes, sous forme de purée épaisse; les jambes étoient moins enflées, les mains ne l'étoient plus, et la respiration paroissoit libre; le malade pouvoit appuyer le dos et la tête sur son fauteuil.

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

Il continua les bols de quatre en quatre heures toute la journée; et le soir il se coucha sur une chaise longue, y prit le meilleur sommeil pendant trois heures, se rendormit de nouveau, sommeilla encore deux heures, et finit par rester couché toute la nuit, ne s'éveillant que pour uriner très-fréquemment. Le malade continua de prendre régulièrement les pilules de quatre en quatre heures jusques au 16 février; il alloit une ou deux fois à la selle dans les vingt-quatre heures; mais les urines couloient abondamment, les jambes étoient totalement désenflées; il n'y avoit plus d'essoufflement; et toutes les nuits se passoient très-tranquillement dans le lit.

Mais nous remarquâmes des symptômes d'une fièvre vive, qui donnoit beaucoup d'accablement; le malade se plaignoit de langueurs d'estomac, que M. Trousset remarque arriver presque toujours quand les symptômes d'hydrothorax sont dissipés; et alors les sujets ne peuvent plus et supporter la digitale. Je fis donner comme tonique une

Observation qui peut servir à l'histoire de l'épidémie qui a régné à la Grande Armée, pendant la campagne d'Autriche, en 1806; *par M.* GRAS, *médecin principal; communiquée par M.* DESGENETTES.

Observat. pour servir à l'hist de l'épidémie de 1806 à la grande armée.

Il régna, pendant les mois de janvier, février et mars 1806, dans la Grande Armée française en Allemagne, une fièvre nervoso-adynamique, qui y fit beaucoup de victimes. Cette armée, fatiguée par une marche d'environ 300 lieues, arriva pendant un tems très-froid et pluvieux, devant Ulm, où elle fut obligée de combattre sans avoir pris aucun repos. Dès cette époque, (16 vendémiaire an 14, jour du premier combat à Vertingen) jusqu'à la fameuse bataille d'Austerlitz, livrée le 11 frimaire, au fond de la Moravie, à 180 lieues de distance, elle n'éprouva que marches forcées, combats continuels et privations en tout genre. La température de l'atmosphère fut, pendant tout ce tems, douce et très-humide, ce qui ne contribua pas peu à développer chez des sujets déjà affoiblis par de si grandes fatigues, une maladie qui a été funeste à un grand nombre, et qui en a laissé plusieurs dans un état qui leur

leur ôtoit pour long-tems, une partie de leurs facultés intellectuelles.

Observat. pour servir à l'hist. de l'épidémie de 1806 à la grande armée.

Cette maladie contagieuse attaqua presque tous les infirmiers; onze chirurgiens et deux pharmaciens en sont morts dans la ville de Vienne seulement, où on a vu des malades la contracter quatre et même cinq fois de suite sans sortir de l'hôpital. De douze médecins qui ont été employés dans les hôpitaux de cette ville, huit ont éprouvé cette maladie avec des symptômes plus ou moins intenses; et une chose assez remarquable, c'est qu'on auroit pû donner l'histoire de cette épidémie et de toutes ses variétés, en publiant les observations de la maladie des différens médecins qui en ont été affectés; mais dont aucun n'a été victime: je regrette beaucoup de ne pas avoir pu tenir toutes les *notes* nécessaires pour cet objet.

Celui qui fait le sujet de l'observation suivante, en a été attaqué au plus haut degré.

Joseph B....., médecin ordinaire de l'armée, âgé de 25 ans, d'une constitution sanguine et facilement irritable, fut chargé à Vienne, comme ses autres confrères, d'un service, d'autant plus pénible que les hôpitaux étoient très-éloignés de leur logement, qu'ils étoient encombrés, mal-tenus, remplis

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

de maladies graves, et que chacun d'eux avoit près de 300 malades à traiter. Il se plaignit, pendant une quinzaine de jours, d'un malaise général qui l'incommodoit beaucoup, ce qui lui fit quitter et reprendre à différentes reprises son service. Sur ces entrefaites l'armée française évacua la basse Autriche, il fut du nombre des médecins chargés de continuer leurs soins aux nombreux malades qu'on y laissoit; le procureur d'une communauté où il logeoit, lui fit quelques malhonnêtetés, que son état lui rendit très-sensibles et auxquelles il n'auroit fait nulle attention dans d'autres circonstances (il le fit changer de logement avec des procédés peu délicats); (1).

Le 29 janvier, il ressentit des frissons, une douleur de tête, peu d'appétit; il continua son service.

Le 30, il sortit, essayant de surmonter

(1) Je rapporte cette particularité, parce que j'ai observé dans cette campagne qu'elle a influé d'une manière sensible sur le moral de trois personnes qui se sont trouvées dans le même cas; M. V...., une d'elles, à qui on annonça le soir qu'il devoit déloger le lendemain, délira pendant toute la nuit et eut une maladie grave : il étoit déjà dans un état de santé douteux.

la maladie qui le menaçoit; il dîna peu, but d'un vin d'Hongrie très-généreux..... Le soir, frissons, céphalalgie, nuit fort agitée, lassitudes générales, douleurs dans les membres..... Il se fit administrer un lavement. Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

Le 3r, 3e. jour de la maladie, pouls petit, concentré, langue épaisse et blanche, bouche amère et nauséabonde, peau sèche.... Tartre *stibié* qui procura une grande évacuation de bile; limonade végétale; nuit plus calme.

Le 4e. jour de la maladie, mieux être sensible pendant le jour; le soir bouffées de chaleur, face animée, inquiétudes, incohérence dans les idées, peau brûlante, point de transpiration, peu d'urine, nuit agitée, insomnie, quelques gouttes de sang s'échappent des narines..... Limonade; lavement.

Le 5e., le calme reparut, les idées furent *saines*, le malade se trouvoit passablement bien; le soir, même agitation que la veille, pouls foible, prostration des forces, langue brune dans le milieu, céphalalgie violente, le blanc des yeux devint d'un jaune rouge, délire, persuasion d'une mort inévitable, adieux à sa famille, légère hémorragie nasale..... Décoction d'orge, potion avec le kina, deux lavemens qui ne furent point

Observat pour servir à l'hist. de l'épidémie de 1806 à la grande armée.

rendus; bouillons de viande, dont on a fait usage pendant toute la maladie.

Le 6e., foiblesse extrême, délire par intervalles, nostalgie, redoublement de fièvre le soir, desir de hâter le moment d'une mort crue prochaine, en cherchant les moyens; soulagement par deux selles abondantes..... Potion avec la décoction de kina, la teinture spiritueuse de canelle et l'acétate d'ammoniaque.....

Le 7e., pouls petit, foible, caprisant, langue brune, humide, peau aride et sèche, délire furieux; le malade saisissoit tout ce qui se trouvoit sous sa main pour se donner la mort, essayant plusieurs fois de se précipiter par la fénêtre (1); nuit orageuse..... On ajoute 15 grains de camphre à la potion précédente; vésicatoires aux jambes comme rubéfians.

Le 8, pouls à peine sensible, assoupissement, grande prostration des forces, délire; le malade parle de sa mort et de sa famille; perte de connoissance..... Vésicatoire à la nuque, lavement avec deux gros de camphre, vin généreux.

---

(1) Je l'ai retenu au moment où il avoit déjà la moitié du corps hors de la double croisée d'un quatrième étage qu'il avoit brisée.

Le 9, décomposition de la figure, mouvement convulsif des muscles de la face, grincement des dents, soubresauts des tendons, assoupissement continuel, langue noire, tremblante, que le malade ne pouvoit point présenter sur le bord des lèvres, abdomen élevé et sensible..... Eau vineuse; on ajoute une demi-drachme d'éther à la potion précédente; lavement avec la décoction de kina et deux drachmes de camphre..... Le malade laisse aller sous lui.

Le 10, déglutition difficile, respiration gênée, perte de sensibilité, grincement des dents, ris sardonique, le malade ramasse des flocons... Mêmes prescriptions; vésicatoires volans à la partie interne des cuisses.

Le 11, pouls un peu relevé, moiteur visqueuse, fétide sur le soir, accompagnée de deux selles très-puantes rendues dans le lit, nuit calme.

Le 12, le pouls retombe; la langue est très-noire, sèche et tremblante; l'abdomen se météorise; la prostration des forces est extrême; le scrotum s'excorie; il se forme une escarre gangreneuse sur le sacrum. Limonade bue avec avidité et qui tombe avec bruit dans l'estomac (signe que *Cœlius Aurelianus* regarde comme très-mauvais, et qu'il attribue,

Sur les eff. des feuilles de digitale pourprée.

avec raison, à l'état d'insensibilité déjà survenu dans les organes)..... Même potion; vésicatoires au bras; lavement antiseptique camphré.

Le 13, mêmes symptômes, même traitement, évacuation par les selles, et les urines que le malade ne sent point couler.

Le 14, le pouls se relève; légère transpiration d'une odeur désagréable sur tout le corps; reveil comme d'un profond sommeil; regards incertains: le malade reconnoît toutes les personnes qui sont autour de lui, leur adresse la parole, en leur disant qu'il vient d'éprouver les plus douces jouissances dans des rêves, d'autant plus agréables qu'il n'étoit distrait par aucun objet extérieur, etc.

C'est une chose étonnante que quelques-uns des sens internes conservent une si grande énergie, pendant que toutes les facultés des sens externes sont suspendues. Le célèbre Stoll avoit déjà fait cette observation sur lui-même; car il rapporte que, pendant la maladie grave qu'il fit en 1777, il forma dans son délire le plan d'un ouvrage qui n'étoit point déraisonnable, et qui étoit encore présent à sa mémoire une année après son rétablissement.

Le 15, il parut sur tout le corps une centaine de boutons semblables à ceux de la plus

belle petite-vérole ; dès cette époque la maladie s'est améliorée de jour en jour.

Le malade a conçu une aversion insurmontable pour tout ce dont il avoit usé pendant sa maladie ; il a continué à avoir jusqu'au 20e. jour des instans de délire ; la langue est restée noire jusqu'au 26e.

Une teinture aqueuse de rhubarbe, prise d'un jour à l'autre, a été nécessaire pour entretenir la liberté de ventre.

Le physique a marché à grands pas vers un parfait rétablissement ; mais le retour de la mémoire a été fort lent ; et au trentième jour, les idées n'étoient pas encore bien saines.

Histoire de la constitution médicale du deuxième trimestre de 1808 *observée à Paris ; par* F. J. DOUBLE.

> *Propositum qualemcunque ferè morbum nunquam examinem, nisi epidemicæ constitutionis genium unà contempler, videamque quousquè objecta infirmitas ad epidemiæ naturam inclinet.*
>
> STOLL *rat. med.*

Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

Dans l'histoire météorologique de la constitution du dernier trimestre, nous avons vu que, contre la marche ordinaire des saisons,

Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

dans ce pays, les mois de février et de mars s'étoient écoulés sans que la nature eût donné aucun indice de l'action végétative qu'elle déploie à cette époque; action par laquelle elle prélude toujours à l'arrivée du printems. Dans l'histoire du trimestre qui nous occupe, nous allons voir cette action de la nature, ce développement de la végétation, se faire subitement; et le printems naître sans ces sortes de transitions ménagées, par lesquelles nous passons ordinairement d'une saison à l'autre.

Avril. Les froids violens du mois précédent se sont continués pendant les trois ou quatre premiers jours d'avril. Le 1er. jour, il est tombé de la neige, qui s'est conservée à l'ombre jusqu'au 3. Mais dès le 4, le dégel a été complet; et après une petite quantité de pluie le tems s'est mis au beau : il a fait assez chaud, et la sève est entrée dans une telle activité, qu'en peu de jours, tous les arbres à noyaux étoient en fleurs. La température de l'air a été ainsi tempérée pendant tout le mois, si l'on en excepte toutefois quelques gelées accidentelles et momentanées : le vent se partageoit assez également entre le Nord-est et le Nord-ouest, et par intervalles il tomboit quelques averses.

En tout, la constitution de la saison pendant ce mois a été tempérée et humide; il faut même remarquer que dans les premiers jours d'avril, le thermomètre a marqué jusques à 14 + 0.

Mai. Pendant ce mois, la constitution de l'air a été la même que celle du mois dernier quant à la température; mais il ne pleuvoit *point*; et le vent ayant constamment souflé, et le plus souvent avec beaucoup de violence, du Sud-est et du Sud-ouest, il s'en est suivi une sécheresse assez forte, de laquelle la végétation a considérablement souffert.

En sorte que, durant ce mois, la constitution sèche et tempérée n'a guère été dérangée que par quelques orages, qui, éclatant toujours au loin de Paris, se bornoient à rafraîchir l'air momentanément et à donner lieu à *des pluies* toujours peu considérables et de courte durée.

Juin. Le mois de juin a débuté par des pluies fréquentes et abondantes, la chaleur et la sécheresse ont par conséquent cessé, des orages fréquens y ont mis fin, l'air s'est raffraîchi au point de produire quelques gelées matinales.

Cet état de la constitution a duré jusques au 15, époque à laquelle il est survenu une

Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

température douce et modérée, et même par momens des chaleurs assez violentes: néanmoins les matinées et les soirées restoient toujours fraîches, et d'autant plus, qu'il survenoit fréquemment, au loin de Paris, des orages assez violens et dont les effets consécutifs se faisoient ainsi sentir dans la capitale.

On voit qu'il seroit assez difficile d'assigner un caractère prononcé à la constitution du trimestre, malgré que, au milieu de ces variations, le sec et le chaud aient prédominé.

Il ne seroit pas plus aisé de rapporter à un ordre principal de maladies l'ensemble des affections que nous avons eu occasion d'observer; nous allons voir que les maladies de ce trimestre ont été très-variables. Nous devons également remarquer que, malgré qu'il y en ait eu un très-grand nombre qu'il étoit raisonnable d'attribuer aux impressions de la constitution de l'air, et de ranger parmi les catastatiques, suivant l'expression qui nous est propre, il n'y en a point eu que l'on puisse appeler épidémiques, en ne donnant cette épithète, avec la plupart des bons pathologistes, qu'aux maladies qui, provenant de la constitution de l'air, se montrent encore en assez grand nombre pour mériter d'être appelées épidémiques.

Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

Parmi ces maladies catastatiques les plus marquantes sont :

1°. La continuation des maladies catarrhales signalées par des rhumes légers et des toux opiniâtres avec enrouemens plus ou moins forts. Parmi ces enrouemens j'en ai rencontré un plus opiniâtre que les autres, que *je* croyois également dépendant de la constitution régnante, et que je reconnus ensuite être produit par un relâchement extraordinaire de la luette, relâchement déterminé lui-même par une affection scorbutique bien prononcée; tous les accidens ont cédé en quinze jours à l'usage des antiscorbutiques pris en syrops, en boissons et en gargarismes; j'avois surtout le soin de faire toucher deux fois par jour la luette avec le collyre de lanfranc.

Au nombre de ces affections catarrhales, nous rangerons un grand nombre de coqueluches chez les enfans, dont on triomphoit, suivant notre confrère Menuret, par l'usage du kermès; et auxquelles nous avons opposé, avec non moins de succès, un mélange à parties égales de syrop de quinquina, d'ipécacuanha et de karabé, avec parties égales d'eau de fleurs d'orange.

Peut-être est-ce aussi le cas de faire mention

Const. méd. du 2e. trimestre de 1826.

de deux faits d'asthme spasmodique que j'ai observés chez deux enfans, maladies sur les quelles j'aurai occasion de revenir ailleurs.

Nous avons encore noté des fluxions catarrhales de tous les genres, mais surtout de angines, que les évacuans émétiques, le sudorifiques et particulièrement les kermès dissipoient assez aisément.

Nous avons eu occasion de voir plusieurs fièvres scarlatines se compliquant facilemen avec l'état malin ou ataxique, surtout pour les fièvres scarlatines des adultes.

M. Menuret, un grand nombre d'autres praticiens, et nous même dans les consultations gratuites de la Société, avons noté un bien plus grand nombre d'affections rhumatismales de toutes les espèces, qu'il ne s'en rencontre ordinairement à cette époque de l'année médicale.

Enfin, nous placerons ici la grande quantité d'éruptions vagues et sans caractère qui se sont offertes à la pratique, plus parmi les enfans et les vieillards que chez les adultes et qui sont si communes dans la capitale. Nous remarquerons à ce sujet qu'il en est de même dans toutes les grandes villes où, l'atmosphère, humide et froid s'opposant au libre exercice de la transpiration insensible,

nature a besoin de mouvemens violens pour remplacer jusqu'à un certain point les bons effets de cette fonction. Ajoutons, ce qu'on ne sauroit trop répéter, que parmi les éruptions attribuées à la vaccine, le plus grand nombre tiennent aux considérations que nous venons d'émettre, et n'ont d'autre connexion, d'autre rapport avec la vaccine que celui de coïncider avec elle. Const méd. du 2e. trimestre de 1828.

2°. Des hémorragies, des hémoptisies, des hématéméses, et surtout des douleurs de tête graves, avec assoupissement plus ou moins considérable, et diminution ou même perte de la sensibilité et de l'irritabilité, mouvemens qui annonçoient tous une direction vicieuse des forces et de la circulation vers la tête, et qui donnoient lieu à des paralysies générales et complettes, à des apoplexies, *surtout chez* les individus qui y étoient d'ailleurs naturellement disposés, et à des morts subites. Dans tous ces cas, il a fallu employer la saignée pour combattre l'intensité des accidens urgens; mais nous avons, avec plus de succès, cherché à les prévenir en dirigeant les mouvemens de la circulation vers les voies inférieures par les applications faites à tems des sangsues à l'anus, par les boissons délayantes, par les lavemens irritans, etc.

Const. méd. du 2e trimestre de 1808.

3°. Des fièvres intermittentes gastriques presque toujours tierces, et, surtout dans commencement du trimestre, tellement b nignes, qu'elles cédoient aux seuls évacua ou même à l'usage des plus légers amer aidés surtout d'un régime approprié. A m sure que nous avançions dans la saison, c fièvres devenoient plus graves; alors il a fal recourir au quinquina, moyen qui étoit pa ticulièrement nécessaire lorsque ces fièvr survenoient chez des sujets qui avoient dé eu la même maladie l'automne précédent.

Quelques-unes de ces fièvres, suivant la r marque de notre collègue Menuret, simpl d'abord dans leurs premiers accès, dégén roient ensuite facilement en continues remi tentes, pour lesquelles, ajoute M. Menure il a fallu recourir au quinquina et aux acid minéraux. Certaines de ces fièvres intermi tentes simples, d'après la remarque du mên praticien, après cinq ou six accès, sembloie prendre le caractère pernicieux par l'associ tion du coma, du délire et d'un grand affaiss ment. Alors il n'y a pas eu un moment à pe dre pour l'emploi du quinquina en substan et à haute dose. M. Menuret a utilement com biné l'opium avec ce fébrifuge.

Cette association, des symptômes pernicieu

que nous venons de noter, étoit encore l'effet de la tendance vicieuse des mouvemens vers la tête, dont nous avons parlé plus haut. Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

4°. Un très-grand nombre de cholera morbus. Ce genre de maladie assez rare à Paris, y a toujours été très-grave et beaucoup plus que dans d'autres climats plus chauds; peut-être, parce qu'elle est peu en rapport avec la nature de nos constitutions des saisons, ce qui viendroit à l'appui de cette sentence du père de la médecine, qui dit, que les maladies sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se trouvent moins en harmonie avec la nature de leurs causes déterminantes: *Eò periculosiores sunt morbi quò minùs affines sunt constitutioni, sexui, temperamento, etc.*

Au surplus, à la fin du trimestre, le caractère *bilieux* a pris une sorte de prédominance dans l'ensemble des maladies; il s'est même prononcé dans les maladies qui, par leur nature, conservent le plus d'analogie avec les affections catarrhales: telles sont, par exemple, les maladies rhumatismales, dans le traitement desquelles il falloit cependant insister pendant long-tems sur les boissons délayantes et légèrement anodynes, avant que d'en venir aux évacuans.

Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

Dans le mois de juin, j'ai été temoin deux faits de coliques, de convulsions grave et d'accidens nerveux très-intenses qui étoie l'effet de l'habitation trop prompte d'appa temens nouvellement peints et de maiso récemment restaurées. Les dangers attach a ces sortes d'imprudences, sont général ment connus, et cependant peu de person ont la sage prudence de les éviter. Et puï qu'il est vrai que l'homme se montre indi- duellement peu précautionné contre les ma nombreux qui le menacent; pourquoi police ne suppléeroit-elle pas dans ce ca comme elle le fait dans beaucoup d'autre à cette sorte d'imprévoyance, à ce défaut prudence de la part des particuliers; et po quoi un arrêté de police, dont l'exécuti seroit sévèrement surveillée, n'empêcheroi pas d'habiter les maisons ou les apparteme nouvellement réparés, avant une époque po la fixation de laquelle on pourroit avoir éga à la saison, au climat, au sol, etc.?

M. Menuret a également remarqué, nous nous empressons d'en prévenir les pra ticiens, que les linges lessivés à l'eau d javelle, et qu'on néglige ensuite de rince suffisamment avant de les laisser sécher, sembloient donner lieu à des éruptions parti-

culières,

culières, peu graves mais incommodes, désagréables, et qui cessent par la destruction de la cause irritante qui les a produites.

A la fin de ma dernière constitution médicale, tom. XXXII, p. 185, j'ai rapporté un fait d'opération de cancer assez curieux, par les effets qui en sont résultés. Ce fait n'est point unique; je trouve dans Schenkius, p. III, liv. 1, cas VIII, une observation analogue; la voici en entier : elle est tirée de Donatus *hist. mirab., lib. 2, cap. 4 :*

Fulvie Mainold, religieuse au couvent Ste.-Elisabeth de notre ville, éprouva une douleur auprès du téton. Cette douleur augmenta et sembla se communiquer, comme par une vapeur, au cerveau : la malade fut épileptique. Cette même mamelle s'ulcère de tems en tems, après être devenue le siège d'une tumeur assez dure; il en coule, pendant quelques jours, une humeur sanieuse, et les accès d'épilepsie n'ont jamais lieu tant que cette suppuration est entretenue par l'art ou par la nature.

J'ai également fait connoître dans le même recueil et d'après des renseignemens insuffisans, un fait d'étranglement par un gros morceau de viande arrêté dans l'œsophage. Voici l'observation telle qu'elle m'a été

Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

communiquée par M. Trappe, qui a fait l'ouverture du cadavre, de concert avec M. Brunet.

Observation sur une asphixie mortelle, occasionnée par des alimens non mâchés.

« Un serrurier, âgé de 42 ans, natif de Lallier, demeurant rue Mazarine, n°. 24, se met à table le 29 mars 1808, à huit heures du soir, et mange avec gloutonnerie. Le premier bol alimentaire s'arrête dans l'œsophage; la suffocation se manifeste avec une violente agitation; le malade porte les mains au cou et aux flancs, ces derniers en sont très-fortement comprimés; des convulsions naissent bientôt, et jettent le malade dans le plus grand danger. On court par-tout chercher des secours; un chirurgien arrive et trouve le malade dans un état si fâcheux, qu'il conseille de le faire conduire à l'instant dans un hospice. Deux hommes se disposent à le transporter; dans ce moment, il rend les derniers soupirs. Sa maladie n'a duré qu'une heure. Sa femme croyoit qu'il avoit avalé un os, qui l'avoit étranglé. »

Autopsie cadavérique.

« Position horisontale des extrémités inférieures; les supérieures en demi-flexion; et

dans une pronation forcée ; les mains étoient serrées sur le ventre. »

Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

« Le cadavre placé sur une table a été ouvert. On a trouvé les poumons pleins de sang ; la trachée artère et les bronches saines ; il y avoit un peu de sang fluide dans les oreillettes et les ventricules du cœur. Dans l'œsophage, on voyoit un morceau de viande non mâché, pesant 9 gros, s'y prolongeant de 6 pouces, sous forme de cône. Les efforts pour la déglutition, avoient fait engager la viande entre les grandes cornes de l'os hyoïde et celles du cartilage thyroïde ; ces quatre cornes formoient un obstacle à la déglutition ; il étoit impossible au malade d'avaler ou de vomir naturellement ; la glotte hermétiquement bouchée, avoit fait cesser l'acte de la respiration. »

« Le chirurgien, que les convulsions de l'asphixie ont sans doute intimidé, n'auroit-il pas pû sauver le malade ? S'il avoit examiné le fond de la gorge, il eut peut-être pû saisir le morceau de viande avec des pinces à pansemens, ou bien le pousser dans l'estomac avec une baleine garnie, à son extémité, d'un morceau d'éponge ou d'un linge fin. »

Dans l'observation que nous venons de rapporter, il est possible que l'ouverture du cadavre, en constatant le lieu dans lequel

Const méd. du 2e. trimestre de 1808.

étoit arrêté le bol alimentaire, ait aussi laissé entrevoir la possibilité de sauver le malade par les moyens indiqués. Mais dans combien de circonstances, ces moyens ont-ils été insuffisans; ainsi que nous le voyons dans les cas cités des docteurs Knopff et Schmuchker. Les observations de ces sortes d'étranglemens, ne sont pas rares, Forestus, Schenkius, Tulpius et presque tous les recueils d'observations en citent un plus ou moins grand nombre. Nous en ferons connoître ici encore deux, une qui se trouve comme perdue dans le traité sur l'usage de l'opium de Balthazar Louis Tralles; l'autre, du docteur W. Blair, tirée du *London médical and physical journ*, et insérée dans le n°. 35 des Annales de littérature médicale étrangère; dans celui-ci, on trouve indiqué l'usage d'un moyen qui a réussi, et dont l'emploi pourroit être d'une application très-utile dans des cas analogues.

1re. *Observ.* Je me rappelle, dit Tralles, d'avoir assisté à Leypsich, à l'ouverture du cadavre d'une pauvre femme qui, en mangeant, fut prise subitement d'une toux violente au milieu de laquelle elle mourut. On soupçonna une attaque d'appoplexie; mais à l'ouverture du cadavre, rien n'annonçoit l'existence d'une semblable maladie, et on

ne pouvoit point concevoir la cause d'une mort si prompte. Walther, célèbre anatomiste, ayant employé ce cadavre pour ses leçons, s'en servit pour faire la démonstration du poumon : il introduisit, par hazard, un stylet dans l'ouverture du larynx, et il y trouva un obstacle insurmontable. Cet obstacle étoit causé par un morceau de bœuf très-considérable, dont la présence avoit déterminé incontestablement la toux, l'étranglement et la mort. Const. méd. du 2e. trimestre de 1808.

2e. *Observ.* Le docteur W. Blair mande qu'une femme assez âgée, vint le consulter au dispensaire de Blooms-bury, étant absolument incapable de rien avaler. Elle lui raconta que cet accident étoit causé par un morceau de bœuf qui s'étoit arrêté dans l'œsophage il y avoit trois jours ; mais qu'elle avoit toujours éprouvé de la difficulté d'avaler des alimens solides, sans doute à cause d'un rétrécissement partiel de l'œsophage. Il ne put jamais parvenir à introduire une sonde jusqu'à l'orifice de l'estomac, le corps étranger étant trop fermement fixé au milieu de l'œsophage : de sorte qu'après plusieurs tentatives infructueuses, il vit qu'il ne pouvoit pas la soulager par ce moyen.

Il avoit été consulté pour un cas à peu près

semblable, huit ans auparavant, et avoit ordonné de faire infuser une drachme de tabac, pour la donner en lavement, dans l'intention de causer des vomissemens; ce moyen eut alors l'effet desiré; et le malade fut sauvé après avoir rejeté un morceau de viande. Il eut donc recours au lavement de tabac et en obtint heureusement le même résultat dès l'introduction d'un second lavement, car le premier n'avoit fait aucun effet. Le second fut donné une demi-heure après le premier.

Observation sur une fracture du crâne et de la clavicule; par M. BOUCHER, *associé national.*

Extrait et rapport de M. LÉVEILLÉ, *D. M. P.*

Fracture du crâne et de la clavicule.

Michel Tourin, compagnon couvreur, âgé de dix-neuf ans, d'une santé robuste, étoit pris de vin lorsque, le 14 février 1807, il tomba d'un toit élevé de quinze mètres sur un mur qui n'en avoit que deux de hauteur, et delà sur le pavé. On le transporta de suite à l'hôpital; il y arriva dans un assoupissement considérable et vomissant les matières dont l'estomac étoit gorgé; il avoit d'ailleurs le pouls très foible. Sur le milieu du pariétal droit s'élevoit une grosse tumeur avec plaie

Fracture du crâne et de la clavicule.

ju profonde des tégumens, qui furent rasés te couverts de compresses imbibées d'une liqueur résolutive.

Le lendemain, MM. Boucher et Laforterie réunis trouvèrent le pouls relevé, la chaleur naturelle, le sommeil moins profond et les vomissemens plus rares. La tumeur incisée en croix facilita l'issue d'une assez grande *quantité* de sang extravasé et permit de voir le crâne dénudé de la largeur d'un écu de six livres, avec une teinte bleuâtre qui indiquoit une altération quelconque. Après avoir prolongé les incisions vers l'angle antérieur et inférieur du pariétal, on découvrit une fracture que l'abondance du sang empêcha de suivre dans toute sa longueur.

Les quatre lambeaux du cuir chevelu furent excisés, un pansement méthodique fut fait, *et on remit* à l'après-midi pour un plus ample examen, persuadé qu'alors le sang ne couleroit plus. Vers les deux heures, l'élévation du pouls sembla nécessiter une saignée, qui fut faite. Une heure après, on examina le blessé avec soin; on lui reconnut la clavicule droite brisée dans son milieu et la peau qui la recouvroit fortement échymosée : la réduction ne fut pas faite à l'instant; on appliqua des compresses imbibées d'eau marinée,

Fracture du crâne et de la clavicule.

animée avec l'eau-de-vie camphrée dont on entoura aussi le poignet gauche qui étoit très-contus.

A cinq heures après-midi, l'appareil de la tête fut levé et la félure suivie jusqu'à ce qu'on apperçût la suture sphéno-pariétale. La section d'une des artères temporales laissa couler beaucoup de sang, néanmoins le pouls resta fort, le visage étoit rouge, gonflé; on pratiqua une autre saignée à huit heures.

Le troisième jour, lavement donné sans effet. L'appareil étant levé, deux petites esquilles mobiles se présentèrent; l'extraction en fut facile : elles appartenoient à l'angle sphénoïdal du pariétal : il sortit par cette ouverture une once de sang extravasé, mais assez fluide, et le coma parut moins intense. Sur la présomption d'une diathèse humorale, on administra trois grains de tartrite antimonié de potasse : on pansa l'os avec le baume de fioraventi, et les chairs avec le digestif animé : la clavicule fut réduite et maintenue à l'aide de l'appareil de Dessault.

Le 4, ventre toujours serré; émétique donné à plus haute dose, lavemens purgatifs; point d'évacuations, seulement les urines coulèrent abondamment : l'œil étoit assez bon, et le malade proféra quelques paroles. Cependant

Fracture du crâne et de la clavicule.

pouls resta fièvreux, le sommeil fut continuel quoique léger et sans agitation.

Le 5, fièvre plus forte, délire et agitation manifestes, extraction facile d'une troisième esquille large comme l'ongle du petit doigt: elle appartenoit à la grande aile du sphénoïde, et facilita l'écoulement d'une once de sang noir. Un trépan naturel existoit alors de la grandeur d'une couronne ordinaire.

Le 6, même état; constipation opiniâtre malgré les lavemens et l'eau fortement émétisée.

Le 7, suppuration abondante de couleur de lie de vin; fièvre moindre; délire encore remarquable de tems à autres; douleur, gonflement, rougeur à la région claviculaire et au poignet. Application de topiques émolliens; infusion céphalique miellée, injectée sur la dure-mère à travers la plaie du crâne; suppositoire placé sans effet.

Le 8, minoratif sans qu'il s'en soit suivi aucune évacuation; fièvre, délire au même degré, ou peut-être augmenté par l'état douloureux de la clavicule ou du poignet, où la suppuration se manifesta.

Le 9, suppuration de la tête plus abondante sortant à travers la fracture au dessus du trépan naturel. On temporisa en se conformant à la

Fracture du crâne et de la clavicule.

méthode de traitement préconisée par Desault : mais malgré l'écoulement plus considérable du pus, le délire et la fièvre se soutenant au même degré, une couronne fut appliquée à peu de distance de l'ouverture première du crâne, en comprenant la fêlure dans cette nouvelle excision. Il en sortit du sang décomposé en assez grande quantité, pour qu'on jugeât nécessaire de trépaner une seconde fois très-près de l'endroit où l'on venoit d'opérer. On emporta une portion de l'os qui, lors de l'incision des tégumens, avoit, par sa couleur bleuâtre, fait croire à un épanchement sous-jacent. Il s'écoula peu de liquide; mais une branche divisée de l'artère meningée moyenne donna beaucoup de sang, dont on suspendit le cours à l'aide de l'agaric et de la compression. L'intervalle qui séparoit ces ouvertures du crâne, naturelles et artificielles, fut détruit avec la tenaille tranchante, et il en résulta une ample perte de substance qui facilitoit l'écoulement du pus. Le malade ne donna qu'une très-légère marque de sensibilité pendant cette opération : il fut pansé avec le baume de fioraventi et le digestif animé.

Le 10, suppuration abondante d'une forte couleur de lie de vin : la fièvre continua; la raison revint de plus en plus; le ventre s'ouvrit spontanément.

Fracture du crâne et de la clavicule.

le 11, le pus est si abondant qu'il remplit la [illegible]que de l'oreille, se répand sur la joue, sur [illegible]ou et imbibe tout l'appareil. Ouverture des [illegible]pôts à la région de la clavicule et du poignet. [illegible] infusions céphaliques, dont il a été parlé, pour les injections de la dure mère, on ajoute la décoction de kina. Une immobilité de tout le bras, observée d'assez bonne heure, et attribuée aux effets de la compression ou de la percussion, paroît être causée par une douleur vive des muscles deltoïde et biceps qu'on entoure d'une toile de goulard.

Le 14, un frisson nocturne annonce une fièvre de la nature des rémittentes, compagnes des grandes suppurations; on purgea sans rémission le malade qui, naturellement grand mangeur, avoit demandé, la veille, des alimens à grands cris, et qu'on avoit accordés.

Le 15, la dure-mère paroît rougeâtre, gonflée; on prenoit trois gros de kina pour la journée.

Le 16, dilatation de la plaie de la clavicule; excision au moyen des tenailles incisives d'une esquille de la partie sternale qui causoit une douleur aigüe.

Le 17, l'écoulement du pus est évalué à trois ou quatre onces dans les vingt-quatre heures, sans y comprendre le fluide qu'on injectoit,

Fracture du crâne et de la clavicule.

lequel sortoit aussitôt. Il venoit de la pa... inférieure du crâne. Un stylet boutonné ... introduit à la profondeur de quatre travers... doigt dans la fosse temporale, et la facil... avec laquelle cet instrument fut promené ... tous sens dans un espace de plus de dix-hu... lignes, indiqua l'étendue du décollement d... la dure-mère.

Le 18, la suppuration est toujours aus... abondante et de même qualité. Le coussin d... creux de l'aisselle étant dérangé, fut mis en... place, sans qu'on pût trop serrer la bande qui... maintenoit le bras rapproché du tronc, parce... que le malade toussoit depuis quelques jours.

Le 19, la toux étoit avec fièvre, les crachats... étoient muqueux, un peu rouillés, et à cette... époque, il régnoit à la flèche beaucoup d'affec... tions catarrhales. On se borna à l'usage des... expectorans. Le pus devint de meilleur qua... lité, et on cessa l'usage du kina. Il ne se passa... rien de particulier jusqu'au 25, cependant on... purgea le malade.

Le 26, le malade se transporta à la che... minée : les alimens augmentés consistent en... trois soupes, un œuf, des pruneaux ou des... pommes cuites, avec un peu de vin trempé.... La partie du pariétal reconnue altérée lors de... l'incision crucialo des tégumens, s'ébranle,

extraite et n'appartient qu'à la première Fracture du crâne et de la clavicule.
le. La largeur est celle d'une pièce de
ize sols. Les plaies de la tête et de la
vicule se trouvoient cicatrisées aux deux
rs; le poignet étoit parfaitement guéri;
le malade ne conservoit qu'une foiblesse
ans le bras de ce côté, lorsqu'il se fait
descendre, sans permission, dans la salle commune. Quarante-huit heures après, la fièvre s'allume, les caroncules charnues de la surface des plaies deviennent violettes; on trouve dans la couverture du lit des restes de pâtisserie, une aîle de poularde, un morceau de pain auquel il n'avoit pas été touché. Reporté dans la chambre particulière, Tourin est réduit au bouillon, prend des lavemens, et son état se trouve amélioré après trois jours.

Vers le 45e., la langue est couverte d'aphthes; les gencives sont pâles, gonflées; les gargarismes détersifs, les sucs d'herbes antiscorbutiques et amères font disparoître ces symptômes.

Le 58e., on eût à traiter une scarlatine bénigne.

Le 80e., ce jeune homme avoit la peau squammeuse; l'ennui le force encore de descendre à la salle commune et de se promener hors de la maison. Il se regarde comme guéri

Fracture du crâne et de la clavicule.

et ne modère pas son appétit. La cicatrice étoit solide, profonde, crouteuse seulement dans l'endroit où la première table du crâne s'étoit exfoliée. Il fut impossible de faire porter au malade une calotte de fer blanc matelassée. Le rétablissement étoit parfait, sans que le bras gauche eût recouvré toute sa force dans les mouvemens d'élévation. On appliqua avec succès un topique composé d'une forte teinture de cantharides, qui rendit l'action aux muscles biceps et deltoïde, sur lesquels le malade portoit souvent la main pour désigner le lieu de la douleur et l'impuissance du mouvement.

Le 22 mai, quatre mois après sa chûte, Tourin est remonté sur les toîts, ayant assez de force dans son bras pour porter une échelle.

A la suite de l'observation que M. Boucher a bien voulu communiquer à la Société, se trouvent les réflexions suivantes : tous les praticiens, sans excepter Choppart ni Dessault, ont avancé que toute fracture du crâne indique le trépan. Ils étoient convaincus que cette règle générale ne peut être infirmée par les accidens qui dépendent des tempéramens, de certains lieux humides, de la position de certains hôpitaux, etc., non plus que par les guérisons spontanées sans aucun recours à cette

ération : tel est donc le motif qui a déter- Fracture du crâne et de la clavicule.
miné à trépaner le malade qui fait le sujet de l'observation qu'on vient de lire. Plus tard, Dessault est revenu sur l'opinion commune, et a dit que le trépan offroit une somme d'inconvéniens supérieure à celle de ses avantages, et que, pour cela, on ne devoit pas l'appliquer.

Bichat ayant dit que Dessault avoit tiré des conséquences, peut-être trop étendues, termine cependant par conclure que le trépan, toujours dangereux, n'offre jamais aucun avantage lorsque la méthode de Dessault n'a pu être victorieuse. Les motifs de cette assertion sont l'impossibilité d'évacuer cette couche gluante, visqueuse, intimément adhérente à toute la surface du cerveau, ou de ses membranes, qui fait, pour ainsi dire, corps avec elles, et que, souvent, on peut à peine enlever lorsque, dans l'ouverture des cadâvres, les parties ont été exactement découvertes. M. Boucher rejette cette conclusion, en disant que si cette couche visqueuse existoit, on l'appercevroit après une première application du trépan, et que l'ouverture du cadâvre la montreroit toute entière; on auroit alors une clinique exacte concordante avec l'autopsie cadâvérique, moyen sûr de

Fracture du crâne et de la clavicule.

découvrir la nature d'une maladie. Or, ce concours n'a point encore eu lieu, donc la conclusion de Bichat n'est pas admissible.

Les observateurs qui ont précédé Bichat se taisent sur cette couche de matière visqueuse, glaireuse : donc ils n'en ont pas eu la même idée. N'est-il pas plus probable que les praticiens n'ont vu en elle que l'effet du ralentissement de la circulation pendant l'agonie, et du froid après la mort. Si l'autopsie ne démontre pas sur le vivant l'existence de cette couche indissoluble, il semble qu'on a établi comme maladie ce qui n'en est que la suite. Loin de faire un principe pathologique, croyons plutôt que la lenteur de la circulation, le froid après la mort, ont produit cette coagulation, à laquelle les fluides épanchés sont très-disposés. C'est sans doute ce qu'ont pensé les grands praticiens qui ont cru nécessaire de prévenir l'effet de ces deux causes.

En admettant cette couche, comme il n'y a pas de règle qui indique l'époque de sa formation, le praticien se trouve arrêté par la crainte de la rencontrer. Puisque Bichat a négligé de préciser le tems où la matière est très-tenace, on peut y suppléer, parce que dit Pott, qui, ayant trépané le 20e. jour de l'accident, donna issue à une grande quantité de

Fracture du crâne et de la clavicule.

pas : la guérison s'en suivit. Riedlin n'eût recours à cette opération que trois semaines après la blessure, et fut aussi heureux : donc la prudence commande de regarder comme non avenu le principe de Bichat, qui n'explique pas comment cette couche se forme. M. Boucher supplée à cette lacune en invoquant la chaleur de la fièvre, les battemens du cerveau contre les os du crâne, dont l'effet sera d'autant plus sûr, que le sang épanché a toujours une disposition à se coaguler en raison de son long séjour; pour éviter cette viscosité mortelle, il faut donc opérer dès qu'on le juge nécessaire.

Bichat s'appuye des dangers qui accompagnent toujours le trépan : et tout le monde sait que cette opération n'est pas dangereuse par elle-même, quelques difficultés qu'on rencontre dans son Manuel lors des grandes fractures qui traversent la direction des sinus, de l'artère méningée moyenne; difficultés qu'on a heureusement vaincues. D'ailleurs, n'est-il pas des cas où il faut se conformer à ce précepte de Celse : *satiùs est remedium anceps experiri, quam nullum.* Enfin, M. Boucher dit qu'on peut opposer le maître au disciple, et le maître à lui-même. Dans son Traité des opérations, Dessault s'exprime ainsi : combien

Fracture du crâne et de la clavicule.

de blessés ont péri pour avoir même différé une opération qui, par elle-même, n'est pas dangereuse ? De fortes raisons empêchent d'admettre la doctrine contraire, naguères professée dans une des plus célèbres écoles de l'Europe.

L'observation de M. Boucher, et les réflexions qui la suivent, présentent assurément le plus grand intérêt sous le rapport pratique ; mais c'est moins par elles-mêmes que par la discussion dans laquelle elles forcent de s'engager. En effet, comparé aux faits qui sont connus, celui dont il s'agit ne peut que leur être ajouté sans qu'il soit besoin d'un examen ultérieur, et les remarques qui lui sont annexées, ne sont qu'une justification de la conduite qui a été tenue pendant le cours du traitement : le succès répond suffisamment aux vues qu'on s'étoit proposées. Mais en mettant de côté tout ce qui tient précisément à l'objet du travail de M. Boucher, ne négligeons point ce qui concerne la pratique générale. C'est sous ce dernier rapport que nous envisagerons les moyens de traitement adoptés par l'auteur de l'observation, relativement aux fractures du crâne et de la clavicule. Nous terminerons par l'examen de la doctrine de Desault, soutenue par Bichat.

Lors d'une forte contusion du cuir chevelu, les incisions pratiquées jusqu'aux os ont l'avantage inappréciable d'opérer un dégorgement local et de ne rien faire perdre aux tissus des forces vitales, qu'ils conservent à un degré suffisant pour qu'ils puissent concourir à leur propre guérison. S'il se rencontre une fracture avec dénudation des surfaces, il est souvent besoin d'inciser plus loin; moins à cause de la fracture, qui peut n'être pas dangereuse par elle-même, que pour se ménager de suite assez d'espace pour trépaner si on le jugeoit à propos dans l'instant ou plus tard. L'excision des lambeaux est-elle nécessaire? Si on considère leur avantage pour les progrès de la cicatrice, pour sa solidité dans le cas de perte de substance naturelle ou artificielle des os, on se prononcera contre cette pratique, surtout quand cette excision est faite dans un moment où l'on ne peut encore avoir pris un parti décidé pour le trépan.

Fracture du crâne et de la clavicule.

Il est un principe incontestable, qu'on ne doit jamais trépaner, toutes les fois que des esquilles enlevées laissent une ouverture suffisante pour l'écoulement des fluides épanchés, ou lorsque la fracture présente un écartement assez grand qui remplit cette indication. L'opération est indispensable quand l'accumula-

Fracture du crâne et de la clavicule.

tion du pus est certaine et peut donner lieu aux accidens les plus graves, malgré qu'à l'instant du coup des esquilles enlevées aient laissé un espace jugé convenable lors du premier pansement. Il est aussi de fait qu'on ne doit point sur-le-champ multiplier les applications des couronnes, lorsqu'une première a parfaitement secondé les vues proposées: Il vaut mieux attendre une indication plus tardive, parce qu'en opérant de nouveau et de suite, on court risque de ne rien ajouter à la facilité avec laquelle les fluides s'écoulent; parce qu'on augmente gratuitement la perte de substance des os, et qu'on retarde évidemment la guérison lorsqu'on est assez heureux pour l'obtenir.

Lors d'une plaie du cuir chevelu avec fracture du crâne et perte de substance, il y a lésion physique de tissus qui diffèrent essentiellement par leur texture; aucun ne se cicatrisera dans l'état où il se trouve à l'instant de la blessure; tous arriveront à un même point d'organisation, les uns plutôt, les autres plus tard; l'os ne se réunira pas *à l'état d'os*, ni les tégumens *tels qu'ils se présentent*; de part et d'autre des exfoliations seront indispensables. Est-il possible de les hâter en appliquant le baume de fioraventi sur les premiers et un

digestif sur les seconds? Il est difficile de se le persuader. Tout topique appliqué sur un os dénudé répond à une surface qui n'est plus sous l'influence de la vie générale, puisqu'il est nécessairement frappé de mort et nullement susceptible d'impression. Il reste constamment passif, jusqu'à ce que les parties saines sous-jacentes du même os, jusqu'à ce que celles *qui* l'environnent et qui sont recouvertes par les tégumens adhérens, aient recouvré cette énergie vitale qui les fait se débarrasser de la partie d'elles-mêmes devenue corps étranger. Cette vérité incontestable prouve l'inutilité des topiques auxquels on accorde la propriété de hâter les exfoliations.

Fracture du crâne et de la clavicule.

Les digestifs animés conviennent peu sur des tégumens nouvellement divisés et qui doivent suppurer. Laissons marcher l'inflammation locale; attendons sa terminaison nécessaire par la suppuration; et bientôt nous verrons s'élever de ces caroncules charnues, ou mieux celluleuses et vasculaires qui nous prouvent déjà que, sur les surfaces à découvert, les tégumens ne présentent plus les propriétés physiques que nous leur connoissons. Ces parties auront parcouru toutes leurs périodes et arriveront à ce point nécessaire pour leur cicatrisation avant que l'os dénudé

Fracture du crâne et de la clavicule.

ne soit exfolié. On en trouve la raison dans la différence de texture, dans des propriétés vitales comparatives plus actives; et quelque chose que l'on fasse, on ne précipitera pas l'exfoliation. Nécessairement plus tardive, elle aura lieu par suite des mêmes procédés naturels; et lors de l'isolement du fragment nécrosé, on verra s'élever sur l'os sain débarrassé du corps étranger, des caroncules vésiculaires, cellulaires, vasculaires absolument semblables à celles apperçues auparavant sur les tégumens.

Dans cet état de choses, on ne distingue plus les caractères propres à la peau, au tissu cellulaire, aux os. C'est une surface d'une texture homogène, douée dans tous les points d'un même degré de vie; tout est arrivé à un même état, sans lequel on ne peut jamais compter sur la formation d'une cicatrice solide : il se rencontre des cas où l'exfoliation est tardive, où les granulations ne s'élèvent pas. Prenons garde à la constitution générale ou bien à la fatigue particulière des tissus blessés, soit par suite du procédé inflammatoire ou par abus des émolliens. Relevons les forces générales ou celles locales à l'aide des stimulans de quelqu'espèce qu'ils soient; et tout s'améliorera sans qu'on soit

Fracture du crâne et de la clavicule.

convaincu de l'efficacité particulière de tel médicament appliqué sur l'os, et de tel autre dont on a recouvert les tégumens.

Maintenant, qu'on jette un œil observateur sur la constipation opiniâtre du malade dont parle M. Boucher, et sur le peu de succès du tartrite antimonié de potasse donné à haute dose. Il n'est pas douteux que les forces vitales générales, et celles en particulier du système gastrique, étoient profondément altérées, au point qu'elles ne pouvoient être que difficilement excitées dans ces cas de lésion vitale, dont il est difficile d'apprécier le degré; la pratique recommande, depuis Dessault, la prescription de l'émétique, qu'on se reprocheroit de ne pas administrer. Je ne vois cependant pas la nécessité d'obtenir des évacuations qui, toujours copieuses lorsqu'elles sont provoquées dans ces circonstances, ne font qu'augmenter la perte des forces ou détruire celles qui subsistent encore. Néanmoins, on ne parvient pas toujours à obtenir des sécrétions alvines, sans doute parce qu'on ne proportionne pas le degré d'énergie du médicament à la prostration de l'estomac et du tube intestinal.

Trois grains de tartrite antimonié de potasse, donnés en une seule fois, sont-ils sans

Fracture du crâne et de la clavicule.

action ? On continue d'administrer un grain de ce sel, *per épicrasin*, pendant dix, douze, vingt jours de suite et plus. Ce n'est jamais que fort tard qu'il produit son effet qui est alors considérable ; ce n'est qu'à une époque de la maladie où les forces vitales se développent de nouveau avec une sorte d'énergie ; c'est ce moment qu'on choisit pour soutenir les évacuations, tandis qu'il conviendroit mieux de s'opposer aux effets de l'irritation, en se retranchant dans le cercle des toniques, des cordiaux, des spiritueux, etc. Lors d'une inertie trop marquée du tube intestinal, ne vaut-il pas mieux donner à pleines mains le tartrite antimonié de potasse comme excitant ? Schmucker n'en étoit pas si avare que nous ; il n'a pas craint d'en faire prendre vingt-quatre grains en une seule fois. Sur trois malades, nous avons imité ce praticien, en comparant l'effet du tartrite antimonié de potasse à celui du vésicatoire appliqué à l'extérieur. Nous n'avons pas eu à regretter d'en avoir agi ainsi, et nous nous sommes convaincu qu'il falloit, le plutôt possible, mettre l'émétique en rapport avec le peu de sensibilité organique ; ne point le considérer comme évacuant, mais comme un excitant du premier ordre. Lorsque cette première indication est remplie, les évacua-

Fracture du crâne et de la clavicule.

alvines copieuses ne pouvant qu'être nuisibles, il importe d'user de suite du vin, des spiritueux, des toniques en un mot, jusqu'à ce que l'estomac puisse soutenir la présence des alimens.

La fracture de la clavicule, dont il est parlé dans l'observation de M. Boucher, fait encore naître quelques remarques qui peuvent ne pas être sans intérêt. Lorsque de tels accidens sont l'effet d'une contusion, quel que soit le lieu frappé, n'importe le membre fracturé, il est fort à craindre qu'il survienne un abcès, que les bouts inégaux des fragmens irritent les parties molles et causent les douleurs les plus vives. Dans le premier cas, le prompt écoulement du pus remédie à tout : dans le second, un exact rapprochement des surfaces respectives suffit souvent pour faire obtenir du calme. Mais lorsqu'on a été dans la nécessité d'inciser, lorsque par ce moyen extrême on a soustrait la cause de la douleur locale, y a-t-il de l'avantage de recourir à des tenailles incisives pour retrancher les bouts aigus qui font saillie sur l'un ou l'autre fragment? Il me semble qui c'est assez d'avoir mis tout à découvert, qu'il faut attendre des exfoliations toujours nécessaires, quelque portion d'os qu'on ait excisée. On doit beaucoup tenir

Fracture du crâne et de la clavicule.

compte des surfaces continues au corps de l'os : contuses par le contact rude des tenailles incisives, leur exfoliation est inévitable, et peut-être plus considérable que celle qui se seroit faite spontanément. Or, dans cette pratique, il n'est pas de tems économisé, la guérison n'est point accélérée : donc on a satisfait à tout, lorsqu'on a été contraint d'inciser pour soustraire des parties à l'action d'une cause qui les irritoit, lorsqu'on a procuré du calme. En agir autrement, c'est outrepasser les bornes d'un art qui, par cela même, cesse d'être salutaire.

C'est aussi d'après la pratique et quelques considérations pathologiques, fondées sur la physiologie et l'anatomie, qu'on peut se permettre quelques réflexions sur l'application des bandages à extension soutenue lors d'une fracture de la clavicule, du col du fémur. Sans entrer dans aucun détail sur l'utilité, sur l'histoire, et sur les différences de ces appareils, on doit demander sans indiscrétion s'il convient de les appliquer dès le premier pansement. C'est un usage généralement reçu parmi les praticiens qui les adoptent exclusivement aujourd'hui, à moins que des complications majeures en fassent pressentir non-seulement l'inutilité, mais encore les dangers. Il ne sera

point question de cette circonstance ; on tient à ces cas simples dans lesquels le jeune praticien ne pourroit, sans encourir le blâme, s'écarter du précepte général.

Fracture du crâne et de la clavicule.

Prenons pour exemple la fracture de clavicule de Tourin. Ce jeune homme avoit une plaie de tête qui pouvoit le faire périr : ici c'est un vieillard, un individu cacochyme, une femme mal-propre qui ont le col du fémur rompu ; là ce sont des blessés semblables qui éprouvent les terribles effets d'une commotion. Dans tous ces cas, un appareil à extension soutenue ne peut qu'être préjudiciable et ajouter aux maux qu'on éprouve déjà en assez grand nombre ; il est inutile et n'ajoute point à la régularité avec laquelle les deux fragmens doivent se réunir et se consolider : il est préférable dans toutes les *occasions*, même les plus simples, de s'en tenir à la position essentiellement recommandée lors des complications locales les plus fâcheuses. Il sera tems d'appliquer le bandage à extension soutenue, à l'époque même où les surfaces respectives des fragmens seront parvenues à ce point où leur réunion doit être prochaine. On n'aura pas perdu un tems inutile à fatiguer les malades, et la guérison ne sera nullement retardée.

Fracture du crâne et de la clavicule.

Toutes ces assertions tiennent un peu du paradoxe, mais en invoquant les faits pathologiques, leur vérité se montrera dans tout son jour. Des fractures obliques de la jambe du corps du fémur, ne se sont pas trouvées consolidées après deux mois de traitement, et tout faisoit craindre une difformité qu'on ne savoit comment éviter. L'appareil à extension continuelle a été d'une ressource précieuse, puisqu'il a procuré la formation d'un cal régulier en s'opposant aux courbures et aux raccourcissemens des membres. Or, à quelle époque a-t-on employé ce dernier moyen? N'est-ce pas précisément dans cet instant où les surfaces des os étoient encore molles, celluleuses, et, pour se servir de l'expression de Celse, couvertes de caroncules charnues?

Maintenant, que nous apprend la physiologie éclairée du flambeau de la pathologie? Lors d'une fracture, les surfaces respectives des fragmens ne se réuniront jamais à leur état solide; leur densité diminuera en raison du gonflement et des progrès de l'inflammation locale; elles perdront le caractère osseux, se couvriront de bourgeons charnus, qu'il vaut mieux appeler celluleux et vasculaires: c'est à cet état si simple que se fera la première réunion, dont la solidité dépendra de cette

Fractures du crâne et de la clavicule.

tude nouvelle des tissus à sécréter et s'assimiler le phosphate de chaux. Or, ce changement nécessaire des surfaces respectives ne peut être parfait qu'à une certaine époque, toujours relative à la densité de texture, moins qu'au volume et à l'éloignement des os du centre de la circulation, selon l'opinion des physiologistes modernes. A présent, si on calcule que tel os demande vingt jours, que tel autre en exige trente ou quarante, en raison de sa densité dans le point fracturé, pour atteindre l'instant favorable à sa réunion, l'appareil à extension soutenue aura donc été inutile pendant ces vingt, trente ou quarante jours; on aura donc gêné inutilement un malade déjà très-fatigué d'ailleurs, sans avoir rien fait en faveur des surfaces à consolider dont le changement d'état ne dépend pas de nous, mais bien de l'énergie des forces vitales constitutionnelles et de celles propres à l'os fracturé.

Les connoissances anatomiques sont ici inséparables de celles que nous donne la physiologie. Ce sont elles qui nous font calculer le mode d'action de ce bandage à extension soutenue; elles nous prouvent la force de résistance qu'opposent des muscles forts, nombreux, qui entourent un membre, et qui

Fracture du crâne et de la clavicule.

est toujours difficile à vaincre. On n'ig pas que cette résistance est moindre après repos prolongé dans une position déterm par le lieu de la fracture, après un a blissement des forces générales accru la diète, par un régime, et plus souvent core par les complications variées qui pu exister. Les malades réduits à ce po éprouvent les bons effets d'un bandag extension soutenue, n'en guérissent pas m bien et dans l'espace ordinaire de tems lieu d'être gênés pendant six semaines souvent plus, ils ne le sont qu'à la fin leur traitement, et à une époque très-fa rable, puisque le chirurgien emploie m de force; puisque, de leur côté, ils s assez bien remis des accidens qu'ils avoi éprouvés et qu'ils supportent sans peine, contrainte qui n'est plus que passagère.

Ces réflexions qu'ont fait naître les détails l'observation communiquée par M. Bouch forcent l'auteur de ce rapport à s'expliquer l'importance à attacher à un traité d'opé tions publié par Chopart et Dessault. Il presque prouvé que cet ouvrage n'a pas long-tems l'estime de ses propres auteu et que l'édition première a été soustrait la vente. Il est certain que Dessault disoi

Fracture du crâne et de la clavicule.

tant et en public, que c'étoit le fruit
irs de sa jeunesse, *delectamenta ju-*
s. De l'aveu de l'auteur même, voilà
un livre qui, sous toutes sortes de
ts, ne doit point faire autorité dans
profession. M. Boucher ne peut donc
opposer le maître à lui-même.

premier point étant irrévocablement
é, passons à une autre opinion qui
que l'application du trépan ait par-tout
omme d'inconvéniens plus forte que
le ses avantages, et qu'on doit se borner
itement que Dessault employoit. Qui
us n'a pas entendu cent fois ce grand
ne s'écrier: qu'on m'indique qu'il existe
pôt, qu'on m'assure de son siège, de
node d'être, et sur-le-champ je trépane!
ment concilier ces deux opinions? En
different-elles? L'une et l'autre sont
es de sens. Elles reposent sur le danger
épaner inutilement: non pas que l'opéra-
oit mortelle; mais parce qu'alors qu'on
ouve aucune espèce de dépôt, on n'a
fait pour le malade qui succombe à
es accidens, dont le praticien n'a pas
éciser la nature. Dessault étoit partisan
épan, il reconnoissoit des cas où son
cation étoit indispensable pour sauver

Fracture du crâne et de la clavicule.

le blessé ; il le redoutoit par cela que le diagnostic est le plus souvent si difficile qu'on est très-embarrassé pour prendre un parti et opérer dans un moment favorable. Le doute méthodique de ce praticien, reposoit donc sur l'inutilité du trépan pour une simple fracture du crâne sans aucune espèce de complication; sur l'incertitude du diagnostic d'un épanchement sanguin ou purulent, sur son siège autant que sur son mode d'être. Il reposoit sur l'inconvénient d'ouvrir le crâne sans rencontrer un dépôt que tout sembloit annoncer, persuadé que c'étoit compromettre l'art plutôt que de l'accréditer dans l'esprit d'un vulgaire ignorant qui ne sait rien rapporter à la gravité de la maladie, et qui attribue toujours la mort aux moyens extrêmes auxquels on est forcé de recourir. En un mot, ce doute méthodique, très-louable dans un praticien consommé, doit occuper l'esprit des jeunes gens qui débutent dans la carrière, les faire réfléchir sur les circonstances qui viennent d'être exposées, non moins que sur la considération des lieux humides, mal sains, encombrés, dans lesquels se trouvent les blessés dont l'état réclame le trépan.

Il

Il faut l'avouer, on a beaucoup outré les opinions de Dessault sur ce point de pratique et sur une infinité d'autres. Le journal de chirurgie, les œuvres chirurgicales contiennent les histoires précieuses d'un grand nombre de faits d'une importance majeure; mais c'est avec la plus grande circonspection qu'on doit citer ces ouvrages comme autorité. Il est besoin d'une instruction très-profonde, d'une maturité de jugement peu commune et surtout d'une grande sévérité dans le choix des observations qu'on y lit, pour donner de la force aux opinions qu'on émet et qui s'écartent en plus ou en moins de celles reçues.

fracture du crâne et de la clavicule.

M. Boucher révoque en doute l'existence de cette couche muqueuse, glaireuse, remarquable par sa viscosité que, dans l'ouverture des cadavres, l'on rencontre souvent entre le crâne et la dure-mère, entre cette membrane et la pie-mère, enfin, quelquefois immédiatement sur la substance corticale du cerveau. Cette disposition n'est point controuvée, nous l'avons observée trop de fois pour ne point affirmer qu'elle existe, et tous les praticiens peuvent en être bien persuadés. Bichat qui en a parlé pertinemment, la rapporte aux effets d'une inflammation bilieuse

Fracture du crâne et de la clavicule.

qui ne doit être combattue qu'à l'aide de tartrite antimonié de potasse à doses refractées, donné pendant plusieurs jours de suite avec le sulphate de soude dans un eau de chiendent. Tel étoit le traitement employé par Dessault qui, dans ces cas, croyoit trop aux turgescences bilieuses des premières voies. Lorsqu'on rejette un fait quelconque, il est superflu de vouloir expliquer comment il a lieu; aussi est-il difficile d'admettre l'ætiologie que M. Boucher donne de celui-ci. Négligée par Dessault et par son élève, cette ætiologie, sur laquelle on étoit en droit d'exiger quelque développement, a depuis long-tems fait l'objet des recherches dont il nous reste à exposer le résultat.

Dans aucun cas, on ne peut prononcer sur un décollement primitif de la dure-mère, quand il n'y a ni plaie extérieure ni fracture; mais il est à croire que la force du coup, suivie des signes de la commotion, a porté atteinte aux vaisseaux capillaires qui unissent cette membrane aux parois du crâne, a profondément altéré la vitalité propre à leur tissu qui ne conservoit plus cette susceptibilité de recouvrer spontanément son état de santé. L'inflammation symptômatique paroît

m être de raison sous le rapport bilieux auquel on s'attache, parce qu'elle se manifeste à une époque éloignée de 15, 20 jours, et souvent plus depuis l'accident. L'inflammation qui survient est nécessairement tardive, et s'observe toujours telle dans toute espèce de tissu, lorsque la commotion a été très-violente. Il faut que cette dernière ait disparu en tout ou en très-grande partie dans ses effets, pour que la première fasse des progrès, et s'annonce par des signes évidens: c'est alors que le mal est à son comble; quelque chose que l'on fasse, la mort est inévitable; elle a déjà frappé les vaisseaux qui unissent la dure-mère au crâne; il s'opère un décollement consécutif et sans apparence d'ulcération; une mucosité tenace enduit comme un vernis, la surface externe de cette membrane.

Fracture du crâne et de la clavicule.

Que cette matière puriforme résulte de la lenteur de la circulation pendant l'agonie, du froid après la mort ou d'autre cause, elle n'en existe pas moins, et le trépan ne pourroit être d'aucune utilité. En effet, pendant le cours de 20 ou 30 jours, aucune indication ne s'est présentée pour l'appliquer; et lorsque, tout-à-coup, un frisson inopiné le rend

Fracture du crâne et de la clavicule.

nécessaire, il n'est plus tems d'y avoir recours; la mort qui survient, n'est pas l'effet de cette couche glaireuse toujours trop mince pour comprimer le cerveau, mais de la gangrène de la méninge. Dans les cas où la guérison a succédé à l'usage des émétiques, on auroit tort d'en conclure qu'on a guéri une affection essentielle des premières voies ou une inflammation bilieuse du cerveau et de ses enveloppes. Enfin, on peut être assuré que ces moyens généraux de thérapeutique, ne font jamais disparoître un décollement.

La turgescence des veines de la pie-mère a des effets non moins insidieux et perfides que l'altération des forces vitales propres aux vaisseaux qui unissent la dure-mère au crâne; c'est à elle qu'il faut rapporter cet état de santé fort équivoque, cette existence subapoplectique des malades, qu'on a vu se prolonger jusqu'au-delà d'un mois; c'est à elle, en un mot, qu'on doit attribuer les morts presque subites après ce terme. Croyons, alors, que la cause du non rétablissement parfait et de la mort dépend de ce que les vaisseaux, gorgés de sang, peuvent encore opposer, pendant long-tems, une résistance vitale suffisante pour suspendre la destruction

totale de leur tissu; mais trop foible pour qu'ils réagissent efficacement contre la colonne de sang qu'ils contiennent. Dès-lors on est exposé à voir s'affoiblir, chaque jour, ce reste des propriétés vitales que conservent les parois des vaisseaux, dont la texture se désorganise peu-à-peu. Une inflammation latente ne se prononce point par des signes évidens; et tout-à-coup il s'élève un accès de fièvre, qui indique la présence d'un mucus puriforme d'une nature spécifique, qu'on a faussement regardé comme le résultat d'une inflammation bilieuse.

Fracture du crâne et de la clavicule.

Nous pouvons avancer, sans risque de commettre une erreur grave, que ces mucosités accompagnent la turgescence des veines et un épanchement séreux plus ou moins abondant. Cette matière puriforme est constamment répandue en nappe sur la pie-mère ou dans sa duplicature seulement. Dans ce second cas, il est digne de remarque de la voir toujours plus abondante autour des grosses veines et dans les sillons que tracent les anfractuosités de la substance corticale du cerveau, sur laquelle on ne la trouve contiguë qu'autant que ces enveloppes plus épaisses que dans leur état naturel, sont

profondément gangrenées. Quelle analogie frappante entre ces dispositions pathologiques et celles que présentent toutes les autres surfaces séreuses lorsqu'elles se trouvent dans des circonstances analogues !

Observation sur une fracture d'une portion de la Mâchoire inférieure, qui a existé pendant dix ans, sans se consolider ni donner des signes positifs de son existence ; par M. Dubois-Foucou.

Fracture de la mâchoire.

M. Duval, propriétaire, demeurant au Gros-Caillou, fut atteint en 1797, d'une douleur de dents à l'avant-dernière molaire du côté droit de la mâchoire inférieure; douleur qui l'obligea à se la faire arracher; mais cette dent ayant été cassée pendant l'opération, le dentiste voulut extraire les racines qui étoient restées. Le malade sentit, dans cette seconde opération, un craquement et un bruit assez considérables qu'on lui dit être produit par la fracture d'une portion de la racine restée; ce qu'il crut sans peine. Un an après, le malade eut une fluxion qui céda à l'usage des moyens ordinaires; mais qui se renouvela à chaque changement de saison; il éprouvoit, d'ailleurs, un engourdissement

qui s'étendoit vers le devant du menton, et qu'il attribuoit toujours aux restes des racines de la dent cassée : tel est le rapport du malade. Cet état dura environ dix ans ; mais vers la fin du mois de février dernier, il fut pris par une fluxion plus grave qu'à l'ordinaire, et pour laquelle il reçut les soins du docteur De Jussieu. Ce dernier, de concert avec un chirurgien, conseilla l'extraction de la dernière grosse molaire de ce côté de la mâchoire, laquelle, fortement ébranlée, gênoit beaucoup le malade. Quoique cette opération fut parfaitement indiquée, les accidens, au lieu de diminuer, augmentèrent beaucoup malgré les soins bien entendus qui furent employés. Trois semaines s'étoient écoulées dans cet état fluxionnaire, lorsque je fus appelé ; je trouvai un gonflement considérable, dûr, rénitent, et qui intéressoit les glandes parotides et maxillaires, sans aucune apparence de fluctuation.

Fracture de la mâchoire.

Mon premier soin fut de sonder l'alvéole, encore ouvert, de la dernière dent extraite ; et je sentis qu'il étoit dénudé et même carié vers sa paroi antérieure, c'est-à-dire, du côté des prétendues racines restées. Cet endroit étoit entièrement cicatrisé et les gencives

Fracture de la mâchoire.

avoient une couleur assez naturelle; cependant j'attribuois les accidens existans, aux racines que le malade croyoit toujours renfermées dans les alvéoles, et je jugai convenable de les découvrir pour en faire l'extraction, ainsi que de la partie de l'alvéole cariée. J'introduisis à cet effet plusieurs trochisques de minium dans la substance des gencives, parce que le malade redoutoit l'application du cautère actuel; j'obtins par la chûte de l'escarre, une ouverture suffisante pour y introduire un morceau d'éponge préparée à cire, et je mis ainsi à découvert une assez grande portion du bord alvéolaire; des injections détersives et des bourdonnets imprégnés de baume du Commandeur furent les seuls pansemens mis en usage pendant environ trois semaines. La portion nécrosée s'ébranloit sensiblement chaque jour; lorsque je la crus en état d'être extraite, je passai un levier droit sur son bord antérieur, que je soulevai, et j'entraînai, avec elle, toute la partie fracturée qui s'étendoit jusqu'à la base de l'apophise coronoïde. Peu de temps après, le gonflement s'est entièrement dissipé, et la plaie a été parfaitement guérie; mais il reste toujours au malade, un engourdissement qui se propage le long du nerf maxillaire

qu'au trou mentonnier, et qui dépend, sans doute, de la lésion de la portion de ce conduit compris dans la partie fracturée. Fracture de la mâchoire.

Réflexions.

Cette observation nous a paru, sur-tout, curieuse par le laps de tems qui s'est écoulé depuis le moment de la fracture jusqu'à celui où la gravité des accidens a nécessité un traitement curatif, aussi bien que par le défaut de signes capables de faire reconnoître l'existence de la maladie.

L'inspection de la pièce ne présente aucun corps étranger, en sorte qu'il est probable que le dentiste ayant forcé sur le bord alvéolaire, croyant tenir une racine, aura déterminé la fracture, qui nous occupe. Les pièces fracturées par leur nature aussi bien que par leur position, sont restées dans le même état de contact, jusqu'à ce que la carie, l'inflammation, la suppuration aient été assez prononcées pour donner naissance aux accidens qui ont eu lieu.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

Août 1808.

JOURS	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	MAXIM.	MINIM.	AMID.	MAXIMUM.	MINIMUM.	MIDI.
1	+ 19,7 mi.	- - - - -	+ 19,7	27,11,70 s.	27,10,30 mi.	27,10,30
2	+ 18,4 s.	+ 13,1 s.	+ 17,4	27,1,65 s.	27,11,20 m.	28,0,25
3	+ 18,1 mi.	+ 11,6 ma	+ 18,1	28,2,87 s.	28,2,00 ma.	28,2,67
4	+ 20,3 mi.	+ 13,9 s.	+ 20,3	28,2,03 ma.	28,0,75 s.	28,1,85
5	+ 23,0 mi	+ 15,5 s.	+ 23,0	27,11,83 ma	27,10,80 s.	27,10,60
6	+ 24,0 mi.	+ 14,7 ma	+ 24,0	27,11,80 s.	27,10,40 m.	27,11,40
7	+ 22,9 s.	+ 13,2 ma	+ 22,9	28,0,65 ma.	28,0,00 s.	28,0,00
8	+ 21,0 mi.	+ 13,2 s.	+ 21,0	28,0,35 mi.	27,11,40 s.	28,0,35
9	+ 16,0 s.	+ 12,7 s.	+ 14,1	27,10,90 ma.	27,8,27 s.	27,8,50
10	+ 17,3 mi.	+ 12,8 ma	+ 17,3	27,11,05 mi.	27,10,50 m.	27,11,05
11	+ 18,0 s.	+ 12,2 s.	+ 15,0	27,10,30 ma.	27,9,80 s.	27,10,10
12	+ 20,2 mi.	+ 12,0 ma	+ 20,2	27,11,75 s.	27,9,90 ma.	27,11,25
13	+ 18,6 s.	+ 11,2 ma	+ 18,6	28,0,40 mi.	27,11,65 m.	28,0,40
14	+ 20,8 s.	+ 14,8 ma	+ 19,2	28,0,30 ma.	27,11,30 s.	27,11,75
15	+ 27,3 s.	+ 11,5 ma	+ 15,2	27,11,65 s.	27,10,77 mi.	27,10,77
16	+ 16,4 mi.	+ 11,3 ma	+ 16,4	28,7,75 s.	28,0,50 ma.	28,0,65
17	+ 17,7 s.	+ 10,5 ma	+ 16,1	28,0,58 s.	27,11,85 m.	28,0,20
18	+ 16,0 s.	+ 11,4 s.	+ 15,4	28,1,57 s.	28,1,15 s.	28,1,20
19	+ 15,6 s.	+ 7,8 ma.	+ 14,6	28,1,80 mi.	28,1,60 ma.	28,1,82
20	+ 19,9 mi.	+ 10,1 ma	+ 15,9	28,1,87 s	28,1,62 ma.	28,1,75
21	+ 18,9 s.	+ 10,0 ma	+ 17,5	28,2,20 mi.	28,2,10 s.	28,2,20
22	+ 20,0 s.	+ 12,0 ma	+ 19,3	28,2,27 mi.	28,1,48 s.	28,2,27
23	+ 18,8 s.	+ 12,0 ma	+ 18,6	28,1,00 ma.	28,0,30 s.	28,0,87
24	+ 18,5 s.	+ 11,8 ma	+ 18,5	28,0,62 s.	27,11,93 m.	28,0,37
25	+ 18,6 s.	+ 12,2 ma	+ 17,7	28,0,65 ma.	28,0,10 s.	28,0,55
26	+ 19,7 s.	+ 9,8 ma.	+ 17,0	27,11,40 ma	27,9,30 s.	27,10,60
27	+ 22,0 mi.	+ 9,7 ma.	+ 22,0	27,9,37 ma.	27,8,76 mi.	27,8,76
28	+ 18,3 mi.	+ 10,4 ma	+ 18,3	27,11,43 s.	27,9,40 ma.	27,10,10
29	+ 19,8 s.	+ 11,3 ma	+ 19,3	28,0,03 mi.	27,11,30 s.	28,0,03
30	+ 21,0 s.	+ 12,0 ma	+ 19,8	27,11,30 ma	27,9,88 s.	27,10,77
31	+ 16,4 s.	+ 11, ma	+ 15,7	27,10,30 s.	27,9,90 ma.	27,10,30

RECAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,2,87 le 3
Moindre élévation du mercure.	27,8,76 le 27
Elévation moyenne.	27,11,81
Plus grand degré de chaleur.	+ 24,0 le 6.
Moindre degré de chaleur.	- 7,8 le 19.
Chaleur moyenne.	+ 15,9

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. Bouvard astronome, membre de l'Institut national.

Jours du mois	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	73,0	S. O. fort.	Beau ciel, quelques écl., couv. par int., pl.
2	86,0	S. et NO.	Couv., pl. abondante, nuageux, nuageux.
3	82,0	O.	Nuageux, couvert, très-nuageux.
4	81,0	S. E. foib.	Gros nuages, très-nuag. et trouble, beau c.
5	85,0	S. S. E.	Superbe, quelques nuages, superbe.
6	75,0	S. O. foib.	En part. couv., à demi couv. et voil., beau t.
7	80,0	S.	Superbe, nuageux, couv., tonnerre et écl.
8	85,0	S. O.	Couv., pl. abond., tonn., couv., pl. et tonn.
9	87,0	S. O.	Très-couv, pl. par inter., couv., tonnerre.
10	88,0	O.	Couvert, couvert, pluie par intervalles.
11	90,0	S.	Très-couv., pluie, beaucoup d'écl., beau t.
12	80,0	S.	Quelques éclairs, nuageux, très-nuageux.
13	89,0	S.	Très-nuageux, quelques éclairs, couvert.
14	90,0	S.	Couv., pl., beaucoup d'écl., très-nuageux.
15	87,0	O.	Couv., couv., tems pluv., couv. par interv.
16	80,0	O.	Très-nuag., à demi couvert, à demi couv.
17	88,0	O.	Couv., pluie par interv., quelques éclairs.
18	78,0	calme.	Quelques nuages, couvert, superbe.
19	78,0	N.	Assez beau, couvert, très-nuageux.
20	70,0	N.	En grande part. couv., très-nuag., superbe.
21	79,0	N.	Couvert, nuageux, beau tems.
22	80,0	N. E.	Beau tems, très-nuageux, superbe.
23	80,0	N. E.	Beau tems, très-nuageux, couv. par inter.
24	80,0	N. E. fort	Couvert, très-nuageux, beau ciel.
25	80,0	N. E. fort	Quelques nuages, très-nuag., à demi couv.
26	76,0	N E. foib.	Trouble et nuageux, très-nuag., beau ciel.
27	74,0	S.	Idem, quelques éclairs, pl., tems couvert.
28	84,0	calme.	Couvert, couvert, assez beau ciel.
29	82,0	N. et E.	C. par int., n., beau c., pl. tonn. et écl. cons.
30	97,0	S. E.	Couvert, couvert, quelques éclairs.
31	87,0	S. O.	Couv., pluvieux, couv., pl. fine, nuageux.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	15	Le vent a s. du N.	5	fois.
de couvert	16	N. E.	4	
de pluie.	11	E.	1	
de vent.	29	S-E.	3	
de gelée.	0	S.	7	
de tonnerre.	3	S-O.	5	
de brouill. ou vapeurs.	0	O.	5	
de grêle.	0	N-O.	1	

Thermomètre des caves, le 1er. 9,650; le 16 9,651 de Réaumur.
Eau de pluie tombée dans le c. du mois 0m,0716 — 2 p. 7 lig. 710

LITTÉRATURE MÉDICALE ÉTRANGÈ

Manuel de médecine pratique militaire; par D
F. Hecker; *traduit de l'allemand, avec des n*
par B. Brassier *et* M. F. Rampont. *Bre*
1808 (1).

Cet ouvrage, publié en 1805, est plutôt un t
élémentaire et populaire de médecine pratique, c
traité, proprement dit, de médecine militaire; ei
bien que son titre annonce qu'il est spéciale
consacré à traiter *des maladies que l'on renc*
aux armées.

Médecine pratiq. militaire.

La Prusse ayant adopté, assez récemment, le
tême vicieux de confier aux mêmes officiers de sa
dans les armées, le soin des maladies internes e
maladies externes, il a fallu improviser, en qu
sorte, une éducation médicale assortie à des hom
la plupart fort jeunes, qui avoient rarement
une bonne éducation littéraire préalable. En Pr
de même qu'en Autriche, les médecins militair
sont retirés de plein gré de l'armée, ou l'autorité sé
les a forcé de s'en écarter: ordre de choses bien dif
de celui que consacrent à la fois nos réglemens
et militaires, et que sanctionne l'opinion publiq
l'Europe entière.

Le traité de M. Hecker est un abrégé de méd
pratique; et il suffit, pour le démontrer, d'ind
les titres de chaque chapitre. Je les copie fidèlem
et leur simple transcription indiquera en partie

(1) Voyez l'annonce Bibliographique, T. XXXII, I

[illegible] la tournure des opinions théoriques et pra- [illegible] de notre auteur, au moins, quant à la méthode [illegible] présenter.

[illegible]. *Partie.* 1°. De l'origine et de la nature des [illegible]adies d'armée en général; 2°. principes généraux [illegible] lesquels on doit traiter les maladies d'armée; [illegible], de l'application du régime débilitant aux armées; [illegible] du régime excitant, fortifiant, tonique; 5°. de la [illegible]thode débilitante en général; 6°. évacuations san- [illegible]guines; 7°. vomitifs; 8°. des purgatifs; 9°. des su- [illegible]dorifiques; 10°. des remèdes incitans et fortifians; 11°. incitans diffusibles; 12°. incitans toniques, per- [illegible]manens; 13° des remèdes résolutifs; 14°. application des divers irritans à la peau; 15°. des remèdes propres à corriger les humeurs viciées; 16°. précautions contre la contagion; 17°. des maladies fébriles en général, qui affectent le soldat en campagne.

II°. *Partie.* 18°. De la fièvre inflammatoire vraie ou [illegible]sténique, (synoque); 19°. fièvres asténiques, (typhus); 20°. fièvre putride, (adynamique); 21°. fièvre nerveuse, (ataxique); 22°. de la fièvre gastrique en général, (*meniago*-gastrique); 23°. fièvre suburrale; 24°. fièvre bilieuse; 25°. fièvre muqueuse, (adénoméningée); 26°. fièvre vermineuse; 27°. fièvres intermittentes; 28°. des inflammations en général; 29°. pneumonie; 30°. angine; 31°. hépatite; 32°. entérite; 33°. inflam- [illegible]mation des reins et des parties voisines; 34°. fièvre exanthématique; 35°. fièvre avec affections locales; 36°. catarrhes; 37°. rhumatisme et goutte; 38°. diar- [illegible]rhées; 39°. dyssenterie; 40°. cholera morbus; 41°. fièvre vulnéraire; 42°. défaillance et accidens apoplectiques; 43°. hémoptisie; 44°. scorbut; 45°. gale; 46°. enfin, les cachexies.

Médecine pratiq. militaire.

Voyons maintenant ce que le travail de MM. Brassier et Rampont, médecins d'armée, a ajouté à ce de M. Hecker qui n'a jamais servi dans les armées.

Ce travail consiste dans des notes explicatives quelques modifications des opinions de l'origi pour approprier son ouvrage à la pratique des armées françaises. On ne peut nier que MM. Brassier et Rampont ne se soient approchés du but, puisque la plup de leurs notes sont des observations pratiques recueilli dans les armées ; mais je ne puis différer plus lon tems de le dire, ce n'est point encore un traité médecine pratique militaire. D'ailleurs, je conç facilement, et j'ai fait plus qu'entrevoir un plan tr étendu d'hygiène militaire ; l'ætiologie des maladi d'armée, est aussi une branche spéciale ; mais je vois, dans leur thérapeutique, que l'application connu et ordinaire des meilleures méthodes générales.

Au reste, MM. Brassier et Rampont, qui n'en o pas moins fait un travail estimable, le commence par des observations sur le régime du service de san militaire en Prusse. Nous avons fait déjà connoît au commencement de cet article, notre opinion ces réglemens ; il n'est pas inutile de faire voir qu'i ont souvent été et publiquement désaprouvés en All magne même : contentons-nous de citer un passage M. Hebenstreit. « Si l'on excepte quelques villes garnison, il n'y a dans toute l'armée prussienne auc médecin ; le traitement des malades est confié enti rement aux chirurgiens subalternes. Il n'est point question de rechercher si une toute autre organisati ne seroit pas plus convenable. La médecine et la ch rurgie ont chacune une telle étendue, elles exigent l'u et l'autre dans la pratique, des talens si différens, qu

est extrêmement rare de les voir réunies, à un certain degré de perfection, dans un seul homme : il n'y a donc aucun doute qu'il ne soit préférable, en tems de guerre comme en tems de paix, d'employer des médecins et des chirurgiens, en conservant à chacun les attributions de son art ».

MM. Brassier et Rampont ont tracé la différence qui existe entre la constitution et les habitudes du soldat prussien et celui du soldat français. Laissons-les parler eux-mêmes.

« *Le* premier élevé dans l'oppression et l'ignorance, mal vêtu, mal nourri, présente une complexion molle qui offre peu de résistance à l'action des agens extérieurs ; chez lui les forces vitales sont modiques, tandis que les facultés des organes intérieurs ou la vie de reproduction, la vie végétative, conservent une certaine exubérence d'action. C'est pourquoi on en voit beaucoup qui sont gros et gras ; mais c'est précisément cette *désharmonie* entre l'état de l'organisation et celle des forces vitales, qui constitue un certain état de foiblesse de l'organisme, lequel ne peut jouir d'une énergie vigoureuse que lorsqu'il existe un équilibre *parfait* entre les deux facultés qui le composent. »

« Le soldat français, au contraire, pris parmi toutes les classes de citoyens, doué d'un esprit naturel ou susceptible d'en acquérir, presque généralement élevé à un régime animal qu'il continue de suivre quand il est sous les drapeaux, d'une stature moyenne, peu susceptible d'embonpoint, présente un appareil musculaire, sec et vivace, les fonctions organiques s'exercent avec vigueur, et s'il y a quelque discordance entre les facultés qui composent l'organisme, elle est l'in-

Médecine pratiq. militaire.

verse de celle qui a lieu chez le Prussien. Les facultés d'assimilation et de reproduction sont en moins, et les forces vitales en plus. »

De ces différences frappantes doivent naître des modifications variées dans la forme et le traitement des maladies. Ces modifications consistent, quant aux maladies, en ce que celles-ci affectent plus souvent la forme inflammatoire sur un Français que sur un Allemand ; et parmi les premiers plus souvent sur l'habitant des provinces méridionales. Quant au traitement, ces modifications consistent en ce que la saignée est plus applicable pour les Français et souvent même indispensable, quand nous avons à traiter les maladies dès leur début.

Il faut en outre se rappeler que les armées françaises ne se trouvent pas continuellement exposées à l'influence de causes débilitantes, et qu'il n'est point rigoureusement vrai de dire que toute inflammation, créée pendant l'influence simultanée de causes débilitantes, soit une inflammation asténique.

Laissant de côté les distinctions souvent assez difficiles à faire entre les inflammations sténiques et asténiques, MM. Brassier et Rampont se proposent d'opposer aux opinions hypothétiques de quelques modernes sur l'effet du chaud et du froid, les grandes vérités, qu'Hippocrate, et depuis lui, Pringle, Huxham, etc., ont établies sur l'influence des constitutions aériennes. Après de longues observations, ces législateurs de notre art s'accordent à dire : *le froid et un ciel serein, le vent N. E. engendrent les maladies inflammatoires, les points de côté ; les saignées conviennent dans ces cas et sont indispensables.*

Voici

Médecine pratiq. militaire.

Voici les faits que présentent MM. Brassier et Ramont à l'appui de cet axiome:

1°. Dans l'hiver de 1792 à 1793, à Neuf-Brisack, où les fièvres intermittentes sont endémiques, la garnison étoit composée d'un bataillon de la Dordogne, d'un autre de la Haute-Saône et d'un escadron de cavalerie. Chargés du service des hôpitaux de cette place, nous avons été témoins d'un changement subit de l'atmosphère. Vers le 15 janvier, le N. E. a commencé à souffler, le froid est devenu intense, le ciel serein : il a régné épidémiquement une pleuro-péripneumonie, accompagnée de symptômes bilieux et d'ictère; les malades étoient attaqués subitement, en montant la garde : la fièvre, le point de côté étoient intenses, l'hémoptysie étoit un symptôme essentiel; les nausées, les vomissemens spontanés, la jaunisse existoient dès les premiers jours de la maladie. Les malades que l'on ne saignoit pas périssoient le 3e. ou 4e. jour, ou à la longue, par suite d'une affection chronique de la poitrine. L'ouverture des cadâvres montroit le poumon carnifié, ou la plèvre couverte de fausses membranes, et un épanchement séreux verdâtre dans la cavité thoracique. Le traitement qui réussissoit le mieux, étoit les saignées du bras, qu'il falloit souvent réitérer jusques à quatre et cinq fois; les boissons émollientes tièdes, les vapeurs, les fomentations chaudes sur la poitrine; après la saignée, les émétiques; à une certaine époque de la maladie, les rubéfians sur la partie affectée, enfin les légers amers : cependant il y avoit ici complication d'affection bilieuse et gastrique. Les malades éprouvoient un grand degré de foiblesse, et ceux que l'on avoit saignés trop tard, et qui néanmoins recouvroient

la santé, avoient une convalescence longue. Cette épidémie a duré près de deux mois, c'est-à-dire, autant long-tems que la même constitution atmosphérique.

2°. La même température régna à Lucerne dans l'hiver de l'an 7, pendant une époque moins longue. Les pleuro-péripneumonies y devinrent fréquentes; et les saignées furent le remède le plus approprié. Les malades n'étoient souvent apportés à l'hôpital que le 7e. ou le 8e. jour, alors la saignée n'étoit plus praticable : le malade étouffoit bientôt, ou passoit à l'état hectique. A l'ouverture cadavérique, nous avons quelquefois trouvé le poumon dans un état de sidération.

3°. Les fièvres adynamiques et ataxiques régnoient à l'armée du Danube lors de la bataille de Hohenlinden. Les hôpitaux de Munich regorgeoient de malades; la saison étoit humide et froide. Tout d'un coup le N. E. s'élève, le ciel devient pur, le froid intense. Les maladies prirent de suite le caractère inflammatoire; l'habitude que l'on avoit de ne voir que des affections typhoïdes, fit négliger les saignées. Que de victimes n'y eût-il pas de cette négligence? Nous en avons sauvé quelques-unes par la prescription, quoique tardive, de la saignée au 7e. ou 8e. jour.

4°. L'hiver de 1806 à 1807 a été humide et froid en Pologne, et les fièvres adynamiques, ataxiques ont été les maladies dominantes. Nous nous rappelons très-bien deux époques auxquelles l'atmosphère étoit pure, sèche et froide; l'une vers les premiers jours de décembre, l'autre vers la fin de l'hiver. Cette constitution n'a jamais assez duré pour changer le caractère dominant. Nous avons cependant vu, pendant ce court

espèce, des péripneumonies inflammatoires guérir comme miraculeusement et en peu de jours par la saignée. Le mois de mai 1806 nous a fourni l'occasion de faire plusieurs observations de cette nature à l'hôpital militaire de Passau.

MM. Brassier et Rampont ont cru devoir poser des principes généraux sur l'emploi de la saignée aux armées dans les cas les plus saillans.

1°. S'il se présente, sous l'influence d'un ciel pur, d'une température froide et sèche et d'un vent N. ou N. E., une pneumonie avec fièvre et point de côté intense, dont l'invasion ait été subite, toutes choses d'ailleurs égales, il faut recourir d'abord à la saignée. Dans ce cas le pouls n'indique pas l'énergie de l'action vasculaire, il est toujours embarrassé, souvent irrégulier, et ne peut être pris pour règle de conduite dans le traitement. La respiration est laborieuse et l'air expiré chaud; les yeux sont luisans, chassés hors de l'orbite, la conjonctive ordinairement d'une teinte jaune, ainsi que les parties latérales du nez, les pommettes rouges, l'urine rare, la soif ardente, etc. Le succès de la première saignée et l'état des symptômes concomitans doivent indiquer la nécessité de répéter plus ou moins cette opération.

2°. Si une affection pneumonique est secondaire et associée à une fièvre nerveuse, il faut, selon le degré de complication ou selon l'époque de la maladie, employer les rubéfians, les fomentations émollientes ou les saignées locales; parmi celles-ci les ventouses scarifiées occupent le premier rang.

3°. Si une pneumonie est associée à une fièvre adynamique intense, le succès de la saignée locale est

Médecine pratiq. militaire.

très-douteux ; les rubéfians et les fomentations chaudes stimulantes sont les seules et dernières ressources.

MM. Brassier et Rampont revendiquent en faveur des vomitifs dans l'invasion des fièvres ; méthode que les progrès du système de Brown, en Allemagne, ont presque proscrit de ces contrées.

Ils recommandent aussi l'administration hardie des acides minéraux dans les fièvres appelées putrides. « Nous avons trouvé, disent-ils, que les malades les plus affectés supportoient généralement les plus hautes doses de ce médicament sans répugnance. Nous avons prescrit nous-même, ajoutent-ils encore, l'acide muriatique concentré, à la dose de 60 à 120 gouttes, dans des potions de six onces, à prendre en deux fois, et la potion a été réitérée jusqu'à deux fois par jour. Aussitôt que l'état fébrile est calmé par ces sortes de remèdes, il n'y a plus de raison pour les continuer. »

M. Hecker paroît à ses traducteurs avoir voulu borner l'usage du quinquina aux seules fièvres intermittentes, et s'être trop conformé sur ce point à la pratique suivie dans les hôpitaux militaires de sa nation. On lui objecte, avec raison, les succès de ce médicament dans les fièvres adynamiques et ataxiques quand tous les incitans diffusibles ont échoué.

La fièvre nerveuse est présentée sous deux faces, savoir : la *versatile* et la *torpide*.

La première se distingue par l'exaltation des forces vitales.

La seconde par la dépression, l'altération de ces mêmes forces. Il peut cependant exister une *fièvre nerveuse mixte*, composée de l'état torpide et de l'état versatile, de manière que quelques symptômes appartiennent au premier état, et d'autres au second.

La subdivision en versatile et en torpide doit être conservée dans toutes les combinaisons de fièvre nerveuse avec d'autres affections quelconques. Par exemple, la *fièvre putride nerveuse* peut être *putride nerveuse torpide*, ou bien *putride-nerveuse versatile*. Il en est de même de la fièvre bilieuse nerveuse et de toutes les autres complications de la fièvre nerveuse.

Au premier abord on pourroit croire que l'état versatile et torpide de Frank correspond à l'asthénie directe et indirecte de Brown ; mais l'expérience démontre le contraire. On voit souvent des sujets, dans le plus haut degré de foiblesse indirecte par épuisement attaqués de la fièvre nerveuse versatile et *vice versâ*. Cela prouve que la division de Frank est bien plus utile à la pratique que celle de Brown.

Nous ne croyons pas utile de relever l'idée paradoxale de quelques médecins, d'ailleurs très-respectables, qui ont prétendu que l'air le plus pur étoit moins convenable dans les fièvres putrides que l'air atmosphérique, que celui même qui est déjà corrompu.

On a observé à Varsovie, dans l'hiver de 1806 à 1807, et pendant le printems suivant, que des soldats qui avoient essuyé des fièvres adynamiques graves, précédées quelquefois de diarrhées, restoient ensuite, sans fièvre, dans un état de convalescence imparfaite, pendant un ou même plusieurs mois. Les forces vitales sembloient avoir été anéanties et ne pouvoir plus se relever. Ces malades ne souffroient pas, mangeoient sans appétit, et ne faisoient aucun mouvement. Ils ne se réparoient pas ; et au bout d'un tems plus ou moins long, ils succomboient enfin malgré l'usage du régime

Médecine pratiq militaire.

incitant et fortifiant, où bien leur convalescence est très-longue et difficile.

MM. Brassier et Rampont relèvent avec raison comme un erreur la proscription des purgatifs dans les fièvres putrides ; il est des cas où ils sont utiles.

M. le professeur Reil a décrit en grand maître le caractère de la fièvre nerveuse qui régna à Halle en 1807. *Sub ortum, frequentissimè, inflammatoriæ febris speciem præsè ferebat, si in sano plethoricoque subjecto conjecta, validiorem sanguinis ebullitionem accendebant; sed infelix erat venæ sectionis eventus.* (*Memorabilium clinicorum fascicul. I.*) Une semblable épidémie a été observée en 1806 en Autriche dans l'armée française. Ce fut elle dont périt Berthet-du-Piney, jeune médecin d'une grande espérance, aimé des malades, estimé de ses chefs, et l'ami de tous ses camarades.

« Nous avons quelquefois, disent MM. Brassier et Rampont, successivement couvert de rubéfians le bras, les jambes et les cuisses, lors d'une extrême prostration des forces vitales, et surtout quand le malade ne pouvoit plus avaler les médicamens. On voit souvent les malades qui, soit par une répugnance insurmontable, soit par l'effet d'une contraction spasmodique ou d'une semi-paralysie du pharinx, de la langue ou de l'œsophage, ne veulent prendre aucun autre boisson que le vin, ou qui même ne peuvent avaler aucun médicament. C'est dans ces circonstances que nous employons les rubéfians répétés ; voici un observation à l'appui de cette doctrine :

Un soldat fut conduit en octobre 1807 à l'hôpital de Breslau avec une fièvre adynamique jugée au quatrième jour. Coucher en supination, prostration d

...ses, abattement moral, langue sèche et brune, peau ...de et rugueuse, pouls petit, foible et dur, poitrine et ...entre libres. Nous lui prescrivîmes, pour boisson ...ordinaire, la décoction de racine de serpentaire avec ...l'acide sulfurique; et en potion, la décoction de kina ...avec la teinture de canelle; enfin un vésicatoire rubéfiant aux jambes. Informés le lendemain que l'on n'avoit pu rien faire avaler au malade, nous lui prescrivîmes deux livres de vin comme la seule chose qu'il put prendre, quoiqu'avec beaucoup de peine. Le 6e. jour, symptômes d'adynamie plus prononcés; langue et lèvres fuligineuses; dents encroûtées; alternatives de gémissement et de somnolence; délire taciturne; pouls petit et très-fréquent. Nous ordonnâmes une dose double de vin, un vésicatoire volant sur chaque bras, des frictions réitérées sur les membres thoraciques et abdominaux avec l'alkool camphré. L'application de ces moyens fut exactement continuée les jours suivans. Le 14e. jour, après une nuit orageuse, la peau s'humecta un peu, la langue commença à se nétoyer; la connoissance revint au malade: il entra bientôt en convalescence et sortit guéri.

Dans l'épidémie qui s'étendit en 1805 et 1806 dans tout le pays occupé par l'armée française, depuis Austerlitz jusqu'à Augshourg, une céphalalgie violente, et que rien ne pouvoit modérer, fut le principal tourment des malades.

Cette maladie, observée à Lintz, Brünn, Vienne, Braunau et Munich, débutoit, 1°. par un mal de tête fixe au sinciput ou au front, et un frisson d'une demi-heure, que suivoit une fièvre intense; 2°. elle parut souvent sous la forme catarrhale, avec coriza, enroue-

Médecine pratiq militaire.

ment, toux fatigante et expectoration muqueuse. 3°. elle s'annonça rarement comme la fièvre gastrique; alors il y avoit quelques jours d'avance, anorexie, nausées, lassitude et pesanteur dans les membres. Le malade étoit-il adolescent, et fortement sanguin; alors face vultueuse; yeux injectés; langue humectée, couverte d'un limon blanchâtre; peau chaude et moite; pouls élevé, plein et fort, qui, pendant les premiers jours, pouvoit faire croire à un état inflammatoire. Chez les bilieux, la langue étoit sèche, le visage plus abattu qu'animé, la peau aride, le pouls dur, et le ventre resserré.

La fièvre étoit modérée pendant les quatre ou cinq premiers jours. Dès-lors assoupissement continuel ou insomnie pénible, surdité, bourdonnement dans les oreilles et vertiges; souvent diarrhée, toujours symptômatique et dangereuse, détruisant le reste des forces; hémorragies de l'arrière bouche ou du nez, toutes débilitantes en même tems. Le 6°. ou le 7°. jour, au plus tard, il paroissoit chez la plupart des malades une éruption anomale rose ou d'un rouge foncé, qui manifestoit, lorsqu'elle étoit très-considérable, un surcroit d'intensité de la maladie. On distinguoit facilement cette éruption des pétéchies, car ces taches survenoient de meilleur heure que celles-ci; elles n'étoient pas circonscrites comme elles, mais plus larges et irrégulièrement répandues çà et là. Vers le 6°. ou le 7°. jour, les syptômes d'adynamie et d'ataxie se prononçoient, et la fièvre, chez le plus grand nombre, prenoit le même caractère; douleur de tête insupportable sans repos, quelquefois la langue nette et rouge jusqu'à la fin de la maladie; ordi-

lement les lèvres, la langue et les dents recouvertes d'un enduit fuligineux ; accablement, peau sèche, pouls affoibli, incohérence dans les idées, taciturnité ou délire avec agitation. A mesure que l'éruption rougeâtre augmentoit, la fièvre s'aggravoit avec prostration extrême, soubresauts des tendons, tremblement des membres ; et chez quelques-uns avec accès de fureur, hoquet, météorisme et convulsions.

Du 7e. au 11e. jour suivant l'époque de l'éruption anomale, on vit souvent survenir une éruption miliaire blanche ou rouge toujours critique et d'un heureux augure. A-peu-près à la même époque, il paroissoit des pétéchies chez le plus grand nombre des malades.

Les maladies étoient jugées ou les malades succomboient au 7e., 9e. et 11e. ou le 14e. jour au plus tard. Très peu sont morts parmi ceux qui ont passé ce terme. Excepté l'éruption miliaire et le cas très-rare d'urines devenues troubles au 9e. ou 11e. jour, on ne reconnoissoit pas de crise complette. Quelques-uns ont éprouvé deux et même trois éruptions miliaires aux jours critiques.

Les rechûtes furent fréquentes et occasionnées par les plus légers écarts de régime. Plusieurs infirmiers ont eu la fièvre deux et même trois fois, ce qui tend à la démontrer contagieuse.

Le pronostic étoit fort difficile ; les symptômes annoncés par nos auteurs, comme garans d'une heureuse issue, étoient quelque fois suivis de la mort : et, au contraire, des malades étoient rendus à la santé, après avoir présenté ceux qu'on regarde comme du plus sinistre présage.

Médecine pratique militaire.

Voici, néanmoins, quelques données fondées sur le plus grand nombre des faits. Les hémorragies de l'arrière-bouche et du nez, n'indiquoient rien. La diarrhée étoit toujours un symptôme dangereux, lorsqu'elle duroit plus de quatre ou cinq jours, et étoit bientôt suivie du météorisme et de la mort. La maladie étoit d'autant plus dangereuse que l'éruption anomale étoit plus abondante et se montroit plutôt. Si l'issue étoit fâcheuse, ces taches devenoient livides, noirâtres; et le malade en avoit le corps tout couvert dans son dernier instant; ou bien elles disparoissoient subitement, et c'étoit un symptôme mortel. Quant, au contraire, l'issue devoit être heureuse, ces taches conservoient leur couleur pendant quatre ou six jours, en prenoient une pâle, ensuite disparoissoient et étoient remplacées par des sueurs qui arrivoient au jour du jugement de la maladie.

Ne pouvant isoler nos malades, ni les placer dans des chambres toujours saines, on renouvelloit souvent l'air des salles; on y faisoit une ou deux fois le jour des fumigations muriatiques; on lavoit fréquemment les pieds et les mains des malades avec de l'eau tiède et le vinaigre; on changeoit les malades de linge aussi souvent que possible.

Le régime se bornoit à trois ou quatre bouillons par jour, quelquefois un œuf dans le bouillon et 8, 12 ou 16 onces de vin, suivant le degré et l'état de la maladie.

Le traitement médicamenteux dut varier autant que les formes de la fièvre, et être modifié dès le début d'après la nature des symptômes dominans. C'est ainsi qu'un émétique étoit placé avec avantage, lorsque

suit des symptômes prononcés d'embarras gastri-
Il y avoit d'ordinaire, le jour même, une rémis-
manifeste, et telle que le malade se seroit cru
, s'il n'eut éprouvé une grande foiblesse et s'il
été presque dans l'impossibilité de se soutenir.
ont rarement occasion de placer un minoratif pour
per un embarras intestinal, et presque toujours, au
traire, les purgatifs furent nuisibles; ils causoient
une diarrhée difficile à arrêter, provoquoient plutôt
les symptômes nerveux et déterminoient le météo-
risme. Lorsque le malade n'y succomboit pas, son
rétablissement étoit très-lent et toujours accompagné
d'accidens, comme tumeur des parotides, paralysies
des membres, etc. Dans les cas où la langue restoit
nette, où le délire et les autres symptômes ataxiques
l'emportoient, nous insistions sur les incitans diffu-
sibles; la décoction de valériane, d'angélique avec
l'éther sulfurique et le camphre, à la dose de trois
grains, quatre ou six fois par jour, ont été nos moyens
les plus efficaces. Au dernier degré, quand il y
avoit prostration extrême, pouls petit et dur, peau
sèche, soubre-sauts des tendons ou d'autres mouve-
mens convulsifs, nous avons obtenu d'excellens effets
de six ou huit grains de musc donnés à la dose d'un
grain, avec un peu de sucre. Ce moyen ranimoit la
circulation, calmoit, dissipoit le désordre de l'action
nerveuse, et procuroit une diaphorèse salutaire.
Lorsque nous remarquions, au contraire, un grand
affaiblissement, une soif extrême, la langue et les dents
fuligineuses, que les symptômes de l'adynamie etoient
prédominans; la décoction de fleurs d'arnica, de ser-
pentaire de Virginie, étoit la boisson ordinaire de nos

Médecine pratiq. militaire.

malades, et nous leur donnions, en même ter
vin et sur-tout la décoction de kina aromatisé
la teinture de canelle, à laquelle nous ajoutions s
aussi l'acétate d'ammoniaque.

Les sinapismes et les vésicatoires appliqués à
et réitérés suivant l'exigence des cas, furent to
de la plus grande utilité.

Mais pour réussir, il ne falloit pas employe
tôt les stimulans; il falloit sur-tout se gard
recourir, dans le principe, à des moyens inc
énergiques qui ajoutoient à l'irritation, épui
les forces vitales, et donnoient lieu à des ac
funestes. Nous rappellerons brièvement les symp
prédominans, pour fixer les idées sur les modific
de traitement qu'ils exigeoient.

1°. Le mal de tête généralement violent,
souvent insuportable, fut toujours le symptô
minant; il commençoit dès l'invasion de la m
ou la précédoit, s'aggravoit dans la même prop
qu'elle, et ne disparoissoit qu'au 7e., 11e. ou
14e. jour. Les vésicatoires appliqués à la nuque,
premiers jours, ne soulageoient pas et n'empêc
pas les progrès de la maladie; les bains de j
ne convenoient pas davantage, et ils étoient
d'un prompt évanouissement; les sinapismes apj
à la plante des pieds, nous ont paru ne jamais
et soulager communément.

2°. La constipation ne fut jamais un sym
fâcheux ni opiniâtre; on y remédioit facilem
les lavemens émolliens ou laxatifs.

3°. Quand la diarrhée survenoit dans les pr
tems de la maladie, elle n'étoit pas d'un fi

...ge, et l'on y obvioit en faisant entrer dans le ...ement, quelques petites doses de thériaque ou ...ium; il n'en étoit pas de même de celle qui ...voit à la fin de la maladie, ni de celle que l'on ...it eu la maladresse de solliciter par l'emploi répété ...émétique en lavage ou des purgatifs.

...f. Lorsqu'à la fin de la maladie, ou dans son état, ...urvenoit des nausées et des vomissemens, nous ...ous gardions bien des émétiques; nous en avons ...ujours combattu efficacement les effets avec la ...otion de Rivière ou celle antispasmodique de notre formulaire.

MM. Brassier et Rampont croyent, sans vouloir atténuer le mérite des observations de leur auteur, que les affections vermineuses ne sont pas aussi communes qu'il le dit, au moins dans nos armées.

Nous terminons cet article, en déclarant que nous croyons fermement que les notes ajoutées à l'ouvrage de M. Hecker, en font un travail, en quelque sorte, nouveau et fort supérieur à l'original.

Les traducteurs se sont appuyés sur les exemples, les écrits et les observations de plusieurs médecins actuellement en fonction dans nos armées; ainsi on y trouve cités, avec reconnoissance, dans leurs notes, M. Desgenettes, premier médecin; MM. Gilbert et Gras, médecins principaux, MM. Lorentz, Renauldin et Vaidy, médecins ordinaires de la grande armée.

F. J. D.

De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter avec quelques corollaires sur la nature des convulsions, et en général sur celle des maladies à paroxismes : sur le traitement et l'extinction des fièvres contagieuses : sur l'usage des immersions froides : sur l'existence et le caractère de la complication morbeuse : enfin sur la modification curative qu'exige l'indication curative ; par le doct. GIANNINI : *traduit de l'italien, avec des notes et des additions, par M.* HEURTELOUP, *premier chirurgien des armées, etc.* (1)

Avec cette épigraphe :

« Lorsque les faits annoncent de nouvelles découvertes ou que les anciennes observations demandent à être rectifiées, il devient nécessaire de corriger la théorie actuelle, et de subordonner la science aux principes qui sont la conséquence de nouveaux faits. »
SCUDÉRI *hist. de méd.* Ep. IX. (2)

De la nat. des fièvres.

Depuis que les médecins de toutes les nations ont contracté la mauvaise habitude d'écrire, chacun dans la langue qui leur est propre, il faut que dans tous les pays il se trouve des hommes qui se chargent, par des traductions, de réparer cette espèce de tort fait aux sciences ; et l'on doit tenir très-grand compte aux hommes de mérite qui veulent bien se livrer à ce genre de travaux. Ce premier mérite peut ensuite augmenter en raison de l'utilité de l'ouvrage, en raison de la manière dont il a été traduit, et en raison aussi de notes explicatives des observations nouvelles et des

(1) Voy. l'annonce bibliographique, T. XXXII, p. 130.
(2) Extrait lu à l'ACADÉMIE DE MÉDECINE, par M. Desessartz.

gions importantes, dont le traducteur a eu l'art d'enrichir le texte ; or, sous tous ces rapports, M. Heurtelon n'a rien laissé à désirer, et l'on peut dire que sa traduction est, comme un second ouvrage ajouté au mérite de Giannini.

L'abondance des matières a fourni à Giannini deux livres qui contiennent sept chapitres, quatre dans le premier, trois dans le second.

Le principal but pratique que l'auteur s'est proposé, est de prouver que l'immersion dans l'eau froide est un remède prompt et assuré contre les fièvres non-seulement intermittentes sans complication, mais compliquées, ataxiques, pernicieuses, même pestilentielles.

Pour donner une idée plus précise de cet ouvrage, je vais indiquer d'abord les faits qu'il contient, et je ne donnerai qu'un apperçu succinct de la théorie.

Dans le premier chapitre, l'auteur a rassemblé les expériences faites par d'autres médecins, sur les avantages que procure l'emploi de l'eau froide, pure ou salée.

On voit dans ce tableau une fièvre épidémique très-meurtrière, à Breslau en Silésie, guérie par le docteur **Hahn**.

Le typhus contagieux, maladie peu différente de la fièvre de Breslau, guéri à Edimbourg, par le docteur **Gregori**, qui avoit joint le vinaigre à l'eau.

Des fièvres d'hôpital guéries à Liverpool, par les docteurs **Brandreth, Gérard** et **Currie**, dont ce dernier a publié les détails.

Des fièvres avec les symptômes de la plus grande malignité, sur un vaisseau, par le docteur **Wright**.

Une fièvre jaune, dans la Jamaïque, par le docteur **Jakson**.

De la nat. des fièvres.

Le typhus ictérode ou la fièvre jaune guéries à Sto.-Domingo, par le docteur Marcleau.

La peste à Moskou, par le docteur Samoilowitz.

La fièvre jaune en Egypte, guérie par le même moyen, suivant le rapport de M. Savari.

La peste sur des matelots de Constantinople, suivant le rapport du docteur Morandi, médecin de Venise.

Les fièvres avec délire, guéries par le docteur Cirillo, médecin de Naples.

Enfin, il cite les guérisons merveilleuses opérées à Malthe, avec l'eau froide, par le capucin Sicilien en 1724; l'histoire de la maladie de Cadix et de Malaga, et plusieurs guérisons consignées dans le journal général de médecine, par la Société de médecine de Paris.

Toutes ces guérisons sont dues en totalité ou en partie à l'usage de l'eau froide, en boisson, en lotion, en affusion. Quelques-uns ont ajouté du vinaigre à l'eau; d'autres ont préféré l'eau salée, et même la glace.

Cette manière d'administrer l'eau froide extérieurement, ayant présenté de grands obstacles, soit de la part des préjugés et de la difficulté de réunir dans un hôpital, tout ce qui est indispensable pour bien faire, ont déterminé M. Giannini à préférer l'immersion dans l'eau froide. C'est donc en plongeant les malades dans l'eau froide, où il les laissait plus ou moins long-tems, suivant la violence des paroxismes, qu'il a entrepris la guérison des fièvres, ou, pour parler plus exactement, d'après les faits et les aveux même de l'auteur, la guérison des paroxismes des fièvres; c'est là le sujet du deuxième chapitre.

tique de la pratique. Il les parcourt presque tous, tels [illegible] la douleur, quelque soit la partie qu'elle [illegible] la chaleur, la sueur, la respiration plus ou [illegible] troublée, le pouls dans les différens états, la [illegible] consistance des selles, le délire, la tour[illegible] la constipation. Chaque article est traité avec méthode [illegible] de détails qui annoncent un praticien observateur, et [illegible] dans les compositions médicales et physiques qui [illegible] depuis quarante années, ont enrichi la science. [illegible] ainsi un passage rempli des différens systèmes [illegible] tour il juge, d'après tous l'antiquité, l'étude nécessaire pour bien connoître le caractère de la maladie et le traitement qui lui convient, n'a pas eu l'intention [illegible] de nous faire suivre la série des symptômes possibles, [illegible] ces maladies nerveuses simples, ni celle des maladies [illegible] typhiques, inflammatoires, mais seulement ceux qui sont particuliers aux maladies nerveuses typhiques dont je vais donner la définition. Ici commence la partie définitive adoptée dans tout le cours de l'ouvrage, et à laquelle l'auteur rapporte presque toutes les maladies, d'après la division de Boerhaave, en mécaniques et méchaniques, que nous pouvons rapporter au *strictum* et au *laxum* des anciens, ou désigner sous les dénominations de maladies avec trop de force, soit avec trop de faiblesse, et n'est ce que M. Grimaux appelle nerveuse. Selon sa définition qu'il a répétée en différentes langues, parce que lui-même n'est pas content de cette dénomination, qu'il trouve pas exprimer notre [illegible] tion ce qu'il a voulu exprimer, la nervosité est un état [illegible] habituel, qui existant avec un excitement excessif, qui n'est pas inflammatoire, et auquel peuvent [illegible] pas la dénomination [illegible] habituel,

arrête l'accès et le quinquina en empêche le retour. Il ne faut donc administrer cette immersion que dans la période du chaud, elle seroit dangereuse dans la période du froid. L'auteur trace encore d'autres règles pour et contre son emploi. L'action de l'eau froide dans l'immersion est la diminution de la chaleur, en causant une débilité qui permet l'échappement du calorique excessif, effet du stimulus propre de la fièvre, qui produisoit l'effrayante accélération du pouls, les maux de tête, le délire, la chaleur sèche et mordicante de la peau, symptômes, que calme, presque en un instant, l'immersion froide.

Aussi notre auteur l'a employée toutes les fois qu'il a trouvé ces symptômes, quoique la fièvre ne fut pas sensiblement intermittente; afin de se procurer, par leur diminution, la facilité de mettre en usage les remèdes propres au stimulus qui les fait naître. La connoissance de ce stimulus et de sa manière d'opérer, la naissance des symptômes constituent la partie théorique, que nous indiquerons dans un moment, après avoir fait connoître ce que contiennent de faits pratiques les chapitres 3 et 4. Ce sont des guérisons de fièvres intermittentes pernicieuses et continues avec quelqu'apparence de rémittence, comme celles désignées sous les noms d'ataxiques, de fièvre nerveuse ou maligne, de fièvre putride ou adynamique.

Quoique partisan de la doctrine de Brown, et ayant préféré son langage aux dénominations anciennes bizarres, Giannini n'adopte pas tous les points de cette doctrine; il rejette surtout le jugement que le professeur de la science sténique et asténique a porté contre l'étude des symptômes, en annonçant que cette étude est

De la nat. des fièvres.

De la nat. des fièvres.

un projet d'institution et de discipline pour éteindre la contagion dans un hôpital, pour désinfecter ces réfuges de l'humanité souffrante, qui rempliroient d'autant plus efficacement leur institution, qu'ils seroient plus isolés. Pour préserver les malades et désinfecter leurs vêtemens, les fumigations qu'il recommande sont celles prescrites par M. Guiton-de-Morveaux, auxquelles il en a ajouté quelques autres. Le traducteur a cru, avec raison, devoir publier de nouveau la composition, la préparation et l'administration de l'acide désinfectant de notre confrère.

Quoique notre fonction soit seulement de présenter une analyse succincte de l'ouvrage du Dr. Giannoi, sans nous permettre aucun jugement, nous ne pouvons cependant nous refuser à dire que ce traité de la nature des fièvres est une production originale, intéressante par la quantité et la qualité des observations pratiques, par la discussion des symptômes, de leur cause, et par les efforts d'une logique serrée, pour justifier les explications, les traitemens et les opinions adoptés.

Je ne dois pas terminer ce rapport, sans faire connoître en peu de mots, les notes et additions du traducteur, placées à la fin de chaque chapitre, d'autant plus qu'elles font presque le quart de l'ouvrage. A la citation faite par l'auteur, des auteurs qui ont écrit depuis 1727 sur les avantages de l'eau froide, M. Heurteloup a ajouté une histoire chronologique, aussi érudite que détaillée, de l'opinion qu'ont professée, sur l'emploi de ce moyen, Hippocrate, Celse, Galien, Avicenne et les médecins européens, depuis la renaissance des lettres jusqu'à ce jour.

Recueil des observ. sur le croup.

Recueil des observations et des faits relatifs au croup (1).

En même tems que le Gouvernement ouvrit un concours relativement au diagnostic, à l'étiologie et au traitement du croup (2), son Excellence le

(1) In-8°. Paris, 1808, 140 pages.

(2) Voyez le Journal général de médecine, T. XXIX, p. 467.

Recueil des observ. sur le croup.

Ministre de l'Intérieur, dans l'intention de faciliter les travaux des concurrens, chargea l'Ecole de Médecine de Paris, de former un recueil de tous les faits et observations relatifs au croup, contenus, soit dans les ouvrages nationaux et étrangers qu'elle possède, soit dans les mémoires non publiés dont la Société royale de Médecine étoit dépositaire.

En conséquence, l'Ecole nomma dans son sein une commission composée de MM. Corvisart, Hallé, Pinel, Leroy, Bandeloque, Leroux et Chaussier, qui fut spécialement chargée de ce travail. Cette commission afin d'accélérer les recherches nécessaires et pour rendre cet ouvrage le plus complet possible, s'adjoignit MM. Moreau, Laënnec, Schwilgué, Perriset et Friedlander, qui chacun ont recueilli, avec la commission, ceux des ouvrages relatifs au croup, parvenus à leur connoissance, et en ont fait des extraits.

Tous les matériaux ainsi rassemblés, M. Schwilgué qui s'étoit déjà occupé de cette maladie avec tant de succès, fut chargé de les mettre en œuvre, et il a composé l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. M. Schwilgué étant mort au moment où l'on alloit imprimer ce travail, c'est M. Moreau qui en a surveillé l'impression, et qui a eu à vérifier les citations pour en constater la rigoureuse exactitude; mais, du reste, il a conservé, dans tout son entier, le plan et l'exécution de M. Schwilgué.

Ce plan consiste à suivre fidèlement la marche assignée par le programme lui-même, c'est-à-dire, par les questions particulières servant de développement au programme; c'est ainsi que dans le Pro-

Recueil des observ. sur le croup.

[illegible], on a réuni les diverses opinions que les [illegible] ont émises jusqu'à ce jour, sur les caractères du croup, en distinguant 1°. les caractères tirés de l'invasion, les lièvres de la journée où elle a lieu, ses phénomènes; 2°. les caractères tirés des symptômes de la maladie, en assignant successivement les symptômes locaux de voies aëriennes; les symptômes de la respiration et des fonctions qui en dépendent; ceux qui affectent la circulation ou qui en sont une conséquence, tels que l'état du pouls, la chaleur, la coloration, la fièvre; ceux qui sont relatifs aux sécrétions et aux excrétions; ceux qui intéressent la digestion: enfin, ceux qui appartiennent aux fonctions de relation, aux sens, aux facultés intellectuelles, aux affections de l'ame; 3°. les caractères tirés de la marche et des progrès de la maladie, de la progression de ses symptômes, de ses diverses périodes, de sa durée, de sa terminaison et des récidives.

Examinant, ensuite, la question de l'origine et de la fréquence de la maladie, on recherche dans les descriptions des anciens, quelques traces du croup, et l'on rapporte sur ce sujet, les nombreuses opinions des auteurs qui ont abordé cette question.

Il en est de même pour les questions relatives:

Aux caractères propres et différentiels du croup, comparés aux caractères des maladies analogues;

Aux causes occasionnelles déterminables de cette maladie;

Aux caractères épidémique, contagieux, et à ses liaisons intimes avec certaines maladies, particulièrement avec les fièvres éruptives;

A la mortalité relative qui en est l'effet;

Recueil des observ. sur le croup.

Le premier parti offroit bien quelques avantages, mais il présentoit un plus grand nombre d'inconvéniens.

Et d'abord on auroit gêné jusques à un certain point l'opinion des concurrens, qui, pour réussir, auroient peut-être eu la foiblesse de faire le sacrifice de leur manière de voir, pour adopter celle qui auroit obtenu la préférence de la part de la commission.

Ensuite, il faut convenir qu'en général, quelque mauvais que soit un ouvrage, il peut toujours contenir ou bien faire découvrir quelque vérité, quelque idée neuve et utile.

Enfin le véritable objet de la commission n'étoit point de faire un traité sur le croup, ni d'établir telle ou telle doctrine sur cette maladie, mais seulement de faciliter aux concurrens la connoissance de ce qui avoit été déjà fait sur cette maladie; en sorte que cette commission devoit, ainsi qu'elle l'a fait, composer un ouvrage purement historique, et indiquer tout ce qui avoit été recueilli sur l'angine membraneuse par les médecins de tous les siècles, de toutes les sectes, de toutes les nations, sans aucune acception du plus ou du moins de mérite attaché à ces diverses productions.

Dans ce travail fait par la commission, il étoit bien difficile qu'il n'y eût point quelques ouvrages d'oubliés; et en effet nous pourrions en citer un assez grand nombre qui n'ont pas été compris dans ce Recueil, et cela sans doute, parce que ayant voulu donner la substance de tous les auteurs cités, la commission n'aura pas pu se les procurer tous. D'ailleurs

si nous pouvons, avec quelques frais d'érudition, indiquer quelques ouvrages venus à notre connoissance, et dont la commission n'a point fait mention, bien d'autres médecins pourroient encore après nous apporter à cette liste des additions plus ou moins importantes, tant en dissertations particulières qu'en observations isolées sur le croup, et en traités généraux de médecine, dans lesquels il est plus ou moins question de cette maladie.

F. J. D.

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE.

Table synoptique des humeurs ou fluides animaux : autre table synoptique de la digestion ; par M. CHAUSSIER. *Deux feuilles.*

Bibliogr. médicale.

Déjà M. Chaussier a complété ses tableaux de l'anatomie ; il a également publié plusieurs tableaux sur la physiologie, dont ceux-ci sont la continuation. L'ensemble de ces tableaux, qui servent de base aux leçons du professeur Chaussier, contiendront aussi l'ensemble de la doctrine physiologique de ce célèbre professeur. Quand la partie physiologique sera terminé, nous l'annoncerons à nos Souscripteurs par un article, dans lequel nous examinerons en détail et le fond et la forme de cet ouvrage.

Dissertation inaugurale sur le tétanos traumatique ; par G. F. MAHENC : *in*-4°., 26 *pages*, *Paris*, 1808.

Considérations générales sur l'histoire du tétanos en général ; observations sur le tétanos traumatique en particulier, observations que l'auteur a empruntées, tantôt de sa propre pratique, tantôt des meilleurs praticiens. Ces observations ont toujours pour but et pour effet de confirmer quelque point de pratique vaguement indiqué ou peu connu jusqu'à présent.

Bibliogr. médicale.

Le thé est-il plus nuisible qu'utile, ou histoire analytique de cette plante, et moyen de la remplacer avec avantage; par C. L. CADET, *pharmacien ordinaire de S. M. l'Empereur et Roi. Petit in-8°. 32 pages; Paris*, 1808.

Historique du commerce et de la découverte du thé, histoire naturelle de cette même plante; histoire de sa préparation et de sa conservation; ses usages dans l'économie domestique et dans les arts; ses propriétés physiques; son analyse chimique; ses propriétés hygiéniques, tels sont les différens objets traités dans cette brochure. En la terminant, l'auteur s'exprime ainsi: « Il est donc démontré que le thé est plus nuisible qu'utile, et qu'il est très-facile de le remplacer; mais étoit-il besoin de prouver au Français, que l'intérêt de sa santé et même celui de ses plaisirs, demande l'abandon d'un usage aussi ridicule? Il n'est personne qui n'en fasse le sacrifice avec joie, en pensant aux sommes énormes que le thé coûte à son pays, aux dépenses nécessaires qu'il entraîne, sans que rien puisse balancer la perte volontaire de tant de richesses ».

Plantes usuelles indigènes et exotiques, dessinées et coloriées d'après nature, avec la description de leurs caractères distinctifs et de leurs propriétés médicales; par J. ROCQUES, *doct. méd.*, etc.; *17e. et 18e. livraison.*

C'est par erreur, qu'en parlant pour la première fois de cet ouvrage, nous l'avons annoncé sous format in-8°.; il est in-4°.: le seul analogue à sa nature et à sa destination. Ces deux nouvelles livraisons contiennent, entr'autres, les articles sur la rhubarbe et sur la salsepareille. Nous aurons occasion d'y revenir quand l'ouvrage sera achevé.

du prix proposé par la Société de médecine de Lyon pour l'an 1810.

Prix proposés.

s sont les effets des brouillards sur la santé, n du sexe, de l'âge et du tempérament ? -t-il des moyens de se garantir de leurs mau- fets ?

lles sont les maladies auxquelles ces brouil- donnent lieu ; quelle est leur influence dans ladies graves ; et quels sont les moyens de on dans les unes et de soulagement dans les

Société ne demande pas que les concurrens peut de ce météore, en tant qu'il ne paroît arement, et comme accidentellement, dans les contrées. Mais elle exige des détails sur ets que produisent les brouillards habituels, une grande partie de l'année, couvrent cer- pays.

Société desireroit aussi que les auteurs, en nt de l'influence des brouillards, déterminas- d'une manière précise et claire, les cas où ce re est et nuisible, ceux où il peut devenir un le puissant.

phthysie, par exemple, quoique désignée par l nom générique, offre néanmoins des caractères divers, des indications différentes. En effet la [illegible] maladies qui habitent les côtés de [illegible] de la Provence, du Languedoc, viennent [illegible] la santé dans les brouillards qui couvrent le [illegible] ont du Rhône et de la Saône ; comme aussi [illegible] malades douloureux vont chercher [illegible] leur [illegible] le plus souvent une santé parfaite, [illegible] bord de la Méditerranée.

[illegible] sera accepté, sans doute pour faire saisir [illegible] de la Société.

Prix, de la valeur de 300 fr., sera décerné [illegible] la séance publique de l'an 1810.

Les Mémoires seront écrits en français ou en latin, [illegible]isiblement, et adressés, francs de

Prix proposés.

port, avant le premier janvier 1810, à M. Bal... secrétaire-général de la Société de médecine de Ly... rue Dubois, n°. 85.

Sujet d'un prix proposé par la Société de médeci... de Marseille, pour l'année 1809.

Un membre de la Société de médecine de Marseill... a déposé 200 francs, pour être décernés à l'auteur d... meilleur mémoire sur les questions suivantes :

1°. Les maladies dartreuses sont-elles plus commu... nes dans les départemens méridionaux de la France, baignés par la Méditerranée, que dans les autres lieux de cet empire ?

2°. Quelles sont les espèces de dartres que l'on y observe ?

3°. Quelles classes d'individus en sont le plus communément affligés ?

4°. Quelles en sont les causes ?

5°. En est-il qui se communiquent par contagion ?

6°. Quel est le meilleur traitement curatif ?

Les concurrens sont invités à rechercher si la constitution de l'atmosphère des plages maritimes, et le vent du nord-ouest qui règne si fréquemment dans l'ancienne Provence, agissent comme causes de ces maladies, et s'ils sont des obstacles à leur guérison.

Tout écrit déjà publié, ayant quelque rapport avec cette question seulement, peut être produit au concours, en lui donnant les formes requises.

Les mémoires, écrits lisiblement en latin ou en français, devront être adressés, franc de port, avant le premier juillet 1809, à M. Seux, secrétaire-perpétuel de la Société de médecine. Ce terme est encore de rigueur.

Observation d'une maladie nerveuse, recueillie par M. DELPIT, *médecin pour les épidémies du 4e. arrondissement de la Dordogne, médecin de l'hospice de Bergerac, etc.*

Lue à la Société le 16 août 1808.

Maladie nerveuse singulière.

Mlle. Duclaux, habitante de la ville de Bergerac, née avec une constitution irritable et mobile, avoit atteint sa treizième année sans éprouver aucune maladie grave et sans présenter aucun symptôme précurseur de la puberté. Sur la fin de juillet dernier son ventre prit tout-à-coup, et sans cause connue, un volume considérable; les urines restèrent supprimées pendant vingt jours sans qu'elle se plaignit de douleurs à la région hypogastrique. Cet état fut sans doute regardé d'abord comme une hydropisie ascite, puisqu'on lui donna plusieurs remèdes diurétiques, entre autres le petit lait kalibé.

Le 7 août on la purgea avec une médecine dont je n'ai pu connoître la composition : à peine ce purgatif eût-il commencé son effet, que des syncopes se déclarèrent et se renouvelèrent presque tous les quart-d'heures.

Le 8, on se décide à faire sonder la malade; mais à peine eût-elle apperçu la sonde,

Maladie nerveuse singulière.

et vu les apprêts du chirurgien, qu'elle a précipite de son lit; et aussitôt les urines coulent en très-grande abondance.

Le 9, elles continuent à couler avec facilité; mais les syncopes se renouvellent avec la même fréquence.

Le 10, on fait baigner la malade, les syncopes cessent, le ventre se détend; mais des convulsions se déclarent, elles laissent peu d'intervalles, elles continuent le 11 et le 12, et ne cessent un moment que dans la nuit du 12 au 13. Ce moment de relâche fut attribué à l'usage de quelques potions antispasmodiques, où le laudanum et les gouttes d'Hoffmann avoient été portés à forte dose.

Je fus appelé dans la matinée du 13; je trouvai la malade agitée de convulsions très-fortes, qui la faisoient se rouler en divers sens dans son lit. Le soir, les convulsions devinrent encore plus fortes; elle se mordoit les mains, se jetoit sur les personnes qui entouroient son lit, et faisoit des efforts pour les mordre; un peu de salive écumeuse sortoit de sa bouche: je prescrivis une potion antispasmodique et les bains tièdes. On essaya vainement plusieurs fois de la tenir dans l'eau; plusieurs personnes y suffisoient à peine, et les convulsions en devenoient plus fortes.

Le 14, on avoit encore tenté le bain ; et ce fut dans l'eau qu'elle fut prise d'un resserrement spasmodique du gosier, qui empêchoit toute espèce de déglutition. Tourmentée par la soif, par la faim, elle ne pouvoit ni boire ni manger ; elle promenoit de l'eau dans sa bouche sans pouvoir en avaler une seule goutte, et rappeloit ainsi le supplice de *Tantale*. Je prescrivis des lavemens d'assa-fœtida, alternés avec des lavemens de bouillon ou de lait ; je fis appliquer autour du cou un cataplasme arrosé de gouttes anodines d'Hoffmann ; je fis faire des frictions avec l'éther et le laudanum liquide ; je fis préparer une pommade avec l'extrait gommeux d'opium. Tous ces moyens furent inutiles ; et loin que l'ouverture de l'œsophage se détendit, le spasme gagna la langue, qui se replia sur elle-même ; et bientôt après, les deux mâchoires, serrées l'une contre l'autre, ne permirent plus aux dents de se décrocher. Je fus obligé de renoncer aux bains entiers, qui ne paroissoient produire d'autre effet que de provoquer les convulsions. Je prescrivis des bains de jambe sinapisés ; je fis appliquer des sinapismes sur les bras et sur les cuisses, et enfin un emplâtre de poix de Bourgogne entre les épaules. Je voulois

Maladie nerveuse singulière.

Maladie nerveuse singulière.

rompre le spasme fixé sur les mâchoires, la langue et l'œsophage, en portant l'irritation sur les ystême cutanée. Ces moyens ne produisant aucun avantage, je voulus dériver vers les parties inférieures, et je fis appliquer les sangsues aux cuisses : le lendemain je fis faire une saignée au bras, espérant qu'elle opéreroit la détente en agissant comme anti-spasmodique.

Dans l'embarras extrême où je me trouvois, je n'avois pas négligé les moyens moraux; j'avois fait réunir dans la chambre de la malade plusieurs de ses jeunes compagnes, et j'avois recommandé qu'on y fît de la musique ; mais soit qu'elle ne fut pas bien mélodieuse, soit qu'elle fit peu d'impression, la malade, qui en avoit reçu l'annonce avec plaisir, témoigna bientôt par gestes qu'elle ne s'en soucioit plus. Tant qu'elle resta dans cette situation, les convulsions furent moins fortes et moins fréquentes, mais elles étoient remplacées par un état bien extraordinaire.

Sans voir ni entendre, elle se précipitoit de son lit, couroit à la porte du jardin avec une vîtesse incroyable, faisoit très-rapidement deux ou trois tours et revenoit sur son lit où la scène finissoit pour recommencer bientôt après. La malade se précipitoit vers la porte avec une telle force, que personne

Maladie nerveuse singulière.

ne pouvoit l'arrêter; et je suis convaincu, qu'elle l'auroit brisée ou se seroit blessée contre elle, si on n'eût eu la précaution de la tenir toujours ouverte. Ces scènes n'avoient lieu que durant le jour; car dès que la nuit approchoit, le calme renaissoit, et la malade dormoit sept ou huit heures du sommeil le plus tranquille et le plus profond. Si pendant ce sommeil les mâchoires s'ouvroient pour un moment, c'étoit pour se refermer aussitôt et sans que les gardes eussent le tems de faire passer aucune boisson.

Cet état dura jusqu'au 21 août; la malade resta ainsi six jours sans boire ni manger; les mâchoires, la langue et l'œsophage se détendirent simultanément après une forte friction faite avec le laudanum liquide.

Dès qu'elle put parler, elle se plaignit d'ardeur à l'estomac; elle but et mangea avec avidité; l'appétit fut très-considérable pendant deux jours, elle prit beaucoup de lait. Du moment où le spasme eut abandonné la bouche et l'œsophage, il se porta avec plus de force sur le système musculaire extérieur; les convulsions prirent une nouvelle intensité; les intervalles furent moins longs, et, pour ainsi dire, à peine sensibles. Les nuits continuèrent à être calmes; l'appétit se sou-

Maladie nerveuse singulière.

tint, quoique beaucoup moins considérable ; mais le mode convulsif varia tous les deux ou trois jours. Tantôt ce furent des formes tétaniques ; la malade étoit étendue et roide sur son lit sans qu'il fut possible de ployer aucun de ses membres ; tantôt la malade paroissoit cataleptique, elle se levoit droite, et aucune force humaine n'eût pu changer la position qu'elle avoit prise. Ces formes tétaniques et cataleptiques alternoient avec des convulsions de toute espèce.

Ces convulsions cessèrent et firent place à des terreurs paniques. Pendant cinq jours elle crut voir roder autour de son lit, cinq personnes mortes depuis quelque tems dans le quartier, et qu'elle désignoit par le nom qu'elles avoient porté. Cette frayeur duroit autant que les convulsions dont elle tenoit lieu ; et pendant sa durée la malade s'enveloppoit de ses couvertures en jetant des cris d'effroi.

A ces frayeurs succéda un spasme du gosier, qui donnoit le sentiment pénible de la strangulation. On voyoit le cou se tendre, grossir, les veines se gonfler, et la malade dans des agitations pareilles à celles de quelqu'un qui fait de grands efforts pour vomir ; ces états duroient une heure et quelquefois plus. Dans les momens de relâche, la malade ne pa-

Maladie nerveuse singulière.

soit pas souffrante, sa figure étoit calme, traits nullement altérés, sa physionomie nte, sa gaieté plus grande qu'avant sa aladie. Quel contraste dans cette figure ! aintenant contractée, pâle, présentant une couleur terne, des yeux vitrés ou roulant en divers sens dans l'orbite, et bientôt après offrant un visage reposé, des joues colorées, des yeux animés, un sourire gracieux, l'image achevée de la santé.

J'employai vainement à cette époque de la maladie l'opium gommeux avec le musc, ensuite l'extrait de jusquiame, que je portai à assez fortes doses pour produire des illusions optiques et des serremens de gosier. J'y joignis le camphre, le nitre, le safran oriental, la valériane, j'eus recours aux bains froids; mais aucun de ces moyens employés successivement, et sous différentes formes, ne parut produire d'effet sensible.

Le 28 août, commence une scène nouvelle; elle prélude par le sentiment de strangulation au gosier; les yeux deviennent fixes ou roulent dans les orbites, la malade sans voir ni entendre, se roule dans la chambre, en parcourt tous les coins avec rapidité, tantôt à reculons et appuyée sur son dos, tantôt en avant marchant à quatre pattes, tantôt repliée,

Maladie nerveuse singulière.

sur elle-même et ressemblant à une boule. Si dans ses mouvemens rapides, elle touche du bout des pieds ou des mains quelqu'un des assistans, elle jette aussitôt un cri de douleur, porte sa main à l'endroit touché, avec le même empressement, que s'il étoit brûlé ou blessé. Le bout du doigt d'un des assistans appliqué le plus légèrement possible sur sa joue, ses bras ou toute autre partie, produit le même effet, la commotion électrique n'en a pas un plus prompt, ni plus marqué. Quand l'accès est fini, si on lui demande compte de la sensation qu'elle a éprouvée lorsqu'on la touchoit ou qu'elle touchoit elle-même quelqu'un, elle répond qu'il lui sembloit qu'on la brûloit avec un fer chaud. Cependant au moment où la sensibilité est chez elle exaltée à ce point, elle frappe avec force des pieds et du dos contre le pavé, elle frappe avec la main les murs et les meubles de la chambre, sans éprouver aucune sensation pénible. Les corps privés de vie, ne font sur elle aucune impression, les corps animés ont seuls la propriété d'en déterminer de douloureuses. Ses mouvemens de rotation sur le pavé, sont alors excités par une force si puissante, que j'essayai envain de les arrêter, je pus la porter sur le lit, mais non l'y retenir. Quelquefois assise

Maladie nerveuse singulière.

au milieu de la chambre, elle s'arrête d'elle-même et se laisse ensuite tomber à la renverse; mais le mouvement qui l'entraîne, loin d'être comme les autres, prompt et vif, est, au contraire, assez lent pour qu'elle ne se fasse aucun mal, et qu'elle ait l'air de se laisser aller, comme si elle avoit son entière connoissance. Ces scènes se répétèrent à des intervalles plus ou moins longs jusqu'au 30.

Le 31, il y eut un tétanos général qui dura plusieurs heures, et qui fit craindre pour la vie.

Le 1er. septembre, changement de scène; la malade étendue sur son lit, est alternativement affectée de convulsions aux extrémités supérieures et inférieures; c'est-à-dire, que, tandis que les jambes et les cuisses sont agitées de mouvemens convulsifs, les parties supérieures sont dans un état de roideur tétanique, les mâchoires fermées et les mains croisées sur la poitrine. Lorsque le tétanos gagne les parties inférieures pour y remplacer les convulsions, les mâchoires se détendent, la parole revient, les mains sont flexibles.

Le 4 septembre, les convulsions disparurent avec le tétanos; mais le spasme, qui avoit déjà occupé toutes les parties, gagnant alors,

Maladie nerveuse singulière.

sans doute, les membranes du cerveau, détermine une espèce de délire maniaque, se reproduisant par accès, comme sous les formes précédentes. Pendant sa durée, qui étoit ordinairement d'un quart-d'heure, on n'entendoit que quatre ou cinq paroles insignifiantes répétées avec une volubilité extraordinaire. La fin de l'accès s'annonçoit toujours par un souris gracieux qui renaissoit sur les lèvres, et qui s'accompagnoit de toutes les apparences de la raison et de la santé.

Le 6, je conseillai de mener la malade à une campagne, où elle desiroit aller; elle y fut portée sur une charrette et ramenée, sans que cette nouvelle manière d'être parut produire un grand effet.

Le 7, je revins aux bains tièdes, et cette fois Mlle. D. y resta sans éprouver les mêmes accidens que dans le commencement de sa maladie; mais elle n'en offrit pas moins un spectacle nouveau et bien extraordinaire, si on le compare à ce qui avoit précédé. Elle se rouloit dans la chambre, toute ramassée sur elle-même et imitant une boule; quelquefois ses jambes étoient levées en l'air, et les doigts fortement accrochés à ses orteils présentoient des formes extrêmement bizarres. Mais ce qui me frappa le plus, fut l'insen-

Maladie nerveuse singulière.

bilité absolue de sa peau; j'appliquai sur jones de forts soufflets; je pinçai et tordis peau de ses bras, sans qu'elle donnât la moindre marque de sensibilité. Environ un quart-d'heure après, lorsque l'attaque fut finie, elle se plaignit d'une vive douleur à la joue que j'avois frappée et à l'endroit du bras que j'avois pincé; elle y ressentoit, disoit-elle, un violent prurit et comme si du feu y eut passé; mais elle n'avoit aucune idée de ce qui avoit occasionné cette douleur, qu'elle attribuoit à quelque contusion arrivée dans les agitations convulsives, elle se plaignoit qu'on ne l'eut pas empêchée de se faire mal. Ainsi, cette sensibilité de la peau, si exaltée quelques jours auparavant, que la malade ne pouvoit supporter le léger contact du bout du doigt, étoit alors totalement engourdie on ne se réveilloit qu'après l'accès, et lorsque le sentiment de ce qui l'avoit affectée devoit être effacé.

Le 8, elle a continué les bains; et ce jour là, les genoux qui, jusqu'alors, avoient été repliés sur les cuisses et ne se détendoient que pendant la durée des accès, se relâchèrent pendant le calme. La malade put marcher et se tenir debout, ce qu'elle n'avoit pu faire encore dans l'intervalle des divers modes

Maladie nerveuse singulière.

convulsifs. Elle fut à la campagne, y éprou[va] plusieurs accès sous différentes formes; m[ais] les intervalles furent plus longs qu'à l'or[di]naire; elle se promena beaucoup et revint [le] soir très-fatiguée, on crut même qu'elle av[oit] un peu de fièvre; elle dormit cependant bie[n] la nuit.

Le 9, elle étoit inquiète, n'avoit pas d'ap[pé]tit, la langue étoit un peu blanche, ma[is] elle resta jusqu'à dix heures sans avoir d'accès; elle en eût un alors, fut ensuite plus gaie, se promena dans le jardin et prit un bain.

Le 10, les attaques varièrent encore. Sans aucun signe précurseur, la malade se levoit de sur sa chaise, et sans voir ni entendre, s'élançoit dans le jardin, le parcouroit avec une vîtesse étonnante, suivoit tous les contours d'un petit parterre sans manquer une allée et sans en sortir, se dirigeoit quelquefois vers le puits avec l'air de vouloir s'y précipiter, quelquefois elle s'élançoit sur les murs et faisoit des efforts pour grimper dessus; elle rentroit ensuite dans sa chambre, frappoit fortement contre les meubles et les murailles. En frappant ces corps, elle ne donnoit aucune marque de sensibilité; mais si elle rencontroit un lit ou une personne, qu'elle touchât le plus légèrement possible, elle en

roissoit douloureusement affectée : il y avoit Maladie nerveuse singulière.
le différence, entre les scènes de la fin d'août
celle-ci que, pendant la durée des premières,
contact des lits ne produisoit pas plus d'ef-
t que celui des corps inanimés, et que dans
tte circonstance il affectoit la malade de la
ême manière que les corps animés.

Le 11, l'accès fut le même, mais vint plus
ard et se renouvela moins fréquemment;
lle. D... continua les bains, dans lesquels
elle n'éprouvoit que quelques légères con-
vulsions.

Le 12, elle alla à la campagne et n'y eût que
deux ou trois légères attaques. Ce jour-là le
ventre revint comme dans le commencement
de la maladie dur et tendu, seulement les
urines et les selles couloient comme à l'or-
dinaire.

Le 13, elle eût un accès qui fut principa-
lement caractérisé par une forte oppression
et une grande gêne dans la respiration : il se
termina par la sortie de la langue, qui resta
long-tems engagée entre les dents sans qu'on
put lui déserrer les mâchoires.

Le 14 et le 15 les attaques devenoient
moins fréquentes, l'appétit se soutenoit ; elle
restoit deux heures dans le bain sans éprou-
ver aucun symptôme fâcheux.

Maladie nerveuse singulière.

Le 16, elle retourna à la campagne et passa la journée parfaitement calme : elle continuoit les bains, n'avoit presque plus de convulsions et seulement de légères attaques d'hystéricie, que la moindre contrariété provoquoit.

Le 27, le ventre qui étoit resté dur et tendu depuis le 12, se détendit subitement au retour d'une promenade ; les doigts de la main droite, qui depuis le commencement de la maladie étoient restés repliés sur eux-même, se détendirent au même instant, et la jeune malade parut parfaitement délivrée de tous les accidens qui l'avoient tant tourmentée.

Elle partit le 28 pour la campagne, où elle resta plusieurs jours parfaitement calme et tranquille, mangeant et courant beaucoup, et prenant aussi beaucoup d'embonpoint. Elle revint en ville plusieurs jours après, et n'eût pas mis le pied dans sa maison que de nouvelles attaques la saisirent avec des formes variées ; c'étoit principalement des oppressions, des suffocations hystériques. Je la fis repartir pour la campagne : elle y fut encore très-calme ; mais vouloit-elle rentrer en ville, les accidens commençoient. Enfin, elle prit le parti de rester trois mois de suite à la campagne : ce moyen lui a réussi. Elle est

Maladie nerveuse singulière.

venue en ville depuis la fin de janvier, et uit depuis cette époque de la meilleure santé.

Aujourd'hui, 20 avril, le ventre de la malade est encore dur et gonflé, mais toutes les fonctions s'exécutent très-régulièrement; les menstrues n'ont point encore paru, rien même n'en indique l'apparition prochaine; l'embonpoint augmente, la santé se fortifie et tout annonce le rétablissement complet des facultés physiques et morales. La jeune personne conserve seulement une susceptibilité nerveuse très-facile à exciter.

Cette maladie a offert des formes si variées, elle justifie si bien la comparaison qu'on a faite des affections nerveuses au *protée* de la fable, que j'ai cru qu'elle pourroit intéresser un moment la Société à qui j'ai l'honneur de la communiquer. Elle pourra peut-être devenir pour les savans qui la composent le sujet de méditations utiles, piquer la curiosité du commun des lecteurs, et prouver à tous que, dans ces sortes de maladies, on ne doit jamais désespérer de la guérison, quelques vains que soient les efforts de l'art qui les combat.

Rapport sur les maladies observées à Kœnigsberg, du 20 juillet jusqu'au 1.er octobre 1807, adressé par M. MARCELLIN CHARDEL, *médecin ordinaire de la Grande Armée et membre de la Légion d'honneur, à M. l'Inspecteur-général* DESGENETTES, *premier médecin de l'armée, etc.*

Maladies observées à Kœnigsb.

Peu après le traité de Tilsitt, le grand quartier-général reçut l'ordre de se rendre à Elbing et presque de suite à Berlin. M. le premier médecin me fit l'honneur de me charger du service de l'hôpital militaire qui fut laissé à Kœnigsberg; et c'est ce qui a fourni la matière et le sujet des observations suivantes.

Kœnigsberg (*Regiomontanum*), capitale de l'ancienne Prusse, est bâti dans une plaine de sable, auprès d'un vaste amas d'eau fourni par la Vistule, la Narew et la Prégel. Quoique ses eaux aient un foible écoulement dans la Baltique, elles peuvent, en général, être considérées comme stagnantes, et n'avoir d'autre mouvement que celui que leur impriment les tempêtes.

Cette réunion d'eau, qu'on nomme *Frisch-Haff*, peut avoir 25 lieues de l'Est à l'Ouest et 6 du Nord au Midi; elle est située à la partie

partie méridionale de Kœnigsberg. Cette ville grande, assez mal bâtie, a la plupart de ses rues étroites et tortueuses; les soins de propreté y sont négligés : ces deux inconvéniens sont sur-tout remarquables au centre de la ville. Les rues qui s'en éloignent se trouvent beaucoup mieux percées, plus larges et moins sales. La rivière de la Prégel, que le refoulement des eaux du Frisch-Haff, pendant les tempêtes, fait souvent déborder, la traverse et y forme une île considérable. Un lac, beaucoup plus élevé que le lit de la rivière et qui n'a aucun écoulement, occupe sa partie occidentale. Toute la circonférence de Kœnigsberg présente, en outre, des lacs ou des marais plus ou moins étendus : cette situation topographique faisoit craindre de fâcheuses influences sur la santé des malades qui étoient confiés à nos soins.

Maladies observées à Kœnigsb.

L'hôpital français consistoit en deux rangs de baraques, dirigés du Nord au Midi, ayant un rez-de-chaussée, et un premier étage; ces baraques étoient ouvertes de l'Est à l'Ouest et pouvoient contenir sept cents lits disposés sur quatre rangs. Ces lits, construits par les Prussiens, avoient la structure des lits de camp; ils se touchoient l'un l'autre par les côtés et par le chevet; mais dans le

Maladies observées à Kœnigsb.

milieu des quatre rangs et des deux côtés de la muraille, régnoit un large espace vide, qui établissoit, lorsque les portes étoient ouvertes, un vaste courant d'air du Nord au Sud. Cet établissement avoit l'inconvénient d'être construit dans un lieu humide et presqu'entouré de lacs ; mais cet inconvénient est presqu'inévitable à Kœnigsberg : il avoit l'avantage d'être bien aëré, et d'être à-peu-près hors de la ville : ce qui facilitoit à nos convalescens la promenade à la campagne.

L'hôpital des Russes, construit sur les mêmes principes que le nôtre, étoit à l'extrémité opposée de la ville, derrière l'arsenal, et dans une presqu'île formée par la Prégel et un large canal rempli d'eau stagnante. La situation du nôtre étoit de beaucoup préférable ; nous nous étions réservés pour les convalescens un local particulier, ouvert de l'Est à l'Ouest, et où l'on faisoit exercer les troupes prussiennes pendant l'hiver. Ce local, désigné sous le nom d'hôpital des exercices, se trouvoit malheureusement presqu'au centre de la ville ; les fenêtres étoient ouvertes à dix pieds du sol ; et, de plus, il étoit entouré d'un fossé rempli d'eau bourbeuse et fétide.

L'été de 1807 a été un des plus chauds et des plus secs qu'on ait vus depuis long-tems

dans ces contrées. Pendant le jour, pas un souffle de vent, et les nuits étoient aussi étouffantes que les journées; à peine pouvoit-on faire un pas sans être accablé de chaleur. Une nuée de mouches interrompoit le repos des malades, et tous leurs alimens étoient remplis de ces insectes incommodes. Quelques orages rares, loin de rafraîchir l'atmosphère, ne faisoient qu'ajouter à sa pésanteur enflammée : cet état a persisté depuis le 15 juillet jusqu'au 15 septembre, où, sans aucun intervalle, à la chaleur la plus accablante, a succédé un froid vif et piquant. Cette brusque transition a occasionné quelques affections catarrhales, mais a généralement été avantageuse à nos convalescens.

Maladies observées à Kœnigsb.

Il n'étoit resté à Kœnigsberg, après le départ de l'armée française, que les militaires qui ne pouvoient pas absolument être transportés sans danger : ceux qui nous arrivèrent des environs de Tilsitt, ou de la Russie, n'étoient pas dans un état plus satisfaisant. Tous ces militaires avoient été soumis aux mêmes privations, aux fatigues, à la mauvaise nourriture; tous regrettoient également de n'avoir pu suivre leurs compagnons. Leur imagination les reportoit sans cesse aux lieux qui les avoient vu naître; selon eux, la vue seule de

Maladies observées à Kœnigsb.

ces endroits chéris auroit suffi pour leur rendre la santé. D'après ces circonstances nous devions avoir et nous avons eu en effet des maladies fort graves, mais presque toutes semblables; c'étoient des dyssenteries plus ou moins compliquées d'accidens nerveux; les ataxies, les adynamies, où les fièvres gastriques simples ne paroissoient qu'en petit nombre; presque toutes étoient accompagnées d'un flux alvin plus ou moins abondant. Les habitans de la ville, soumis presqu'aux mêmes influences que le soldat, en ont éprouvé les mêmes effets; mais comme ils étoient moins bien soignés; comme ce n'étoit pas, ainsi que nos militaires, des gens dans la force de l'âge, la mortalité a été parmi eux beaucoup plus considérable. Je ne sais par quelle cause, il en a été de même dans les hôpitaux des Russes.

Le traitement ne pouvoit présenter aucune incertitude : les toniques, les différentes préparations opiacées, un régime fortifiant et proportionné à l'état des forces digestives, telles devoient en être les bases; mais souvent la nature ne secondoit pas les efforts de l'art. Chez beaucoup de sujets la dyssenterie tenoit à une inflammation chronique du tube intestinal; alors les malades tomboient peu-à-peu dans

le dernier degré du marasme et finissoient par s'éteindre. Chez d'autres, il n'existoit aucune douleur, les organes gastriques refusoient seulement de faire leurs fonctions; sans la foiblesse extrême de ces individus, sans un peu d'altération qu'ils éprouvoient, sans les selles fréquentes dont souvent ils ne s'appercevoient pas, on n'eût pas dit qu'ils étoient malades, mais simplement qu'ils cessoient de vivre. Ils étoient, à raison de leur foiblesse extrême, presque toujours assoupis, et les mouches, comme s'appercevant de cette diminution d'existence, venoient en foule se poser sur ces malheureux. Ce phénomène précédoit ordinairement la mort de quatre à cinq jours.

Chez les malades, où les accidens nerveux étoient principalement développés, les yeux paroissoient nager dans une sérosité rougeâtre et sanguinolente; ils avoient un regard impossible à décrire, mais si particulier, qu'il en devenoit effrayant. Chez ces individus le délire étoit presque continuel et se prolongeoit long-tems après la convalescence. Deux idées seules occupoient leur imagination, l'ambition et la crainte : les uns croyoient qu'on vouloit à chaque instant les conduire au supplice; les autres ne rêvoient que grandeurs et dignités.

Maladies observées à Kœnigsb.

J'ai vu ce délire durer encore plus de quinze jours après la guérison ; quelquefois aussi l'emploi bien entendu des cantharides l'emportoit tout-à-coup. J'ai observé une ataxie avec délire, carpomanie, langue noire et sèche, yeux renversés, que l'application de deux larges vésicatoires aux jambes termina dans les vingt-quatre heures : le sujet étoit âgé de vingt-six ans. Souvent les affections gastriques, qui toutes étoient plus ou moins nerveuses, se terminoient par un gonflement énorme des parotides, qui toujours finissoient par suppurer et être le signal du retour de la santé. Quelques fièvres adynamico-ataxiques (putrides-malignes) ont présenté des gonflemens aux glandes inguinales et axillaires ; mais ce symptôme qui me parut allarmant, n'eut aucune suite fâcheuse. Je n'ai observé le charbon qu'une seule fois sur un jeune polonais atteint d'une fièvre adynamique-ataxique ; il se manifesta à la joue et n'empêcha pas le malade de guérir : mais l'ulcère, qui suivit la chûte de l'escharre, m'obligea de le faire passer, à sa convalescence, dans les salles de la chirurgie.

La grande majorité de nos maladies se composoit de dyssenteries plus ou moins intenses, et qui n'avoient pour cause qu'un défaut d'ac-

tion des organes digestifs, ou une inflammation lente du tube intestinal. La plupart des sujets dont la maladie tenoit à la première cause, ont guéri, quoique des erreurs de régime, qu'il étoit impossible d'empêcher, aient occasionné de fréquentes rechûtes. Quant aux militaires dont la dyssenterie étoit causée par une inflammation chronique des intestins, ils ont presque tous succombé : la constitution de l'atmosphère et la foiblesse des sujets ôtoient jusqu'à la pensée d'employer la méthode antiphlogistique ; et après un tems plus ou moins long, les malades périssoient.

La plupart des militaires éprouvoient souvent des envies de vomir et même des vomissemens spontanés de bile. Le tartrite antimonié de potasse, loin de les soulager, leur donnoit le flux de ventre quand ils ne l'avoient pas, ou l'augmentoit quand ils en étoient déjà attaqués, sans diminuer pour cela l'affection gastrique. Je me suis convaincu que ces nausées dépendoient le plus souvent d'un spasme de l'estomac ; en conséquence, je n'ai plus donné le tartre stibié : dans les cas urgens j'employois l'ipécacuanha, dont on pouvoit maîtriser l'effet en le donnant à petites doses, et qui n'avoit pas l'inconvénient d'augmenter le flux alvin.

Maladies observées à Konigsb.

J'ai fréquemment employé les diverses préparations d'opium ; je donnois ordinairement sous forme de julep, la teinture anodine de Sydenham, avec une égale quantité d'éther ; ce mélange répété à des doses assez fortes, a occasionné, dans plusieurs cas, des sueurs qui ont jugé la maladie. Je prescrivois l'opium avec une quantité double d'ipécacuanha ; un extrait amer servoit d'excipiant : les malades en prenoient de huit à seize grains par jour, et généralement ils s'en sont bien trouvés ; la thériaque et le diascordium m'ont aussi servi, mais leur usage ne m'a rien offert de particulier.

L'opium donné en lavement, soit seul, soit uni au quinquina, ne m'a paru que calmer la douleur et diminuer, tant soit peu, la fréquence des selles ; encore après quelques jours on n'observoit plus ce dernier effet : j'en ai retiré moins d'avantage que je ne m'y attendois.

Le quinquina m'a été d'un grand secours, soit en substance, délayé dans du vin, soit en décoction ; dans tous les cas, il a ranimé les forces vitales et digestives. J'ai observé que la décoction seule occasionnoit quelquefois des vomissemens, ce qui n'arrivoit pas quand on y ajoutoit du vin ou une liqueur alkoolique.

Maladies observées à Konigsb.

Je me suis souvent servi de la canelle ; j'employois presque toujours sa teinture, je l'associois à la décoction de quinquina, et j'en ai retiré les meilleurs effets pour le rétablissement des forces digestives.

J'ai pu également employer l'écorce de simarouba, la racine d'arnica, etc.; mais ces moyens ne m'ont pas semblé égaler ceux que me fournissoit le quinquina uni aux aromates et aux narcotiques : ainsi, j'en ai fait peu d'usage.

Le camphre que j'ai beaucoup employé, mais jamais seul, m'a semblé n'avoir qu'un effet bien déterminé, celui de diminuer la fréquence et la célérité du pouls : je l'ai donné depuis douze jusqu'à vingt-quatre grains par jour. Pour apprécier au juste la valeur d'un médicament, il faudroit le donner seul, ce que l'intensité de la maladie ne permet presque jamais.

L'éther sulfurique m'a constamment été d'un grand secours ; il est peu de sujets chez qui je ne l'aie employé, et peu qui n'en aient éprouvé de bons effets. Les vomissemens, les hoquets étoient fréquemment arrêtés par l'éther donné seul ou bien uni au camphre et à la teinture anodyne de Sydenham. Les applications anodynes et fortifiantes sur l'épigastre,

Maladies observées à Kœnigsb.

comme l'emplâtre de thériaque, arrosé de laudanum, n'ont constamment produit aucun effet sensible.

Je n'ai presque pas employé les acides; ces substances ne pouvoient servir qu'à aciduler les boissons habituelles, et le vin leur étoit de beaucoup préférable. D'ailleurs, l'acide sulfurique, le seul sur qui l'on pût compter, car le vinaigre étoit de foible qualité, occasionnoit des coliques chez plusieurs individus.

L'administration prussienne a constamment fourni du vin rouge de bonne qualité; il nous a été d'une grande utilité, je le faisois entrer dans presque toutes les boissons de nos malades; toujours il produisoit de bons effets, et on étoit certain que ces tisanes ne seroient pas mises au rebut.

Les applications de vésicatoires et de sinapismes, ont fréquemment arrêté le délire, calmé les douleurs de tête et quelquefois terminé subitement la fièvre. Je n'ai pas eu une seule fois l'occasion d'observer la gangrène, même chez les sujets les plus débiles.

A ces différens moyens, j'unissois ceux que l'hygiène pouvoit présenter: la propreté, le renouvelement de l'air, les fumigations des salles, leur arrosement avec l'eau et le vinaigre.

Pour écarter les mouches qui, vraiment, Maladies observées à
ient un fléau, pour donner de l'agitation Kœnigsb.
l'air, et en même tems augmenter la quan-
é d'oxygène, j'avois fait distriber aux ma-
des des branches d'arbre garnies de leurs
uilles, et renouvelées tous les jours.

Le pain a toujours été d'une qualité supé-
ieure à celui de nos hôpitaux en France.

La viande n'étoit pas aussi bonne, sans
être mauvaise. Il régnoit une épizootie consi-
dérable aux environs de Kœnigsberg, et je ne
pourrois pas répondre que nous n'ayons eu
quelquefois de la viande des animaux malades.

On a également fourni des légumes, et
ce que l'on désigne sous le nom de légers
alimens, mais en quantité médiocre. Nos
militaires desiroient des fruits, et il étoit
impossible de leur en procurer, du moins
qui fussent de bonne qualité; en effet, dans
ces climats du Nord, les fruits sont acerbes
et n'acquièrent jamais une maturité pafaite:
dans les circonstances où nous nous trouvions
sur-tout, ils ne pouvoient qu'être nuisibles.
La situation isolée de notre hôpital ouvert de
tous côtés, s'opposoit à ce qu'on pût em-
pêcher les malades de sortir; ils en profitoient
pour aller dans la ville, se gorger de ces
fruits mal-sains; des femmes venoient leur

Maladies observées à Kœnigsb.

en apporter jusques dans leurs lits, et sentinelle prussienne ne s'en appercevoit ou ne vouloit pas le voir. Ces erreurs régime que l'expérience n'a pas rendu mo fréquentes, ont occasionné une infinité rechûtes : quelques-unes ont été suivies d'o dèmes, d'anasarques et d'hydropisies mo telles; heureusement elles ne faisoient, da la plupart des cas, que prolonger la maladi Ces difficultés ne pouvoient qu'exciter mo zèle et celui de mes collaborateurs; nous t chions de parvenir par la persuasion, à ce q nous ne pouvions obtenir par d'autres moyen nous avions quelquefois le bonheur de réussi

Les évacuations, ou transports des malade se faisoient par eau, et ordinairement a nombre de quarante à cinquante convalescen le bâtiment, qui les transportoit, étoit fourni d tout ce qui leur devenoit nécessaire en alimen et en médicamens.

Je ne puis cependant dissimuler que, malgr tous les secours de l'art, nous n'ayons perdu pendant les trois mois que nous sommes resté à Kœnigsberg, à-peu-près un septième d nos malades. La moitié de nos collabora teurs ont pris la maladie d'une manière plu ou moins intense; mais heureusement nou n'avons eu à en regretter aucun.

laie de tête compliquée de l'inflammation du péricrâne et des meninges, suivie de réflexions sur les plaies de tête. Observation recueillie à l'hôpital de Samer; par J. A. M. MACÉ, *sous aide-major au premier bataillon du* 34e. *régiment de ligne; et communiquée par M.* CHAPPE, *chirurgien principal du* 4e. *corps de la Grande-Armée.*

Plaie de tête compl. d'inflammation du péri-crâne.

Albert Surel, âgé de dix-neuf ans, infirmier à l'hôpital de Samer, eût une rixe le 6 floréal an 13, avec un militaire malade audit hôpital, qui lui lança un pot à la tête, et lui fit une plaie d'environ dix-huit lignes, située à la partie droite de la région frontale au-dessus du sourcil; elle offroit l'aspect d'une plaie faite par un instrument tranchant qui auroit divisé un peu en contondant. Cette plaie saigna beaucoup, et un quart-d'heure après le coup reçu le blessé fut pansé.

L'os frontal étoit dénudé; vers le milieu de la plaie on trouvoit avec le doigt, ou même avec l'extrémité d'un stylet, une inégalité assez sensible. La plaie après avoir été étuvée, fut réunie au moyen de bandelettes agglutinatives et couvertes d'un plumaceau et de compresses

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrane.

trempées dans une fomentation résolutive. Le malade fut mis à la diète et à l'usage d'une infusion vulnéraire.

A l'instant du coup il fut étourdi sans perte de connoissance ni chûte ; il n'éprouva ni nausées, ni vomissemens; les environs de la plaie étoient douloureux, mais la douleur paroissoit locale.

Le 7 au matin, second jour de l'accident; peu de sommeil dans la nuit, tête douloureuse surtout à l'endroit de la plaie dont les lèvres étoient sèches, pouls élevé, face colorée, langue nette, altération modérée, appétit. Oxycrat stibié, qui procura plusieurs selles dans le jour : pouls plus élevé et plus dur le soir; plaie plus sensible; un peu de sommeil.

Le troisième jour de la maladie, peu de sommeil, réveil en sursaut, lèvres de la plaie gonflées et douloureuses, environs un peu œdématiés, écoulement en petite quantité d'une matière purulente et séreuse, langue blanche, bouche pâteuse, peu d'appétit, ventre sensible, surtout dans la région du foie, pouls élevé et fréquent, nausées et vomissemens. Oxycrat stibié; lavement.

Quatrième jour de la maladie, insomnie, la plaie et les environs douloureux et engorgés,

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

œdématie de la paupière droite et difficulté de la lever, vomissement pendant le pansement de matières aqueuses verdâtres et d'un goût amer, étourdissement, propension au sommeil sans pouvoir dormir. Même prescription.

Cinquième jour, insomnie, plaie très-douloureuse, paupière qui répond au côté blessé très-engorgée, face vultueuse, soif, nausées, vomissement de tout ce que le malade prend, anorexie, pouls plus plein le soir, avec augmentation des symptômes. Même prescription, oxycrat stibié suspendu le soir.

Sixième jour, nuit très-agitée sans sommeil, délire furieux, mouvemens violens, tête douloureuse, lèvres de la plaie engorgées, paupière très-œdématiée sans pouvoir la contracter, langue couverte d'un limon jaunâtre, bouche amère et pâteuse, grincement des dents, difficulté d'ouvrir la bouche, ventre sensible, muscles sterno-pubiens tendus, thorax très-convexe, région antérieure du cou douloureuse et les sterno-mastoïdiens tendus, tête renversée, impossibilité de la fléchir, opisthotonos, coucher sur le dos, mouvement automatique du malade à porter sa main sur le côté de la tête blessé, pouls fréquent et serré. Limonade nitrée, lavement, potion opiacée.

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrane.

Le soir, augmentation des symptômes; douleur à la partie postérieure de la tête, dans les lombes; pouls plus fréquent, difficulté d'avaler, état spasmodique des membres, assoupissement. Potion huileuse; suspension de la potion anti-spasmodique.

Septième jour, point de sommeil, nuit très-agitée, délire continuel, cependant le malade répond lorsqu'on l'interroge, pouls un peu moins serré, très-fréquent, tête douloureuse, mais seulement aux environs de la plaie, face haute en couleur, plaie sensible, peu de suppuration, muscles sterno-pubiens moins tendus, thorax moins convexe, région trachéale plus souple et moins douloureuse, contraction moins forte des muscles de la partie postérieure, trismus. Limonade nitrée, lavement, potion huileuse.

Le soir, pouls plus accéléré, déjections et urines involontaires, tête très-douloureuse, difficulté de tirer la langue, sensibilité du ventre particulièrement à l'hypocondre droit, paupière gauche engorgée, difficulté de l'ouvrir, délire, assoupissement. Après huit heures, pouls très-serré et très-fréquent, assoupissement plus grand, réponses vagues, difficulté de respirer; mort à deux heures de la nuit.

Autopsie

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

Autopsie cadavérique : mâchoire inférieure très-contractée contre la supérieure, impossibilité de l'abaisser; conjonctive de couleur jaune verdâtre, surtout la droite; membres supérieurs très-rétractés; tissu cellulaire circonscrivant la plaie très-engorgé et échymosé; surface du coronal, surtout du côté droit, plus foncée que dans l'état naturel et comme parsemée de petites taches violettes, sans fêlure; légère inégalité de l'étendue de deux lignes à l'endroit de la plaie; amas de matières purulentes abondantes et épaisses entre le crâne et le péricrâne, occupant toute la fosse temporale droite et le commencement de la fosse zigomatique; épaisseur et densité plus grande du péricrâne, particulièrement de cette portion qui recouvre la fosse temporale, endroit où le malade étoit affecté d'une douleur plus aiguë; le reste de la surface péricrânienne, excepté la portion occipitale, qui paroissoit saine, recouverte de points suppurés et de matière semblable à celle de la fosse temporale droite; amas purulent de la même nature sous la voûte de l'orbite au-dessus de l'œil, et qui faisoit bomber la paupière supérieure à l'extérieur; voûte du crâne répondant à la portion d'os contuse, de même que la convexité de l'orbite, enduites d'une matière pu-

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

rulente, épaisse et verdâtre; septum médian du cerveau et septum transverse du cervelet recouverts d'une semblable exsudation, et en très-grande quantité; surface extérieure de l'organe encéphalique très-injectée et de couleur plus foncée que dans l'état naturel.

Cavité abdominale : le foie augmenté de volume et parsemé de plaques assez larges, plus foncées que celles qui sembloient saines, d'une consistance plus grande; cependant l'inflammation paroissoit être bornée à sa membrane péritonéale. Intestins rétrécis, parsemés de taches violettes et recouverts dans beaucoup d'endroits d'une exsudation puriforme et verdâtre.

Réflexions sur les plaies de tête.

Les plaies de tête ont de tout tems fixé l'attention des praticiens, et il n'est pas de sujet en médecine sur lequel les auteurs aient plus souvent exercé leur plume. S'ils s'étoient bornés à la stricte observation des faits, leur génie eût sans doute moins brillé, mais l'art en eût retiré beaucoup plus d'avantages.

Tel est le sort de la médecine; elle ne s'enrichit qu'en traversant les siècles et en écartant les systèmes erronés qui entravoient sa marche et nuisoient à son perfectionnement.

Ars medica filia œtatis : la médecine est la fille du tems, a dit Baglivi, lui seul confirme les vérités éparses dans une foule d'hypothèses; et ce n'est qu'à son creuset, comme l'observe Bichat, que se consument les erreurs et les opinions systématiques.

Plaie de tête compl. d'inflammation du périorâne.

L'observation que j'ai eu occasion de recueillir à l'hôpital de Samer, me suggère quelques réflexions; et plusieurs faits qu'elle renferme semblent contredire ce qu'un auteur moderne a tout récemment fait imprimer dans un journal de médecine.

Les coups portés sur le crâne sont fréquemment suivis des plus graves accidens et même de la mort. La structure et la disposition du cerveau et de ses parties accessoires en éprouvent souvent des altérations funestes. Outre les accidens que l'on appelle primitifs, et qui surviennent peu de jours après la blessure, tels que l'irritation, l'inflammation, la suppuration des parties contenantes et contenues, la commotion, la fracture, l'épanchement, etc.; ceux qui arrivent dans un tems plus ou moins éloigné de la lésion, sont également le plus souvent funestes; car, quoiqu'ils n'aient pas une terminaison aussi prompte, la plupart néanmoins mènent sourdement le blessé vers sa perte, et il perd la vie quelque-

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

fois au milieu d'un assoupissement profond, quelquefois au milieu des convulsions les plus vives : les tumeurs fongueuses de la dure-mère, les dégénérescences du cerveau, les dilatations des vaisseaux de ces parties, la cécité, la perte totale de l'ouie, de la mémoire, l'idiotisme, etc., en sont des suites fréquentes.

Quiconque réfléchira sur la structure du cerveau et sur la délicatesse de son organisation, sur l'enchaînement de ses fonctions avec celles de tous les organes, sur son absolue nécessité pour la conservation de l'organisme animal, comprendra facilement quelles suites dangereuses peuvent avoir les lésions de la tête.

Les symptômes qui se sont manifestés les deux premiers jours de cette blessure, sans donner une sécurité complette sur l'issue de la maladie, étoient cependant loin d'annoncer une mort aussi prompte. Le soir du deuxième jour de l'accident, je trouvai le blessé mangeant de la soupe avec appétit, après avoir reposé dans le jour : d'ailleurs ces symptômes sont très-ordinaires, même dans les plaies de tête les plus simples.

Le 8 et surtout le 9 floréal, troisième et quatrième jour de la maladie, les symptômes

ne présentoient plus la même bénignité ; ils semblaient annoncer l'irritation du péricrâne et le prélude de son inflammation. L'exacerbation des accidens confirma bientôt ce doute, et leur intensité portoit même à croire que l'inflammation se communiquoit aux méninges. Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

Le 6e. jour de la maladie, l'intensité des symptômes nerveux fit juger que l'irritation du péricrâne et des membranes cérébrales, étoit portée à un haut degré ; en effet, on ne pouvoit, que difficilement, attribuer ces accidens à l'irritation du cerveau par une esquille ; car l'inégalité observée sur le crâne, à l'endroit de la plaie, étoit trop bornée pour faire croire à une fracture avec déplacement : en outre, il ne se manifesta dans le cours de la maladie, aucun des symptômes indiqués par les auteurs, et qui, d'après eux, annoncent assez sûrement l'existence d'une fracture. Cependant le 6e. jour de la blessure, le malade portoit involontairement sa main sur le côté de la tête blessé ; mais ce signe, ainsi que presque tous les autres indiqués par les auteurs, comme pathognomoniques d'une fracture au crâne, et réfutés victorieusement par Dessault, se présentent dans beaucoup de plaies de tête, où il n'y a nullement lésion aux os du crâne. L'inspection du cadavre

Plaie de tête compl. d'inflammation du périorâne.

a, d'ailleurs, demontré combien on doit y avoir peu de confiance; je suis aussi bien éloigné de penser qu'il ne puisse exister de fracture sans la manifestation de ces symptômes : plusieurs observations m'ont prouvé le contraire, et les auteurs en rapportent un grand nombre d'exemples.

La compression du cerveau par un épanchement, ne pourroit que difficilement être regardée comme la cause de ces accidens, car ordinairement ils arrivent dès le commencement de la maladie, et dans ce cas-ci, ils ne se sont manifestés que le 3e., et particulièrement le 4e. jour; différence qui sert dans la pratique, à distinguer l'épanchement de l'inflammation des méninges et de celle de la substance cérébrale. L'assoupissement, le délire, la douleur plus vive que le malade ressentoit à l'endroit de la plaie, et le mouvement automatique par lequel il portoit, seulement la veille de sa mort, sa main sur le côté de la tête blessé, auroient, cependant, pu faire croire à un épanchement; mais il étoit plus probable d'en attribuer la cause à l'inflammation des méninges, à l'engorgement du cerveau, et à l'exsudation qui devoit recouvrir ces organes, suite naturelle de la phlégmasie des membranes séreuses. L'ins-

tion du crâne du blessé a confirmé ce e l'on avoit conjecturé pendant le cours la maladie.

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

L'incertitude de l'existence d'une fracture l'endroit de la plaie, portoit encore à penser e les accidens n'étoient point la suite d'un panchement sanguin : cependant cet épanchement auroit pu avoir lieu sans lésion aux os du crâne ; mais du moins elle eût rendu la probabilité plus forte.

La sensibilité de la région trachéale, la tension très grande des muscles sterno-pubiens et sterno-mastoïdiens, la convexité du thorax, le grincement des dents, le trismus, la difficulté d'avaler, l'opisthotonos, accidens qui ne se manifestèrent que les deux derniers jours de la vie du blessé, ne pouvoient être que la suite de l'inflammation des méninges et de la substance encéphalique ; car il n'est pas démontré que de pareils accidens, survenus seulement sur le déclin de la maladie, se soient montrés dans le cas d'épanchement, à moins qu'il n'y ait eu complication de phlegmasie.

Mais je dois principalement considérer les symptômes dépendant de l'affection du foie et de l'estomac, qui se sont constamment présentés pendant tout le cours de la maladie.

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

Dès le premier pansement qui fut fait un quart-d'heure après la blessure, le malade éprouva des nausées qui continuèrent jusqu'au lendemain.

Le 3e. jour, les vomissemens se manifestèrent, et le 4e. jour, pendant l'application de l'appareil, le blessé vomit des matières vertes, amères et en grande quantité; depuis ce moment, il ne cessa de rendre toutes ses boissons, jusqu'au 5e. jour au soir, où l'on suspendit l'oxycrat stibié.

Il existe une si grande sympathie entre la tête et les organes gastriques, que non-seulement les nausées, les hocquets, les vomissemens, etc., arrivent dans la commotion, la fracture, l'épanchement, l'inflammation du péricrâne, des méninges et de la substance cérébrale, mais même dans les plaies, ou contusions simples du cuir chevelu : l'état de la bouche qui devient pâteuse et amère, la langue qui se couvre d'un limon jaunâtre, l'engorgement érésypélateux qui circonscrit la plaie, prouvent de plus en plus l'étroite connexion de ces organes entr'eux.

De tous tems, les praticiens ont observé la simultanéité de l'affection du foie et de la tête, et particulièrement dans les plaies de cette partie; aussi n'ont-ils cessé de recher-

Plaie de tête compl. d'inflammation du périorâne.

cher quels pouvoient être les liens capables d'entretenir un enchaînement si intime, et ils ont proposé plusieurs hypothèses pour en expliquer le mécanisme. Bertrandi, Pouteau, David voulurent, par des explications plus ingénieuses que vraies, éclaircir ce fait de pratique ; mais ces hypothèses sont loin de rendre la matière plus claire ; elles prouvent, ainsi que tant d'autres, que les plus grands génies ne sont pas exempts de s'égarer.

Dessault n'admit point les théories de ces trois auteurs, et il crut, « qu'il existe un rapport inconnu, mais réel, entre le cerveau et le foie, rapport plus spécial qu'entre les autres viscères : que, par lui, l'affection du premier détermine presque toujours dans les fonctions du second une altération, démontrée, sur le cadavre, par les traces d'engorgement, d'inflammation, par les abcès qu'on y trouve ; sur les vivans, par les nausées, et les vomissemens bilieux. » Enfin il pensa, « que le système nerveux est ici l'agent principal de communication sur lequel la circulation n'influe qu'indirectement ».

M. Richerand, dans le Journal de médecine de MM. Corvisard et Leroux, du mois de frimaire de l'an 13, a communiqué un mémoire sur les abcès du foie qui compliquent les plaies

Plaies de tête compl. d'inflammation du péricrane.

de tête, dans lequel il rapporte les explications émises par Bertrandi, Pouteau, David et Dessault, et qu'il paroît ne pas admettre : il croit plutôt trouver dans la commotion générale à laquelle cet organe participe, la vraie cause des affections du foie dans les plaies de tête.

Cette théorie est avouée par plusieurs praticiens: Dessault lui-même ne paroît pas la rejeter exclusivement : et M. Boyer la professe dans ses leçons. M. Richerand est donc porté à croire que le volume du foie, sa pesanteur, la manière dont il est fixé dans le lieu qu'il occupe, la nature de son tissu parenchymateux, sont les causes de l'affection spéciale de cet organe.

Sans doute, ces causes sont assez puissantes pour donner lieu aux lésions qui s'observent alors dans ce viscère, lorsque les plaies de tête ne sont pas produites par la percussion directe et immédiate du crâne, ou lorsque dans ce cas-ci, le malade assommé tombe de sa hauteur sur des corps durs, comme le seroient des pierres. Mais M. Richerand peut-il être autorisé à affirmer que, dans les plaies de tête, qui reconnoissent pour cause l'action directe d'un corps quelconque sur le crâne, le foie n'est point le siège d'abcès ou d'autres affections dépendant de celles de la tête? Les

Plaie de tête compl. d'inflammation du péricrâne.

leurs fourniroient beaucoup d'observations i attesteroient le contraire; chaque praticien ourroit en donner des preuves, et l'obser- tion rapportée plus haut semble démontrer ue cette assertion est loin de pouvoir se généraliser.

Cet infirmier, que j'ai observé scrupuleusement, se plaignit constamment, à dater du second jour de sa blessure, d'une sensibilité dans toute l'étendue de l'abdomen, mais particulièrement plus vive dans l'hypocondre droit, sur-tout lorsqu'on palpoit cette région.

Cette douleur devint de plus en plus aiguë, et suivit dans sa marche, l'intensité des symptômes qui se manifestèrent les derniers jours de sa vie. Le blessé n'étoit cependant point tombé à l'instant du coup, car j'eus bien soin de m'en informer auprès de lui et de toutes les personnes qui pouvoient me donner quelques renseignemens à ce sujet.

L'inspection du cadavre et du foie en particulier, faite en présence de tous les officiers de santé de l'hôpital de Samer, démontra que ce viscère avoit été atteint de phlegmasie à sa surface péritonéale. La densité plus grande de la portion du péritoine qui le recouvre; les plaques, larges et plus foncées que dans l'état naturel, dont il étoit parsemé; la couleur plus obscure que l'on appercevoit, sur-tout à l'en-

droit des plaques, dans l'épaisseur d'à p
près deux lignes; et la continuité de l'ex
de sensibilité qu'éprouva le malade dan
région hypocondriaque droite; toutes ces
constances, dis-je, concourent à prouver
le foie est dans une étroite liaison avec
tête; que très-souvent il devient malade d
les plaies de cette partie, quoiqu'elle ne soi
pas l'effet d'une commotion générale;
enfin, qu'il est très-probable, d'après l'
actuel de la science, que le système n
veux est le principal moyen d'union entre
organe et la tête.

Néanmoins, l'on ne doit pas exclure d
certains cas, l'action des causes énoncées
M. Richerand.

ACADÉMIE DE MÉDECINE.

*Observation d'accouchement rendu l
rieux par une ascite et une accumula
considérable d'urine dans la vessie
fœtus; par M.* VERNHES, *chirur
de l'hôpital civil et militaire de N
Extrait et Rapport fait à l'Académi
médecine; par M.* LEGALLOIS, *l
juillet* 1808.

Accouchement rendu labor. par une ascite.

Le 21 janvier dernier, à huit heure
soir, M. Vernhes fut appelé dans la

Accouchement rendu labor. par une ascite.

de St.-Maxire, département des Deux-
s, auprès de la femme Cathelineau,
nte de cinq à six mois, et qui étoit dans
oulenrs de l'enfantement depuis huit
:s du matin. On avoit dit à M. Vernhes
ı tête et les bras étoient à la vulve depuis
heures après-midi; mais à son arrivée,
uva que ces parties avoient été arrachées
es efforts qu'avoit fait une sage-femme
extraire l'enfant. Le reste du tronc étoit
é dans la matrice dont le col s'étoit tel-
nt resserré, qu'on ne pouvoit y introduire
›igt; de plus, les grandes lèvres étoient
es et très-tuméfiées; enfin, la sensibilité
: si grande que la malade permettoit dif-
:ment qu'on la touchât. M. Vernhes fit
ord une copieuse saignée du bras, qui,
; peu de tems, produisit une détente géné-
à la faveur de laquelle il put introduire
loigt dans le col de la matrice; puis deux,
n le dilatant successivement, il porta la
n entière dans la matrice et y reconnut la
ence du tronc de l'enfant dont le ventre
t un volume excessif. Il ne douta point
ce volume ne fut dû à un amas d'eau; et
ant sous la main aucun instrument propre
vacuer sans danger pour la mère, il essaya
›ercer les parois de l'abdomen avec les

Accouchement rendu labor. par une ascite.

cette opinion est fondée, sont, que l'exerci de la respiration paroît être nécessaire po que la vessie s'évacue par l'urèthre ; que quantité des eaux de l'amnios est proportio nellement moindre à mesure que la gestatio est plus avancée, c'est-à-dire, à mesure qu le fœtus prenant plus de développement do secréter une plus grande quantité d'urine que dans les cas où, comme dans l'observ tion de M. Vernhes, l'urèthre étoit imper méable, elles étoient aussi abondantes qu si ce canal eut été libre; que l'analyse ch mique de ces eaux n'y a fait reconnoît aucun des principes de l'urine du fœtus; qu'enfin, dans les animaux dont la vessie réellement besoin de s'évacuer pendant la g tation, ce n'est pas par l'urèthre ni au-dedan de l'amnios qu'elle s'évacue, mais par l'o raque et dans une poche particulière qu'o appelle allantoïde. L'oblitération de l'urèthr ne produiroit donc aucun amas extraordinair d'urine même dans ces animaux. Mais alor à qu'elle autre cause faut-il attribuer le phén mène observé par M. Vernhes? L'urine auro elle été mêlée à quelque fluide étranger, p exemple, à une sérosité intestinale introdui dans la vessie par le rectum qui s'y inséroi Cela est très-douteux; car il existe plusie

Accouchement rendu laborieux par une ascite.

au de monstruosité de ce genre, et qui ne paroissent point avoir produit cet effet. L'attribuera-t-on à ce que les eaux de l'ascite avoient pénétré dans la vessie? Mais cette absorption des liquides de l'abdomen par la vessie, inexplicable dans la théorie des vaisseaux absorbans, et très-difficile à comprendre même par une simple transudation, ne paroît avoir été imaginée que pour expliquer ce qu'on appelle l'urine de la boisson, que l'on conçoit très-bien sans cela, et ne compte presque plus de partisans. Parmi les autres causes qu'on pourroit assigner au phénomène dont il s'agit, je n'en vois point que j'admisse plus volontiers qu'une sécrétion augmentée, une sorte de diabètes, due soit à un état pathologique des reins, organes que M. Vernhes a mis d'examiner, ou à quelqu'autre affection du fœtus. Ainsi ce ne seroit point parce que l'urine ne pouvoit pas s'évacuer par l'urèthre, qu'il s'en est amassé une si grande quantité dans la vessie, mais parce qu'elle s'étoit formée avec une abondance extraordinaire; et l'on conçoit que la dilatatation des uretères a pu en être le résultat.

Du reste, les autres circonstances de l'observation de M. Vernhes, telles que l'ascite, les obstacles qu'elle a mis à l'ac-

couchement, et enfin les différens vices de conformation que présentoit le fœtus, tout cela, dis-je, s'est rencontré bien des fois. Ce que cette observation offre vraiment de curieux, c'est cet amas considérable d'urine que contenoit la vessie. Ce cas, qui a eu pour témoins plusieurs gens de l'art, et entr'autres M. Guillemeau, correspondant de l'Académie, est propre à éclairer la physiologie, ou du moins la pathologie, du fœtus; et il m'a paru assez remarquable pour que je propose à l'Académie de le faire connoître dans tous ses détails.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois, entrepris dans les vues de connoître la nature du principe irritant qu'elle renferme, et de déterminer la manière de faire la pommade de sain-bois; par M. LARTIGUE, *pharmacien à Bordeaux.*

Lu à la Société le 2 août 1808.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Les cantharides sont presque exclusivement la base des vésicatoires, ainsi que des pommades irritantes dont on se sert pour entretenir long-tems la suppuration. Le principe qui, dans cet insecte, produit l'effet vésicant a une telle action sur les voies urinaires que, dans les affections de cet organe, les praticiens

quelquefois arrêtés dans la prescription vésicatoire, par la crainte d'aggraver ymptômes de la maladie : et le camphre n emploie pour rendre l'effet des cantha- plus local, n'a pas paru suffisant à tous ommes de l'art. Dans ces circonstances la ecine a souvent invoqué envain la chimie pharmacie pour lui fournir un vésica- , qui réunit tous les avantages des can- ides sans en avoir les inconvéniens. mbien il seroit précieux pour les gens 'art, a dit le savant et estimable M. Par- tier (1), si, mettant à profit la décom- tion de cet insecte, ils obtenoient la pos- lité d'employer séparément tel ou tel de s principes, selon l'indication qu'on au- à remplir, sans avoir jamais à redouter action si vive pour les organes internes ? » aussi en considérant les accidens graves uelquefois dangereux, attachés à l'emploi ésicatoires ordinaires, qu'on a proposé un journal la solution du problème nt : *Trouver un épispastique instan- , non douloureux et bornant son n irritante à l'endroit auquel il est iqué.*

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

(1) Code pharmaceutique, 3e. édition, page 412.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

La pommade de sain-bois, usitée pour entretenir les vésicatoires et les cautères, paroît remplir une des conditions desirées ; en effet, l'expérience prouve que, lorsque cette pommade est fidèlement préparée, les effets en sont doux ; qu'elle excite une irritation suffisante pour maintenir la suppuration ; et que son usage habituel ne porte nullement sur l'économie animale, même chez les personnes dont le système urinaire est très-sensible.

L'idée de préparer une pommade avec l'écorce de sain-bois n'est pas aussi ancienne que l'observation, qui apprit à se servir de cette écorce comme exutoire. On en trouve la première notion dans un ouvrage de M. Agathang le Roy, imprimé à Paris en 1774. Peu d'années après, quelques pharmaciens de la capitale en préparèrent une meilleure ; et celle que vendoit M. Follope, sous le nom de *pommade de garou*, étoit très-estimée. J'en ai pris moi-même chez lui, par commission, au commencement de 1790, et j'ai été témoin de ses bons effets. Cette pommade avoit un peu plus de consistance que nos pommades ordinaires, une odeur mixte de cire et d'huile légèrement vireuse ; elle étoit d'un blanc jaune verdâtre, caractères qui distinguent la pommade de sain-bois bien faite.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

un des auteurs, qui ont écrit en phar-
, n'ont parlé, que je sache, de cette
ation essentielle (1); elle est par consé-
faite arbitrairement, d'après des re-
particulières, qui diffèrent entr'elles et
exécute mistérieusement, les uns par
personnel, les autres parce qu'ils y
ntrer des substances âcres très-actives;
semble indiquer les motifs du silence
on a gardé jusqu'ici sur cette pommade
'usage est très-répandu. L'espoir de la
lacer dans nos pharmacopées au rang des
amens dont la préparation est rendue
me, me porta, il y a près de deux ans,
mencer le travail que je communique
d'hui.

r procéder avec méthode, je vais diviser

On trouve seulement dans l'Essai sur l'usage de
de sain-bois, par M. A. Le Roy, édition de
page 39, que cet auteur a obtenu de bons effets,
destruction de l'épiderme, d'un mélange de
le poudre d'écorce pure avec demi-once d'on-
uppuratif.

Morelot, dictionnaire réformé des drogues sim-
ndique que les pharmaciens préparent cette
ide avec demi-gros ou un gros de poudre d'é-
ur une once de graisse de porc ou de cérat
ll.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

ce mémoire en trois sections. La première contiendra une suite d'expériences qui permettent d'espérer que l'emploi de l'écorce de sain-bois pourra recevoir une application plus étendue qu'on ne l'a fait jusqu'ici. La seconde présentera l'examen chimique de cette écorce. La troisième fera connoître les procédés que je propose pour préparer l'huile et la pommade du sain-bois.

PREMIÈRE SECTION. Depuis bien des années le commerce fournit aux pharmacies les tiges et l'écorce sèche du *sain-bois*, *garou*, *bois gentil*, (*daphne-mezereum*, ou *thymelæa* L.). Elles sont ramassées en France dans l'Aunis, entre la Rochelle et Rochefort; ou dans le Languedoc, aux environs de Montpellier. On en trouve dans nos Hautes-Pyrénées, en Espagne, en Italie, etc.

L'usage de sain-bois est très-ancien; mais, employé peut-être avec trop peu de réserve, il a pu produire de mauvais effets, qui l'avoient presqu'entièrement fait bannir de la pratique médicale, lorsque le docteur A. Le Roy fit un séjour à la Rochelle en 1764, pendant lequel il eût occasion d'observer que les habitans de cette contrée en faisoient avec succès un emploi très-fréquent. Il observa attentivement les effets de cette écorce; il

étudia les cas où elle étoit utile, ceux où elle pouvoit être contre-indiquée, et il publia le travail que j'ai cité, dont il a donné plusieurs éditions.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

La manière de placer le sain-bois, suivant cet auteur, consiste à couper un morceau d'écorce long d'un pouce, large de six à huit lignes; de recouvrir cette écorce d'une feuille de lierre et d'une compresse, le tout assujetti par une bande. M. Parmentier, Code pharmaceutique, page 407, décrit cette application avec plus de précision et d'exactitude: « on choisit, dit ce savant, des tiges de la grosseur d'une plume à écrire, ayant l'écorce lisse; on en coupe un morceau d'environ six lignes de long; on le fait tremper dans de l'eau tiéde ou du vinaigre, pendant demi-heure, afin de ramollir l'écorce; on la fend avec un canif, on sépare le bois qui est dans l'intérieur et on le jette comme inutile: on appliqne la surface intérieure de l'écorce ainsi séparée, sur la partie où l'on veut produire le vésicatoire, après l'avoir frottée avec un peu de vinaigre: au bout de vingt-quatre heures elle a produit son effet.

« J'ai observé que les feuilles de lierre sont très-favorables à l'action du principe irritant contenu dans l'écorce de sain-bois: ces feuilles

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

parfaitement lisses, entretiennent l'humidité de l'écorce, en arrêtant la transpiration cutanée. J'ai rempli la même condition avec la toile-dieu, *sparadrap*, et elle a le double avantage de fixer l'écorce sur la partie et de l'empêcher de changer de place. »

L'écorce de sain-bois, ainsi appliquée, excite sur la partie, dans l'espace de quarante-huit heures au plus, un sentiment de chaleur et de douleur. L'épiderme est détruit, et la peau devenue rouge dans toute la surface qui a éprouvé son action; M. A. Le Roy ajoute: *sans phlictène, ni élévation; sans inflammation, ni engorgement visible.* Néanmoins ce médecin doit avoir obtenu quelquefois des effets au-delà de ceux qu'il décrit, puisque dans une note placée à la page 36, on lit: « Peut-être qu'en appliquant sur une circonférence aussi grande, qu'il est ordinaire de faire occuper aux vésicatoires, on obtiendroit des effets aussi prompts, sans danger pour la vessie. » Cette présomption a été vérifiée par des expériences multipliées, faites d'abord sur moi et ensuite sur des personnes chez lesquelles des vésicatoires étoient indiqués. Les essais ont été faits à plusieurs reprises, dans l'été et dans l'hiver, sur divers sujets et sur différentes parties du corps; et l'on a varié, ainsi qu'on

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

à le voir, la préparation de l'écorce, afin de déterminer la manière la plus avantageuse et la plus facile de l'appliquer.

1°. Ramollie par l'eau froide et par l'eau chaude, ensuite étendue sur de la toile-dieu en forme d'emplâtre ordinaire, en laissant une bonne marge tout-au-tour;

2°. Trempée pendant demi-heure dans le vinaigre et étendue de même sur de la toile-dieu;

3°. Après l'avoir ramollie par l'eau et par le vinaigre, je l'ai réduite en une sorte de pulpe, dans un mortier de marbre, et étendue sur de la toile-dieu;

4°. J'ai appliqué aussi l'écorce réduite en poudre et mise à l'état pâteux avec l'eau et avec le vinaigre;

5°. J'ai enfin recouvert des emplâtres de diachilum gommé avec cette poudre.

Ces essais ont été plusieurs fois réitérés sur mes bras, mes cuisses et mon ventre; chez les autres personnes l'application a été faite aux bras seulement; on a constamment obtenu un effet semblable à celui qu'auroient produit les vésicatoires ordinaires de cantharides. La vésicule dans toute l'étendue de la partie, en contact avec l'écorce de sain-bois, a souvent été formée après vingt-quatre heures d'appli-

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

cation, mais toujours au bout de trente-six heures ou quarante-huit au plus.

Je ne me suis pas borné à ces expériences: M. Bacqué, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu Saint-André, m'a mis à même de présenter de plus grands résultats que ceux que j'avois pu rechercher sur moi-même. Des emplâtres de sain-bois, de grandeur ordinaire, ont été appliqués aux jambes de différens malades; après vingt-quatre heures tous n'avoient pas opéré entièrement; mais dans l'espace de quarante-huit heures leur action n'a pas différé de celle que produisent les cantharides.

La lenteur des effets de l'écorce de sain-bois me paroît dépendre de plusieurs causes; d'abord de la séchéresse de peau; de sa dureté plus grande dans certaines parties du corps, chez certains sujets plus que chez d'autres; du gonflement incomplet de l'écorce; enfin de la fraîcheur de l'atmosphère. J'ai remarqué que son action est plus prompte sur le ventre qu'au bras; sur celui-ci plus qu'à la jambe; en été plus qu'en hiver. J'ai aussi observé que la surface extérieure de l'écorce, entièrement dépouillée de son épiderme, est plus active que sa surface intérieure.

Je conviens que l'espace de tems, qu'exigent les emplâtres de sain-bois pour former la vé-

ation parfaite, est un motif suffisant pour faire rejeter lorsqu'il s'agit d'obtenir avec omptitude un écoulement abondant de sésité, ou lorsqu'il faut, dans une maladie guë, favoriser une crise en produisant une rte irritation ; en pareilles circonstances les antharides mériteront toujours la préférence. Mais dans les cas, qui se présentent très-fréquemment, où le sujet est d'une extrême irritabilité, où les voies urinaires sont le siège de la maladie, ou lorsqu'elles sont simplement menacées, les emplâtres de sain-bois produiront, suivant toutes les apparences, l'effet d'un épispastique dont l'action sera purement locale. Je crois donc que l'emploi de l'écorce de sain-bois peut être infiniment plus étendu qu'il ne l'a été jusqu'ici, et que cette écorce pourra être un supplément aux cantharides, lorsque la récolte annuelle aura fourni peu de ces insectes.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Seconde Section. Peu de médecins se sont occupés d'une manière particulière de constater, par des expériences exactes et fidèles, les avantages que le sain-bois offre à l'art de guérir. Ce qui prouve aussi que les pharmaciens n'en ont pas fait l'objet de leur méditation, c'est que cette écorce n'a pas encore été traitée chimiquement, du moins, je n'ai rien pu trouver qui me l'ait indiqué.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Desirant découvrir si le sain-bois renferme un principe particulier auquel il doive sa vertu irritante, ou si plusieurs ou même tous les principes de cette écorce concourent à sa vertu; j'ai du isoler, autant que possible, tous ses principes constituans et en examiner la nature et les caractères, ce qui m'a entraîné, malgré moi, à faire son examen analytique.

1°. Distillée dans une cornue de grès, à feu nu, l'écorce de sain-bois a d'abord fourni une liqueur légèrement brune, qui bientôt a été plus colorée et troublée par de l'huile noirâtre, empireumatique, surnageant.

Le fluide aqueux, séparé de l'huile, est acide, âcre et piquant.

L'huile, qui a passé vers la fin de l'opération, étoit épaisse et ammoniacale: l'approche de l'acide muriatique a donné lieu à des vapeurs blanches; et la potasse y a produit un dégagement d'ammoniaque.

La partie charbonneuse, retirée de la cornue, n'a rien offert de particulier; elle a été incinérée: 4 onces d'écorce ont fourni 68 grains de cendre d'un gris blanc, qui n'ont présenté que les caractères des cendres des végétaux les plus ordinaires.

2°. Distillée avec de l'eau pure, l'écorce

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

e sain-bois a donné une liqueur claire, limide, d'une saveur fade, d'une odeur herbacée et très-vireuse.

Soumis à quelques réactifs, ce fluide distillé n'a paru contenir aucun corps sensible en dissolution.

3°. La décoction, qui s'est trouvée dans l'appareil distillatoire, a été coulée avec forte expression; on a fait bouillir le marc, à trois reprises, dans une quantité proportionnelle de nouvelle eau pure, afin d'enlever toutes les parties solubles; ayant eu soin, après chaque expression, de bien faire piler l'écorce pour renouveler et multiplier ses points de contact avec le menstrue.

Une livre d'écorce, ramenée au même point de siccité où elle étoit avant les quatre ébullitions, n'a plus pesé que 12 onces; elle avoit conservé beaucoup d'âcreté; et son effet a été bien marqué, appliquée sur la peau.

Les décoctions réunies présentoient un fluide jaune légèrement verdâtre, un peu muqueux, clair pendant qu'il étoit bouillant; devenant louche par réfroidissement; sa saveur est amère, et après un moment d'agitation dans la bouche, il laisse une impression âcre, comme poivrée, qui excite la salive.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Essayée par les réactifs, cette liqueur n'a présenté aucun phénomène dont j'aie pu tirer quelque induction utile; elle n'éprouve aucune altération de la part de la teinture de tournesol, de celle de noix de Galle, de l'oxalate d'ammoniaque, du muriate de Baryte, ni de la solution de savon.

Les alkalis caustiques ou carbonatés et les hydrosulfures éclaircissent cette liqueur troublée par le réfroidissement;

L'acide sulfurique la décolore sans la précipiter;

Le sulfate de cuivre et le verdet dissous la précipitent abondamment en vert;

Le sulfate de fer la fait passer au noir verdâtre et y détermine un précipité;

Le sulfate de zinc, l'émétique, le sublimé corrosif, le quinquina, etc., altèrent aussi cette décoction.

4°. Les décoctions d'une livre d'écorce ont été évaporées jusqu'en consistance de syrop clair; dans l'espace de douze heures, il s'est déposé un sédiment brun, comme féculent, qui, séparé par un linge, bien lavé et séché en consistance pilulaire, pesoit 1 once 2 gros. Une portion de ce dépôt a été exactement desséchée; il étoit d'un brun gris, insipide, insoluble dans l'eau, l'acool, l'éther et les

corps gras; enfin, il brûle à la manière de la fibre végétale divisée.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

5°. La liqueur claire décantée de dessus ce dépôt et l'eau réunie des lavages ont fourni, par une douce évaporation, 2 onces 6 gros d'extrait, de consistance molle, de couleur brune, sans odeur particulière, d'un goût amer, laissant, dans la bouche, une âcreté qui se fait sentir pendant plusieurs heures : appliqué sur la peau en forme d'emplâtre, cet extrait y produit une rougeur très-sensible.

6°. Une once de cet extrait a été lavée, à différentes reprises, avec de l'éther jusqu'à ce que celui-ci ne soit plus coloré. Ces lavages réunis, formoient un fluide jaune verdâtre. Son évaporation spontanée a laissé une matière jaune citrin-pâle, du poids de quarante-quatre grains, d'un goût légèrement salin, laissant dans la bouche une forte âcreté et de l'ardeur. Cette matière est soluble dans l'alcool, et sa teinture ne trouble pas l'eau. Appliquée sur la peau pendant vingt-quatre heures, elle a produit de la rougeur et de petites vésicules isolées.

Cette partie jaune n'est que peu ou point soluble dans les corps gras. L'alcool qui en étoit chargé, a été mêlé avec de l'huile et

Examen chimique de l'encre sèche de Sainte-Beuve.

abandonné. Pendant l'évaporation spontanée du fluide spiritueux, la matière jaune s'est déposée au fonds de la capsule; et l'huile est restée, sans autre altération, qu'une légère odeur alcoolique.

7°. L'extrait qui avoit été lavé avec l'éther, a été traité par l'alcool très-rectifié, qui est devenu de couleur brun-rouge, et qui, par évaporation modérée, a fourni quatre gros d'un extrait visqueux, dont le goût est extrêmement amer, sans âcreté, se conservant sans altération et se dissolvant totalement dans l'eau. Cet extrait soluble dans l'alcool et dans l'eau, appliqué sur la peau, pendant vingt-quatre heures, n'a produit aucune action sensible.

8°. Il restoit trois gros et demi de partie extractive, qui avoit résisté à l'action dissolvante de l'éther et de l'alcool, ainsi qu'à celle des corps gras; elle est d'un goût amer, comme salé, sans nulle âcreté et se dissolvant en entier dans l'eau; son application sur la peau n'a rien produit.

9° Une once d'extrait aqueux (5) a été délayée dans deux onces d'eau, et mêlée avec deux onces d'huile d'olives. J'ai évaporé la partie aqueuse à une chaleur modérée, en remuant continuellement dans un poëlon d'argent.

gent. Parvenu à la consistance où il étoit avant l'opération, l'extrait s'est facilement séparé et l'huile a été décantée. Celle-ci avoit acquis un peu de consistance; elle étoit devenue verdâtre et laissoit dans la bouche un picotement âcre, quoique moindre, que celui de la matière jaune (6), tandis que l'extrait séparé de l'huile avoit beaucoup perdu cette propriété.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

10°. Par sa macération, pendant plusieurs jours, sur l'écorce de sain-bois coupée en petits morceaux, l'acide acétique foible (vinaigre distillé) s'est coloré en jaune-verdâtre; dans une seconde macération, le nouveau fluide s'est coloré de même, mais moins et plus lentement : j'ai enlevé par cet intermède toute la partie âcre et irritante de l'écorce.

Les fluides réunis et évaporés ont donné un extrait qui attire un peu l'humidité de l'air et dont le goût est très âcre et brûlant; il produit sur la peau de petites vésicules; l'écorce traitée par l'acide acétique n'a plus d'action sur la peau, ni sur les parois de la bouche.

11°. Une once d'écorce sèche, coupée mince et bien pilée, a été mise dans un flacon avec huit onces d'alcool; peu-à-peu le fluide s'est coloré en jaune. J'ai passé avec expression après quarante huit heures de macération, et j'ai remis une pareille quantité d'alcool sur le

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

marc; au bout de quatre jours, j'ai encore séparé le liquide en exprimant, et j'ai versé sur l'écorce, afin de l'épuiser, quatre livres d'alcool qui, dans l'espace de huit jours, n'a pris qu'une teinte légèrement ambrée.

L'évaporation de tout l'alcool employé m'a fourni deux gros et quelques grains d'un extrait transparent, de couleur jaune-brunâtre en petites couches; son goût est amer; il laisse dans la bouche une âcreté très-forte qui dure plusieurs heures, et il forme des vésicules sur la peau.

L'écorce desséchée a pesé 5 gros 48 gr.; elle ne produisoit que peu d'inflammation sur la peau.

12°. Une once d'écorce disposée comme pour l'expérience précédente a été introduite dans un flacon avec huit onces d'éther: sur-le-champ le fluide a pris une couleur verte-jaunâtre. Après 48 heures j'ai promptement passé avec expression, et pareille quantité d'éther a été employée pour une nouvelle teinture. Au bout de quatre jours, j'ai séparé le second fluide, et j'ai traité le marc avec deux livres d'éther; celui-ci s'est encore coloré légèrement.

Ces teintures n'ont laissé après leur vaporisation que cinquante et quelques grains d'une

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

substance jaune verdâtre. Celle-ci imprime dans la bouche une chaleur et une âcreté extrêmes qui durent jusqu'au lendemain. Cette matière est tenace, un peu visqueuse, devient cassante à l'air, se ramollit sur un papier placé au-dessus d'un charbon ardent. L'alcool la dissout en partie et forme une teinture jaune qui rend l'eau laiteuse, à la manière des teintures résineuses peu chargées. Cette matière jaune-verdâtre produit par son application sur la peau, en moins de tems que toute autre partie du garou, de la rougeur et des ampoules.

L'écorce épuisée par l'éther ne pesoit plus que sept gros, après l'avoir laissée sécher; appliquée en emplâtres elle n'avoit plus d'action.

L'alcool versé sur cette écorce après l'éther, prend une belle couleur jaune sans teinte verte. Ce fluide fournit un extrait transparent de même couleur, d'un goût légèrement sucré, laissant dans la bouche une petite âcreté qui se prolonge peu d'heures; il s'humecte à l'air, l'eau le dissout en partie, et cette solution évaporée donne un extrait douceâtre sans aucune âcreté. La portion non-soluble dans l'eau est au contraire très-âcre et de couleur jaune-verdâtre.

13°. L'écorce de sain-bois sèche et concassée,

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

ayant été macérée à chaud dans l'huile, la graisse et la cire, même pendant long-tems, ces substances ne sont point devenues âcres; c'est-à-dire, qu'elles n'ont jamais dissout à un point sensible la matière irritante contenue dans cette écorce. Il est peu de pharmaciens qui n'aient observé ce fait, d'où il semble qu'on ait tiré cette conséquence : *que l'écorce de sain-bois ne peut seule faire la base d'une pommade qui détermine et entretienne la suppuration;* et on a été porté à croire que la pommade qui jouissoit de cette propriété, la devoit au principe âcre de quelque substance autre que l'écorce de sain-bois : je prouverai par des faits que ces deux opinions n'étoient pas fondées.

14°. L'écorce qui avoit séjourné, pendant vingt-quatre heures à chaud dans les corps gras, a été débarrassée, autant que possible, de la partie qui l'imbiboit. Je l'ai soumise à l'action de l'eau, de l'éther et de l'alcool; elle a fourni les produits obtenus dans les expériences (3) (4) (5) (6) (7) (8); ce qui est une nouvelle preuve que l'action des corps gras est véritablement nulle sur l'écorce sèche de sain-bois, quelque divisée que celle-ci soit.

15°. De ce qui est rapporté dans cette seconde section, il résulte : que l'écorce de

sain bois contient un principe vireux, qui se développe en la traitant par distillation ou par décoction (2).

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Qu'après les décoctions réitérées, l'écorce conserve un goût âcre, et que son effet sur la peau est encore marqué (3).

Que la décoction de sain-bois contient, outre le principe extractif, une partie colorante jaune et un peu de matière de nature résineuse qui la rend louche lorsqu'elle se refroidit (3).

Qu'on retire de la décoction évaporée, en consistance de sirop clair, une matière insipide et de nature ligneuse (4).

Que cette décoction plus évaporée donne un extrait amer, sensiblement âcre et irritant (5).

Que l'éther sépare de cet extrait une matière jaune, qui produit dans la bouche une sensation d'âcreté et d'ardeur, et qui forme des petites vésicules sur la peau (6).

Que la portion d'extrait lavée par l'éther n'est plus ni âcre ni caustique (7) (8).

Que l'extrait aqueux rend l'huile d'olives verdâtre, lui donne un peu de consistance et de l'âcreté (9).

Que le vinaigre distillé dissout le principe âcre, et qu'après son action l'écorce de sain-bois n'est plus âcre (10).

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Que l'*alcool* enlève à l'écorce de sain-bois une matière jaune, accompagnée de parties extractives, d'un goût amer, qui laisse dans la bouche une âcreté très-forte ; mais que l'écorce épuisée par ce menstrue n'est pas tout-à-fait sans action sur la peau (11).

Que l'éther est coloré en jaune-verdâtre par cette écorce ; qu'il fournit une matière de même couleur, très-âcre et très-irritante, dont l'alcool sépare une partie sucrée très-peu âcre ; enfin, que la matière que l'éther dissout, est d'autant plus irritante et caustique, qu'elle se rapproche de la couleur verte parfaite (12).

Que l'huile, la graisse et la cire n'enlèvent à l'écorce sèche de sain-bois, aucune partie du principe irritant qu'elle contient (13).

16°. Comparant, ensuite, la quantité de partie âcre que l'éther a séparée d'une once d'extrait, qui représentoit environ 6 onces d'écorce, avec la quantité qu'il enlève à l'écorce sèche, on voit que les rapports ne sont pas même comme 1 : 6. Cette grande disproportion dans les résultats comparés et le goût irritant que conserve l'écorce, malgré les décoctions réitérées, me firent soupçonner que l'écorce que j'avois épuisée par les décoctions, devoit encore contenir beaucoup de principe âcre.

176. Pour vérifier ce fait, je versai de l'éther sur de l'écorce de sain-bois qui avoit subi sept à huit décoctions, j'obtins, au même instant, une teinture d'un vert très-beau. L'éther évaporé laissa une matière aussi verte qu'elle le paroissoit en teinture; son goût est si âcre et si insupportable qu'on n'en peut garder dans la bouche une quantité égalant en grosseur la tête d'une épingle, sans éprouver sur tout le palais et sur la langue, l'effet d'une cautérisation superficielle.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Cette matière verte me paroît être le véritable et seul principe irritant de l'écorce de sain-bois, à laquelle les décoctions, l'extrait et la partie jaune doivent leur goût âcre; elle se liquéfie par l'effet d'une douce chaleur, et, mise sur les charbons, elle répand une fumée épaisse; elle est en partie soluble dans l'alcool, et cette teinture rend l'eau louche; elle se dissout totalement dans les corps gras, plus facilement à chaud qu'à froid, et elle les colore en vert; alors ils jouissent de la propriété de produire de la rougeur et des boutons, quand on les emploie en frictions. L'éther, chargé de cette matière verte, ne trouble pas l'eau avec laquelle on le bat, et ne lui communique point sa couleur; cet éther se mêle avec l'huile, et en s'évaporant il la laisse colorée.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

13° J'ai aussi traité à chaud une partie d'écorce épuisée par les décoctions, avec deux parties d'huile d'olives, à laquelle j'ai ajouté un peu d'eau pour ne pas l'altérer : cette huile a pris une teinte verte (*a*), a acquis un peu de consistance et un goût sensiblement âcre. Une nouvelle portion d'huile, en macérant sur le marc, après la séparation de la première, s'est encore colorée; dans une troisième macération, l'huile n'a pas pris de teinte verte, et néanmoins, l'éther versé sur cette écorce, ainsi épuisée par l'eau et par l'huile, a pris une couleur jaune verdâtre : par son évaporation, il a fourni une matière plus jaune que verte : ce qui indique que l'huile avoit agi particulièrement sur le principe vert.

Troisième Section. En considérant que l'écorce de sain-bois renferme une matière verte particulière, à laquelle on doit rapporter les effets qu'elle produit; que cette matière est très-soluble dans les corps gras, lorsqu'elle est libre ou qu'elle n'est point défendue par les autres principes : j'ai pu déterminer les conditions nécessaires pour charger l'huile de cette matière âcre, irritante, et

(*a*) Afin qu'on n'attribue pas cette couleur verte au vaisseau dans lequel l'opération a été faite, j'observe que je me suis servi d'un vase d'argent.

procéder ensuite, d'une manière méthodique, à la préparation de la pommade de sain-bois. En effet, l'huile enlève à l'extrait aqueux de sain-bois, sa partie âcre (9); elle l'enlève aussi à l'écorce épuisée par les décoctions (18); mais elle ne l'enlève point à l'écorce sèche, si divisée qu'elle soit (13): il s'agit donc de mettre l'écorce de sain-bois dans un état tel que l'huile puisse la pénétrer facilement et s'emparer de sa matière âcre. En partant de ce principe et guidé par l'expérience, je me suis arrêté au procédé suivant :

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

Huile de sain-bois.

Prenez écorce sèche de sain-bois, . . 5 liv.

Coupez avec le hachoir, et concassez par portions dans un mortier de marbre, en y répandant un peu d'eau pour ne pas être incommodé par les parties divisées qui s'élèvent : mettez cette écorce dans une bassine et ajoutez-y trois à quatre livres d'eau de fontaine; placez la bassine sur un feu doux pour faire macérer l'écorce pendant une heure : pilez-la de nouveau; l'ayant remise dans la bassine, versez-y dessus :

Huile d'olives fine, ... 10 livres,

Continuez à tenir le vase sur le feu, en portant la chaleur jusqu'à faire bouillonner le fluide aqueux; agitez souvent, pendant

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois.

environ douze heures au moins, et quand la plus grande partie de l'eau est volatilisée, passez à la presse avec forte expression : après quelques heures de repos, séparez les *fèces*.

L'huile ainsi préparée est verte, assez claire ; elle se recouvre d'une légère pellicule de matière résineuse, que je crois inutile de faire entrer dans la pommade. Cette huile bien faite a contracté et conserve l'odeur vireuse qui se développe de l'écorce de sain-bois traitée à chaud par l'eau, et que je suis assez disposé à regarder comme un des principes qui concourent aux effets doux et soutenus, que produit la pommade de sain-bois, faite d'après ces proportions.

Pommade de sain-bois.

Prenez huile de sain-bois ci-dessus, 8 liv.
Cire blanche 3

Nota. Dans l'hiver je supprime 8 onces de cire.

Faites fondre à une douce chaleur, passez s'il est nécessaire, et remuez sans discontinuer, dans le même vase, qu'on doit laisser refroidir lentement, pour obtenir une pommade bien unie, sans avoir besoin de la battre ; elle est d'un blanc-jaune verdâtre et d'une odeur qui participe du principe vireux.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

SEPTEMBRE 1808.

JOURS	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	MAXIM.	MINIM.	A MID.	MAXIMUM.	MINIMUM.	MIDI.
1	+ 17,7 s.	— — — —	+ 16,0	28,0,60 s.	27,11,90 m.	27,11,50
2	+ 15,6 s.	+ 11,0 ma	+ 14,9	28,0,66 mi.	28,0,25 s.	28,0,66
3	+ 16,3 mi.	+ 12,1 s.	+ 10,3	28,0,55 s.	28,0,10 s.	28,0,28
4	+ 16,6 s.	+ 10,5 s.	+ 13,6	28,0,18 ma.	27,11,80 s.	28,0,00
5	+ 18,6 mi.	+ 9,0 ma.	+ 18,6	27,11,55 ma	27,10,50 s.	27,11,25
6	+ 16,9 s.	+ 13,9 s.	+ 15,9	27,11,40 ma.	27,11,75 mi.	27,11,40
7	+ 16,2 mi.	— — — —	+ 16,2	28,0,40 mi.	27,11,60 s.	28,0,40
8	+ 18,2 mi.	+ 9,2 s.	+ 18,2	27,10,50 ma.	27,8,53 s.	27,9,40
9	+ 10,7 s.	+ 9,2 s.	+ 16,1	27,7,50 ma.	27,6,76 s.	27,7,00
10	+ 14,7 s.	+ 9,5 s.	+ 14,7	27,7,68 s.	27,6,65 ma.	27,6,93
11	+ 15,6 s.	+ 9,3 ma.	+ 14,7	27,10,93 s.	27,8,15 ma.	27,9,00
12	+ 15,6 mi.	+ 10,0 s.	+ 15,6	27,8,27 ma.	27,10,25 s.	27,10,25
13	+ 15,2 mi.	+ 10,6 s.	+ 15,2	27,10,00 ma	27,9,43 s.	27,10,00
14	+ 14,8 s.	+ 10,1 ma	+ 14,9	27,10,76 s.	27,9,53 ma.	27,10,05
15	+ 16,7 s.	+ 10,6 ma	+ 15,9	28,1,51 s.	27,11,90 m.	28,0,10
16	+ 14,9 s.	+ 6,0 ma.	+ 13,0	28,2,25 s.	28,1,60 ma.	28,2,12
17	+ 13,9 s.	+ 8,3 ma.	+ 13,0	28,1,80 ma.	28,0,62 s.	28,1,13
18	+ 16,6 mi.	+ 9,0 ma.	+ 16,6	27,11,60 ma.	27,11,07 s.	27,11,55
19	+ 17,0 s.	+ 9,3 s.	+ 17,0	28,2,38 s.	27,11,12 m.	28,0,03
20	+ 15,3 s.	+ 7,4 ma.	+ 15,0	28,4,50 mi.	28,3,45 ma.	28,4,50
21	+ 15,3 s.	+ 7,0 ma.	+ 15,0	28,4,30 ma.	28,3,00 s.	28,4,10
22	+ 15,6 s.	+ 7,6 ma.	+ 14,6	28,2,03 ma.	27,10,75 s.	28,1,07
23	+ 14,2 mi.	+ 8,3 ma.	+ 14,2	27,6,60 ma.	27,8,19 s.	27,6,25
24	+ 13,6 mi.	+ 6,5 ma.	+ 13,6	27,11,85 s.	27,9,75 ma.	27,10,80
25	+ 12,6 s.	+ 4,2 ma.	+ 11,1	28,1,27 s.	28,0,75 ma.	28,1,10
26	+ 13,9 s.	+ 6,2 ma.	+ 11,9	28,0,85 ma.	27,11,27 s.	28,0,00
27	+ 13,3 mi.	+ 6,8 ma.	+ 13,3	27,10,55 ma	27,10,06 mi.	27,10,06
28	+ 8,2 mi.	+ 3,3 ma.	+ 8,2	27,9,33 ma.	27,6,53 s.	27,9,03
29	+ 5,6 mi.	+ 3,2 ma.	+ 5,0	27,0,65 s.	27,2,00 ma.	27,3,00
30	+ 9,2 s.	+ 3,7 ma.	+ 8,7	27,7,15 s.	27,0,75 ma.	27,7,15

RECAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,4,50	le 20
Moindre élévation du mercure.	27,2,00	le 29
Élévation moyenne.	27,9,25	
Plus grand degré de chaleur.	+ 18,6	le 5.
Moindre degré de chaleur.	— 3,2	le 28.
Chaleur moyenne.	+ 10,9	

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. BOUVARD ast
nome, membre de l'Institut national.

Jours	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE
1	82,0	S.O. fort.	Couvert par inter., couv., pluie fine, cou
2	85,0	S.	Très couv., pl. par interv., quelques éclai
3	69,0	O.	A demi-couv., quelques écl., pl. par inter
4	— —	O.	A demi-couv., pluie par interv., très-nua
5	87,0	S. O.	Couvert, couvert, couvert par intervalle
6	80,0	O.	Quelques éclairs, à demi-couvert, couver
7	86,0	S. O.	Couvert, couvert, couvert.
8	,0	S.	Couvert, couvert, très-nuageux.
9	80,0	S. S. O. f.	Très-nuag., quelques écl., couv. pari.,
10	89,0	idem.	Pl. par interv., tonnerre, ciel voilé et nua
11	83,0	S. fort.	Couv. par interv., très-nuag., quelques é
12	83,0	S.	Pl. par interv., tems pluvieux, pl. abon
13	,0	S.	Couvert, pluie abondante, tonnerre, cou
14	88,0	N. O.	Couvert, très-nuageux, couvert.
15	93,0	N.	Couvert, couvert, nuageux.
16	90,0	N.	Superbe, superbe, nuageux.
17	84,0	N. E.	Ciel voilé, couvert par intervalles, couver
18	93,0	S. E.	Beaucoup d'écl., couv., pl., couv. par in
19	97,0	calme.	Pl., tonn. la nuit, beau par interv., sans
20	88,0	calme.	Légèr. couv., très-nuag. et trouble, beau
21	80,0	N E. foib.	Beau c., brouill. épais, très-nuag., superb
22	83,0	calme.	Ciel voilé, à demi-couvert, très-nuageux
23	87,0	calme.	Couv., très-couv., pl., pluie continuel
24	86,0	N.	Couv., nuag., à demi-couv., nuag. éclai
25	79,0	N.	Beau tems, très-nuageux, superbe.
26	79,0	N. E.	Superbe, sans nuages, superbe.
27	88,0	N.	Très-nuag., couv., pl., pluie continuel
28	82,0	O variab.	A demi-couvert, couvert, pluie, très-cou
29	92,0	E. et N.	Pluie abondante, pl. continuelle, couve
30	86,0	N. foible.	Très-couv., très-nuag. et trouble, couve

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	7	Le vent a s. du N.	6
de couvert	23	N E.	3
de pluie.	14	E.	1
de vent.	28	S-E.	1
de gelée.	0	S.	7
de tonnerre.	2	S-O.	4
de brouill. ou vapeurs.	1	O.	0
de grêle.	0	N-O.	1

Thermomètre des caves, le 1er. 9,650; le 16 9,650 de Réau
Eau de pluie tombée dans le c. du mois om,0558 — 2 p. o lig.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Traité du rhumatisme, sous la modification qu'il reçoit de l'atmosphère et des circonstances locales de la ville de Lyon. Précédé d'un discours sur la nécessité de l'étude la plus approfondie des signes; par M. RODAMEL, *D. M. M., médecin aux hôpitaux de Lyon* (1).

Du rhumatisme.

Le rhumatisme, comme la plupart des classes générales de maladies, existe tantôt à l'état aigu et tantôt à l'état chronique; et dans le rhumatisme comme dans les autres maladies c'est presque toujours l'état chronique qui se présente le plus communément : c'est aussi celui qui offre le plus de difficultés, tant pour le diagnostic que pour le traitement.

Il faut convenir, sans doute, que depuis quelque tems on fait peut-être jouer aux affections rhumatismales un rôle trop étendu, et qu'on leur accorde dans les maladies en général une influence autre que celle que la nature leur a départie. Mais il faut convenir d'un autre côté que l'ensemble des symptômes, auquel on a l'habitude de donner le nom de rhumatisme, se présente si communément à la pratique, soit comme maladie principale, soit comme cause de maladie, soit enfin comme complication, qu'il n'est pas étonnant que le

(1) Vol. in-8°. Lyon, 1808. Chez Reymann et compagnie, rue St.-Dominique, n°. 63; et à Paris, chez Brunot-Labbe, quai des Augustins, et chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques. Prix, 3 fr. 50 cent. et 4 fr. 50 cent. par la poste.

Du rhumatisme.

praticien soit toujours en garde contre les funestes effets de ce genre de lésion.

Dans les premières époques de son invasion, le rhumatisme se porte tantôt aux extrémités supérieures, tantôt aux extrémités inférieures, et tantôt enfin au tronc, mais en se bornant le plus ordinairement aux parties extérieures et sans intéresser les viscères. Jusques-là l'accident le plus grave consiste dans la douleur et dans la difficulté des mouvemens; mais qu'à la longue qu'il produit sur ces parties l'émaciation, l'ankylose, les paralysies partielles et autres maladies qui n'en sont que trop souvent la suite.

Mais les accidens graves du rhumatisme ne sont pas toujours aussi lents à se préparer, et quelquefois ils sont si rapides que le praticien a à peine le tems d'en suivre la marche, d'en reconnoître la cause et d'en arrêter les effets. Très-souvent aussi il arrive que l'irritation rhumatismale, fixée sur la poitrine, y détermine d'abord la toux, puis une fièvre, et enfin les crachats purulens et tous les caractères de la phthisie au troisième degré. Dans d'autres circonstances, cette même irritation rhumatismale, fixée sur le péricarde ou sur la plèvre, donne naissance à l'hydrothorax ou à l'hydropisie du péricarde. Portée sur le système nerveux de la face, cette même irritation produit la nevralgie faciale ou tic douloureux, maladie toujours très-grave, mais qui l'est beaucoup moins lorsqu'elle dépend de cette cause. Enfin il n'est presque point de maladie à laquelle l'affection rhumatismale ne puisse servir de cause matérielle.

C'est à bien étudier ces nombreuses variétés du rhumatisme, c'est à marquer d'une manière bien tranchée

les caractères sous lesquels elles s'annoncent, qu'est consacré l'ouvrage de M. Rodamel. Examinons-le en détail.

Du rhumatisme.

Dans un discours préliminaire, il fait sentir la nécessité absolue d'une connoissance préliminaire des signes, étude indispensable pour la pratique et qui constitue à-la-fois l'honneur de l'art et le garant du médecin, qui sait pronostiquer d'une manière à-peu-près certaine sur l'issue heureuse ou malheureuse des maladies. Dans ce discours, M. Rodamel ne s'est pas borné à de simples généralités sur la séméiotique, il est encore entré dans quelques détails relativement à la valeur spéciale des principaux signes.

A la suite de ce discours préliminaire on trouve un aperçu sur la topographie de la ville de Lyon. Cet aperçu étoit d'autant plus nécessaire dans l'ouvrage, que celui-ci est principalement consacré à établir cette proposition, savoir: que l'atmosphère de Lyon contient un principe générateur des affections rhumatismales et catarrhales si actif, et que ces deux classes de maladies y sont si fréquentes, qu'on ne doit point hésiter à les regarder comme endémiques.

On pourroit peut-être reprocher à M. Rodamel d'avoir poussé trop loin le sens de cette proposition. Cela est si vrai, qu'il va jusques à appeler *rhumatisme lyonais* la maladie qu'il a décrite: et cependant dans ce prétendu rhumatisme lyonais on ne trouve rien de particulier, rien qui ne soit rigoureusement applicable à ce qu'on observe, sur cette maladie, dans les pays froids et humides, ou chauds et humides, dans les réunions d'hommes entassés; rien enfin que l'on n'observe chaque jour dans la capitale.

Du rhumatisme.

Enfin, pour faire tout de suite la part de la critique dans cet ouvrage, nous reprocherons également à M. Rodamel de s'être borné à la description des modifications que lui a offertes le rhumatisme, et d'avoir passé sous silence les diverses méthodes de traitement applicables à ces mêmes modifications. Je l'ai déjà dit plusieurs fois, contre l'opinion que l'on cherche à faire prévaloir aujourd'hui, la médecine ne peut pas être traitée comme l'histoire naturelle ; et il ne suffit pas en pathologie, comme en botanique, en zoologie, etc., d'avoir donné les descriptions des genres, des espèces et des variétés, il faut encore que le médecin s'occupe du traitement : après avoir reconnu les maladies, il lui reste à les guérir : ce qui n'est ni la moins importante, ni la plus foible partie de ses fonctions. Il est vrai que ce n'est point par oubli que M. Rodamel n'a pas parlé du traitement des affections rhumatismales, il l'a fait à dessein et sans doute pour s'en occuper dans un autre moment ; dans ce cas nous l'engageons à publier bientôt ses vues sur cet objet, elles formeront naturellement la seconde partie de son traité du rhumatisme chronique.

A part ces imperfections ou ces lacunes, l'ouvrage de M. Rodamel, est un tableau aussi exact que concis des affections rhumatismales et des principales formes que ces affections revêtissent ; tableau qui n'avoit pas encore été même esquissé sous ce point de vue, et qui est le résultat de longues méditations et d'une pratique aussi savante qu'éclairée.

L'auteur donne d'abord l'histoire générale des affections rhumatismales chroniques ; et cette histoire générale est déjà le tableau, en raccourci, des phénomènes

et de la marche de ces affections considérées en
l. . . . . .

Rodamel passe ensuite à l'examen des diverses
que revêt le rhumatisme chronique. Déjà on
e, comme cause générale de maladie, il n'est
de partie sur laquelle il ne puisse se fixer, et
nséquent, point de maladie que le rhumatisme
nle; mais M. Rodamel a insisté plus qu'on ne
fait avant lui, sur l'histoire de ces affections,
cherché à les signaler autant dans des descriptions
ées, que dans des récits de cas particuliers.
uteur a d'abord reconnu les grandes analogies qui
nt entre les douleurs rhumatismales et les dou-
nerveuses, et il s'est attaché à distinguer ces deux
de douleurs; voici, suivant M. Rodamel, les
ipaux traits de leurs différences. La douleur rhu-
matale est essentiellement obtuse et ne devient
ou lancinante que dans certaines attitudes et dans
ertains mouvemens que l'on fait exécuter à la
r souffrante. La douleur nerveuse diffère en ce
e est ordinairement vive, déchirante, quelquefois
des tiraillemens successifs, souvent avec frémis-
n, agitations et mouvemens involontaires de la
, qui dégénèrent enfin en habitude vicieuse. La
ur nerveuse, quelque soit son type, est ordinai-
nt stable dans son siége et se manifeste également
toutes les saisons; le rhumatisme, au contraire,
que, se transporte facilement d'une partie sur
utre, et sévit de préférence dans l'automne et dans
temps. Enfin, la douleur nerveuse affoiblit les
digestives, trouble les sécrétions et provoque
uefois le marasme; tandis que le rhumatisme

Du rhumatisme.

n'altère aucune fonction, et que dans ses plus fortes attaques, les malades présentent, d'ailleurs, toutes les apparences de la santé.

L'auteur reconnoît, néanmoins, que le rhumatisme peut être la cause déterminante de la douleur nerveuse locale ; de la même manière que ces deux douleurs, la nerveuse et la rhumatismale, peuvent se continuer, se compliquer réciproquement, et donner lieu, alors, à une douleur, en quelque sorte, mixte.

M. Rodumel parle d'abord des affections rhumatismales fixées sur différentes parties de la face, et donnant lieu soit au tic douloureux de la face, soit au spasme de la mâchoire inférieure, deux genres d'affections, qui ont été décrits également sous le nom de trismus, et qui méritent cependant d'être distingués sous plusieurs points de vue.

Sans doute dans l'un et l'autre cas c'est toujours une lésion du système nerveux de la face, et par conséquent une névralgie faciale ; mais cette névralgie a des caractères différens, suivant qu'elle est fixée, ou sur la mâchoire inférieure, ou sur la mâchoire supérieure et ses parties dépendantes. Ces deux lésions, qui reconnoissent dans quelques cas les mêmes causes, présentent aussi quelques différences importantes à noter sous ce point de vue.

Pour leur donner un nom qui nous aide à les distinguer, j'appellerai l'une trismus de la face ou névralgie faciale, et l'autre trismus de la mâchoire ou névralgie maxillaire.

La névralgie faciale est presque toujours chronique, et sa marche, quoiqu'irrégulière, offre des accès plus ou moins éloignés ; elle a son siége dans les gouttières

le nerf facial, dans le nerf orbitaire inférieur, surtout dans celles de ses branches qui se distribuent au nez et à la lèvre supérieure, dans le nerf palatin, et enfin dans le rameau frontal.

Du rhumatisme.

Au contraire, la névralgie maxillaire est presque toujours aiguë, et ses accès, lorsqu'elle en a, sont toujours plus ou moins rapprochés; elle a son siége dans les nerfs, qui se distribuent aux muscles qui font la mâchoire inférieure contre la supérieure.

La névralgie faciale n'a lieu que d'une manière, c'est-à-dire, par des mouvemens convulsifs des muscles de la face, tandis que dans la névralgie maxillaire, tantôt il y a serrement des mâchoires, tantôt serrement et tantôt mouvemens convulsifs.

La névralgie maxillaire est une maladie idiopathique, assez commune aux enfans, surtout dans les îles, tandis que la névralgie faciale n'a rien de semblable.

La névralgie maxillaire est, le plus souvent, dans l'âge adulte, symptomatique d'une blessure, du tétanos, etc., ce qui n'arrive que très-rarement pour la névralgie faciale.

En voilà assez pour faire sentir la nécessité et surtout la possibilité de distinguer ces deux genres de lésions, et pour prouver que leurs caractères distinctifs n'ont pas été assez exactement tracés, même par Dutrochet.

M. Rodamel a également vu l'affection rhumatismale fixée sur les gencives et simulant le scorbut; portée sur les mâchoires, elle détermine fréquemment la carie des dents, de la même manière que la carie des dents appelle sur les mâchoires l'affection rhumatismale fixée sur une autre partie.

Du rhumatisme.

Il est cependant bien important de reconnoître les circonstances dans lesquelles les douleurs des dents dépendent d'une affection rhumatismale ou d'une cause indépendante de cette affection; car on sent bien que, dans le premier cas, les essences dentrifices ou odontalgiques et surtout l'extraction des dents deviendroient inutiles ou même dangereuses.

Voici les signes généraux que l'auteur a donnés pour établir cette distinction :

« Les signes qui distinguent la douleur produite par la carie de celle du rhumatisme siégeant sur les mâchoires et les dents, sont multipliés et positifs. La douleur du rhumatisme n'a pas plus de fixité dans cette partie que dans l'ensemble des extrémités et du tronc; tantôt elle longe et occupe l'un ou l'autre côté des mâchoires; tantôt elle se concentre dans un point qu'elle abandonne pour se concentrer dans un autre, et revenir au premier, ou siéger sur un troisième : elle est en général instantanément aggravée par la pression du toucher promené à l'extérieur; elle est de même plus ou moins exaspérée, et pour un tems plus ou moins long, par les spiritueux : lorsqu'elle sévit seule, elle n'est jamais accompagnée de rougeur ni de gonflement, si ce n'est quelquefois aux gencives : enfin, son apparition est toujours subite, et sans intervalle avec sa cessation dans la partie des extrémités ou du tronc qu'elle grévoit : la carie au contraire produit une douleur fixe dans la dent altérée; cette douleur opère pour l'ordinaire une fluxion sur les gencives et sur la joue, elle s'aigrit ou se réveille sous le choc d'un fer, qui, après avoir touché plusieurs dents saines, frappe celle qui est

effet que produit aussi le contact de l'air, on
ssons froides après des alimens chauds. Enfin,
ur de la carie s'annonce presque toujours par
ble sensation distinctement graduée jusqu'au
le progression vulgairement dénommé rage de
et lorsqu'elle reçoit le concours de celle du
isme, alors l'état fluxionnaire ne tarde pas à
, si on ne se hâte d'éloigner celle-ci des mâ-
, en la rappelant à son siége primitif; mais si
on est déjà prononcée, la douleur, loin de s'a-
, comme cela a lieu lorsqu'elle ne provient
la carie, la douleur augmente, prend le carac-
icinant, et lorque la fluxion cesse, la douleur
ismatile lui survit. »

Du rhumatisme.

yon, dit M. Rodamel, le rhumatisme fixé sur
x devient une des causes les plus fréquentes
cataracte. La cataracte produite par le rhuma-
eut même être considérée comme formant une
particulière en ce qu'elle offre toujours une cou-
unâtre, qui l'a fait dénommer cataracte noire;
e que, pour l'ordinaire, son extraction est in-
use, le rhumatisme frappant à la-fois toutes les
anes de l'œil et leur imprimant un état para-
.

s n'irons pas plus loin sur l'historique des for-
altipliées qu'affecte le rhumatisme. M. Rodamel
vé qu'il n'est point d'organe, point de viscère
uel il ne puisse se porter de plusieurs manières.
l se porte encore plus souvent sur les diverses
de la périphérie du corps; et alors son siége le
dinaire paroît être dans la peau et les tissus
o iques et ligamenteux; rarement il attaque la

Du rhumatisme.

fibre musculaire lorsqu'il est à son premier degré. M. Rodamel l'a vu fréquemment occuper le cuir chevelu, et l'aponévrose des occipitaux froncer chez les nouvelles accouchées.

» Les douleurs rhumatismales qui paroissent après les couches, chez les femmes qui les ont déjà éprouvées, ou qui les éprouvent pour la première fois, soit à la tête, ou dans d'autres parties du corps, en imposent aux accouchées, qui ne les considèrent que comme étant l'effet des métastases laiteuses, qu'elles appellent lait répandu. L'idée que le lait se répand avec la plus grande facilité dans la circulation des fluides, est si accréditée dans cette ville, que la plus légère douleur qui survient, n'importe la cause qui l'a produite, et le laps de tems qui s'est écoulé après les couches, est rapportée au lait répandu. En vain s'efforce-t-on de démontrer que le lait s'est dissipé par les émonctoires naturels, et que la douleur qui se fait sentir est toute autre que celle que produit la métastase laiteuse; tout est inutile, le préjugé l'emporte, et de là sont mis en usage, sous le titre d'anti-laiteux, les purgatifs de toute espèce, que la cupidité conseille sous le voile séduisant du secret : cet abus, que l'on peut dire être porté à son plus haut degré, donne lieu aux plus funestes résultats. J'ai vu un très-grand nombre de femmes qui avoient détruit complettement leurs forces digestives, et s'étoient plongées dans des affections nerveuses très-rebelles, par l'usage immodéré qu'elles avoient fait de ces prétendus spécifiques. »

F. J. D.

logia medica, seu dissertatio methodica de ... quarum ... tum ... ut ... cui ... nonnulli PR. PARIS-EL, etc. (1).

Pyrotologia.

a bien long-tems que la médecine française n'a en latin aucun ouvrage élémentaire de longue ; on pourroit presque assurer que celui-ci est ier, du moins, depuis la révolution, et sous ort, il mérite, plus qu'un autre, de fixer l'at- des médecins. On ne sauroit trop, en effet, ger les louables efforts des hommes qui, n'ayant cessé de cultiver la bonne latinité, cherchent à à la faire renaître et à en propager le goût; on ne sauroit trop encourager ceux qui, s'adressant nes gens, attaquent ainsi le mal dans sa racine chent à le détruire jusques dans sa source. Il a encore bien loin de nous le tems où les Fa- le médecine étoient celles qui écrivoient et qui ut le mieux le latin, (il est vrai qu'à cette , la Faculté des belles-lettres n'existoit point) ; aut espérer que, d'après le nouvel ordre de on ne tardera point à voir renaître cette époque ité de la médecine.

particulièrement en multipliant les ouvrages e de celui-ci, que les médecins parviendront les heureux changemens après lesquels tous les ns vraiment attachés à la science, *medici vere* soupirent depuis long-tems; c'est sur-tout en

(1) Voyez l'annonce Bibliographique de l'ouvrage, XII, p. 220.

Pyrotologia.

les répandant, en en propageant le goût, que l'on atteindra ce but dans le plus court espace de temps possible.

Les médecins français ont peut-être le tort d'avoir, les premiers, donné le dangereux exemple d'écrire dans la langue nationale et d'abandonner la langue latine, soit dans les cours, soit dans les écrits. Cette maladie qui n'a que trop gagné les médecins des autres nations, a été plus funeste qu'on ne le pense, aux progrès des lumières médicales, en en retardant la communication; c'est, par conséquent, aussi aux médecins français à reprendre, les premiers, l'usage général de la langue latine, et de réparer, par ce moyen, autant qu'il est en leur pouvoir, le mal qu'ils ont fait à la science sous ce rapport. J'ai déjà dit ailleurs que souvent les auteurs auroient beaucoup à gagner à ce changement : tel est le charme de la latinité même médiocre, qu'elle semble donner du prix à des choses qui, par elles-mêmes n'en paroissent point avoir : on lit avec plaisir, en latin, des choses triviales et généralement connues; lorsqu'on ne les supporteroit point en français ou dans la langue nationale, pour généraliser d'avantage ma proposition. J'ajoute, enfin, que la science y gagneroit aussi ; d'abord, parce qu'il paroîtroit très-probablement un bien moins grand nombre d'ouvrages, ce qui seroit un premier bienfait; mais ensuite, parce que les auteurs, étant obligés de travailler davantage la forme ou le style de leurs écrits, en soigneroient aussi mieux le fonds ou les idées.

L'ouvrage de M. Petit-Radel, que nous annonçons, est un traité élémentaire des fièvres, un ouvrage, par conséquent, spécialement destiné aux jeunes gens :

sit, dit l'auteur, *dum typis has mando paginas, quin puter præcepta dedisse emunctæ naris homini quem studium et longa praxis peritiorem effecerunt circà morbos de quibus sermonem habet.*

Il s'est d'abord occupé des fièvres en général et puis des fièvres en particulier; et il a successivement traité des fièvres continues, de la fièvre éphémère ou qui ne dure qu'un jour, de la synoque simple, de la synoque putride, de la fièvre jaune, de la fièvre maligne, de la fièvre pestilentielle, de la fièvre bilieuse, de la fièvre pituiteuse, de la fièvre hectique, des fièvres rémittentes et de leurs différentes espèces, des fièvres intermittentes et de leurs différentes espèces, enfin, des fièvres intermittentes personnes, c'est-à-dire, des fièvres intermittentes malignes décrites par Mercatus, Morton, Torti, etc.; enfin, il a terminé son ouvrage par quelques considérations thérapeutiques sur le kina.

Dans l'histoire médicale de chacune de ces fièvres, M. Petit-Radel a successivement indiqué ce qui a rapport à leur description ou à leurs caractères; à leurs solutions; à leur ætiologie; à leur séméiotique; à leurs complications; à leur autopsie cadavérique; et à leur traitement: et, dans la série de ces travaux, il a également su mettre à profit les travaux des médecins anciens et modernes, en suivant particulièrement les erremens de quelques-uns et entr'autres, de Morton, de Stoll, de Selle, d'Huxham, de Pinel, mais sur-tout de Bursérius qu'il a pris le plus souvent pour guide, au point même d'en avoir quelquefois imité les défauts.

Nous allons le voir d'une manière particulière pour la fièvre éphémère. Tous les praticiens qui en ont lu le tableau dans Bursérius, se sont apperçus que cet auteur

Pyretologia.

avoit mal saisi les vrais caractères de cette fiè
qu'après l'avoir confondue avec des fièvres vr
rémittentes, en donnant à sa durée une extensi
n'est point de sa nature, il l'a aussi confondu
la fièvre pestilentielle des Anglais ou Suette,
seule considération que cette dernière étoit de
durée. Sauvages a commis la même erreur en d
à cette dernière espèce de fièvre le nom d'*ep*
sudatoria, quelqu'autres auteurs l'avoient aus
pelée *ephemera maligna*. M. Petit-Radel a
cette même erreur de Burserius, et il est inut
chercher à la faire ressortir d'avantage; j'obs
seulement que M. Petit-Radel après avoir rem
avec juste raison, que la fièvre éphémère se ma
sans avoir été annoncée par aucun prodrome, et
attaque subitement les individus qui en sont at
donne ensuite, dans le paragraphe suivant, une
énumération des prodromes qui annoncent et pré
l'invasion de la fièvre éphémère maligne, et l'
tout étonné de voir cette éphémère maligne avoi
synonyme la courbature, la fièvre éphémère vrai

Je trouve un tableau presque complet de la
éphémère, dans le passage suivant de Lom
*non eam cibi antecedit fastidium, non spon
corporis lassitudo, neque gravior somnus, n
oscitatio neque horror aut frigus. Verum repent
accedit, neque graviore incommodo ubi jam
cœpit molesta est; dolorem intelligo capitis
ventriculi, itemque nauseam, æstum, corporis i
tudinem et hujus modi.*

Mais à mon avis, de tous les médecins, celu
a le mieux décrit les vrais caractères de la fièvre

bre, celui qui en a le mieux saisi la véritable nature, dit Grimaud. Ce n'est pas seulement dans la courte durée que consistent les caractères de cette fièvre, mais aussi dans sa bénignité et dans sa simplicité : *venio nunc*, dit Vogel, *ad diversas continuarum species inter quas et simplicissima omnium, et mitissima, et brevissima, et tutissima est febris diaria* (1).

Les fièvres éphémères, dit Grimaud, sont toutes des affections du même ordre, des affections également légères et légères, qui tendent d'elles-mêmes à se dissiper, et qui demandent la même méthode de traitement, avec quelques modifications, cependant, déterminées par la différence des causes qui les ont produites ou qui les soutiennent. Si vous voulez prendre des connoissances étendues sur cet objet, ajoute-t-il, vous pouvez consulter avec avantage, le 8e. et le 9e. livre *de methodo* de Galien; l'ouvrage d'Avicennes sur les fièvres et sur-tout les observations de Forestus. Cet ouvrage de Forestus, est un des plus intéressans qu'on puisse consulter; c'est une riche collection de faits de pratique, les seuls que nous devions recueillir, comparer et ordonner pour nous élever à une théorie saine, solide et qui puisse vraiment nous diriger. M. Grimaud donne ensuite quelques préceptes généraux sur le traitement de la fièvre éphémère, considérée par rapport aux causes diverses qui peuvent lui donner naissance, et il insiste principalement sur la fièvre éphémère des indigestions.

Nous n'irons pas plus loin dans l'examen de l'ou-

(1) *De cognosc. et curand. præcip. corpor. humani affectibus.* paragr. 46. 2e. édit. Gœttingue, 1785.

vrage de M. Petit-Radel, nous nous contenterons de l'indiquer aux jeunes gens, comme un livre élémentaire, dans lequel ils pourront, à-la-fois, étudier les notions générales sur les fièvres, et s'exercer à la lecture du latin afin qu'ils puissent contracter, par l'habitude, une facilité à-peu-près égale, à lire les ouvrages de médecine, soit latins, soit français.

F. J. D.

Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies ; par ANTOINE PORTAL (1).

Sur la nature et le traitem. de plusieurs maladies.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire sentir les avantages nombreux qui résultent de cette manière d'insérer dans des mémoires particuliers les idées et les observations neuves que l'on a à communiquer au public, et tous les jours nous en reconnoissons de nouveau l'utilité. Le point de vue que l'on veut spécialement discuter se trouve ainsi en grande évidence, et le lecteur peut facilement en saisir tout le mérite, tandis qu'il se seroit perdu, pour ainsi dire, au milieu des généralités dont il se trouveroit enveloppé dans un traité complet, élémentaire ou autre sur la médecine. Mais on veut composer un ouvrage de longue haleine, et surtout des traités généraux, des livres d'un grand volume, dont les titres fastueux séduisent le

(1) Troisième volume in-8°. Paris, 1808; chez Arthus Bertrand, libraire, rue Haute-Feuille, n°. 23; et chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques. Prix 4 fr., et 5 fr. par la poste.

Les deux tomes précédens, qui ont paru il y a plusieurs années, se vendent séparément, chacun le même prix que le troisième ; et les trois volumes ensemble coutent 10 fr., et 13 fr. par la poste.

ulgaire et surtout tentent la cupidité des libraires, et l'on ne s'apperçoit pas que l'on trahit ainsi les intérêts de la science et ceux de sa propre gloire. Montaigne, observateur pénétrant autant que penseur aimable, à qui il n'est rien échappé de ce qui a rapport aux sujets variés qu'il a traités ; Montaigne, dis-je, en avoit fait la remarque : « il nous faudroit, dit-il, des topographes qui nous fissent la narration particulière des » endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cest avantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent » iouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le » demeurant monde. Je voudray que chacun escrivist » ce qu'il sçait et autant qu'il en sçait : non, en cela » seulement, mais en tous autres sujets : car tel peut » avoir quelque particulière science ou expérience de la » nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sçait » au reste que ce que chacun sçait : il entreprendra, » toutes-fois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire » toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs » grandes incommodités. »

Essais phylosoph. Liv. I. chap. XXX.

Sur la nature et le traitem. de plusieurs maladies.

Il y a déjà long-tems que M. Portal a fait paroître les deux premiers volumes de sa collection de mémoires ; et indépendamment de cette publication ils avoient été presque tous publiés, soit dans les journaux, soit dans les mémoires de l'Académie des sciences, soit dans les mémoires de l'Institut, etc. Les praticiens ont donc pu facilement les apprécier ; nous rappellerons cependant aux médecins que c'est dans cette collection de mémoires que se trouvent les observations et les vues pratiques de M. Portal sur le *melena*, ses observations sur les morts subites occa-

Sur la nature et le traitem. de plusieurs maladies.

sionnées par la rupture du ventricule gauche du cœur, ses vues thérapeutiques sur la rage et l'asphyxie, et enfin ses observations sur l'apoplexie. Ces dernières observations ont tout récemment occupé le public auquel on ne les a pas présentées dans leur véritable jour. En effet, M. Portal a eu pour but principal de prouver que les signes sur lesquels on établit la distinction des apoplexies, en séreuses et en sanguines, sont souvent fautifs, et que l'on a trouvé des épanchemens sanguins dans le cerveau à la suite d'apoplexies qui avoient d'ailleurs présenté tous les caractères des apoplexies séreuses.

Quant au troisième volume qui vient de paroître et que nous annonçons aujourd'hui, il se compose de mémoires non moins importans, et qui, à leur mérite individuel, joignent encore une sorte d'intérêt de circonstances, ainsi qu'on va le voir.

Ce volume contient en effet, 1°. les observations de M. Portal sur les excroissances fongueuses dans le canal intestinal et dans d'autres parties internes.

Indépendamment des observations rares et curieuses contenues dans ce mémoire, on y trouve encore le germe d'une foule d'idées sur la pathologie des membranes muqueuses en général.

2°. Quelques remarques sur les concrétions membraneuses ou fausses membranes qui se forment en diverses parties du corps, et sur les maladies qui peuvent les produire ou auxquelles elles peuvent donner lieu.

Ces deux mémoires forment comme l'introduction naturelle du suivant.

3°. Sur l'angine membraneuse ou croup.

Sur la nature et le traitem. de plusieurs maladies.

Ce mémoire est le résumé de la leçon que M. Portal a donnée depuis plusieurs années au Collége de France sur le croup ou angine membraneuse, et ses vues à cet égard ne sont que le résultat de sa pratique dans le traitement de cette maladie, sur laquelle le gouvernement vient de fixer l'attention des médecins de l'Europe entière.

2°. Sur l'aphonie, et particulièrement sur la membraneuse que M. Portal qualifie de croup chronique. Il donne ici l'histoire de l'aphonie chronique, déterminée par des matières concrétées dans le larynx la trachée artère, et quelquefois formées en fausses membranes, maladie qui a duré plusieurs années dans quelques individus, et dont l'auteur lui-même a fourni l'exemple remarquable. C'est, je crois, Rousseau qui disait qu'il voudroit que son médecin eût eu toutes les maladies, afin qu'il eût mieux appris à les connoître et à les traiter. Cette circonstance, qui semble très-avantageuse au premier coup-d'œil, ne l'est pas à beaucoup près autant qu'on seroit tenté de le croire; et ce livre de lecture ne doit être que peu profitable : le médecin malade est trop près de sa maladie pour pouvoir en apprécier au juste les degrés, la marche et les variations; aussi voit-on toujours les médecins malades se laisser diriger par un de leurs confrères.

3°. Considérations sur la nature et le traitement de quelques maladies héréditaires ou de famille.

L'auteur a mis hors de doute la vérité de l'existence des maladies héréditaires, dont les anciens médecins avoient un si grand compte, et dont cependant quelques modernes ont nié la réalité; il est entré dans de grands détails pour déterminer celles des maladies

Sur la nature et le traitem. de plusieurs maladies.

que l'on doit regarder comme héréditaires et pour assigner les méthodes de traitement qui leur conviennent.

6°. Des observations sur les abcès du foie et du poumon, avec érosion du diaphragme et épanchement de pus dans la poitrine.

M. Portal a cité une observation très-curieuse de ce genre; elle offre un fait d'abcès du poumon et du foie avec érosion du diaphragme, épanchement de pus dans la poitrine, et altération du rein gauche, lequel contenoit des concrétions calculeuses; tous accidens qui ont été reconnus par l'ouverture du corps à la suite d'une maladie très-compliquée.

7°. Sur des cataractes guéries par l'annihilation du crystallin, opérée par la nature ou par les secours de l'art.

Ces observations, d'ailleurs très-utiles à connoître, confirment l'opinion trop contestée de Scarpa, sur l'absorption des vaisseaux lymphatiques de l'œil.

8°. Enfin, ce volume de mémoires est terminé par un supplément aux remarques historiques sur le croup; supplément extrait des observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire par M. Portal, avec une note sur le croup du docteur Federigo, médecin de Venise, et qui en 1781 a traduit en italien l'ouvrage de M. Portal.

Ce supplément contient des détails historiques sur le croup, que l'on ne consultera pas sans fruit.

F. J. D.

Essai

Essai d'une méthode analytique appliquée à l'étude de toutes les branches de la médecine ; par M. MAYGRIER (1).

Extrait communiqué par M. GRANDCHAMP.

Méthode analyt. appliquée à l'étude de la médec.

L'auteur entre en matière par un court éloge de la médecine, par son histoire très-abrégée, mais claire et précise; il vante beaucoup et avec juste raison, l'utilité des voyages, « moyen négligé, dit l'auteur, par les médecins modernes, ce qui s'oppose plus qu'on ne pense aux progrès de l'art de guérir, et qu'on peut regarder comme la cause de cette médecine bornée, causeuse, qui recherche le grand monde, enfante des théories et néglige l'observation ».

Soit la réflexion judicieuse, qu'il seroit sans doute plus utile aux progrès de la science, d'avoir, pour chaque élève, un mode d'étude particulier; mais la chose étant impossible dans les écoles médicales, il faut donc plier tous les esprits à une méthode et à une forme générale, en choisissant les moins inconvénientes : le premier avantage, au moins, qui en résulte, est cet aiguillon puissant appliqué à l'amour-propre, l'émulation.

L'auteur exige des élèves, comme conditions préliminaires ou dispositions essentielles aux études médicales, la connoissance parfaite du latin ; des notions sur la langue grecque, sur les mathématiques, le dessin, la physique, sans quoi, continue-t-il, « il sera honteux pour l'art, de voir des jeunes gens, non-seulement étrangers aux connoissances que je

(1) Broch. in-8°. Paris, chez Croullebois.

Méthode analyt appliquée à l'étude de la medec.

viens d'indiquer ; mais ne sachant pas même leur propre langue, s'asseoir hardiment sur les bancs de l'école, et conserver le reste de leur vie, ce témoignage ineffaçable de leur ignorance et de leur mauvaise éducation ». Il se trouve, en cela, d'accord avec la saine opinion publique, celle des grands maîtres et sur-tout du gouvernement éclairé par elle et pour l'expérience.

Ces connoissances préliminaires supposées, il saisit son élève dès son début à Paris, et le dirige par sa méthode et ses préceptes, dans ses études médicales, suivant la division ordinaire des écoles, par semestre.

Pendant le premier semestre de la première année, c'est-à-dire, pendant l'hiver, il occupe exclusivement son élève de l'anatomie qu'il présente comme le premier flambeau qui éclaire sûrement les routes ténébreuses de l'art de guérir, et le seul garant des grands succès et d'une juste gloire pour celui qui s'y livre sans réserve.

Pendant le deuxième semestre de la première année, c'est-à-dire, pendant l'été, l'élève ne doit avoir sous les yeux que la pathologie interne et externe, en donnant, toutesfois, une sorte de préférence à l'une ou à l'autre, suivant que l'élève voudra se destiner à l'exercice de la médecine ou à la pratique de la chirurgie.

Il cherche à garantir son élève de la fausse route qui porte plusieurs jeunes gens à suivre, à la fois, plusieurs cours, et à copier imparfaitement toutes les leçons. De simples notes bien faites, deux cours

de pathologie bien suivis, voilà ses principes et ses maximes ; il les renforce et les embellit avec sagacité par ce précepte d'Horace :

Méthode analyt. appliquée à l'étude de la médec.

« *Sumite materiam vestris qui discitis æquam*
» *Viribus et versate diu, quid ferre recusent,*
» *Quid valeant humeri . . . . . »*

Ce semestre, il le fait terminer par un cours de chimie au jardin des plantes, et il veut que les vacances, loin d'être pour son élève un tems absolu de repos, soit au contraire un tems utile pour lui, en mettant en ordre ses notes, et en se rendant à lui-même un compte sévère et juste de ses études passées et de leurs résultats. La théorie des écoles, la pratique des autres, la clinique des hôpitaux, doivent, dans son esprit, s'aider et se prêter un secours mutuel ; mais tous ces travaux deviendroient imparfaits si l'élève ne connoissoit pas la manière de classer ses idées, de les analyser, de les comparer ; en un mot, s'il n'étoit pas lettré et bon logicien.

Deuxième année, premier semestre : répétition des travaux anatomiques, en les faisant marcher de pair avec l'étude de la physiologie et de la chimie.

L'auteur conseille à son élève, dans ce semestre, de faire suivre avec opiniâtreté, la théorie des professeurs et des livres, avec la clinique ; et devant, par ses connoissances déjà acquises, avoir plus d'intelligence, de succès et de courage, comparer les diverses méthodes de classification des auteurs, et s'en faire à lui-même un système général et particulier.

Deuxième semestre de la deuxième année. Les principes de la botanique, les élémens de matière médicale et la pratique des opérations chirurgicales,

Méthode analyt. appliquée à l'étude de la médec.

telles sont les études, les travaux de l'élève de notre auteur, pendant ce deuxième semestre. M. Maygrier ne se dissimule pas, (et il encourage son élève à cetégard); que passer de l'anatomie à la thérapeutique, de la chimie aux opérations, de la pathologie à la botanique, ne soit une transition dans l'étude qui s'éloigne des principes de Descartes et de M. Cabanis, dans la marche des études et dans l'ordre d'une bonne méthode; mais c'est ici, dit notre auteur, le sort attaché à toutes les institutions humaines, un certain côté foible s'y fait toujours sentir. En rendant hommage aux génies et aux travaux distingués de Tournefort et de Linné, en analysant leurs systêmes, il donne la préférence à celui de M. de Jussieu, sans en exclure aucun, laissant, en quelque manière, à son élève, le soin et le pouvoir de les consulter, comparer et juger, pour se fixer lui-même.

Troisième année, premier semestre. Notre auteur, dans ce semestre de la troisième année, fait répéter à son élève, tous les cours d'hiver, mais plus en grand et d'un coup-d'œil plus vaste et plus prompt. L'anatomie pathologique des parties dures et molles, l'autopsie cadavérique, sont les études suivies qu'il fait faire à son élève. Il lui recommande sur-tout de porter, par l'observation et ses connoissances acquises en physiologie, en pathologie et en clinique, une attention sérieuse et continue pour se garantir de l'erreur qui pourroit lui faire confondre les effets de la mort avec ceux de la maladie. Il insiste alors sur les dissections pathologiques difficiles, sur les opérations chirurgicales, pour compléter tous ces travaux, son élève reverra la chimie en mettant la main à l'œuvre.

Semestre d'été. Dans cette troisième année, l'étude est devenue facile à l'élève; ses connaissances acquises sont augmentées. Notre auteur veut, qu'à cette époque, il se livre à celle de la physique médicale, à l'étude de l'économie vivante, des tempéramens, des constitutions médicales et de l'hygiène qui est à la pratique de la médecine, ce que la physiologie est à l'anatomie. Il recommande de suivre pas-à-pas, et dans ses développemens, le savant Hallé. Il veut plusieurs cours de ce genre, il croit leur but nécessaire; il conseille aussi l'étude perfectionnée de la matière médicale, qui ne fait pas le médecin, comme on l'a souvent dit, mais sans laquelle le médecin ne guérit point.

Méthode analyt appliquée à l'étude de la médec.

Il recommande sur-tout à son élève de fuir l'erreur qui persuade à beaucoup de jeunes gens, qu'abondance et variété de formules deviennent, pour eux, un magasin inépuisable de secours efficaces. « Qu'ils ouvrent, dit il, les écrits des grands maîtres, ils verront que c'est avec des moyens simples et peu compliqués, qu'ils ont illustré la médecine, servi et honoré l'humanité; » et rappelant les propres expressions de M. Parmentier, il leur dit: « que nos polypharmaques se pénètrent bien de cette vérité, que les formules compliquées sont les enfans de l'ignorance; qu'on n'obtient de succès en médecine, qu'en raison inverse de la multiplicité des remèdes qu'on prescrit; que les médicamens les plus efficaces ne sont absolument rien sans la méthode de les appliquer; et que, dans beaucoup de circonstances, le génie seul doit suppléer à tout ».

Quatrième année. Cette dernière année est pour

Méthode analyt. appliquée à l'étude de la médec.

l'élève de notre auteur, une récapitulation active des études antérieures. En passant rapidement sur quelques-unes, mais en insistant, particulièrement sur l'anatomie, les opérations, la clinique interne et externe, la physique médicale et les accouchemens, il fait voir le ridicule de laisser ce domaine de l'art de guérir, à une pratique exclusive; il veut que le médecin comme le chirurgien n'admettent pour les intérêts même de l'humanité, aucune séparation dans les soins à donner aux femmes pendant leur grossesse, dans l'accouchement et toutes ses suites; il en fait sentir le danger et l'inconséquence dans la masse des études et de la pratique.

Il revient sans cesse à toutes les cliniques, aux maladies d'enfans, aux maladies vénériennes, à l'hygiène, à la bibliographie médicale, à la médecine légale surtout, laquelle, sans être d'une nécessité absolue, constitue néanmoins le médecin légiste, en prêtant souvent aux lois dans leurs discussions et applications délicates et embarrassantes, des moyens, des lumières et des secours efficaces.

Enfin, il lui recommande d'étudier la topographie des villes, des camps et des hôpitaux en quelques lieux que ce soit, comme devant fournir des notions, des lumières et des vues médicales précieuses et nécessaires en tout tems.

Il termine par une réflexion juste autant qu'elle est profonde. « De bons médecins, dit-il, influent plus qu'on ne pense sur la morale publique; et le seul moyen d'en avoir qui puissent remplir dignement les hautes fonctions de leur état, c'est de les former de bonne heure à l'étude des vrais principes de l'art, de

guider leurs premiers pas dans la carrière, et de surveiller sans cesse l'ordre et la marche de leurs travaux. »

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE.

Bibliogr. médicale.

Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique : ouvrage présentant un tableau raisonné des variétés et des combinaisons diverses de ces maladies, avec leurs différentes méthodes de traitement ; par F. V. BROUSSAIS, *docteur en médecine de l'École de Paris, médecin des armées. 2 vol. in-8°. de près de 1300 pages. Prix 14 fr. pour Paris, et 18 fr. pour les départemens. A Paris, chez Gabon, libraire, place de l'École de médecine, n°. 2.*

Incessamment nous ferons connoître cet ouvrage avec quelques détails.

Dissertatio de febre adynamicâ seu putridâ quam publicè tueri et dilucidare conabitur, J. AYGOBERE, *olim castrensis medicus, etc. In-8°. Parisiis*, 1808.

Précis d'une monographie complette de la fièvre putride ou adynamique ; monographie dans laquelle l'auteur a fait preuves de connoissances pratiques aussi étendues qu'approfondies ; sans compter qu'elle est écrite dans une langue qui devroit être celle de toutes les productions de ce genre, et d'un style également fait pour servir de modèle à raison de sa simplicité et de sa pureté.

Bibliogr. médicale.

Dissertation (inaugurale) medico-chirurgicale sur le moxa ou cautère actuel; par C. J. B. COTHENET, *docteur en médecine, chirurgien-major du premier régiment de chasseurs à pied de la garde impériale, membre de la légion d'honneur. In-4°. Paris,* 1808.

Dissertation très-étendue sur le moxa : discussions savantes sur ses avantages et ses inconvéniens en général, sur son mode d'application et sur son emploi dans les différens cas de chirurgie ou de médecine ; doctrine éclairée par une érudition aussi vaste que bien choisie, et par des observations particulières en très-grand nombre, empruntées pour la plupart de la propre pratique de l'auteur; tels sont les avantages que présente cette dissertation, dont le sujet un peu plus approfondi par M. Cothenet, peut donner lieu à un ouvrage ex-professo sur cette matière, et figurer honorablement à côté des meilleurs travaux que nous ayons sur cet sujet.

Observations sur l'asthme et le croup ; par J. MILLAR, *D. M.; traduites de l'anglais par* L. SENTEX, *D. M. In-8°. Paris,* 1808. *Chez Méquignon, rue de l'École de médecine, n°. 9 ; et chez Croullebois, rue des Mathurins St.-Jacques. Prix 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.*

Dans un moment où l'on s'occupe tant du croup et de toutes les maladies analogues à cette espèce d'angine, nos lecteurs n'apprendront pas sans quelque intérêt que l'ouvrage très-connu du docteur Millar a été traduit de l'anglais en français.

Recueil alphabétique des pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme; précédé d'une explication des maladies, et de quelques termes de médecine; pour servir à MM. les Curés et autres personnes ayant charge d'ames dans l'administration des sacremens; par M**., *nouvelle édition, in-12. Prix, 1 fr. 50 cent., et 1 fr. 75 cent franc de port. A Paris, chez Delalain, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.*

Notice sur MANNE, *premier chirurgien en chef du 6e. arrondissement maritime, au port de Toulon, membre de la légion d'honneur, etc.*

Lue à la séance publique de la Société de médecine de Paris, le 1er. novembre 1807, par M. HEURTELOUP, *premier chirurgien des armées, l'un des inspecteurs-généraux du service de santé militaire, etc. Berlin, 1808; chez Umlang, libraire, Brüderstrasse, n°. 40; et à Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4, et chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques.*

Comme premier chirurgien des armées, et comme ami de M. Manne, M. Heurteloup a cru qu'il étoit de son devoir de faire connoître, après sa mort, un homme qui avoit, pour ainsi dire, mis pendant sa vie les mêmes soins à se cacher que les autres mettent à se montrer; un homme qui (comme dit M. Heurteloup dans sa Dédicace à messieurs les chirurgiens sous-aide-majors de la Grande-Armée), sans bruit et sans prétentions, se montra avec distinction dans l'honorable

carrière de la chirurgie militaire. Mais indépe
ment de ces qualités, M. Manne a rendu des se
signalés à la science : le petit Traité des malad
os qu'il a publié est plein de bonnes choses, et
de choses qui, neuves à l'époque où il a été p
ne le sont plus aujourd'hui, parce qu'elles se retro
dans des ouvrages plus connus et publiés depui

Sous tous ces rapports, la notice de M. H
loup, qui présente d'ailleurs un extrait analytiq
tous les travaux de M. Manne, sera lue avec in
non-seulement par les chirurgiens militaires au
elle est dédiée, mais encore par tous les gens de

---

*Recueil de mémoires et observations pratiqu
l'épizootie ; par le docteur* BARBERET ; *ave
notes de* BOURGELAT ; *par M.* BUNIVA, *prof
vétérinaire, et par le docteur* RÉVOLAT, *m
en chef de l'hôpital militaire à Nice ; in-8°, 28c
1808 ; à Lyon, chez Reymann, rue St.-J
nique ; et à Paris, chez Mme. Huzard,
l'Eperon-St.-André-des-Arcs, n°. 11, e
Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques.
3 fr., et 3 fr. 90 cent. par la poste.*

Le mémoire sur l'épizootie en général, du d
Barberet, augmenté d'un grand nombre de notes
quoit dans le commerce, et cependant il étoit i
tant qu'il fût abondamment répandu. Les éditeu
donc cru rendre un service essentiel au pub
réimprimant ce mémoire réuni à d'autres plu
dernes sur le même sujet.

Ainsi on trouve dans ce recueil le mémoi
professeur Buniva sur l'épizootie bas-hongro

793; un autre mémoire du même auteur sur la cessité absolue de tuer tous les animaux attaqués l'épizootie ; et enfin, ce qui termine l'ouvrage que ous annonçons au public, un apperçu sur le claveau ur le docteur Révolat.

Lettre au rédacteur du Journal général de medecine.

Au quartier général de la Grande-Armée.

Berlin, le 25 septembre 1808.

Correspondance.

J'apprends, Monsieur et cher confrère, qu'un jeune étudiant en médecine, à Paris depuis l'hiver dernier, traduit en ce moment le bel ouvrage du professeur Scarpa sur l'anévrysme. Je crois devoir vous dire que je me suis beaucoup occupé de cet ouvrage; que j'ai fini de le traduire il y a environ deux ans, que j'y ai ajouté beaucoup de notes qui m'ont paru indispensables, sans pourtant avoir la prétention de faire mieux que l'auteur, ou d'ajouter à sa doctrine. Il n'existe point dans l'original de table analytique des matières, j'en ai fait une. Ce qui m'a empêché jusqu'à présent de publier ma traduction, ce sont des obstacles que je suis à la veille de surmonter. Le professeur Scarpa a donné à son ouvrage le format grand atlas; les dix superbes planches qui l'accompagnent, et qu'on ne peut pas en séparer, ont la même dimension, parce que les objets qu'elles représentent sont pris sur un adulte de dix-huit à vingt ans, ou qu'ils offrent à la vue des sujets pathologiques fidèlement tracés dans toutes leurs proportions. Peu d'artistes en France se sont adonnés à ce genre de gravure, et c'est un malheur; au moins n'en ai-je point rencontré, parmi ceux qui m'ont été indiqués à Paris, qui fussent capables d'imiter assez bien ce que l'artiste employé par le célèbre professeur de Pavie a rendu d'une manière aussi supérieure, d'après les dessins du professeur lui-même. D'ailleurs, il n'est pas aisé de trouver des

Correspondance.

libraires qui veuillent hasarder une mise de considérable, et à cet égard quelques tentati m'ont point réussi. Réduire les planches pour nuer la dépense et donner le livre à meilleur ma seroit, selon moi, tomber pour le moins dans le inconvénient d'être infidèle, inexact, etc. A cet les *fascicules* de Haller, souvent cités par les au sont bien loin d'avoir l'exactitude et la perfectic cessaires; j'ai sous les yeux un exemple frappa démontre l'impossibilité. je ne dirai pas de faire bien que les planches publiées par M. Scarpa, mai approcher d'une manière satisfaisante. M. le prof C. F. Harles vient de publier à Zurich une trad allemande de l'ouvrage de M. Scarpa. Il suffiroit se convaincre d'une partie de ce que j'avance, de parer l'atlas qu'il y a ajouté avec les planches d ginal. Ce sont ces difficultés qui m'ont engagé consulter M. Scarpa sur l'abandon qu'il pourroi de ses cuivres, ou sur la vente d'un certain n d'exemplaires de ses planches. Je ne citerai po expressions, elles sont trop flatteuses pour n sans doute trop peu méritées; non-seulement il des accomodemens raisonnables, mais il ajou *me fera passer des additions*. Je lui ai écrit que je suis à la Grande-Armée pour termine affaire, et chaque jour j'attends sa réponse que je serai de retour à Paris, je m'occuper relâche de l'impression de mon ouvrage avec l tions que M. Scarpa m'a promises, et quelq flexions que m'ont fait naître la traduction all de M. le professeur Harles, et un autre ouvrage récemment en Allemagne *sur les maladies des* Pour que les prix soient à la portée de tout le j'ai le projet d'employer deux formats, cel adopté M. Scarpa et le grand in-8°. Ce dernie accompagné de l'atlas broché ou relié sépar pour éviter de plier les planches qui sans cela détériorées.

Je vous prie, Monsieur et cher confrère, cette lettre dans votre prochain numéro, not veuille préjudicier en rien au nouveau traduc se présente, mais pour annoncer à vos lecteur

itions que j'ai faites et dont je m'occupe encore, n de faire connoître en France, avec un certain antage, le précieux ouvrage d'un homme dont la lébrité est si justement méritée.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma haute nsidération.

J'ai l'honneur de vous saluer ; le premier chirurgien des armées, etc.

HEURTELOUP.

P. S. Au moment de fermer ma lettre, je reçois M. le professeur Scarpa la réponse que j'attendois. le est telle que je la desirois, et j'espère toujours à mon arrivé à Paris, je pourrai publier ma tra-ction avec les planches de l'auteur. Il m'assure que s cuivres étant gravés profondément, l'impression de aris rendra les figures plus belles, à cause de l'habi-é des imprimeurs de ce genre que nous possédons.

éance publique de la Société de médecine-pratique de Montpellier, tenue le 17 mai 1808.

Prix proposés.

1°. *Prix adjugés.*—La Société de médecine-pratique e Montpellier avoit proposé, dans sa séance publique 15 mai 1807, pour sujet d'un prix, consistant en une édaille d'or de la valeur de 300 francs, la question ivante :

De quel avantage est ou peut être l'analogie en mé-ecine, soit dans la détermination des maladies nou-elles ou inconnues, soit dans celle de la méthode urative qu'il faut choisir dans les cas douteux ; jusques quel point est-elle un guide sûr dans l'une ou l'autre circonstance ; et quelles sont les règles générales qui, ans son application à la médecine, doivent en étendre u en limiter l'usage ?

Cette question faisant suite à celle sur l'analyse en édecine, également proposée par la Société, pouvoit ourrir des préceptes lumineux et des détails instructifs ; ais les auteurs des mémoires envoyés au concours, nte de développemens et de faits de médecine-pra-

Prix proposés.

tique, capables d'éclairer le médecin dans les c obscurs ou les maladies nouvelles, ont été bien l d'en donner la solution. Cependant, parmi ces m moires, un a été distingué sous certains rapports. S auteur en a traité avec quelque soin la partie philo phique, mais il a absolument négligé la partie exp mentale, la plus importante pour le médecin obs vateur et praticien. Les erreurs qui peuvent naître d fausses analogies, ont été à peine indiquées, et on n'y trouvé aucun exemple propre à mettre dans la voie, s se présentoit une épidémie ou toute autre affection in connue. Le prix n'a donc pu lui être accordé. Cependa voulant lui donner une preuve d'estime et de satisfa tion, la Société lui a adjugé, à titre de prix d'encour gement, une médaille d'une valeur égale à la sixièm partie du prix proposé. L'auteur de ce mémoire co ronné est M. Benejam, docteur en médecine de faculté de Montpellier, médecin à Anduse, départe ment du Gard.

La question sur l'analogie est remise au concou pour l'an 1809.

La Société avoit proposé dans sa séance publiqu du 17 mai 1806, et dans celle du 15 mai 1807, po le sujet d'un prix consistant en une médaille d'or de valeur de 300 francs, cette question :

Y a-t-il des maladies, contre lesquelles d'aut maladies soient véritablement un secours curatif; quelles sont ces maladies; peut-on les provoquer les diriger, pour ainsi dire, à volonté; et, dans le circonstances où l'art parviendroit à les donner, quel sont les divers moyens d'en écarter les dangers et d'en assurer le succès ?

Ce nouveau concours n'a fourni que des mémoires dont aucun n'a satisfait encore la Société, qui néan-moins ayant distingué le mémoire coté 2, et envoy avec cette devise : *l'art de guérir tire ses lumières de la nature*, a accordé, à titre de prix d'encouragement une médaille d'une valeur égale à celle du sixième d prix proposé, à son auteur, qui est M. Coffinières, docteur en chirurgie, correspondant des Sociétés d médecine de Paris, Bordeaux, etc., résidant à Ca telnaudary, département de l'Aude.

Prix proposés.

uestion sur l'utilité des maladies, etc., est re- our la dernière fois au concours pour l'an 1809.

Société a publié par la voie de ses Annales, X, p. 5 et 59, un mémoire de M. Py, médecin bonne, sur une fièvre catarrhale épidémique, equel cet auteur propose ce problême à résoudre:

est vrai que la fièvre catarrhale grave devienne ur en jour plus commune et plus meurtrière dans gions méridionales de la France surtout, et sous ience des températures australes; à quelles qualités uels effets de l'air faut-il rapporter la cause de sa ation : et les résultats du mode d'agir de l'air sur nomie une fois connus, déterminer, d'après l'ex- ence et l'observation, une méthode de traitement offre, pour la guérison de cette fièvre, la même ité que le quinquina pour la guérison de la fièvre rmittente.

a Société, pour donner plus de poids à la question posée par M. le docteur Py, avoit annoncé qu'elle orderoit, à époque indéterminée, un prix dont la eur seroit proportionnée à l'importance du travail senté, mais qui ne seroit au-dessous de 100 fr., ni dessus de 300 fr. Un seul mémoire a été envoyé à Société par M. Gondinet, sous-préfet à S.-Yrieix, cteur en médecine, correspondant de la Société, etc., n dans l'intention de résoudre la question, mais d'y er quelque jour et d'en faciliter la solution. M. Py oit observé et décrit une épidémie de fièvre catar- ale grave ou maligne, et M. Gondinet a observé et crit une épidémie de fièvre catarrhale miliaire, dont cherche à appliquer les faits à ceux que M. Py a uignés dans son mémoire. M. Gondinet n'ayant int suivi les divers points du problême, et ne s'étant s prononcé *sur l'utilité dont pourroit être, pour la érison de la fièvre catarrhale grave, un usage rai- nné de quelques airs factices*, ce qui en formoit une ndition secondaire, a donc renoncé au prix; mais la ciété, satisfaite de son travail, n'a pu s'empêcher en faire une *mention* extrêmement *honorable*, et de libérer que son mémoire paroîtroit très-incessam- ent, en entier, dans ses Annales.

Prix proposés.

II°. *Prix proposé.* — La Société, désirant se fix sur une série de questions dont la solution pût cont buer à former un corps de doctrine pratique, consid rant qu'il est des recherches importantes à faire s les maladies chroniques, a déterminé de provoqu successivement, sur elles, l'attention des observateu Pour poser les bases de cette doctrine, elle a cru devo s'arrêter à une question générale, qu'elle propose pou le prix de 1809, consistant en une médaille d'or de l valeur de 300 fr. Cette question est conçue en ce termes :

Quel est le caractère distinctif des maladies chroniques? de quelles solutions critiques ces maladies sont-elles susceptibles? quelle est la cause générale de la lenteur et de la difficulté de leurs terminaisons? et par quels moyens, soit diététiques, soit médicinaux, peut-on en abréger la durée ou en assurer les solutions?

Les mémoires pour ce prix, ainsi que pour les deux autres prix remis, l'un *sur l'analogie*, l'autre *sur les avantages que l'art peut tirer des maladies elles-mêmes*, écrits en français ou en latin, seront adressés, francs de port, avant le 15 mars 1809, *ce terme étant de rigueur*, à M. M. Baumes, professeur en médecine, secrétaire perpétuel de la Société de médecine-pratique, avec les conditions ordinaires des concours, qui sont de ne se faire connoître directement ni indirectement, et de joindre au mémoire envoyé un billet cacheté, renfermant le nom, la qualité, la demeure de l'auteur, et la répétition de l'épigraphe qui aura été placée en tête de l'ouvrage.

Ouvrage sous presse pour paroître incessamment.

Traité des fièvres adynamiques ou putrides ; par G. Roux. *médecin militaire.*

Observation d'un croup aigu guéri par le tartrite de potasse antimonié, sans autre adjuvant que le lait tiède; par M. MERCIER, *docteur en médecine à Rochefort, département du Puy-de-Dôme.*

Lue à la Société le 2 août 1808.

Croup aigu.

Une des petites-filles de François Gratadaix, cultivateur a Massages, âgée de 6 ans et ayant beaucoup d'embonpoint, resta exposée au brouillard épais et humide, qui couvrit nos montagnes pendant la matinée du vendredi 29 avril dernier. Dès le soir il y eut de l'oppression; le visage parut bouffi: dans la nuit, il survint de la chaleur, de l'agitation, une toux rauque et fréquente.

Le 30 avril, l'enfant fut seulement moins gaie que de coutume, et comme enrhumée; le soir, la figure devint animée et gonflée; une toux rauque fit rendre des matières muqueuses filantes; le devant du cou parut plus gros qu'à l'ordinaire; la malade se plaignoit d'y ressentir de la douleur; elle inclinoit la tête en arrière; la voix, selon le père, ressembloit au glapissement du renard, et selon la mère, au chant d'un jeune coq; il y avoit, de plus, chaleur, anxiété, respiration stertoreuse, qui durèrent jusqu'au lendemain matin.

Croup aigu.

Le premier mai, ces symptômes avoient beaucoup diminué; la petite-fille se leva, mangea et se livra à quelques amusemens; vers les cinq heures du soir, tout-à-coup elle fut menacée de suffocation; elle eut des convulsions. La nuit il se manifesta une grande chaleur et de l'assoupissement, alternant avec des angoisses extrêmes; le devant du cou se montra très-saillant et douloureux; la toux devint rauque, et la respiration sifflante : on prodigua le lait tiède, boisson favorite et accoutumée de la malade, la seule d'ailleurs qu'elle voulut prendre.

Le 2 mai, quatrième jour de la maladie, on m'appelle et j'arrive de grand matin; on me rend compte de ce qui s'est passé, on me dit que les accidens sont moins terribles que la nuit, et on a grand soin de me prévenir qu'il sera impossible de faire prendre autre chose que du lait pur. Je trouve le visage gonflé et animé, les yeux rouges et larmoyans, le devant du cou sensible et proéminent, la respiration stertoreuse et précipitée, la bouche remplie d'un mucus épais et écumeux; le pouls foible donnoit cent quarante pulsations par minute. — Efforts pour vomir provoqués par une toux rauque, avec expulsion de matières écumeuses et glaireuses; la voix entre-

Croup aigu.

coupée, glapissante, aignë, présente ce son particulier, que le célèbre professeur Pinel a désigné sous le nom de voix croupale; urines jumenteuses, déglutition libre, facultés intellectuelles intactes, la tête fortement portée en arrière. — Un grain de tartrite antimonié de potasse est dissous dans quatre cuillerées de lait chaud, sans que l'enfant s'en apperçoive : la mère l'administre, en ma présence, par cuillerées, de quart-d'heure en quart-d'heure. Des vomissemens abondans se manifestèrent après la troisième cuillerée. — Matières rejetées, d'abord muqueuses, épaisses et tenaces, puis jaunes; j'y remarquois plusieurs parcelles de concrétions grisâtres et couenneuses; trois selles jaunes et copieuses succédèrent aux vomissemens. La petite malade reprit ensuite l'usage du lait tiède : quoique très-fatiguée, elle passa assez bien la journée; la nuit ne fut pas bonne. — J'avois ordonné une infusion de polygala coupée avec le lait; l'inspiration fréquente de l'éther sulfurique; des frictions autour du cou avec la pommade ammoniacale de M. Réchou, et des pédiluves sinapisés, lorsque le redoublement reparoîtroit.

Le 3, la toux fut rare, peu rauque, la respiration assez facile; l'enfant se leva quelques

Croup aigu.

heures : on vint m'annoncer qu'on la croyoit guérie. — Le soir, la voix redevint glapissante, la toux rauque et fréquente, la respiration bruyante. La nuit, agitation tour-à-tour et assoupissement, chaleur considérable, menaces de suffocation et convulsions, que l'on modéroit en tenant la malade à l'air libre, comme je l'avois recommandé. — Boisson abondante de lait tiède. — Les moyens prescrits sont, ou repoussés par l'enfant, ou négligés.

Le 4, matin, l'état de la malade, comme au 2; mais fatigue plus grande, et rémission des symptômes plus tardive. — Deuxième administration du tartrite de potasse antimonié. — Cinq vomissemens de matières glaireuses, parmi lesquelles, une portion de fausse membrane d'un blanc-sale, parsemée de stries sanguinolentes, roulée sur elle-même en forme de cylindre, de l'épaisseur d'un papier doublé, d'un peu plus d'un pouce de long, et d'un demi-pouce de large, en l'étendant. — Pendant le jour, les symptômes du croup presque nuls, mais lassitude extrême. — Le soir, douleurs abdominales, qui cèdent à un lavement. — La nuit, sueurs générales, sommeil par intervalle. — Lait tiède.

Le 5, il ne restoit que de la fatigue et une sorte

de rhume, avec enrouement ; éternuemens fréquens qui chassent des narines beaucoup de mucosités ; urines épaisses et blanchâtres ; sueurs pendant la nuit. — Lait tiède. Croup aigu.

Le 6, le mieux va en augmentant.

Le 7, on mêle, dans quelques cuillerées de lait, dix grains de jalap en poudre, et la malade les prend sans s'en appercevoir.—Quatre selles : sommeil et moiteur pendant la nuit.

Le 8, appétit : l'enfant est encore enchifrenée.

Le 9, convalescence.

Au commencement de juin, la petite-fille fut vaccinée avec succès.

Ce fait intéresse par le caractère rémittent qu'a revêtu la maladie (1), les symptômes ayant toujours été très-modérés pendant le jour, et portés au plus haut degré d'intensité le soir et pendant la nuit ; il confirme l'efficacité du vomitif, efficacité constatée, d'ailleurs, par un grand nombre d'observations.

Le lait pur et tiède auquel la petite-fille étoit si accoutumée, qu'il a été impossible de

(1) Plusieurs observateurs, Vieusseux entr'autres, avoient observé une marche semblable dans les symptômes du croup. *Note du rédacteur.*

Croup aigu.

lui faire prendre d'autres boissons même coupées avec le lait, non-seulement n'a pas contrarié l'effet de l'émétique, mais encore, n'a pas aggravé la maladie. Quoique je ne puisse dire s'il a été utile, en quoi et comment il l'a été, je ne demeure pas moins convaincu qu'il n'a pas été nuisible (1); on sait que les enfans le préfèrent à tout autre liquide, et qu'ils en ont une longue habitude, dans les campagnes sur-tout où il leur sert, à la fois, d'aliment et de boisson. Cette considération m'engage à le leur accorder dans leurs maladies, toutes les fois qu'il n'est pas contr'indiqué, et quand même je pourrois leur donner des tisanes plus utiles; me fondant sur ces sentences du père de la médecine,

. . . . « *Concedendum aliquid pro more quidem, et anni tempore, et regione, et ætate* ».

« *Quæ dudum familiaria fuerunt, et si laboriosiora, insolitis minùs molestare solent* ».

« *Qui paulò pejor potusve, cibusve, sed gratior capienti, melioribus et minùs gratis, potiùs est eligendus.* »

(1) Les observations du croup chez les enfans qui tètent encore sont extrêmement rares; l'on avoit même

Observation sur une angine trachéale ; par M. Labonnardière de Crémieux.

Je fus appelé le 17 prairial an 4 de la république française, pour aller à Saint-Chef voir la fille de M. B***., âgée d'environ six ans, d'une constitution délicate, mais très-sensible

---

eu pendant quelque tems que ces individus en étoient exempts ; peut-être pourroit-on attribuer cette circonstance à l'effet du lait. Quoiqu'il en soit, M. Mercier n'est pas le premier qui se soit apperçu de l'utilité de cette boisson dans le croup. Halénius dans une observation sur le croup, publiée en suédois dans les mémoires de l'Académie de Stockholm, rapporte qu'un enfant, âgé de cinq ans, arrivé à la dernière période du croup, et se trouvant à l'agonie, but avec avidité, au milieu des angoisses les plus fortes, une livre de lait tiède. Bientôt tous les accidens graves cessèrent, la difficulté de respirer surtout, et le malade mourut dans le calme le plus parfait. Ici le lait n'a été suivi que d'un soulagement marqué; mais ses effets n'auroient-ils pas été plus heureux si on l'eût employé plutôt ?

Nous ajoutons qu'il existe encore un fait qui mérite d'être noté relativement à l'action du lait dans le croup. Ce fait a été recueilli par M. Labonnardière de Crémieux ; et comme il est peu connu, malgré qu'il ait été publié dans les actes de la Société de santé de Lyon, nous avons cru devoir l'insérer en entier à la suite de l'observation de M. Mercier, avec laquelle il a quelques analogies. *Note du rédacteur.*

Croup aigu.

et très-vive ; elle avoit eu quelques jours auparavant un peu de fièvre avec mal à la tête et une légère toux dont elle parut rétablie pendant 24 heures. Mais la nuit suivante fut inquiétante, le pouls étoit fréquent et petit, avec un assoupissement entremêlé de réveils en sursaut, pendant lequel on entendoit un bruit moyen entre le râlement et le sifflement ; quand on éveilloit la malade, elle se plaignoit d'une gène dans la gorge avec une voix aigre, rauque, glapissante ; elle éprouvoit par quintes une toux sèche et presque suffoquante, l'air sembloit n'entrer dans ses poumons que comme dans un organe obstrué et resserré par le spasme : en pressant avec une certaine force le devant de la gorge, la petite malade y ressentoit une douleur sourde ; elle conservoit la faculté d'avaler ; on n'appercevoit rien d'extraordinaire dans l'arrière-bouche ; son haleine n'avoit rien de l'odeur qui désigne l'angine gangréneuse ; la langue étoit blanche mais peu chargée, la soif très-modérée ; il falloit l'exciter pour lui faire boire de l'eau sucrée.

Le son particulier de la voix que les observateurs ont avec raison comparée à celle d'un jeune coq, détermina mon opinion sur le caractère de la maladie que je regardai

mme une angine trachéale, *angina membranacea*, le croup. L'officier de santé ordinaire de la petite malade adopta ma manière le voir. C'étoit une fille unique; la maladie étoit peu commune dans nos contrées; je demandai des confrères pour consulter et rassembler le plus de lumières qu'il nous étoit possible. De ces praticiens, le premier déclara n'avoir jamais rencontré cette maladie dans une pratique de cinquante ans; le second ne se décida à être de notre avis qu'après avoir vu sortir, dans une quinte de toux qui faillit suffoquer la malade, une portion de cette membrane que nous présumions tapisser la trachée-artère. Croup aigu.

N'appercevant point les signes d'une inflammation active dans les organes de la respiration, et considérant la foiblesse qu'avoit laissé à sa suite la fièvre précédente, nous nous abstînmes même de la saignée locale faite au moyen des sangsues. Nous ne prescrivîmes point l'ipécacuanha pour aider au détachement et à l'expulsion du corps étranger soupçonné, la nature de la toux paroissant nous indiquer qu'il étoit encore entier et solidement fixé; nous donnâmes un laxatif vermifuge qui produisit peu d'effets, et ne fit point sortir de vers; nous nous contentâmes

Croup aigu.

ensuite de tenir le ventre libre au moyen des lavemens.

Nous appliquâmes un vésicatoire à la nuque, nous mîmes des sinapismes aux pieds dans l'intention de déplacer, de partager en quelque sorte l'irritation qui, joignant l'érétisme des voies aériennes à la cause organique qui y est contenue, forme dans ces maladies une complication bien redoutable; mais rien ne réussissoit mieux pour mitiger ces étouffemens convulsifs que le bain de pieds tiède, qui étoit toujours prêt et qu'on réitéroit très-promptement à chaque exacerbation. Nous avons peut-être aussi beaucoup à nous louer de l'usage du lait qui étoit la seule boisson que la malade voulut avaler dans la force de la maladie : cette boisson remplissoit l'indication précieuse de soutenir les forces, et en passant dans les organes de la déglutition elle agissoit à la manière d'un émollient qui, de proche en proche, diminuoit l'irritation des parties en érétisme. Quoiqu'il en soit, tant que la toux fut sèche, je pense que cette boisson nous a rendu de très-grands services. Nous rejetâmes le kermès minéral, l'oximel scillitique, craignant leur action stimulante, et cherchant plutôt à relâcher la trachée-artère que nous imaginions crispée

et embrassant étroitement le corps étranger. Pour cet objet nous fîmes un grand usage des fumigations d'eau chaude, aiguisées sur la fin avec un peu de vinaigre, dont on répandoit les vapeurs dans la chambre et même entre les rideaux du lit ; mais ces fumigations trop rapprochées la fatiguoient beaucoup, et nous ne pûmes retirer de ce moyen tout l'avantage que nous nous en étions promis : nous employâmes aussi l'huile camphrée en onction sur le cou. Croup aigu.

Les premières portions de membrane furent expectorées le quatrième jour, à dater du jour de ma première visite, et continuèrent à sortir abondamment les jours suivans ; elles étoient épaisses de plus d'une ligne, longues et larges d'un demi-pouce plus ou moins, assez ressemblantes à la couenne qui se forme sur le sang après la saignée ; elles étoient par la suite mêlées en sortant avec beaucoup de matière glaireuse qui paroissoit venir aussi de la trachée-artère.

Après l'expectoration du premier lambeau, la petite malade fut tellement soulagée qu'elle se mit à courir par la chambre et à sauter de joie.

On continua les mêmes remèdes, on y joignit l'usage de l'érysimum coupé avec le

lait, le sel sédatif d'Homberg à titre d'antispasmodique. Il continua à se faire pendant une quinzaine de jours un dégorgement des plus abondans des glandes muqueuses de la gorge et des voies aériennes, qui produisit un crachotement presque continuel, tantôt écumeux, tantôt glaireux, que nous aurions attribué à l'usage du mercure si nous en avions fait usage suivant la méthode du Dr. Dobson de Liverpool.

Nous avons eu la satisfaction de voir dans l'espace d'un mois la santé de cet enfant chéri parfaitement rétablie; et ce rétablissement n'a fait que se confirmer de plus en plus jusqu'à ce jour, 29 vendémiaire an 5 de la république française.

Observation sur une phthisie pulmonaire qui a présenté plusieurs phénomènes remarquables; par le docteur REVOLAT, *médecin militaire près l'hospice de Nice, etc.*

Phthisie pulmon.

M. François Civade (1), âgé de 46 ans, prompt et vif par caractère, d'un tempérament

---

(1) Natif de la Colle, département du Var, propriétaire et habitant au faubourg de la Croix de Marbre, à Nice, département des Alpes maritimes.

Phthisie pulmon.

bilioso-sanguin, d'une constitution naturellement très-robuste, n'avoit éprouvé d'autres maladies dans sa jeunesse que la rougeole et la petite-vérole, l'une et l'autre sans accidens. Recherchant volontiers les plaisirs et la bonne chère, se livrant même à des excès, il n'en supportoit pas moins aisément, en certaines occasions, l'usage des alimens grossiers et une assez longue abstinence. Adonné au commerce des grains, des huiles, des vins et des chevaux, il étoit fort souvent exposé à des exercices pénibles, à des marches forcées, soit à pied, soit à cheval, et à passer le Var à gué, de nuit et de jour, pendant les saisons les plus rigoureuses et dans l'eau jusqu'au milieu du corps.

Ces divers genres de fatigues et de privations n'avoient aucunement altéré sa santé, avant sa trentième année, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre intermittente très-opiniâtre.

De nouveaux accès de fièvre furent sa seconde maladie à l'âge de 32 ans, et il ne parvint à s'en délivrer qu'après six mois de traitement. Il ne tarda pas, après son rétablissement, à reprendre la vie active qu'il menoit précédemment, et à parcourir les foires et les marchés. A part un rhumatisme

Phthisie pulmon.

vague et peu incommode, il n'eut cependant plus d'indispositions remarquables jusqu'à sa 41e. année, époque à laquelle, à la suite d'exercices violens en Piémont, il souffrit des hémorroïdes pendant plusieurs mois. Sa santé ne fut point altérée pendant les trois années subséquentes.

Se rendant à Turin, sur la fin de l'été 1806, échauffé par la marche et pressé par la soif en passant le Cole de-Tende, il but inconsidérément de l'eau très-froide : une douleur profonde à la partie gauche de la poitrine, une toux violente et une grande difficulté dans la respiration, des crachats sanguinolens et une fièvre intense furent le résultat de cette imprudence.

A peine rétabli de cette péripneumonie, il s'abstint encore de toute espèce de ménagement : aussi, en décembre suivant, se trouvant à Grasse, exposé à un froid très-rigoureux, il fut subitement atteint d'hémoptisie et ne put, que quelques jours après, revenir dans ses foyers.

Le crachement de sang ayant reparu à trois diverses reprises de quinzaine en quinzaine, il me consulta au commencement de février 1807. Rassuré par le bon effet du traitement, et se croyant parfaitement guéri,

il reprit, beaucoup trop tôt, le cours de ses voyages à Grasse, Tende, Coni, etc., etc. Phthisie pulmon.

Se trouvant dans ce te dernière commune, sur la fin de mars, il ressentit une douleur très-aiguë au côté gauche de la poitrine, à-peu-près au même point que l'été précédent. Après avoir employé, sans soulagement, quelques moyens internes et externes, sous la direction d'un médecin de Coni, il revint à Nice, où la toux, l'oppression, la douleur latérale permanente, l'expectoration des crachats muqueux, puriformes et souvent sanguinolens, la fièvre, une sueur nocturne, etc., caractérisèrent bientôt une phthisie pulmonaire hémoptoïque. Le crachement de sang fut considérable le jour de ma première visite : une légère saignée au bras et l'application de quelques sangsues à l'anus me parurent indispensables et suffisantes pour ne pas énerver le malade. Un vésicatoire placé sur le lieu de la douleur, y fut entretenu pendant huit à dix jours; des pédiluves sinapisés, une boisson pectorale et légèrement incisive, édulcorée avec le syrop d'althæa ou de violettes, des bouillons de mou de veau corrigés par l'addition de plantes chicoracées, de légers laxatifs, le syrop d'ipécacuanha et celui de pavot, les oximels simple

Phthisie pulmon.

et scillitique, les sucs de cresson de fo
et de chicorée de jardin, le lichen d'Isl
le kina, etc., furent les différens m
employés pendant le printems 1807, e
secondés par un régime alimentaire anal
améliorèrent l'état du malade, que je
plus occasion de revoir avant le mois
suivant.

Rappelé de rechef auprès de lui à
époque, je fus surpris de le trouver en
et menacé *d'hydrothorax.*

Difficulté de respirer et oppressio
sidérables, surtout pendant la nuit; d
besoin continuels d'être exposé au gra
douleur fixe et étendue dans toute la
pulmonaire gauche; bruit sourd prod
la percussion sur cette partie de la po
difficulté de se tenir couché dans un
tion quelconque, excepté par momen
courts sur le côté gauche; éveil en s
toux fréquente; altération; expectorat
nible; pouls petit et fébrile; perte d'a
rareté des urines et des selles; tension
ventre et borborigmes; pâleur et bou
de la face; œdématie de la main gau
des pieds; engourdissement fréquent d
gauche; etc., étoient autant de symptô
cheux réunis au découragement bien

du malade qui, par intervalles très-rapprochés, étoit près de suffoquer. Phthisie pulmon.

Je fis 1° appliquer sur-le-champ deux vésicatoires, l'un entre les deux omoplates pour produire un effet seulement rubéfiant, l'autre beaucoup plus stimulant et saupoudré de camphre sur toute la longueur (externe) du bras gauche, pour y attirer et entretenir une abondante suppuration :

2°. Administrer un lavement laxatif qui produisit une selle copieuse de matières gluantes et visqueuses :

3°. User, en boisson, d'une infusion vulnéraire avec addition d'oximel scillitique :

4°. Prendre quelques bouillons et trois grains de feuilles de digitale pourprée, sous forme pilulaire, dans le courant de cette première journée qui ne se termina pas sans un amendement très-sensible ; le vésicatoire du bras eut tout l'effet desiré.

Le traitement journalier pendant la quinzaine suivante consista, 1°. pour le matin à eun, en un bouillon de poulet préparé avec es racines d'althæa et de chiendent, les euilles de chicorée douce, de laitue, de cresson et de bourache :

2°. En un mélange, à parties égales, de syop de bourache et d'oximel scillitique pour

Phthisie pulmon. édulcorer une infusion de tussilage, de lier terrestre et de lichen d'Islande, qui serv de boisson ordinaire.

3°. En trois grains de digitale pourprée et tant de scille incorporés dans suffisante qu tité de conserve de roses pour trois pilule

4°. En crêmes de riz et de semoule po nourriture.

5°. Dans le pansement du vésicatoire bras, matin et soir (pendant douze jours.)

Des selles et surtout des urines très-copi ses, une expectoration très-abondante de c chats muqueux et puriformes, ainsi que d'u grande quantité de glaires extraordinaire épaisses et visqueuses, la diminution de l' pression, la disparution de l'œdème de main gauche, furent le résultat de ce trait ment que je jugeai à-propos de faire cont nuer en augmentant seulement d'un grain la dose journalière de la digitale et en sup primant la scille.

En peu de tems, le malade eut le somm moins interrompu, put se tenir couché pl long-tems et avec moins de douleur sur l côté gauche, reprit de l'appétit, des forces, de l'embonpoint et son teint à-peu-près n turel. Successivement, la douleur latérale fu

beaucoup moins sensible quoique occupant toujours toute la partie gauche du thorax où la percussion faisoit entendre un son bien moins obscur qu'antécédemment; l'engorgement des malléoles diminua; l'engourdissement du bras gauche et l'œdème de la main disparurent. Phthisie pulmon.

Le malade put, sur la fin de septembre, faire quelques promenades dans la campagne et vaquer à ses affaires domestiques; mais il se refusa constamment à l'application d'un cautère que je desirois faire succéder au vésicatoire; se borna à continuer l'usage journalier de trois grains de digitale formant deux pilules, à prendre matin et soir six ou huit grammes d'oximel scillitique dans une infusion de lichen d'Islande et de fleurs pectorales, à porter un gilet de flanelle sur la peau; et résolut de suivre exactement le régime de vie que je lui prescrivis en discontinuant mes visites.

J'avois appris plusieurs fois depuis, par quelques personnes de sa famille, qu'il se trouvoit journellement mieux, mais qu'il ne se ménageoit aucunement; lorsque je fus instruit au commencement de décembre, que s'étant rendu à Grasse à cheval, et avec une pluie très-froide et continuelle, il y étoit

Phthisie pulmon.

retenu par un crachement de sang assez abondant pour menacer ses jours (1).

Il put néanmoins se faire transporter à Nice vers le milieu du mois, et me fit rappeler le jour même de son arrivée. Son état me parut très-allarmant par rapport à l'étendue et à l'intensité de la douleur latérale (toujours fixe au côté gauche de la poitrine), à la fièvre et à la sueur qui se manifestoient tous les soirs, à l'œdématie des paupières et des extrémités inférieures, à l'oppression, à une toux violente, qui avoit lieu par quintes très-rapprochées et à la nature des crachats sanieux et purulens, dont l'expectoration étoit précédée de grands efforts et accompagnée, par fois, d'une certaine quantité de sang et de quelques pellicules ou fragmens membraneux de différentes grandeurs.

Je fis établir de suite, au bras gauche, le cautère, que j'avois déjà maintes fois conseillé, et je plaçai en même tems deux vésicatoires, comme rubéfians, à la partie interne des cuisses; je revins d'ailleurs, à très-peu de choses près, au traitement qui avoit été

(1) Il est à noter que l'hémoptysie débuta à la même époque l'année précédente.

Phthisie pulmon.

ivi trois mois auparavant. L'ipécacuanha l'oxide d'antimoine sulfuré rouge à petites oses, l'oximel scillitique et la digitale pourée furent encore ses principaux remèdes ; s infusions de fleurs pectorales, vulnéraires incisives, de lichen d'Islande, de polyle, etc. etc., varièrent ses boissons. L'inomnie continuelle et la violence de la toux écessitèrent l'emploi du camphre, de la cynoglosse et de l'opium. Il en fut de même d'un cataplasme émollient et anodin que je aisois fréquemment renouveler (entre deux inges) sur le côté gauche de la poitrine, ainsi ue des vapeurs émollientes dirigées vers les ronches par le moyen d'un tube approprié.

Malgré tout, la maladie empiroit, et chaque instant qui précédoit la rupture ou la sortie d'une vomique, menaçoit le sujet de suffocation. On pouvoit évaluer à quinze ou vingt le nombre des petites poches entières ou morcelées, rendues jusqu'au 10 janvier 1808.

Je quittois à peine le malade, ce jour-là, au moment où il venoit de rejeter avec effort, et avec des douleurs atroces, quelques portions membraneuses plus ou moins larges et épaisses, dont plusieurs, roulées sur elles-mêmes, voient la forme et le volume d'une plume écrire; il se plaignoit aussi d'avoir du feu

Phthisie pulmonaire.

dans la poitrine (c'étoit là son expression) lorsque je fus rappelé en grande hâte pour lui donner les derniers secours. Ne pouvant à l'aide des efforts les plus violens et même convulsifs, rendre, malgré sa rupture, une vomique plus volumineuse que toutes les précédentes, il venoit de porter ses doigts fort avant dans la gorge pour l'extraire et avoit réussi.

Cette crise l'avoit affoibli à un point extraordinaire, et je ne songeai, de prime-abord, qu'à relever ses forces physiques et morales. Plusieurs pintes d'un fluide puriforme, sanguinolent et très-fétide, des glaires filamenteuses, et quelques parcelles de vomiques suivirent l'expulsion de ce dernier kiste que j'eus soin de laver à plusieurs reprises avec de l'eau-de-vie, et que je recueillis avec ses fragmens, pour le conserver dans l'esprit-de-vin. Ce kiste, de forme à-peu-près ovale, avoit alors quatre pouces environ de diamètre; mais, il s'est beaucoup retréci depuis huit mois par l'action de l'esprit-de-vin.

Ce kiste que je ferai parvenir, par la première occasion sûre, à la Société, est moins grand que celui que j'avois recueilli précédemment à l'hospice, et dont je fis seulement mention dans l'extrait de mes observations

niques (militaires) que j'eus l'honneur Phthisie pulmon.
dresser à la Société, en février dernier,
ec le dessein d'en rédiger, avec le tems,
bservation particulière. Il présente encore
e autre différence remarquable et relative
a texture.

Les parois du premier sont formées d'une enveloppe pseudo-membraneuse recouverte intérieurement par une couche albumineuse; les parois de celui-ci sont formées par trois tuniques bien distinctes, et qu'on peut séparer avec facilité les unes des autres. La tunique interne très-mince et transparente, ressemble à la pellicule qui recouvre intérieurement la coque d'un œuf de poule; la tunique moyenne est plus épaisse; l'externe dont la couleur blanchâtre ressemble à celle des aponévroses, est très-lisse, beaucoup plus dense que la seconde, et présente une consistance membraneuse.

Le malade fut encore, pendant plusieurs jours, d'une foiblesse extrême sans souffrir beaucoup, mais expectorant toujours en abondance des matières pareilles à celles qui avoient accompagné la dernière vomique; il en rendit aussi par les selles une certaine quantité, ce qui me détermina à lui donner deux laxatifs avec la manne, la rhubarbe et

Phthisie pulmon. le kina, ainsi que quelques boissons vulnéraires et détersives. L'oximel scillitique, la digitale, le lichen d'Islande, le kina, le syrop balsamique, l'eau de goudron, le lait, le jaune d'œuf frais, quelques fécules et alimens légers mais analéptiques, constituèrent le régime médicamenteux auquel je le soumis pendant tout l'hyer, en faisant soigneusement entretenir son cautère.

Depuis plusieurs mois, à part une certaine gêne et un peu de chaleur qu'il éprouve dans la partie gauche de la poitrine lorsqu'il marche précipitamment ou qu'il parle avec trop d'action (ce qui malheureusement lui arrive trop fréquemment et contraste avec le silence rigoureux que j'avois exigé de lui aux trois principales époques de sa maladie), à part, encore, un léger enrouement et parfois de la toux lorsque l'atmosphère est humide, il ne paroît plus se ressentir de sa maladie; il dort sur l'un et l'autre côté et sur le dos, fait journellement de l'exercice et vaque à ses affaires; il n'a pas même craint les chaleurs excessives du mois de juillet dernier, et il est allé à la foire de Beaucaire, pour son commerce de chevaux.

Je suis, cependant, loin de le croire exempt d'une nouvelle récidive, dont les suites se-

raient certainement fort à redouter chez le sujet, qui, fort de sa constitution primitive, sera toujours enclin à quelques erreurs dans le régime et ne saura jamais se soigner.

Observation sur un sommeil convulsif pendant le jour, guéri par l'application d'un séton à la nuque ; par F. Raisin, *docteur médecin, pro-secrétaire de la Société de médecine de Caen.*

Sommeil convulsif.

Le jeune homme qui a éprouvé cette affection étoit alors âgé de treize ans ; il est d'une constitution délicate, issu de parens très-nerveux. Sa santé a été chancelante depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quatre ans, époque à laquelle il commença à marcher seul : elle devint alors meilleure ; l'enfant prit plus d'embonpoint, et il arriva, sans accidens, à l'époque de la seconde dentition, qui néanmoins fut laborieuse. Les nouvelles dents qui ont remplacé celles de la première pousse, sont très-mauvaises ; le malade a la pernicieuse habitude de peu mâcher ses alimens, ce qui lui procure de mauvaises digestions. Pendant les dix-huit mois qui ont précédé sa maladie, sa croissance a été très-rapide, et il est beaucoup plus grand que n'est ordinairement un

Sommeil convulsif.

enfant de son âge; il a la fibre grêle et le système nerveux d'une mobilité excessive. Son caractère est très-irascible, ce qui a fait que ses parens l'avoient peu contrarié; mais voyant que ses défauts et surtout son opiniâtreté augmentoient avec l'âge, ils résolurent enfin de s'opposer à ses petits emportemens, et c'est peut-être là l'origine des accidens qu'il a éprouvés.

Comme la maladie dont je vais donner l'historique est des plus rares et son diagnostic des plus difficiles, j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'entrer dans ces détails, qui pourroient paroître minutieux, et peut-être déplacés dans toute autre circonstance.

Vers la fin de fructidor an 12, à la suite d'une correction inaccoutumée, l'enfant entra dans une colère des plus violentes. Quelques jours après, il tomba peu-à-peu, pendant le jour, dans un état de somnolence qui alla toujours en augmentant, et qui dégénéra enfin en un véritable sommeil, mais si profond, qu'on avoit beaucoup de peine à l'éveiller. Cette dispotion au sommeil étoit si grande, qu'on étoit obligé d'avoir sans cesse les yeux sur lui, de le distraire, de le promener, de le faire jouer, etc. Sans ces précautions il s'endormoit sur-le-champ, et alors

on ne pouvoit le réveiller qu'en lui jetant de l'eau froide au visage, en le secouant ou le pinçant fortement. Une particularité sur laquelle il est essentiel de fixer l'attention, c'est que pendant le sommeil du jour, le malade éprouvoit des mouvemens convulsifs de tout le corps, tandis que le sommeil de la nuit étoit naturel et tranquille, et qu'il en sortoit spontanément. Si après son réveil du matin il restoit trop long-tems au lit, alors il tomboit dans le sommeil convulsif, et il falloit employer les moyens ci-dessus mentionnés pour l'en arracher. Sommeil convulsif.

Tel étoit l'état de ce jeune homme, lorsque je fut appelé pour lui donner mes soins : c'étoit environ deux mois après l'invasion de la maladie. A l'examen du malade, je n'observai rien autre chose, sinon que le pouls étoit fréquent, serré, et les pupilles tant-soi-peu dilatées. On m'apprit qu'il étoit tantôt constipé, que tantôt il avoit la diarrhée, quelquefois accompagnée de coliques : je songeai d'abord à rétablir les digestions. Je fis sentir au malade la nécessité de bien mâcher ses alimens ; je le fis vomir ; je prescrivis les amers et les frictions sèches. Par l'emploi de ces moyens, les digestions devinrent meilleures, mais le sommeil étoit toujours le

Sommeil convulsif.

même : la dilatation de la pupille et la nature des accidens me firent soupçonner la présence des vers dans le canal alimentaire. D'après cette idée je prescrivis des anthelmintiques, qui ne changèrent en rien l'état de mon malade. A cette époque la Société de médecine de Paris publia dans son journal plusieurs observations intéressantes sur des accidens nerveux très-singuliers occasionnés par les vers. J'insistai en conséquence sur les anthelmintiques ; j'en variai les espèces ; je variai la manière de les administrer ; je purgeai le malade, le tout sans succès (1).

L'insuffisance des moyens employés me fit tourner mes vues d'un autre côté, et je regardai la maladie comme une affection purement nerveuse. Sous ce point de vue, les remèdes déjà administrés auroient dû, en changeant le type nerveux, amener au moins quelques modifications dans la marche des accidens : il n'en étoit rien. J'essayai donc de stimuler la peau ; je fis appliquer au bras un vésicatoire, qui ne produisit d'autre effet qu'un agacement considérable, ce qui me détermina à le supprimer peu de jours après.

(1) Le malade n'a rendu aucuns vers dans le cours du traitement.

conseillai l'application d'un séton à la nque : les parens balancèrent quelque tems ; ais comme les accidens persistoient tou- urs, ils se déterminèrent à l'essayer, et le ton fut appliqué. Il s'établit une suppura- on abondante : l'état du malade parut le ême pendant quelques jours; mais insensi- lement le sommeil convulsif diminua, et le une homme fut parfaitement guéri vers la n de ventôse. Le séton a fini de suppurer uelque tems après la cessation des accidens, t on l'a ôté sans inconvénient. Le malade éprouva, au printems suivant, une fièvre d'accès qui fut plus opiniâtre que celles que j'aieu occasion de traiter dans le même tems : elle prit le type tantôt tierce, tantôt double tierce; enfin elle céda aux remèdes généraux et au régime convenable.

Sommeil convulsif.

Réflexions.

Quoique les accidens qu'a éprouvés le ma- ade ne soient pas survenus immédiatement près la colère, néanmoins je crois que l'on e peut s'empêcher de les regarder comme es effets de cette passion, qui, ayant porté on impression particulièrement sur le cer- eau et ses dépendances, a constitué une af- ection purement nerveuse : le peu de succès les premiers moyens administrés, la marche

Sommeil convulsif.

des accidens, tout concourt à éloigne
d'une cause matérielle et d'aucune
organique. Cependant les vomitifs, l
gatifs, les stimulans, auroient dû, c
nous l'avons déjà observé, en change
type nerveux, amener quelque modifi
dans la marche de la maladie; mais
fait attention qu'elle existoit depuis
mois lorsque j'administrai les premie
mèdes, on ne sera pas surpris de leur
fisance contre des accidens nerveux, d
propre est, comme l'on sait, de se fc
par l'habitude. Il a donc fallu recourir
moyens plus énergiques; et, le séton
l'on doit plutôt regarder ici comme do
une autre direction aux mouvemens hal
que comme évacuant) a rempli le bu
j'avois inutilement tenté d'atteindre par
tres procédés curatifs.

En réfléchissant sur cette singulière
ladie, j'avois pensé qu'on pouvoit enc
considérer sous le rapport de sa périod
et si le séton n'eût pas réussi, j'étois
à employer le quinquina, que j'aurois
nistré pendant la nuit, regardant ce m
comme celui de l'intermission.

stoire de la constitution médicale du roisième trimestre de 1808, *observée à Paris ; par* F. J. DOUBLE.

Tanti sanè momenti sunt hujusmodi concursus (solis, lunæ, etc.), ut extrà dubium sit his quandòque acceptam referri debere subitam illam et occultam morborum vim quæ gentibus universis ingruunt.

Mead, de imper. solis et lunæ.

Des observations souvent répétées, et de gues méditations sur l'influence des cons- tions des saisons, relativement à la pro- ction des maladies, m'ont démontré qu'il t calculer sur plusieurs bases ce genre fluences ; et qu'on doit déduire de consi- rations diverses les maladies catastati- es, c'est-à-dire, celles qui sont le résultat la constitution : ainsi, je trouve que l'état l'air donne lieu aux maladies ou d'une nière directe ou d'une manière indirecte. Dans son action directe, l'air peut 1°. être éhicule de miasmes, soit formés dans son , soit communiqués par des évapora- s malfaisantes : c'est à ce genre de causes nous devons une grande quantité de mala- épidémiques et contagieuses, telles sont, etite-vérole, les fièvres des marais, etc.

Const. méd. du 3e. trimestre de 1808.

Const. méd. du 3e. trimestre de 1828.

2°. Dans son action directe, l'air produ encore les maladies déterminées par sa te pérature et ses autres qualités physique telles sont, les maladies catarrhales, e

Dans son action indirecte la constitution l'air a également deux manières généra d'agir :

1°. En introduisant dans la constitutio physique du corps vivant, les dispositio propres à faire naître telle ou telle maladie

2°. Par l'influence non moins grande qu'elle exerce sur le corps vivant, à l'aide des alimen et des boissons que la saison nous fournit du genre d'exercices qu'elle commande o qu'elle empêche, etc.

C'est toujours en calculant sur ces données diverses, les maladies qui se présentent à la pratique, que nous formons le résultat de nos constitutions des trimestres : l'on trouvera dans l'histoire de celui-ci une application sensible de cette méthode.

Juillet. Pendant le cours entier de ce mois, il a régné des chaleurs aussi violentes que continues : le ciel presque toujours très-serein, ne s'obscurcissoit que rarement et partiellement par des nuages orageux ; et si l'on en excepte les derniers jours du mois, il n'a tombé d'autre pluie que celle produite par

par ces mêmes nuages ; le vent soufflait toujours du Sud-Est ou du Nord-Ouest. Il a surtout régné des chaleurs à peine supportables du 10 au 17 du mois; ensorte que, pendant ce mois, la constitution de la saison toujours sèche et chaude, a été complettement et franchement estivale. Const. méd. du 3e. trimestre de 1806.

Août. Dès le début du mois d'août, et même, comme nous l'avons indiqué, à la fin de juillet, quelques orages, quoique peu considérables, ont, en se répétant, fait changer les dispositions de l'atmosphère ; le vent a soufflé du Sud-Est et du Sud-Ouest ; il a plu pendant plusieurs jours ; le tems est devenu frais, mais toujours à la suite d'orages plus ou moins violens et éclatant plus ou moins près de la capitale. Cet état de la constitution s'est maintenu jusqu'au 16; dès-lors la température de l'atmosphère est devenue plus chaude; les pluies et les orages ont cessé, le tems a été sec par des vents Nord Est et Nord-Ouest constans, ce qui a duré jusqu'au 29, époque à laquelle un orage assez considérable a ramené la même constitution de l'air que nous avons notée pour la première quinzaine du mois.

Au total, la constitution de l'air a été chaude et humide.

Const. méd. du 3e. trimestre de 1808.

Septembre. Dans le début de ce mois, nous avons encore eu à noter plusieurs orages toujours suivis de pluie considérable; bientôt ces orages ont cessé, et après quelques jours alternativement sereins et nuageux, le vent a soufflé du Nord-Est, et nous a ramené des beaux jours pendant lesquels les matinées et les soirées étoient extrêmement fraîches. Mais durant ces mêmes jours, le soleil a pris de la force, et par l'habitude même de la présence de ses rayons sur l'atmosphère, l'air a été réchauffé, et il en est résulté des chaleurs qui ont heureusement completté la maturité des fruits d'automne et particulièrement du raisin; cette action du soleil s'est montré d'autant plus efficace que, de tems en tems, il survenoit aussi des pluies peu abondantes, qui secondoient favorablement l'effet de la chaleur; aussi tous les fruits, le raisin surtout sont-ils cette année de bonne qualité.

Dans le courant du mois, le vent s'est inégalement partagé entre le Nord-Est, le Nord-Ouest et le Sud-Ouest; en sorte que ce sont les variations de l'Ouest qui ont prédominé.

Par rapport à l'ensemble de la constitution des maladies régnantes durant ce trimestre, il est une remarque générale, c'est que

nous avons eu très-peu et presque point de maladies de la saison, et que nous n'avons eu sur-tout que peu de fièvres intermittentes, maladies que les habitans de Paris, vont presque toujours chercher à la campagne, où elles dégénèrent bien plus souvent que dans la capitale, en intermittentes malignes, pernicieuses, ataxiques, etc.

Const. méd. du 3e. trimestre de 1808.

Cette différence des maladies de ce trimestre, comparées aux maladies du même trimestre des années précédentes, vient, ainsi que l'ont remarqué dans les notes que nous ont communiquées nos confrères MM. Menuret et Emonnot, de ce que, cette année, nous n'avons eu à combattre aucune des circonstances qui concourent d'une manière si efficace à la production de ces maladies. En effet, les fruits ont été très-abondans, et tous de bonne qualité; les chaleurs ont été modérées; et il a plu assez abondamment pour réparer l'évaporation des eaux de rivière, qui, par cela même, ont été toujours également salubres, et pour tenir les eaux des marais et des étangs à une hauteur telle qu'il ne put point s'en échapper ces émanations malfaisantes, dont l'action a été rigoureusement démontrée par Lancizi, par Ramazzini et par d'autres observateurs.

Const. méd. du 3e. trimestre de 1808.

Nous avons eu pendant ce trimestre comme deux constitutions de maladies régnantes, de la même manière que nous avons eu deux constitutions des saisons.

La première chaude et sèche a régné tout le mois de juillet; celle-ci n'est jamais très-fâcheuse à Paris, où l'on voit rarement, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, même dans le fort de l'été, les maladies catarrhales entièrement effacées par les maladies bilieuses; aussi, si l'on en excepte les mal-aises généraux causés par les fortes chaleurs, cet état de la constitution n'a pas été très-préjudiciable à l'économie animale. Nous avons eu, il est vrai, quelques faits de maladies bilieuses, mais dont la gravité étoit toujours proportionnée à la nature du climat que nous habitons : et pendant que nous avions à traiter ici quelques fièvres bilieuses assez simples, et un très-petit nombre de *cholera-morbus*, notre correspondance particulière nous apprenoit que ces maladies se montroient bien plus intenses dans les pays méridionaux, et qu'en Espagne, par exemple, il régnoit épidémiquement des *cholera-morbus* portés au plus haut degré d'intensité, et même des fièvres intermittentes et remittentes malignes, cholériques.

Const. méd du 3e. trimestre de 1808.

Dans ce trimestre, indépendamment de l'action directe de la constitution de l'air, considérée par rapport à ses qualités physiques, pour donner naissance aux maladies bilieuses, nous avons encore noté son influence sur le système nerveux, auquel elle imprimoit une foiblesse plus ou moins prononcée en le frappant dans son propre centre ou son origine, l'organe cérébral. De-là, un assez grand nombre de paralysies générales, essentielles ou primitives et sans aucune invasion préliminaire d'apoplexie, ce qui avoit surtout lieu chez les vieillards. Contre cette disposition, nous avons très-fréquemment conseillé, avec le plus grand succès, comme moyens hygiététiques, les bains froids de rivière, dont nous avons plusieurs fois eu l'occasion de constater l'action tonique.

La seconde constitution de la saison, chaude et humide, ou tempérée et humide, a donné d'abord une petite quantité de maladies, parce que ces qualités de l'air étoient aussi très-modérées; et puis elle a amené un mélange de maladies bilieuses et catarrhales, mélange dans lequel les affections catarrhales l'emportoient de beaucoup.

C'est ainsi, qu'au milieu d'un petit nombre de fièvres intermittentes et de fièvres gastri-

Const méd. du 3e. trimestre de 1808.

ques bilieuses, nous avons eu à traiter quelques angines, quelques rhumes légers, des fluxions de diverse nature, des rhumatismes en assez grand nombre, et enfin beaucoup d'éruptions scarlatines, rougeoles, et autres non caractérisées, spécialement observées sur les enfans.

Par rapport aux fièvres intermittentes, nous remarquerons, en premier lieu, que leur type étoit quelquefois tierce ou double tierce, mais très-souvent aussi quarte ou double quarte; et nous ajouterons que le caractère périodique étoit assez opiniâtre, dans les fièvres quartes surtout, non-seulement pour exiger le quinquina, mais encore pour résister assez long-tems à ce spécifique. Dans ces cas nous avons administré avec succès les préparations de camphre et d'opium.

M. Menuret annonce qu'il a utilement remplacé le quinquina par les écorces de marronnier d'Inde et de cerisier, préparées avec l'addition d'un sel alkali ou même avec le laudanum, indiqué d'ailleurs par les complications nerveuses.

Quant aux éruptions dont les enfans ont été plus particulièrement atteints, nous avons encore été à même de répéter l'observation que nous avions déjà faite à cet égard, savoir:

que comme parmi ces enfans, il y en avoit un grand nombre qui venoient d'être vaccinés, cette circonstance n'a pas peu contribué à accréditer l'opinion de quelques personnes qui regardent la vaccine comme donnant lieu plutôt ou plus tard à des éruptions diverses. Encore une fois il est très-possible, et l'observation la plus exacte semble l'attester, il est très-possible, dis-je, que le travail de la vaccine donne quelquefois lieu a une éruption plus ou moins forte, surtout chez les enfans, qui ont d'ailleurs tant de disposition à ces sortes de mouvemens : mais, d'abord, on n'a observé jusques-là aucun caractère constant à ces éruptions, que Pearson, Woodville, Odier et presque tous les vaccinateurs ont eu occasion de noter ; ensuite, ces éruptions ne présentent aucun danger ; bien loin de-là, elles sont plus utiles que nuisibles en distribuant les mouvemens et les forces du centre à la circonférence, et il seroit inutile ou même dangereux de rien tenter pour empêcher ou pour détruire cette action salutaire de la nature. Et si l'on réfléchit aux nombreuses circonstances coïncidant avec la vaccine, malgré qu'elles en soient entièrement indépendantes, susceptibles de donner lieu, à elles seules, aux éruptions qui nous occupent, on verra

Const méd. du 3e. trimestre de 1808.

Const. méd. du 3e trimestre de 1808.

combien doivent être rares les éruptions exclusivement produites par la vaccine.

Pendant le cours entier du trimestre, et plus particulièrement pendant les deux premiers mois, soit par l'influence des changemens fréquens de l'atmosphère, soit par l'effet de la grande quantité de fruits, que tout le monde a pu manger, on a remarqué un grand nombre de dévoiemens avec coliques, et qui, plus salutaires que nuisibles, avoient à peine le caractère de maladie; sans compter qu'ils cédoient à de très-légers moyens et, par exemple, à un régime approprié.

Quelquefois, pendant le deuxième mois surtout, ces coliques, un peu plus tenaces, exigeoient l'usage de quelques tasses d'infusion théiforme de capillaire de Montpellier: dans d'autres circonstances elles exigeoient, à cause des complications gastriques, l'emploi des évacuans émétiques, parmi lesquels nous donnions la préférence à l'ipécacuanha, en raison de l'action tonique de ce remède, indiquée par les diarrhées considérables liées le plus souvent à ces coliques.

Lorsque ces coliques survenoient chez des femmes qui se trouvoient à l'époque des règles, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois, il en résultoit une complication fâcheuse

la menstruation s'arrêtoit et puis reparoissoit alternativement, les malades se plaignoient de douleurs de matrice, qui en ont imposé aux yeux de quelques praticiens pour des inflammations utérines; le plus souvent aussi, sans doute en raison de la constitution des individus, il se déclaroit des symptômes nerveux plus ou moins violens.

Const. méd. du 3e. trimestre de 1806.

Enfin, nous avons eu à traiter, mais comme sporadiques, des fièvres bilieuses dégénérées en intermittentes, en putrides ou adynamiques, et en malignes ou ataxiques. Les traitemens méthodiques, si rigoureusement tracés par les préceptes de l'art, ont presque constamment réussi; nous y avons joint avec beaucoup de succès, comme boisson ordinaire, l'usage du vin de Champagne mousseux, tempéré avec un, ou deux-tiers ou même trois-quarts d'eau, suivant les circonstances.

Dans quelques arrondissemens de la ville de Paris, et c'est toujours dans ceux où, soit par préjugé, soit par ignorance, soit par inertie, la pratique de la vaccine est le moins en usage, la petite vérole a fait quelques ravages; et l'on a remarqué d'une manière très-positive dans le 9e. arrondissement, où la vaccine est généralement employée, que les petites véroles y ont été infiniment rares, et que

surtout pendant le mois de septembre, époque à laquelle la petite-vérole a été le plus répandue, et où elle a fait le plus de victimes; il n'y a pas eu, dans ce même arrondissement, un seul enfant mort à la suite de cette maladie éruptive.

Nous terminerons notre histoire de la constitution médicale de ce trimestre par la remarque suivante, que nous consignons ici comme un fait d'observation isolé.

Klein a observé quelquefois chez les jeunes femmes l'éruption des dents de sagesse avoir lieu avec quelques accidens pendant la grossesse. Nous avons dans ce moment sous les yeux l'exemple d'une dame, âgée d'environ vingt ans, enceinte de trois mois, et qui, depuis les premiers jours de sa grossesse, souffre considérablement du travail que fait la nature pour l'éruption des dents de sagesse d'un côté.

Observation sur une opération de trépan pratiquée dix huit jours après l'accident; par M. CHAPPE, *chirurgien principal du 4e. corps de la Grande-Armée.*

Sur le trépan.

Depuis long-tems c'est, un très-grand sujet de controverse chirurgicale, que la fixation des indications précises du trépan : tout est

peu-près définitivement arrêté sur le meilleur procédé opératoire; et les règles suivant lesquelles il convient de pratiquer cette opération, sont établies; mais on n'a rien décidé sur les circonstances qui exigent impérieusement l'emploi de l'opération. Sur le trépan.

On étoit à-peu-près généralement convenu que les fractures du crâne, la dépression de la boîte osseuse, les accidens de la commotion, et les épanchemens étoient autant de cas dans lesquels il falloit opérer; mais M. Quesnay a commencé à présenter quelques observations contre ce précepte, que d'autres praticiens, mais sur-tout Dessault et Bichat, ont vigoureusement combattu.

On n'est pas plus d'accord sur l'époque à laquelle l'opération doit être faite, et s'il convient de la pratiquer aussitôt après l'accident, ou bien si l'on doit en attendre les suites.

Enfin, parmi ces suites, on n'est pas fixé sur celles qui commandent l'opération, et sur celles qui font que l'on peut s'en passer.

On avoit d'abord reçu, avec un enthousiasme toujours blâmable, la distinction de Petit, qui prétendoit que la perte de connoissance et l'assoupissement, sont l'effet de la commotion du cerveau, quand ils arrivent

Sur le trépan,

dans l'instant même du coup; et que le qu'ils arrivent ensuite, ils sont, au contrai causés par un épanchement qui s'est fait s le crâne depuis le coup.

L'observation que je vais rapporter, s une nouvelle objection à cette assertic on y verra, en effet, un épanchement ay lieu sans autre perte de connoissance celle qui est arrivée immédiatement ap le coup.

On y verra aussi que l'opération a été p tiquée dix-huit jours après l'accident, et d un hôpital militaire assez considérable, d circonstances que Bourdon, Quesnay et I sault ont regardé comme contraires au suc du trépan.

Quoiqu'il en soit, une observation est trop peu de conséquence, sans doute, p résoudre les importantes questions que l agite depuis si long-tems sur le trépan sur ses indications; mais je pense que ce sera que dans des collections nombreu d'observations partielles recueillies par div observateurs, que l'on pourra puiser les r tériaux, d'où naîtront des données suffisa pour la solution de ces questions.

C'est là ce qui m'a déterminé à faire c noître le fait suivant:

nommé Jacques Boutelou, grenadier . bataillon de la 40e. demi-brigade, com- ie n°. 8, entra à l'hôpital de Boulogne, le ructidor an 8, avec une plaie contuse sur :rs supérieur et moyen du pariétal droit. ıalade, suivant son rapport, étoit resté sur up, et avoit perdu beaucoup de sang par z et par les oreilles. J'apperçus au moyen, e incision pratiquée sur le lieu même de ɔntusion, une dépression rugueuse qui ɔnçoit l'existence d'une fracture avec en- ement; je proposai le trépan : le malade yé par le nom seul de cette opération, ne lut point s'y soumettre, il persista dans e résolution. Je me bornai aux remèdes éraux, et fus très-attentif à observer les dens qui devoient se manifester, pensant ı que leur intensité détermineroit enfin le ade. La fièvre, les douleurs de tête, les ırdissemens joints à une suppuration de ıvaise nature, firent sur son esprit, ce que ersuasion avoit vainement tenté, et le 19e. soir, je procédai à l'opération : je fis une sion cruciale aux tégumens, en conser- t les lambeaux; une seule couronne suffit ır faciliter l'extraction de quinze petites uilles, et donner issue à trois cuillerées ron de matière épanchée entre le crâne la dure-mère; le malade parut être sou

Sur le trépan.

Sur le trépan.

lagé ; les premiers jours sembloient promettre une heureuse issue, lorsque la fièvre se manifesta. Le 6e., la plaie devint sèche et les lambeaux furent atteints de gangrène : j'employai la tisane de tamarins stibiée, la limonade minérale ; la teinture de kina et le vinaigre miélé pour topiques ; ces moyens répondirent à mon attente, les escharres se séparèrent, une lame osseuse assez mince et longue d'environ six lignes se présenta à l'ouverture du crâne, et le 15e. jour, cet orage fut totalement dissipé. La plaie étant devenue très-belle, je crus devoir abréger la cure, en réunissant les lambeaux et ne laissant qu'une ouverture suffisante pour l'écoulement du pus ; je procédai d'abord à la réunion du lambeau inférieur-postérieur avec le supérieur du même côté ; la suppuration ayant beaucoup diminué pendant cette première tentative, et des bourgeons charnus commençant à végéter autour de l'ouverture, je tentai la réunion des autres lambeaux, dont la réussite fut la même. Enfin, le malade est sorti de l'hôpital parfaitement guéri, le 1er. nivôse ; c'est-à-dire, quatre mois après son accident, et trois mois et demi environ après l'opération. Sa sortie auroit pu avoir lieu beaucoup plutôt, car la plaie étoit cicatrisée depuis plus d'un mois ; mais comme la saison du froid approchoit,

i pensé qu'un séjour un peu plus long à
hôpital, rétabliroit les forces du malade,
donneroit à la cicatrice, le tems de devenir
lus solide; cette conjecture s'est vérifiée,
r les battemens du cerveau s'appercevoient
peine, et l'impression du froid étoit presque
nsensible.

Observation sur une sorte d'articulation contre-nature, entre les deux premières pièces du sternum; par M. BEAUCHÊNE, *fils, prosecteur de l'École de Médecine de Paris.*

Articulat. contre-nat. du sternum

M. C...., étudiant en médecine, âgé de 23 ans, d'un tempéramment sanguin, d'une constitution délicate, est né de parens sains et n'a eu dans son enfance aucune maladie remarquable. A l'époque de la puberté, vers l'âge de 18 ans environ, ce jeune homme commença à fréquenter les femmes et s'y adonna avec excès. Au bout de six mois, il ressentit de violentes palpitations dans la région du cœur; il les éprouve toujours depuis, sur-tout lorsqu'il se livre à la course, ou qu'il monte un escalier avec rapidité. A 19 ans, il lui survint un petit ulcère à la base du gland; on en obtint la cicatrisation par l'application répétée du nitrate d'argent fondu. Cette guérison fut suivie d'engorge-

Articulat. contre-nat. du sternum

ment aux aines, de douleurs nocturnes dans les extrémités abdominales, et de douleurs presque continuelles vers la partie moyenne du sternum.

Dans l'espérance de se soulager, le malade appuyoit fréquemment et avec force la paume de la main sur la partie douloureuse de cet os. Cette manœuvre imprudente fut suivie de la disjonction des deux premières pièces qui le composent; cependant retenues par les côtes qui s'articulent avec elles, et par les muscles qui s'y attachent, ces deux parties du sternum n'ont pu s'écarter beaucoup; mais elles se sont fléchies de manière à former en avant une saillie très-prononcée.

On rencontre souvent des individus chez lesquels il existe une éminence plus ou moins considérable dans le même endroit; mais cette élévation n'est point accompagnée de mobilité, et c'est ce que l'on rencontre dans l'individu qui fait le sujet de cette observation.

Lorsque ce jeune homme fait éxécuter au thorax des mouvemens de rotation, de droite à gauche ou de gauche à droite, les deux premières pièces du sternum se meuvent l'une sur l'autre, et on entend alors, en prêtant une oreille attentive, une sorte de crépitation ou un bruit semblable à celui que rendent

les

Articulat. contre-nat. du sternum

les coquilles d'œufs quand on les écrase: cette crépitation est toujours accompagnée d'une sensation douloureuse. Dans le commencement de cette affection on a employé, sans succès, des topiques dans lesquels entroient le camphre et l'opium; on a eu recours aussi aux saignées et aux vésicatoires, sans en retirer plus d'avantages. Plusieurs traitemens antivénériens ont été administrés depuis, les douleurs ostéocopes ont disparu; mais la mobilité contre-nature des deux premières pièces du sternum, et la sensation douloureuse qui l'accompagne, ont toujours subsisté.

On observe encore chez M. C...., un phénomène pathologique assez singulier, c'est la desquammation de l'épiderme, qui revêt la poitrine. En frottant légèrement la partie antérieure du thorax, on fait tomber des morceaux d'épiderme qui ont jusqu'à un centimètre de longueur, sur un demi-centimètre de largeur. Les autres parties du corps n'offrent aucune trace d'une altération semblable.

Lorsque ce jeune homme reste douze ou quinze jours sans prendre de bains, toute la surface extérieure du thorax, la partie antérieure sur-tout, semble offrir alors une enveloppe écailleuse.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

Octobre 1808.

JOURS	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	MAXIM.	MINIM.	A MIDI.	MAXIMUM.	MINIMUM	MIDI.
1	+ 10,0 mi.	+ 4,1 s.	+ 10,0	28,0,42 s.	27,9,90 ma.	27,10,80
2	+ 10,0 mi.	+ 6,2 ma.	+ 10,0	28,0,60 ma.	27,10,50 s.	27,11,76
3	+ 12,8 mi.	+ 7,2 ma.	+ 12,8	28,3,82 s.	27,11,80 m.	28,1,42
4	+ 13,0 s.	+ 7,6 ma.	+ 12,8	28,3,50 mi.	28,3,10 s.	28,3,10
5	+ 12,2 mi.	+ 6,0 ma.	+ 12,2	28,3,52 ma.	28,2,72 s.	28,2,75
6	+ 13,7 s.	+ 3,4 ma.	+ 12,6	28,1,65 s.	28,1,05 ma.	28,1,52
7	+ 14,0 mi.	+ 7,6 ma.	+ 14,0	28,1,75 ma.	27,11,08 s.	28,1,28
8	+ 0,6 s.	+ 5,0 s.	+ 8,4	27,8,73 s.	27,6,80 ma.	27,7,10
9	+ 8,4 mi.	+ 5,4 ma.	+ 8,4	27,11,30 s.	27,8,90 ma.	27,9,96
10	+ 10,0 s.	+ 0,8 ma.	+ 7,4	27,10,80 ma.	27,10,03 mi.	27,10,03
11	+ 11,5 mi.	+ 5,3 ma.	+ 11,5	28,1,50 mi.	28,0,42 ma.	28,1,50
12	+ 10,0 mi.	+ 0,5 s.	+ 10,0	28,3,73 s.	27,10,92 m.	28,0,52
13	+ 7,2 s.	+ 1,0 s.	+ 6,8	28,1,72 s.	28,0,40 ma.	28,1,50
14	+ 8,0 ma.	+ 0,7 ma.	+ 8,0	27,11,80 m.	27,6,27 s.	27,10,50
15	+ 9,2 mi.	+ 5,5 s.	+ 9,2	27,5,68 mi.	27,5,08 ma.	27,5,68
16	+ 10,0 mi.	+ 4,7 ma.	+ 10,0	27,9,87 s.	27,8,00 ma.	27,9,30
17	+ 5,5 mi.	+ 3,0 s.	+ 5,5	27,10,01 s.	27,9,20 mi.	27,9,20
18	+ 8,0 mi.	+ 2,3 ma.	+ 8,0	27,10,60 mi.	27,9,92 s.	27,10,60
19	+ 7,2 mi.	+ 3,5 s.	+ 7,2	27,8,37 mi.	27,8,03 s.	27,8,37
20	+ 8,5 mi.	+ 4,7 s.	+ 8,5	27,9,53 s.	27,8,05 ma.	27,9,00
21	+ 9,6 s.	+ 5,0 ma.	+ 9,0	27,9,53 s.	27,7,03 s.	27,7,27
22	+ 9,6 mi.	+ 2,4 mi.	+ 9,6	27,9,55 ma.	27,9,10 s.	27,9,53
23	+ 7,7 mi.	+ 2,4 ma.	+ 7,7	28,0,05 mi.	27,10,03 m.	28,0,65
24	+ 10,0 s.	+ 6,7 s.	+ 8,4	27,9,70 s.	27,8,10 mi.	27,8,10
25	+ 8,8 mi.	+ 2,6 ma.	+ 8,8	28,1,16 mi.	27,11,20 m.	28,0,16
26	+ 9,8 s.	+ 6,9 s.	+ 8,8	27,8,05 s.	27,7,48 ma.	27,7,53
27	+ 11,0 mi.	+ 6,0 ma.	+ 11,0	27,8,93 mi.	27,8,39 ma.	27,8,39
28	+ 10,3 mi.	+ 4,8 ma.	+ 10,3	27,9,72 s.	27,9,13 ma.	27,9,68
29	+ 9,9 mi.	+ 6,7 s.	+ 9,9	27,11,35 s.	27,50,04 m.	27,11,17
30	+ 9,7 s.	+ 3,0 ma.	+ 8,5	28,2,50 s.	28,0,50 ma.	28,1,80
31	+ 8,9 s.	+ 6,6 ma.	+ 8,2	28,12,52 mi.	28,2,02 ma.	28,2,52

RECAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,3,82
Moindre élévation du mercure.	27,5,08
Elévation moyenne.	27,10,80
Plus grand degré de chaleur.	+ 14,0
Moindre degré de chaleur.	− 0,7
Chaleur moyenne.	+ 8,46

Jours	Hyg. à midi	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	87,0	O.	Pluie contin., très-nuag., nuag. et trouble
2	89,0	S.	Légèrem. couv., couvert, pluie assez fort.
3	93,5	S. O.	A demi-couvert, couvert, couvert.
4	87,0	calme.	Quelq. écl., br., n., tr. calme, quelq. n., br.
5	88,0	calme.	Nuag. cl., br., superbe, vapeurs, superbe.
6	89,0	calme.	Nuag. et calme, c. sup. et calme, n. et troub.
7	93,0	O.	Quelq. écl., br., à demi-couv., entièrem. c.
8	86,0	O. fort.	Pluie abond., pl. par intervalle, nuageux.
9	78,0	N. O.	Couvert, tems pluvieux, couvert, couvert.
10	90,0	O.	Très-nuag., pl. fine et abond., quelques écl.
11	86,0	N. O.	Très-nuag., léger. couv., couv. par interv.
12	84,0	N. O.	Très-couv., pl., quelq. écl., c. par interv.
13	80,0	N.	Couv., pl. avant le jour, très-nuag., beau c.
14	85,0	S. fort.	Très-nuag., gelée blanche, couv., pl. cont.
15	86,0	S. O.	Tr.-c., pl. avant le j., léger c., n. par int.
16	84,0	S. O. fort.	A demi-c., à demi-c., pl. forte depuis 2 h.
17	81,0	O. fort.	Quelq. écl., pl. ab., forte averses par interv.
18	86,0	S. O.	Gros n. à l'horis., pl. par int., couv. par int.
19	86,0	O.	A demi-c., pl. avant midi, c., pl. par int.
20	86,0	N. O.	Pl. abond., quelq. écl., pl. ab. par interv.
21	97,0	S. O.	Très-couv., pl. ab., pl. cont., couv. par int.
22	90,0	S. O.	Ciel à demi-c., très-nuag., c., forte averse.
23	86,0	O.	Nuag. et trouble, nuag., nuag. et vapeurs.
24	100	S. fort.	Couvert, pluie fine, couv. et pluie, couvert.
25	86,2	S. O.	Nuageux, nuageux, nuageux.
26	100	S. O. fort.	Couv., pl., couv., pl. cont., couv. par int
27	81,5	S. O.	Couvert, nuageux, couvert, pl. abondante.
28	90,0	S. fort.	Quelques nuages, nuageux, nuageux.
29	92,0	S.	Couv., très-nuageux, pluie fine par interv.
30	92,0	N. foible.	Léger. couv., brouill., léger nuag., léger n.
31	92,5	NE. foibl.	Légèrem. couv., très-couv., légèr. couvert.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux.	10	Le vent a s. du N.	2 fois.
de couvert	21	N. E.	3
de pluie	20	E.	0
du vent	27	S.-E.	0
de gelée	1	S.	5
du tonnerre	0	S. O.	8
de brouill. ou vapeurs	5	O.	7
de grêle	0	N.-O.	4

Thermomètre des caves, le 1er. 9,647 ; le 16 9,647 de Réaumur.
Eau de pluie tombée dans le c. du mois om,0676 — 2 p. 0 lig. 6.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE

Mémoire sur la question proposée, le 14 frimai an 14, par la Société de médecine de Ly Quels sont les signes diagnostiques et pronostiq que peut fournir, dans les maladies aiguës et chr niques, l'état de la langue, des lèvres et des dent Quelles conséquences doit-on en déduire dans pratique? Par J. F. HERNANDEZ, *médecin, etc.* (1)

Extrait communiqué par M. CATTET, *membre de l'Acadé de médecine.*

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

Avant d'entrer dans le détail de cet ouvrage, qu près de deux cents pages d'impression, nous obser rons que les idées en sont quelquefois obscures, di ciles à saisir, et que le style offre de la négligence même de l'incorrection; mais nous ajouterons au l'auteur qu'il a été rédigé à la hâte, et que sa comp sition se ressent nécessairement de la rapidité de s exécution.

Ainsi que le programme, l'ouvrage se divise en de parties, l'une relative à la théorie, et l'autre plus ticulièrement en rapport avec la pratique; chacu de ces parties se compose de quatre chapitres.

PREMIÈRE PARTIE.

Chap. Ier. M. Hernandez a cru devoir consacrer premier chapitre de la première partie à résoudre t question de physiologie, qui s'éloigne un peu du s

(1) In-8°., Paris, 1808; chez Deterville, libraire, Hautefeuille, n°. 8, et chez Croullebois, rue des Mathu St.-Jacques. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

principal, mais dont la discussion lui a paru utile pour renverser la théorie et combattre la doctrine pratique des médecins humoristes, qu'il appelle *gastriciens*, et à la tête desquels il place le célèbre Stoll.

Sur les signes de la langue, des lèvr et des dents.

Voici l'état de la question : les humeurs sécrétées existent-t-elles toutes formées dans le sang, ou sont-elles le produit des organes sécrétoires? L'auteur embrasse la seconde opinion, et en cela il paroît être d'accord avec tous les médecins instruits et physiologistes : exposons sommairement les preuves de cette opinion.

1°. Les fluides sécrétés n'existent pas en nature dans le sang, puisque les analyses des modernes, de MM. Deyeux et Parmentier n'en offrent aucune trace, aucun vestige, pas même du fluide appelé *bile*.

2°. Les formes efféminées, et la détérioration physique, qui se font remarquer chez ceux qui ont subi l'opération de la castration, prouvent sans réplique que la liqueur spermatique ne survit point à son organe secrétoire, puisqu'elle cesse d'exciter l'organisme animal.

3°. L'étude anatomique offre autant d'appareils sécrétoires distincts, qu'il y a de sécrétions diverses. Si leur organisation spécifique n'avoit d'autre destination que celle de donner passage à des fluides déjà tout préparés, leur mécanisme seroit certainement plus simple : d'ailleurs, l'hypothèse qui les offriroit à nos regards comme autant de filtres particuliers, est inadmissible, puisque ceux qui seroient destinés à recevoir un fluide d'une densité donnée, seroient également propres à laisser passer ceux dont la densité seroit moindre; ce qui entraîneroit désordre et confusion.

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents

4°. Les fluides sécrétés ont des propriétés spécifiques distinctes de celles de la masse du sang, ce qui ne peut s'expliquer que par la vitalité propre à chaque organe sécrétoire ; aussi voit-on que partout où il y a organisation sécrétoire, il y a sécrétion identique.

5°. Le produit de la sécrétion est altéré, quand l'organe sécrétoire est affecté lui-même de maladie : le coryza en offre un exemple pour la membrane muqueuse des narines ; et cependant on n'apperçoit aucun changement notable dans la masse du sang.

6°. Il est encore d'expérience, que les fluides sécrétés suivent dans leur accroissement, leur diminution et leur altération, l'action propre et correspondante des organes élaborateurs ; nouvelle preuve que les sécrétions sont déterminées par la vitalité spécifique des organes.

En parlant de l'action des stimulus, l'auteur a cru devoir entrer dans quelques détails sur le spasme et sur la conversion du mucus en substance puriforme : le lecteur seroit-il satisfait de son explication ? Voici ses expressions abrégées : « Lorsque le spasme inflammatoire est porté à un haut degré, qu'il a duré quelque tems, alors,... les vaisseaux, affoiblis par une excitation prolongée, permettent (comme dans le spasme nerveux) aux fluides même les plus épaissis de passer... ; c'est ainsi qu'on a du pus au lieu du mucus. » *Voyez page* 30.

7°. L'application des stimulus, en exhaussant modérement la vitalité des organes sécrétoires, en augmente les produits, de même tout ce qui tend à la diminuer influe également sur les sécrétions ; enfin les lésions organiques produiront encore un résultat semblable,

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

gemens glanduleux, les dégénérescences squir-
ont évidemment dans ce cas.
altération des sécrétions est prouvée par l'ac-
stimulus spécifiques ; tels sont les vices vé-
rubifique, etc. qui portent une impression
sur les organes sécrétoires, d'où s'en suit
irement, selon l'auteur, le vice des fluides sé-
'application du galvanisme sur la surface de
dépouillée de son épiderme altère encore spé-
ent le produit de la sécrétion. Je passerai
nce les autres exemples rapportés par l'au-
rce qu'ils me paroissent moins prouver l'alté-
es fluides sécrétés, que l'augmentation de la
, elle-même : telle me paroit devoir être en-
l'action des cantharides sur la vessie, de la
le l'oignon sur la glande lacrymale, etc.

termine l'analyse du premier chapitre, que
regarde comme concluant contre la doctrine
ecins humoristes. Sans blesser les égards dûs
nfrère, qu'il nous soit permis d'être d'un
érent ; en effet, cette discussion ne paroît
oudre la difficulté : elle la laisse même sub-
te entière. Nous pensons que l'auteur se seroit
ment plus rapproché du but s'il eût établi, et
que jamais les fluides sécrétés ne peuvent être
dans l'état de maladie, ou que, dans ce cas
malgré leurs altérations, ils ne peuvent jamais
r l'économie d'une manière fâcheuse. Or,
que l'auteur n'a pas fait ; observons même
cette dernière opinion paroît indirectement
par les expériences du célèbre physiologiste
en effet, il a injecté dans le système de la

Sur les signes de la langue des lèvres et des dents.

circulation, non-seulement de la bile, mais encore de l'urine sans occasionner la mort des animaux, mais non sans déterminer une série de symptômes graves. Ces faits isolés ne prouvent pas sans doute l'absorption de ces fluides; mais placés en rapport avec l'histoire des absorptions purulentes, avec les phénomènes de la fièvre urineuse très-bien exposée par le professeur Richerand, et que détermine la rétention des urines, ces faits, disons-nous, mettent sur la voie de croire à la possibilité de cette absorption dans plusieurs circonstances de maladies. Enfin, nous pensons encore que les exemples rapportés par l'auteur des vices vénérien et rabifique, de l'âcre cancéreux, favorisent plutôt cette opinion qu'ils ne la combattent, surtout si, au lieu de placer le siège de ces maladies dans le sang, on considère le système lymphatique comme en étant le plus souvent dépositaire.

Peut être eût-il été plus prudent de laisser dormir ce vieux procès et de ne point se former à cet égard d'opinions exclusives (1), parce que tout dans le corps humain, soit liquides, soit solides, paroît concourir à l'entretien de la santé, à l'harmonie des fonctions; rien n'est absolu dans l'ensemble de notre organisation; et sans nous écarter de l'état présent de la question, nous rappellerons ici à M. Hornandez, que les solides se composent originairement des molécules des fluides, et que par suite de l'absorption continuelle des

(1) Voyez cette matière traitée avec détail, dans mon ouvrage, ayant pour titre : *Essai sur la contagion*, ou Recherches sur les maladies contagieuses. A Paris, chez Gabon et Croullebois, année 1802.

ux-mêmes, ceux-ci redeviennent fluides, et
i, en détail et à chaque instant, reportés dans
de la circulation générale. *Consensus unus*,
ntia omnia.

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

II. Je passe maintenant au deuxième cha-
i traite des signes que l'on peut déduire de
la langue dans les maladies.
gane, lié sympatiquement avec le canal ali-
, le poumon, la peau et d'autres parties du
nain, par l'intermède des nerfs nombreux que
nissent la troisième branche de la cinquième
hypoglosse et le glosso-pharyngien, peut ac
lans plusieurs états dignes d'être pris en consi-
. En effet, tantôt la langue est nette, tantôt
hargée : son volume, ses mouvemens peuvent
r de l'état naturel, être exagérés ou diminués ;
perception des saveurs peut être altérée.
a langue étant nette dans l'état de santé,
présente cette circonstance comme un signe
e dans les maladies gastriques, les fièvres
les et rhumatiques, surtout lorsque la langue
nment chargée revêt ce caractère ; à moins que
gement ne soit brusque et ne s'accompagne
t de foiblesse, ainsi que de la rougeur et de la
se de cet organe. Voici l'explication qu'en
» docteur Hernandez : « La congestion, dit-il,
e par la rougeur intense est de celles par défaut
seaux sanguins, puisque les forces sont en
ems diminuées. La sécheresse prouve que cet
sement est tel que les vaisseaux sanguins,
l'excitation du sang qui les surcharge, ne peu-
ncre la résistance des tubes organiques. L'ab-

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

sorption facile et prompte indique non-seulement la subsistance de l'action absorbante, mais encore que l'enduit épais non renouvelé s'est dissous, livré à l'action chimique. » *Page* 45, 46. Il est peut-être difficile d'apprécier convenablement cette explication, parce qu'il n'est pas aisé d'en saisir le sens.

Continuons : la langue nette et très-rouge est un mauvais signe dans les fièvres éruptives, parce qu'elle indique la diminution d'action des organes sécrétoires. Dans la fièvre lente nerveuse, elle annonce la longue durée de la maladie ; dans les fièvres bilieuses elle met sur la voie de craindre une métastase. Si ce signe s'accompagne d'une grande foiblesse, il prouve la malignité de la maladie, comme on le remarque dans la peste, la *raphanie*.

La sécheresse de la langue portée jusqu'au degré qui la rend âpre et raboteuse, est, dans les maladies aiguës, un symptôme d'accidens nerveux, tels que délire, convulsion ; parce que, dit notre auteur, l'engorgement est moins étendu ici que dans le cas précédent ; car il est borné aux papilles qui reçoivent plus de vaisseaux que les autres points de la langue. *Voyez page* 49.

La sécheresse de la langue est un très-mauvais signe ; on l'observe dans le commencement du typhus, dans la petite-vérole, la dyssenterie de mauvais caractère.

Lorsque dans les fièvres nerveuses, adynamiques, ataxiques (putrides, malignes), la foiblesse persistant, on voit la langue, sèche et âpre, devenir subitement lisse et s'humecter ; le visage étant rouge, on peut prédire le délire. L'auteur explique ce nouvel état de la langue par l'accumulation du sang dans le cerveau.

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

ence d'une plus grande quantité d'un excitant
lans tous les vaisseaux de la tête stimule leur
compense leur foiblesse, et la sécrétion de
e se rétablit. . . . » p. 52,

l'enduit de la langue. Il est l'effet d'une sécré-
nentée dans cet organe ; mais cette augmen-
sécrétion ne s'accompagne pas toujours d'une
on semblable dans l'estomac et les intestins,
nt lorsqu'elle se manifeste dans les maladies
l'auteur pense qu'elle est indicative d'une sé-
lus abondante dans tout le système des mem-
nuqueuses.

les fièvres exanthématiques, lorsqu'après l'é-
complette de l'exanthème, la langue, auparа-
le et sèche, se couvre d'un enduit, la chaleur
étant halitueuse, avec énorème dans l'urine
le, on peut se promettre une solution prompte
ıse de la maladie ; mais si cet état de détente
local, et qu'il y ait foiblesse ou spasme
autres parties, ce signe cesse d'être favorable,
on peut l'observer dans les fièvres inflamma-

duit est très-mince, nuancé de diverses cou-
ıs dérober entièrement la rougeur de la langue,
ıe une décomposition commençante, comme
s'en convaincre dans les maladies aigues qui
nt en fièvres putrides (ou adynamiques), dans
ions scorbutiques.

ıgue est appelée velueuse, lorsque cet enduit
pas les papilles, mais seulement les espaces
laires. Ce signe n'est point en général fâcheux
ifeste ordinairement dans le cas d'obstructions

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

muqueuses : on l'observe dans les individus affl[illegible] de goutte atonique, dans les enfans travaillés par les vers, dans les pneumonies qui tendent à devenir chroniques, etc.

L'enduit épais, opaque, appelé poisseux, est signe de mauvais augure, surtout dans les maladies aiguës, car il annonce l'affoiblissement des organes vasculaires et le défaut de contractilité des conduits sécrétoires; il se manifeste dans la peste, les fièvres d'hôpitaux, de prison, etc. : ce symptôme moins fâcheux dans les maladies chroniques dénote cependant la longue durée de ces maladies; l'adhérence de cet enduit est encore un signe peu favorable.

Sa couleur blanche n'est point fâcheuse au commencement des fièvres gastriques, catarrhales; si elle prend une teinte safranée, et que l'enduit tende à se détacher, on peut alors pronostiquer une terminaison favorable.

L'enduit brun de la langue, accompagné d'un pouls petit, et que l'on remarque dans les maladies aiguës, annonce la gravité de la maladie. La couleur noire est plus fâcheuse encore : lorsqu'elle se manifeste dans la dyssenterie, la petite-vérole, les inflammations internes, on doit craindre la gangrène.

Nous ne suivrons point l'auteur dans les détails où il est entré relativement à la situation de cet enduit, et nous passerons de suite aux signes que peut offrir le volume de la langue.

3°. Le volume augmenté de cet organe, par suite de son inflammation, est toujours dangereux lorsque celle-ci s'étend aux parties voisines, parce que la suffocation peut s'en suivre.

Le volume de la langue, avec difficulté dans ses

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

mouvemens, avec bégayement, ne peut offrir qu'un pronostic fâcheux, parce qu'il indique une grande foiblesse souvent réunie à une affection du cerveau.

Le volume diminué de cet organe, sans autre signe fâcheux concomitant, prouve un défaut de nutrition; dans les maladies consomptives il annonce leur incurabilité.

Enfin, la langue contractée, retirée vers l'arrière bouche, est un très-mauvais symptôme dans les maladies aiguës : il est l'indice du spasme violent dont ses muscles sont affectés.

4°. L'aberration des mouvemens, propre à la langue, tient au désordre du système nerveux; sa paralysie y annonce d'un extrême danger dans les maladies aiguës; le tremblement de cet organe exige qu'on fasse une distinction : s'il est produit par une puissance stimulante, comme seroit une disposition anxieuse de l'ame, etc., on doit considérer ce symptôme comme insignifiant; mais s'il est accompagné d'une grande foiblesse, il annonce un grand danger dans les maladies aiguës, et prélude souvent au délire, aux convulsions.

5°. *Des altérations du goût.* Lorsque dans les maladies gastriques, catarrhales, le goût, de dépravé qu'il étoit, redevient naturel, ce signe favorable annonce la fin de la maladie.

Le goût fade, muqueux, qui se manifeste dans la fièvre pituiteuse, dans celle lente nerveuse, indique la longue durée de la maladie. Celui qui est acide annonce un dérangement dans la sécrétion de la langue, une dégénérescence analogue dans les humeurs, mais

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

plus rarement l'état d'acidité du système gastriq
biliaire selon M. Hernandez.

Le goût amer prouve qu'il y a surabondance
principe dans la bile, sans que pour cela
épanchement de ce fluide dans les intestins;
le goût appelé putride, d'eau pourrie, lui pa
occasionné par la décomposition des liquides
à la surface de la langue.

Chap. III et IV. Passons rapidement à l'
des signes que peuvent offrir les états variés de
et des dents, et qui forment la matière des tr
et quatrième chapitres.

1°. La pâleur des lèvres est un signe fune
les maladies aigues : la couleur bleue dépen
stagnation du sang; ce que prouvent les affect
rébrales, apoplectiques, épileptiques.

L'enduit brun des lèvres, effet de la dégéné
chimique des humeurs sécrétées (probablem
surface de la langue), se remarque particuli
dans le scorbut, et celui qui est visqueux,
nostiquer, avec fondement, la longueur de la

L'épaisseur considérable des lèvres se remar
l'engorgement des viscères, principalement n
qui ont une disposition scrofuleuse.

Enfin, on doit envisager comme favora
éruptions boutonneuses qui se portent aux lèvr
jugent la maladie; mais on regarde comme
très-fâcheux les vésicules nombreuses et ras
qui revêtent le caractère gangreneux.

2°. Les dents saines et fermes annoncent l
lorsqu'au contraire elles se carient et tombent

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

at, on peut regarder cet état, comme le signe
disposition goutteuse.
s écrouelleux, les personnes attaquées de goître,
rdinairement les dents allongées ou déchaussées ;
ne autre qui sont prédisposés à la phthisie, au
manquent l'émail des dents en quelque sorte trans-
ent obliquement les faire paroître bleuâtres.
rincement de dents, le claquement des mâchoires,
de tout autre signe, ne doivent pas être consi-
comme des symptômes fâcheux, ils n'annoncent,
let, qu'une accumulation d'excitabilité dans les
lies aiguës et chroniques ; mais ce symptôme se
ntre-t-il fréquemment chez les vieillards et pendant
ommeil, on peut en conclure une disposition à
plexie.

l est le précis de la doctrine de M. Her-
z sur les inductions que peuvent offrir les
états de la langue, des lèvres et des dents,
ders, soit dans les maladies aiguës, soit dans
ladies chroniques. Et cette doctrine, dégagée des
cations propres à l'auteur, et plus ou moins systé-
ques, se rapproche beaucoup de celle des anciens,
nous le rapport de la médecine d'observation, ne
doivent pas moins que nous, l'art précieux d'inter-
r la nature humaine, soit dans l'état de santé,
dans celui de maladie, on pourra s'en convaincre
n veut se donner la peine de disposer méthodique-
t les diverses sentences et observations consignées
les ouvrages immortels du père de la médecine,
avant Hippocrate. *Voyez Prognost.*, *art.* 16, 18 ;
phoris., *sect.* 8, *art.* 3 et 15. — *Prorrhétique*,
1, *art.* 3, 19, 20 ; — *Prénotions coaques*, *art.* 229,

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

233; — *Epidemiq.*, *livr.* 1, *sect.* 3., *malad.* 11 et 1[illegible] *sect.* 7, *mal.* 14; — *livr.* 3, *sect.* 1, *malad.* 2 et [illegible] — *liv.* 5, *text.* 53; — *liv.* 7, *text.* 19.

L'ouvrage de Prosper Alpin, *de præsagiendâ vitâ morte*, offrira encore des matériaux utiles à ceux voudront approfondir ce sujet; ils ne consulteront avec moins d'intérêt, celui d'Antoine Constantin imprimé à Lyon, en 1613, sous le titre de *Opus medicæ prognoseos*; cette matière se trouve traitée page 39, 40, 305, 306, 311, 312 de cet ouvrage.

Voici sommairement ce qu'il établit relativement aux trois états principaux de la langue considérée comme étant ou livide, ou noire, ou rouge.

Livor linguæ semper damnatur ab Hippocrate, quia sequitur ad solam calidi extinctionem, ita ut, si digito contingatur lingua livida, frigida sentitur, lethali signo. Cette circonstance de la lividité de la langue et de la privation de la chaleur qui lui est naturelle, me paroît avoir été passée sous silence par le docteur Hernandez : cette double considération offre, cependant, un signe de mort.

Nigredo linguæ quæ sequitur in ardentissimo causone, aucto incendio, siccitatem et scabritiem, undè lingua cuti sole, exustæ, similis sit, malignitatem febris ostendit, et lethalis est. La langue qui, dans le causus, dont l'inflammation va en augmentant, devient noire, après s'être montrée sèche et aride, et se recouvre d'une croûte semblable à une membrane, que l'action du soleil auroit brûlée, annonce la malignité de la maladie, c'est un signe mortel.

In morbo siquidem ubi oportet nigricare linguam, si ea rubeat admodum, periculosum est. Enfin, le docteur

locteur Constantin regarde comme un signe pernicieux le grincement des dents, dans les fièvres aiguës, lorsqu'il tient à un état maladif de l'origine des nerfs. *Per febres autem, prædictos musculos, malè affectâ origine convelli, perniciosum est signum.*

La suite au prochain cahier.

ΣΥΝΟΨΙΣ ΠΥΡΕΤΩΝ CONSPECTUS FEBRIUM; *Σύνοψις πυρετων, ou, Tableaux de plusieurs maladies, tirés des premier et troisième livres des épidémies d'Hippocrate, avec le texte grec et les versions interlinéaires française et latine, accompagnés de notes grammaticales, et de l'explication des termes de médecine; ouvrage spécialement destiné aux étudians en médecine; par M.* DE MERCY, *docteur en médecine, etc.* (1).

Sysopsis des fièvres.

Il est bien difficile, d'après le titre seul de l'ouvrage, de se faire une idée exacte du travail de M. de Mercy, et sur-tout de concevoir le but qu'il a voulu atteindre; mais le voici :

De la même manière que d'autres auteurs ont cherché à familiariser les jeunes médecins avec la langue latine, en composant des ouvrages élémentaires dans cette langue; de même, M. de Mercy a tâché de rendre facile pour la même classe d'hommes, l'application de l'étude du grec à l'étude de la médecine. Sans doute, il n'a pas pû, il n'a même pas dû employer de semblables moyens; en effet, outre qu'il seroit presque ridicule de publier, aujourd'hui, un traité élémentaire

---

(1) In-8°. Paris, 1808, 352 pages. Chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins St.-Jacques.

Synopsis des fièvres.

de médecine en langue grecque, une pareille tâche seroit difficile à remplir, et de plus, cette marche n'auroit pas rempli le but que l'auteur s'étoit proposé.

Il a donc mieux fait en choisissant les morceaux les plus marquans des écrivains grecs, d'Hippocrate, de Galien et de Palladios, en les traduisant par des versions interlinéaires latine et française, et en en commentant les divers passages sous le rapport des règles grammaticales, de la syntaxe, de la composition des mots, de leurs origines, de leurs dérivés, etc.

Il ne faudroit pas croire, cependant, que l'on puisse avec cet ouvrage seul, apprendre la langue à laquelle il est consacré; on doit seulement regarder ce travail, comme pouvant devenir le texte d'un cours de langue grecque à l'usage spécial des médecins; de la même manière qu'il peut être d'une très-grande utilité aux médecins de toutes les classes, qui ont une idée plus ou moins approfondie des premiers principes de cette langue.

Mais on n'auroit jugé qu'à moitié l'ouvrage de M. de Mercy, si on ne l'examinoit que sous ce seul point de vue : en rapportant les observations d'Hippocrate, l'auteur les a d'abord rangées sous la classification de M. Pinel; parce que, dit-il, elle est la plus généralement adoptée dans les écoles : et il a, ensuite, placé à la tête des classes, des considérations générales sur les caractères de chacune de ces classes. Ici, en y regardant de plus près, le champ de la critique seroit vaste, et l'on y auroit plusieurs inexactitudes à relever. Nous noterons seulement la suivante : l'auteur parle des fièvres gastriques qui ont pour symptôme essentiel, la lésion des fonctions des voies digestives, lésion qui provient toujours, suivant l'auteur, de l'irritation des

organes de la digestion ; car, dit-il plus bas, la diminution des propriétés vitales de ces organes, dépend d'une irritation qui a précédé. Sans doute, il seroit bien plus facile de soutenir la proposition contraire, malgré que ni l'une ni l'autre ne puisse être exclusive : toutes fois est-il vrai que très-souvent les fièvres gastriques ne sont le résultat que de l'atonie, de l'affoiblissement des organes digestifs, sans aucune irritation antécédente. Un homme est exposé à une contagion quelconque ; il ressent un chagrin violent, etc., et aussitôt, sans aucune altération préalable de la santé, il est pris d'une fièvre gastrique plus ou moins forte. Ici, rien dans les causes n'annonce une irritation quelconque, rien ne l'annonce non plus dans les symptômes, rien ne l'annonce, enfin, dans le traitement qui se compose des émétiques et quelquefois aussi du quinquina seul administré dans le début de la maladie, ainsi que l'ont observé Frank et d'autres praticiens. Synopsis des fièvres.

Il est, enfin, un dernier point de vue sous lequel il convient de considérer l'ouvrage de M. de Mercy.

Les observations consignées dans les ouvrages immortels du père de la médecine, s'y trouvent rapportées sans être attachées à aucune classification, et sans être désignées sous aucune dénomination générale. L'auteur a entrepris la tâche importante, mais difficile, de baptiser, pour ainsi dire, ces observations, et de leur donner un nom générique. Il y a long-tems que nous avons dit que les observations d'Hippocrate, deviendroient bien plus utiles, lorsqu'on seroit parvenu à les ranger toutes de cette manière, et à les rapporter à un genre déterminé de maladie ; mais ce travail ne peut pas être fait par un jeune homme ; il exige les plus grandes con-

noissances pratiques, et les plus profondes méditations. Aussi, malgré que M. de Mercy ait eu la sage précaution de choisir parmi les observations d'Hippocrate les plus faciles à caractériser, il s'en faut que nous partagions, dans tous les cas, sa manière de voir à cet égard; ainsi, la maladie de Cléonactide, septième malade du premier livre des épidémies, ne nous présente point, dans l'ensemble des symptômes dont se compose cette observation, les caractères de la fièvre adéno méningée ou muqueuse: l'observation de Meton, septième malade du même livre, ne nous paroît pas plus un cas de fièvre ardente biliense, etc.

Toutes fois, malgré ces remarques critiques, nous regardons, comme devant être très-utile, sous le rapport de l'étude de la langue grecque, l'ouvrage de M. de Mercy; et nous le recommandons à tous les praticiens qui ont, ou qui veulent avoir, une idée plus ou moins approfondie de cette langue. F. J. D.

Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la Grande-Armée dans la campagne de Prusse et de Pologne, et notamment de celles qui ont été observées dans les hôpitaux militaires et les villes de Thorn, Bromberg, Fordon et Culm dans l'hiver de 1806 à 1807, le printems et l'été de 1807; suivi de réflexions sur les divers modes de traitement adoptés par les médecins français et allemands; par N. P GILBERT, *médecin en chef de la Grande-Armée, etc.* (1)

Maladies de la Grande-Armée.

Le travail dont nous allons donner un esquisse se compose de trois parties bien distinctes.

(1) In-8°. 134 pages. Berlin, 1808, et se trouve à Paris chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins St.-Jacques.

Maladies de la Grande-Armée.

Dans la première, M. Gilbert donne l'histoire du service médical dans le corps de la Grande-Armée, qui étoit confié à sa surveillance. Ici l'on suit avec plaisir, à côté de l'indication des marches et des besoins de l'armée, les efforts qu'ont faits les médecins pour assurer partout le service médical, autant du moins que le comportoient les circonstances; car, malgré que la médecine civile ne soit pas différente de la médecine militaire, il est cependant, quant à l'application, des circonstances impérieuses, qui apportent quelques modifications à l'exercice de celle-ci; et ces modifications ont été parfaitement indiquées par M. Gilbert.

La médecine que l'on fait aux armées, a dit Ramazzini, n'est point comme on le pense une pratique hazardée, téméraire, irrégulière; mais il faut qu'elle soit expéditive. Les secours manquent souvent, c'est au génie du médecin à y pourvoir. Les mutations précipitées rendent l'occasion fugitive et difficile à saisir. Les cas imprévus, les mouvemens des troupes enlèvent aux médecins et aux malades une grande partie de leurs ressources. Le praticien qui exerce dans ces hôpitaux doit donc joindre à une saine théorie une grande expérience; il ne lui suffit pas de bien voir, il faut encore qu'il voie promptement.

Dans cette première partie, M. Gilbert a indiqué rapidement tous les inconvéniens qu'il y auroit à confier à-la-fois aux chirurgiens militaires le service médical et chirurgical; il suffit même d'énoncer ce projet pour en faire ressortir tous les inconvéniens que l'expérience a d'ailleurs constatés d'une manière irrévocable. En effet, c'est ainsi que l'on dirige le service

Maladies de la Grande-Armée.

de santé en Prusse et en Allemagne ; et les Français ont eu trop souvent à se convaincre des vices de ce genre d'administration. Aussi le gouvernement a-t-il définitivement rejeté ce projet, enfanté par des vues économiques trop mal entendues.

Dans la seconde partie, M. Gilbert a tracé l'histoire topographique et médicale des pays qu'il a parcourus ; et après avoir exposé quelques détails sur les généralités de la pathologie, il a donné l'histoire des principales maladies qui ont régné à l'armée ; telles sont les diarrhées, les dyssenteries et les fièvres d'hôpital : ici on retrouve, à côté de la plus judicieuse érudition, la plus sage application des préceptes de l'art, qui ne peuvent être que le résultat d'une longue pratique et d'une sérieuse méditation des pères de la médecine ; il a enfin donné quelques observations particulières de ce dernier genre de maladies.

Dans la troisième partie, M. Gilbert a fait connoître les modes de traitement de la fièvre nerveuse, adoptés par les médecins français et allemands ; il a fait sentir les avantages inappréciables qu'ont obtenu les premiers en suivant les sages préceptes de l'ecclectisme, et les dangers qu'ont encouru les autres dans l'application vague et exclusive de la théorie de Brown, dont nous avons si souvent signalé les vices.

Si l'on fait attention aux services importans qu'ont rendus à la science les histoires générales des maladies qui ont régné, soit aux armées, soit ailleurs ; si l'on se persuade bien que c'est surtout dans ce genre de travaux publiés par Hippocrate, par Sydenham, par Baillou, par Ramazzini, par Huxham, par Sloan, etc. que l'on va encore puiser aujourd'hui les préceptes de

l'art ; si l'on applique enfin à ce genre d'écrits la pensée sublime de Leibnitz, lorsqu'il a dit, que le tems présent est gros de l'avenir, on aura une idée de l'utilité et de l'importance de l'ouvrage de M. Gilbert. On regrettera cependant en le lisant, qu'après avoir si bien profité de l'expérience des auteurs que nous venons de citer, M. Gilbert ne se soit pas contenté du langage médical, dans lequel ils nous ont transmis leurs observations ; et qu'il se soit livré à un néologisme d'autant plus blamable que le plus grand nombre des écrivains modernes, suivant en cela les divers erremens de leurs idées, composent chacun pour les mêmes choses des mots absolument différens ; en sorte qu'il faut nécessairement aujourd'hui un dictionnaire pour chaque auteur, ou même pour chaque ouvrage. Comment en effet comprendra-t-on sans cela les mots *nosogénie*, *euzoodynamie*, *hyperzoodynamie*, *azoodynamie irritable*, *azoodynamie torpide* et d'autres, dont M. Gilbert s'est servi dans son ouvrage ?

Nous ne nous attacherons pas à réfuter longuement la forme ni le fond de ces néologismes, nous leur opposerons seulement une note de M. Gilbert lui-même, consignée à la page 132 de son ouvrage.

« C'est avec peine que j'observe que plusieurs d'entre ces derniers médecins ont adopté une terminologie nouvelle, une nomenclature qui les rend souvent inintelligibles, qui fait de leur doctrine une espèce de science d'adeptes et qui en éloigne beaucoup de bons esprits. Un dictionnaire spécial est devenu nécessaire pour la langue qu'ils parlent. En voici un exemple : « le *processus* vital est un combat continuel et réciproque

de l'*anorgisme* contre l'*animalisme*. L'*anorgisme* tend toujours à attirer dans sa sphère d'activité les corps vivans pour les soumettre aux lois générales de la nature. D'un autre côté, l'*animalisme*, par la concordance normale de ses lois vitales, combat cette tendance de l'*anorgisme*, en attirant dans sa sphère d'activité les matières inorganiques dont il a besoin et qu'il convertit en sa propre substance. « *Philosophisch-medizinisches Wœrterbuch. Von Zimmermann.* §. 69.

» Ce qui signifie tout simplement que la vie existe et se régit par des lois et en vertu d'affinités très-différentes des lois et des affinités de la matière.

» Hippocrate avoit dit en termes plus énergiques : la nature individuelle vivante combat toujours la nature universelle. » F. J. D.

Traité de la nécrose, traduit du latin de J. P. Wilmann, *professeur de médecine à Mayence; par* F. M. Corentin-Jourda, *ex-chirurgien-aide-major au second régiment des chasseurs à pied de la Garde impériale, etc.*

Traité de la nécrose.

L'ouvrage que nous annonçons au public, a été traduit du latin, autant à cause de la rareté du texte original, qu'à cause du mérite même de ce travail, que l'on peut considérer comme une monographie très-bien faite de la nécrose.

L'auteur entre dans quelques détails pour prouver que les os ne sont point, comme on pourroit le croire

(1) In-8°, 163 pages. Paris, 1808, chez Migneret, imprimeur, rue du Sépulcre, et chez Crouillebois, libraire, rue des Mathurins St.-Jacques.

à premier abord, une matière inerte ; mais qu'ils sont comme tous les systêmes anatomiques qui entrent dans la composition du corps humain, une matière organisée et vivante à sa manière : les médecins ont tous les jours sous les yeux, de nouvelles preuves de cette vérité ; qu'aucun d'eux ne sera sûrement pas tenté de contester.

De cette première proposition, l'auteur passe à une seconde, moins évidente il est vrai, mais de laquelle on est aussi généralement convenu ; savoir : que dans les os comme dans toutes les autres parties du corps vivant, les molécules constituantes se trouvent dans une espèce de mutation continuelle ; en sorte que, loin de rester constamment les mêmes, les plus anciennes cèdent, tour-à-tour, leur place à de nouvelles ; il se fait donc, dans notre corps, une transmutation continuelle ; de manière que nous ne restons jamais les mêmes, et que nous pouvons dire jusqu'à un certain point du corps humain, ce que Sénéque a dit des fleuves : *In idem flumen bis non descendimus ; manet idem fluminis nomen, aqua transmissa est.*

Nous ne chercherons point à donner ici la démonstration de cette proposition ; mais nous rapporterons quelques-unes des preuves que le docteur Weidmann en a allégnées.

Dans le premier âge, les cavités osseuses soit communes, comme celles du crâne, de la poitrine, du bassin ; soit propres, telles que celles qui contiennent la moëlle des os longs, ou celles des sinus maxillaires frontaux ou autres, sont plus petites, plus étroites : avec le tems, elles s'accroissent et développent des espaces plus grands. On voit devenir anguleuses, chez

Traité de la nécrose.

des adultes, des parties qui affectoient une forme ronde chez le jeune sujet..... Les têtes et les cavités articulaires auxquelles il arrive une luxation qu'on ne réduit pas, s'accroissent ou diminuent; leur forme s'altère diversement, on en voit même qui disparoissent presqu'entièrement..... On voit, d'ailleurs des os de sujets parfaitement sains, perdre quelques-unes de leurs parties : chez les vieillards, le rebord alvéolaire s'efface, les racines des premières dents disparoissent, avant que ces dents elles-mêmes ne tombent; l'un et l'autre de ces phénomènes ont lieu sans qu'on puisse les attribuer à aucune cause maladive. Ajoutez à cela que si un os est scié, son bord ne conserve pas une saillie âpre; mais qu'aucontraire, vous le trouverez obtus en l'examinant quelque tems après la résection.

C'est à l'action du système lymphatique absorbant que l'auteur rapporte le phénomène une fois constaté de la transmutation des molécules des os, c'est-à-dire, de la transmission des anciennes molécules hors du système osseux et de l'apposition des nouvelles, sans cependant vouloir rien avancer sur la manière dont s'exécute cette fonction du système absorbant.

Cette fonction, que le raisonnement et l'expérience démontrent dans l'état sain, sans que cependant on puisse la prouver *à priori*, devient encore plus sensible dans l'état pathologique. Ici le docteur Weidmann indique les principales lésions des os, dans lesquelles on trouve des preuves toujours plus évidentes de la proposition qu'il cherche à établir, mais il s'arrête particulièrement à la nécrose, comme étant l'unique objet de son travail actuel.

Traité de la nécrose.

Il cherche à bien distinguer la carie de la nécrose ; il y a, dit-il, entre les ulcères des os ou la carie et la nécrose toute la différence qui existe entre les ulcères des parties molles et la gangrène ou le sphacèle. Dans la carie, la nutrition de l'os est seulement altérée et les mouvemens déréglés désunissent les élémens du tissu osseux qui par-là souffre une déperdition; mais la force vitale existe encore partout. Dans la nécrose, au contraire, cette force et les fonctions nutritives cessent entièrement dans une portion quelconque du système osseux, dont la séparation devient alors indispensable. Ainsi on doit dire qu'il y a nécrose toutes les fois qu'un fragment osseux, quelle qu'en soit l'étendue et la situation, dans lequel la vie a cessé, se sépare ou va se séparer bientôt.

Remarquons cependant que dans la définition de la nécrose, l'auteur a peut-être tort de faire entrer comme condition indispensable la séparation du fragment osseux ; cette séparation ne constitue pas la nécrose qui ne consiste que dans la mort de l'os, mais elle est l'effet inséparable de la maladie : l'os nécrosé étant devenu un corps étranger, duquel la nature cherche à se débarrasser par des mouvemens plus ou moins prononcés, plus ou moins sensibles. Cette inexactitude devient plus frappante dans le passage suivant : la maladie se divise en plusieurs périodes; dans la première, la portion d'os affectée meurt ; dans la seconde, elle se sépare ; dans la troisième, la séparation est achevée.

L'auteur donne ainsi qu'il suit l'idée de la nécrose : « Indépendamment de ce que chacun de nos os peut être frappé de nécrose, cette maladie varie encore

Traité de la nécrose.

suivant qu'elle occupe une portion ossense, mince et de peu d'étendue, ou bien une autre plus grande et d'une épaisseur plus considérable. Elle est simple quand elle se borne à un seul os, et que le malade se porte bien d'ailleurs; composée, quand plusieurs points quelquefois très-opposés du même os ou plusieurs os du corps sont affectés à-la-fois, quand l'état général de la santé est mauvais, ou que d'autres parties du corps sont malades en même tems. On établit encore d'autres différences de la nécrose, suivant qu'elle a son siège à la table externe ou à la table interne de l'os, à ses extrémités ou à sa partie moyenne. Ainsi il peut n'y avoir de nécrosé qu'une lame plus ou moins épaisse de la superficie de l'os, ou bien le mal affectera toute la paroi osseuse ou seulement quelque portion intermédiaire de cette paroi, ou toute l'épiphyse, ou la diaphyse, ou même enfin, ce qui pourtant est rare, le diploé des os larges. De grandes portions de diaphyses, ressemblant à des tuyaux osseux, se séparent quelquefois de manière que la table externe, à laquelle adhère le périoste, demeure saine et vivante, tandis que l'interne, frappée de mort, se détache du milieu d'elle. Quelquefois le mal gagne plusieurs os voisins l'un de l'autre. Il n'est pas inutile d'observer, que la nécrose fait des progrès dans tous les sens, en longueur, en largeur et en profondeur. »

Le docteur Weidmann s'occupe ensuite de la recherche des causes de la nécrose, et il reconnoît qu'elles ne sont pas essentiellement différentes de celles qui amènent les ulcères et la gangrène des chairs. Cependant, ajoute-t-il, comme le mouvement vital est bien moindre dans les os, on peut inférer aisément que la

crose y sera déterminée par des causes moins nom-
euses, moins intenses. Tout ce qui, soit dans le
rioste, soit dans le tissu osseux lui-même, peut
pposer à la nutrition de l'os, doit être regardé
mme propre à occasionner la nécrose. Parmi les
us capables de produire de semblables phénomènes,
n en distingue d'externes, tels que les plaies, les
ntusions, les pressions, les fractures, les commi-
tions, les substances âcres, les caustiques, le feu,
froid, etc.; et toutes ces causes, quoique externes,
uvent produire des gangrènes, soit externes, soit
ternes, relativement au tissu osseux lui-même. Ici
uteur remarque encore qu'une de ces causes externes
t détacher le périoste dans une petite étendue sans
il y ait de nécrose consécutive, et il s'appuie des
périences de Tenon ainsi que de ses propres obser-
tions. Parmi les causes internes de nécroses, l'auteur
nge les fièvres malignes, les fièvres exanthématiques
aves, les écrouelles, la vérole, le scorbut, la goutte,
dartres, l'abus du mercure, etc.

L'auteur distingue encore les nécroses externes ou
ternes relativement au tissu même de l'os, c'est-à-
re, celles qui se passent à la surface extérieure de
, de celles qui ont lieu dans son intérieur et qui
ectent le tissu spongieux; il prouve même que des
uses externes peuvent donner naissance à ces nécroses
ternes, qui cependant proviennent le plus souvent de
uses externes. Wilh. Bromfield a vu, à la partie su-
rieure et interne du tibia, une nécrose de la substance
ongieuse occasionnée par un fonticule ouvert dans
lieu convenable, et que l'on avoit mal pansé. Le
is qu'on mettoit dans l'ulcère avoit coutume d'en

Traité de la nécrose.

le docteur Weidmann examine ensuite séparément principaux signes de la nécrose, tels sont l'inflam- tion qu'il divise en aiguë et en chronique; la tu- faction des parties molles qui est tantôt légère et tôt active suivant la vitalité des parties; la nature pus qui peut être blanchâtre, inodore, bien lié, etc., qui n'est fétide, noirâtre, etc. qu'en raison de la vaise constitution du sujet; les fistules qui varient gulièrement relativement à leur nombre, etc.

vient ensuite la recherche des accidens qui indi- nt la nécrose. De tous ceux qu'assignent les traités de hologie, un seul est constant et certain, c'est le ber, qui peut être médiat ou immédiat; celui qui fait à l'aide des sondes et des stylets est encore sus- ptible d'erreur.

Quant aux espèces de nécrose considérées relative- nt à leurs causes, c'est dans les circonstances an- ures qu'il faut aller en puiser la connoissance. si on s'attachera à savoir si la nécrose existe par e externe ou bien par un vice vénérien, scor- que, etc.; car, ainsi que l'a dit Celse, il est im- ible d'appliquer un remède d'un effet assuré à une die de la nature de laquelle on n'a pas une oissance certaine.

ant aux règles générales de la thérapeutique de la se, on sait qu'elles consistent à bien apprécier les ux efforts que fait toujours la nature pour la son, et à se contenter de favoriser ce travail. Dès e portion d'os est frappée de mort, toutes les s de la nature sont employées à en procurer la et la séparation. Et par rapport au *modus agendi* tte séparation, les uns ont parlé des productions

Traité de charnues qui écartent les portions mortes; les a
la nécrose. pulsions artérielles qui les repoussent; d'aut
tension ou d'expansion des vaisseaux qui les él
d'autres enfin de suppuration qui les détruit.

Le docteur Weidmann conçoit ce phénom
la formation des cals ne qu'on ne sauroit
et par le rapprochement, l'absorption des molécu
trouvent entre la portion saine et la portion
de l'os, de manière pourtant que le premi
beaucoup et l'autre peu de chose.

Après ce premier travail, la nature s'occup
pulsion des fragmens, et presque toujours elle
à elle-même les secours de l'art, qui n'ont été
que dans un petit nombre de cas.

Enfin, la dernière chose que doit faire la
d'user de réparer les pertes que les os ont
On donne à ce travail le nom de régénération
régénération qu'un grand nombre d'hommes
mables, nient formellement, mais que
soutiennent par des observations qui nous semb
contestables; le docteur Weidmann est de ce

Au surplus, cette discussion sur la régénératio
existe depuis les premières époques de la
Hippocrate a dit: *os carne non*
fuerit, nunquam augetur neque coalescit, et cette
adoptée par Galien, a été ensuite contestée pa
ensuite par un grand nombre d'autres anciens e

Sans insister davantage sur cette question
allons faire connoître les nombreuses autorité
invoquées l'auteur a fondé son opinion.

« Bonet, Bayer, Guernery, Belmain, Ac
Wyt, Trioen, Bonn y Beiplein, Henkel

oir parlent de mâchoires inférieures régénérées en
té ou en partie.

In élève de Siebold m'a montré un os maxillaire
our ainsi régénéré, et qu'il avoit enlevé du ca-
d'un homme que j'avois beaucoup connu. Les
ymens d'abaissement de cette mâchoire étoient un
ués, mais ses fonctions ne s'en faisoient pas moins.
loreau a vu se régénérer une clavicule; et après
ort du sujet causée par un ulcère à la cuisse,
erville prépare cette clavicule et la présente à
démie de chirurgie de Paris.
hopart a été le témoin de la mort et de la régé-
on d'une omoplate.
'ai observé la reproduction de presque toute la dia-
d'un humérus, observation qu'avoient déjà faite
moi Job de Mekren, Cajetano Taconi, Etienne
hard, Duhamel, David, Acrel, Bohmer,
lden, Vigarous.
rançois-Sauveur Morand et Guillaume Bromfield
nné des dessins d'une reproduction de la partie
eure de l'humérus, dans laquelle la portion an-
et nécrosée étoit renfermée comme dans un étui.
ayseli, Duverney et Fowles ont vu se régénérer
bitus.
ne régénération pareille est arrivée, sous les yeux
si, aux extrémités inférieures du cubitus et du
.

Vedel, Charles Battus, Hub. Kesebius, Maurit.
ann, Soultet, Diemerbroeck, Wrigt, Fabrice
lden, Rau, Dobyns, Mackenzie, Ludwig,
et Rousselin rendent compte de semblables
uctions observées sur des fémurs.

Traité de la nécrose.

» On est porté à croire que ce phénomène ar
souvent au tibia qu'aux autres os, par les obse
accumulées d'Albucasis, La Marche, de M
Mauquest de la Motte, Ellinckhuys, Ruysc
coni, Laing, Johnsohne, Hunter, David, B
Sigwart, Th. Bartholin, Maur. Hofmann, S
Ledran, Duverney, Trioen, Gunther, I
Michaelis, Rousselin.

» J'ai vu un cordonnier, qui, après de longu
frances, s'étoit fait lui-même l'extraction de
grande partie de la diaphyse du tibia. Cette
répara de telle manière, qu'il pouvoit marcher
aussi librement qu'il l'avoit fait par le passé. »

L'auteur ajoute plus bas, « il faut savoir
qu'il n'y a pas toujours reproduction quand
quelque partie d'un os, ni même quand u
tubiforme de quelque os long se trouve néc
renfermée dans le canal médullaire.

» En effet, si les lames les plus intérieures de
os viennent à périr, et que celles qui form
ainsi dire son écorce soient conservées, ces d
se tuméfient et se ramollissent comme si c'
nouvel os ; il paroît à leur surface plusieu
ronds dans lesquels se jettent des vaisseaux
que ceux qui, dans l'état habituel, suivent c
tination ; il se forme même de grandes ouver
fistules qui, comme dans les os régénérés, co
au canal médullaire. On auroit cependant tort
que c'est en effet un os nouvellement formé ; et
attention suffira pour faire reconnoître que
borne à quelques changemens survenus à l'e
de l'os que la nécrose n'a pas atteint.

nsi, lorsque dans les os longs, l'intérieur du
eurt d'une nécrose qui ne s'étend pas jusqu'à
nes les plus externes, il n'y a point de régé-
n.

Suite de la nécrose.

nsi, quand on verra le tube de quelque os long
nc dans une espèce d'étui de nature osseuse, et
e d'ailleurs ce tube présentera une surface polie
e celles qu'offrent les os dans l'état naturel, on
certitude qu'il s'est détaché immédiatement du
e, et que l'espèce de gaine qui le contient est
uvelle production. Si au contraire sa surface est
ée d'aspérités, on devra conclure que la séparaest faite entre les lames les plus internes de l'os,
que nous avons appelé son écorce, et que c'est
dernière qui tient le séquestre renfermé. »

docteur Weidmann examine quels sont les orqui fournissent au travail de la régénération; il
nse pas que ce travail se fasse exclusivement par
oste, mais il regarde cette membrane comme y
urant pour beaucoup.

docteur Weidmann revenant ensuite sur le traité des nécroses, prouve de nouveau que la nature
resque tout pour la guérison. Il détaille assez
ement les moyens à mettre en usage pour aider
ure; il combat surtout l'opinion qui exclut l'emles corps gras en topiques; ils ont, suivant lui,
s grand avantage d'entretenir sur ces parties naement sèches une humidité qui leur est trèshre.

st surtout dans les observations particulières que
aisit la nature d'une maladie, ses caractères, et
on apprécie les mouvemens de la nature et l'ef-

[1] Traité de la Nécrose.

[illegible] consulter les secours de l'art : nous allons en emprunter quelques traits à l'ouvrage du docteur Weidmann.

Hester, jeune fille âgée de 21 ans, autrefois affectée de scrofules, fut attaquée d'une fièvre putride avec pétéchies. Au bout de quinze jours la maladie étoit jugée ; mais l'on étoit alors dans le milieu du mois d'août, un sphacèle s'étoit emparé de la peau et des muscles de toute la moitié inférieure de la cuisse droite, et descendoit le long de la jambe, jusqu'au bas des orteils. Le bon vin et le quinquina ne furent point épargnés ; le sphacèle s'arrêta au milieu de la cuisse, les chairs gangrenées furent séparées par la nature, ou pareillement excisées sans qu'il s'écoulât une goutte de sang ; l'extrémité inférieure du fémur se trouvoit alors à découvert, et faisoit saillie ; la jambe étoit depuis long-tems séparée. J'abandonne à la nature l'expulsion de ce tout osseux que ne couvroit plus aucune partie molle ; je m'abstiens de l'usage des toniques recommandés en pareille circonstance ; cependant le malade recouvre ses forces au moyen d'un régime nourrissant, et la surface de l'ulcère se réduit à moins d'étendue. Le 23 novembre, le bout inférieur du fémur tombe sans qu'aucun effort sollicite sa chûte, et laisse voir la surface de laquelle il s'est détaché recouverte de chairs nouvelles.

La guérison de l'ulcère n'eut lieu que l'année suivante, parce que beaucoup de peau avoit été détruite. Elle cicatrisa enfin, et la malade recouvra une santé parfaite dont elle jouit déjà depuis long-tems.

Charles White a donné l'histoire d'un cas bien [illegible] pour être rapporté ici. Un jeune homme de quatorze ans, d'une apparence scrofuleuse, eut à l'articu-

Traité de la nécrose.

son périoste, avoit été épargnée par la scie; pense que le malade auroit pu guérir également qu'on lui pratiquât cette excision.

» Pierre-Joseph Hurzheim, âgé de quatorz du village de Friezheim, à quatre lieues de Co fit à pied une route de quarante lieues pour se re Mayence, et me fut amené le 20 juin 1787, à j'examinasse un mal au bras, duquel il étoit depuis long-tems, et dont il avoit désespéré guéri par les chirurgiens de son pays qui s'y déjà pris de toutes sortes de façons.

» Ce malade me raconte que quatre ans auparavant, il a ressenti des douleurs insupp au bras gauche; que bientôt après, ce mem tuméfié de tout côté; qu'il s'y est formé une c de pus dont on a fait sortir une grande qua une incision pratiquée à la partie interne et sup que peu de tems ensuite, il est survenu deu spontanés : un d'abord au côté externe et à tout-à-fait supérieure du membre; un autre et plus antérieurement; un troisième enfin, mité inférieure et plus en devant encore, de que ces trois ulcères qui communiquoient et donnoient une suppuration très-abondante entr'eux à-peu-près cinq pouces de distance.

» Il ajoute que depuis un an et demi, montré par l'orifice de l'ulcère du milieu; éminent d'abord, la saillie qu'il y fait, a a degrés dix-huit lignes de longueur.

» J'examine; et je vois un bras concave et convexe en dehors, plus volumineux et d'

plus court que l'autre, mais pouvant encore exercer les mouvemens accoutumés.

» L'ulcère inférieur me présente une ouverture irrégulière, dans laquelle j'introduis un stylet qui m'apprend que l'os est dénudé.

» L'ulcère par lequel l'os proémine, a un orifice presque rond que borde une cicatrice renversée et unie.

» En haut et en dehors, on apperçoit la cicatrice de l'ulcère que nous avons dit s'être formé là dès le commencement de la maladie.

» Frappé de la nouveauté du cas, j'appelle un peintre, voulant avoir l'image de cette maladie, avant de rien entreprendre contre elle.

» Je n'espérois pas pouvoir y remédier avec autant de facilité que j'en éprouvai. Je croyois qu'il faudroit recourir à des incisions ; mais le jeune malade refusoit opiniâtrement de passer même une nuit à Mayence ; et, comme s'il eût été frappé de nostalgie, il demandoit avec instance, et les larmes aux yeux, à s'en retourner sur-le-champ.

» Mes prières, mes exhortations, celles d'un oncle qui l'avoit amené, la crainte d'un mal qui pouvoit entraîner sa perte, l'espoir de s'en voir guéri, rien ne put changer sa volonté : je crus qu'il y auroit de l'inconvénient à le retenir de force, et qu'il falloit permettre son départ.

» Avant qu'il s'en allât, je saisis avec les doigts l'extrémité saillante de l'os, et la tirant en haut sans cependant faire un grand effort, je vis avec la plus grande surprise que j'amenois un fragment d'un gros volume, dont l'extraction ne causoit au malade ni douleur ni incommodité. Il s'écoula un peu de sang,

LITTÉRATURE MÉDICALE ÉTRANGÈRE.

Observations sur la faculté fébrifuge du marronier d'Inde, ou marronier d'Inde, lues à l'Académie des Sciences de Padoue, par JEAN-FRANÇOIS ZULIATTI, *docteur, médecin, correspondant de l'académie de Padoue.*

Extrait de l'Académie de médecine, communiqué par M. DESESSARTS.

En 1733, Jacques Zaichelli, apothicaire de Vienne, publia une lettre où il recommande l'écorce de l'*hippocastanus*, comme un fébrifuge comparable au quinquina.

Sur le marronier d'Inde.

Sur le maronier d'Inde.

maronier étoit moindre que celle de quinquina,

(3) Il s'est confirmé dans cette opinion d'égalité d'efficacité, par l'analyse chimique qu'il a faite de l'une et de l'autre, lesquelles lui donnèrent les mêmes résultats.

Dans sa correspondance littéraire avec le docteur Moschinchi, M. [illegible] l'écorce de l'*hippo-castanus* [illegible] par la voie [illegible] des observations pour nous [illegible] l'épreuve divers temps et sur différentes personnes, [illegible] l'attention d'observer fidèlement les règles prescrites par lui, je l'ai trouvée [illegible] (3)

Malgré tout cela, deux ou trois médecins ultramontains n'ont pas laissé d'en faire revivre l'usage, spécialement contre les fièvres tierces.

Le docteur Antonio Turra, médecin de Vicence, dans un de ses opuscules, vante l'*hippo-castanus* comme un spécifique supérieur au quinquina, dans

(1) Le savant Capello dans son ouvrage, intitulé : *Lexicon pharmaceutic. Chim. trait delle droghe* [illegible], par des expériences prouvé que l'amertume de l'écorce de l'*hippo-castanus* s'anéantit à mesure qu'elle sèche, loin d'augmenter.

(2) On sait combien peu l'on doit compter sur les analyses chimiques, faites par l'intermède d'un feu violent.

(3) Des observations de pratique, communiquées par M. Zaldini [illegible], la présentent au contraire comme dangereuse.

Sur le marronier d'Inde.

toutes sortes de fièvres intermittentes, sans en excepter celles qui ont un caractère de malignité.

On lit dans le tome 4 des Curieux de la nature, que Guillaume-Henri-Etienne Bucholtz a proposé de substituer à l'écorce du Pérou et à son sel, l'écorce du marronier d'Inde, et son sel préparé suivant la méthode de la Garraye, qui a également la vertu fébrifuge et anti-septique.

Au milieu de ces éloges (que bientôt l'expérience démontrera fort exagérés), les partisans de l'*hippo-castanus* sont obligés de convenir, qu'il n'est pas spécifique, dit M. Zulatti; et il cite entr'autres, le docteur Tutra, qui avoue que ce médicament est parfaitement inutile dans les fièvres quartes.

L'auteur, avant d'entrer dans le détail de ses observations cliniques, fait connoître la préparation de cette écorce; en ces termes:

Je fis enlever dans la saison la plus convenable, c'est-à-dire, au mois de mai, des jeunes branches de l'*hippo-castanus*, la première écorce, j'en fis ôter la mousse lorqu'il s'y en trouva. Cette écorce proprement séparée de la partie ligneuse, et dépouillée, avec soin, de son épiderme, fut séchée à l'ombre, ensuite pulvérisée suivant le besoin.

J'eus l'attention, encore, de choisir des malades d'un bon tempérament et attaqués de fièvres qui n'eussent point, pour cause, un vice considérable, tel que des obstructions, l'altération des humeurs, etc.; je n'oubliai pas de faire observer à chacun d'eux, un régime convenable; je leur donnai, ensuite, l'*hippo-castanus* sans discontinuer, jusqu'à ce qu'ils en eussent pris un tiers ou la moitié en sus de ce qu'on en donnoit aux

alades ; enfin, je n'eus recours au quinquina, avoir laissé passer deux ou trois jours sans né d'autres remèdes. Les expériences ayant réussi, je ne puis m'en prendre qu'au peu té de l'*hippo-castanus*. Sur le marronier d'Inde.

sant de succès ne consistoit pas seulement en cette écorce ne détruisoit pas la fièvre, mais dans les mauvais effets dont son usage étoit insi que le prouvent les douze observations iquées par l'auteur, et dont nous ne transcri- les résultats les plus frappans.

des sujets de ces observations, étoient des s de 32, de 18, de 37, de 70, de 34, de 48, de 24 ans, de toutes sortes de constitutions, bilioso-sanguine, mélancolique, sèche, phlegmatique, lâche : quatre étoient attaqués e tierce, deux de double-tierce ou d'une quo- et deux de quarte ; ces fièvres étoient toutes es dans leur intermittence, leur marche et leur ison.

latti débutoit par purger avec un demi-gros :nche, plus ou moins ; ou avec de la rhu- de la manne ou autres minoratifs ; il laissoit quelques accès, par exemple, quatre ou cinq, ssurer du caractère et de l'intensité de la fièvre ; il commençoit l'usage de l'*hippo-castanus*, la méthode du docteur Turra, l'un des plus partisans de ce remède. L'auteur ne désigne point s administrées à chaque fois ; il dit seulement, premier malade, qui étoit un homme bilieux, 32 ans, en ayant pris trois onces, les accès nt plus longs et plus forts ; ils commencèrent

Le deuxième malade, jeune homme, âgé de

Sur le maronier d'Inde.

spécifique, la guérirent du mal qu'avoit fait l'*hippo-castanus* et de la fièvre.

Le sel d'*hippo-castanus* n'eut pas un meilleur succès chez le sujet de la cinquième observation, il n'opéra aucun changement dans la fièvre; au contraire, l'accès qui suivit la seconde dose, fut plus violent, accompagné de douleurs de tête et de reins : une once et demie de quinquina dissipa tous ces maux, avec la fièvre.

Je pense, dit le docteur Zulatti, en terminant son mémoire, que ces douze observations contre l'usage de l'*hippo-castanus* ou maron d'inde, sont assez concluantes pour me dispenser d'en rapporter sept autres, que je fis avec aussi peu de succès, trois sur de simples tierces en automne, deux sur des doubles tierces et deux sur des fièvres quartes. Il rappelle, après avoir donné des preuves de l'exactitude de ses expériences faites dans un hôpital public, que la constipation de ceux qui firent usage de l'*hippo-castanus*, le poids et la chaleur qu'ils éprouvèrent dans l'estomac, étoient l'effet de la stipticité du médicament, déjà reconnue par Lemery, et il prononce que ce remède, sous quelque forme qu'on l'emploie, est non-seulement sans vertu, mais encore incommode et dangereux.

Cette conclusion est confirmée par treize observations présentées par un savant médecin de l'Institut de Bologne, et rapportées dans le journal de médecine, imprimé à Venise, ou par d'autres faites à Parme, à Véronne, à Pavie, et par le témoignage du savant professeur de Milan, le docteur Moscati, qui a assuré que non-seulement ce remède n'avoit fait aucun bien à dix malades à qui il l'avoit administré, mais qu'il leur avoit causé tous les mêmes maux rap-

Sur le marronier d'Inde.

tés dans ses propres observations ; enfin, par une
tre du docteur Borsiéri, en date du 24 août 1781,
i lui parle de quantité d'expériences faites à Pavie.
ais, dit ce docteur, qu'un professeur de Pavie,
e fois mon écolier, a fait beaucoup d'épreuves qui
onfirment point les grands éloges donnés à l'écorce
hippo-castanus.
ue l'on recueille tous ces faits, dit notre auteur,
ne l'on juge si ce végétal mérite d'être mis au rang
meilleurs fébrifuges, ou si même il peut être regardé
me innocent. Mon intention, a-t-il ajouté dans le
rs de son mémoire, n'est pas de le proscrire entière-
nt ; mais seulement d'inspirer une sage défiance sur
grandes qualités qu'on lui attribue, et de mettre
garde contre l'enthousiasme.
Notre but a été le même en communiquant à
cadémie les observations de M. Zulatti, qui
rtissent d'être circonspect dans l'usage de cette
rce, mais qui manquent de beaucoup de détails pour
e vraiment instructives et suffisamment concluantes.
Le desir, malheureusement trop légitime, de sup-
ber au quinquina, au moins pour les fièvres intermit-
ntes, oblige de recourir à des substances indigènes ;
jà et depuis long-tems on en a proposé beaucoup
e leur insuffisance, pour ne pas dire le danger de
ur action, a fait abandonner par les médecins, ayant
tout la facilité de se procurer la véritable écorce de
rou. Un médecin a annoncé dans les journaux que
puis plusieurs années il se servoit, avec le plus grand
ccès, de l'écorce de maronier d'Inde, *hippo-cas-
nus*. Le gouvernement frappé de cette annonce, et
ujours empressé pour ce qui intéresse le soulagement

et la conservation des citoyens, a desiré voir ces succès couronnés par un grand nombre d'expériences; il en conséquence fait connoître son desir à l'École de médecine, et à l'Académie, qui, ayant l'avantage de posséder dans son sein la majeure partie des médecins de l'Hôtel-Dieu et des praticiens distingués, est en état de seconder les intentions bienfaisantes de S. Exc. le Ministre de l'intérieur.

La commission administrative de l'Académie, frappée de l'importance de cette mission, a jugé nécessaire de nommer douze membres académiciens pour former la commission qui sera spécialement chargée de ces recherches.

Rapport d'un cas d'hydrophobie; par le Dr. BENJAMIN MOSELEY.

Extrait et traduit du Monthly repertory, n°. XVII; par J. B. F. CAPTIER.

Hydrophobie.

Madame Metcalfe, logée rue Compton, n°. 23, m'amèna son fils, M. Frédéric-Michel Metcalfe, pour me consulter à ma maison d'Albani Picadilly, le lundi 9 novembre 1807. Ce jeune homme avoit été attaqué la veille vers les quatre heures du matin d'une difficulté d'avaler les liquides, en essayant de boire les restes d'une demi-bouteille de bière; ensorte que lorsqu'il portoit le verre à la bouche, il sentoit s'élever dans le gosier quelque chose qui l'étouffoit; il avala cependant environ près d'une cuillerée à café de cette bière; mais il fut alors saisi d'un tremblement et de la crampe aux bras et aux mains, avec une sensation de picotement comme si on lui enfonçoit des aiguilles ou des épingles dans la chair. Dès le samedi précédent, il avoit

Hydrophobie.

avoit perdu l'appétit : le lendemain il mangea un peu de mouton, qui lui fit mal à l'estomac. Le lundi il n'avoit rien mangé, quoiqu'il sentit qu'il pourroit avaler quelque chose, qui ne seroit pas sous forme liquide ; mais il ne se soucioit pas de manger. Il me dit qu'il avoit été saisi le jeudi précédent d'une violente douleur au bras droit, depuis l'épaule jusqu'aux bout des doigts ; la douleur l'avoit quitté dans la nuit du samedi : il frotta le bras avec l'huile de corne de cerf, et l'enveloppa avec de la flanelle jusqu'au samedi.

Mde. Metcalfe m'informa, que lorsqu'il voyoit qu'on lui versoit quelque liquide pour boire, même avant qu'il tint la tasse, il commençoit à trembler, et l'étranglement s'emparoit de lui ; qu'en tâchant de boire, il entroit en convulsions ; que ses yeux devenoient brillans ; et qu'il regardoit d'une manière extraordinaire et effrayante.

Le cas ainsi clairement démontré, je passai avec Mde. Metcalfe dans une autre chambre, pour ne pas alarmer son fils, par des questions nécessaires pour une plus grande information. La mère ni le fils n'avoient point le plus léger soupçon de la cause, ni de la nature de cette terrible affection.

Je demandai à Mde. Metcalfe si son fils n'avoit point été mordu par quelque chien ; cette question l'alarma tant qu'elle en fut troublée pendant quelques minutes ; lorsqu'elle fut en état de parler, elle poussa un haut cri, en disant que, dans l'été, il avoit été mordu à la main par un chien : dès qu'elle fut calme et un peu appaisée, nous revinmes vers son fils.

En l'interrogeant, il me dit, qu'au commencement de juillet passé, il y avoit deux chiens qui se battoient

Hydrophobie.

comme deux enragés dans la rue opposée à la maison de sa mère; et voyant qu'un des chiens avoit un œil déchiré, il s'efforça de les séparer, de peur que l'autre ne le tuât; mais qu'en faisant lâcher prise à l'un, il vouloit éviter la fureur de l'autre, et qu'il reçut de celui-ci une morsure à la main droite. Deux dents du chien pénétrèrent l'extérieur de la main, la paume en fut considérablement meurtrie; cette blessure fut pansée avec du beaume du frère (*Friar's balsam*), et guérie dans huit ou dix jours.

J'examinai la main; il y restoit un peu de rougeur, mais sans inflammation ni douleur à l'endroit de la morsure sur la paume de la main, et aucune impression des dents. En examinant le gosier, je n'y trouvai rien qui différât de l'état naturel, point de rougeur et aucune augmentation de salive. Le pouls donnant 88 pulsations, étoit plutôt foible que fort et un peu irrégulier; le malade n'étoit point altéré. Il me dit que son étranglement lui paroissoit causé par de l'air, et que toutes les fois qu'il vouloit essayer d'avaler, il en rejetoit une très-grande quantité; il avoit pris la nuit la précédente tisane de graine d'aneth, et il croyoit qu'elle l'avoit soulagé; mais il n'avoit jamais pu en avaler qu'une cuillerée à café à-la-fois et même avec beaucoup de peine. Sa mère me dit, que dans un effort qu'il fit pour avaler un peu de cette tisane, il éprouva un étranglement si fort, et entra dans des convulsions si violentes, qu'il seroit tombé dans le feu si elle ne l'avoit vîte secouru.

Je lui donnai à deux différentes reprises un peu d'eau : chaque fois il en avala une cuillerée à café; et chaque fois il éprouva des étranglemens, des con-

Hydrophobie.

visions ; son regard devint farouche, il trembloit de tous ses membres ; et immédiatement après l'effort d'avaler, il fit un bruit épouvantable. La seconde fois que je lui présentai de l'eau, je fus plus alarmé ; je pensai qu'elle avoit provoqué une convulsion fatale. Il est impossible de décrire un son, mais je peux comparer le bruit qu'il faisoit, produit par les contractions spasmodiques répétées des organes de la respiration, à cette espèce d'aboyement étouffé que les chiens font quelquefois lorsqu'ils sont troublés dans leur sommeil, ou à l'aboyement enroué et précipité du chien de berger (1). Lorsqu'il prit le vase dans ses mains, il fut saisi d'un tremblement, pencha sa tête, et paroissoit beaucoup souffrir ; il tint le vase quelques secondes avant qu'il put avoir assez de courage pour le porter à sa bouche ; je le lui pris, car ce qu'il venoit d'éprouver ne lui permettoit pas de le tenir ; il supportoit la vue de l'eau qui étoit dans le vase, lorsqu'on ne le lui présentoit pas pour en boire ; mais lorsque j'apportai un bassin plein d'eau, et que je le mis devant ses yeux, il parut effrayé ; et lorsque j'agitai l'eau près de lui, il fut aussitôt attaqué de ce qu'il appelloit *l'air montant dans son gosier*, avec tremblement, et il poussa des cris comme ceux que j'ai décrits plus haut.

(1) Cette altération de la voix que l'on observe assez souvent dans les hydrophobies, et dont on n'a pas assez tenu compte dans les Traités sur la rage, est un des points les plus importans de cette observation. Il faut cependant y joindre également le laps de tems qui s'est écoulé entre l'époque de la morsure et l'époque du développement de la maladie ; aussi bien que son invasion malgré que le malade n'ait pu en avoir aucune appréhension. *Note du rédacteur.*

Hydrophobie.

Il me pria de ne lui ordonner aucun médicament sous forme liquide ; car il étoit sûr, disoit-il, qu'il ne pourroit pas le prendre, et que le moindre effort qu'il feroit pour l'avaler, le tueroit : il dit qu'il pourroit avaler des substances solides. J'en voulus en avoir la preuve ; et comme depuis plusieurs jours il étoit constipé, je lui donnai quatre pillules apéritives, qu'il avala à-la-fois, mais avec beaucoup de peine. Après une visite de trois-quarts d'heure, sa mère et lui me quittèrent ; je leur donnai les meilleurs conseils que je pus imaginer. A la vue du malade, et d'après sa conversation, personne n'auroit cru qu'il étoit indisposé ; sa voix et son discours n'avoient éprouvé aucune altération ; il étoit âgé de 18 ans. J'allai le voir à huit heures du soir, le pouls donnoit 110 pulsations et étoit très-foible ; en s'efforçant de boire, les accidens ordinaires se renouvelèrent, les pillules opérèrent vers 9 heures plusieurs selles ; à dix heures il entra dans des convulsions si violentes, que quatre jeunes gens, ses frères, pouvoient à peine le tenir dans son lit, mais il ne fit aucun signe de vouloir mordre quelqu'un : alors il commença à sortir de sa bouche une extraordinaire quantité d'écume blanche ; dans ce moment il entroit par intervalles dans le délire, et dans d'autres instans il jouissoit de tous ses sens ; et quoique nous fussions dans une chambre très-chaude, il se plaignoit d'avoir froid, et demandoit qu'on le réchauffât : il resta de cette manière jusqu'à une heure du matin ; lorsque entièrement épuisé par de violentes convulsions, et par de terribles efforts, il resta dans un calme et dans un repos éternel.

Il expira à une heure trois quarts, dix-huit semaines

après la morsure, au bout de quarante-six heures d'hydrophobie déclarée, et dix heures après que je l'eus vu.

BIOGRAPHIE.

Éloge historique de M. DORTHES; *par* C. L. DUMAS, *directeur de l'École de médecine de Montpellier, professeur d'anatomie, de physiologie et de médecine clinique de perfectionnement dans la même École, de l'Institut national de France, etc., etc. Lu à la Société libre des sciences et belles-lettres de Montpellier, dans la séance publique du 7 avril* 1808 (1).

Extrait communiqué par M. OCHIER, *D. M. M.*

Éloge historiq. de M. Dorthes.

En vouant un tribut d'éloges à la mémoire des hommes qui ont cultivé avec succès les diverses sciences, les académies n'ont pas prétendu borner cet honneur au petit nombre de ceux qui, ayant assez vécu pour établir solidement leur gloire, ont joui longtems de leur renommée, et ont emporté au tombeau la certitude que leurs noms parviendroient à la postérité. Elles ont aussi voulu par-là récompenser le mérite ignoré, et rappeler les travaux de ces savans modestes qui, enlevés d'une manière fatale, au milieu d'une carrière marquée déjà par des découvertes utiles, n'ont laissé d'autres titres à la célébrité que le souvenir de leur zèle infatigable sur lequel on fondoit les plus brillantes espérances.

(1) Brochure in-8°., de 30 pages; à Montpellier, chez la veuve Tournel et fils, rue Aiguillerie, n°. 43.

Eloge historiq. de M. Dorthes.

Telles sont les réflexions qui précèdent l'éloge historique d'Anselme Dorthes, docteur en médecine de l'université de Montpellier, membre de la Société royale des sciences de la même ville, et qui ont fourni à l'auteur les matériaux de la notice intéressante qu'il a donnée sur ce naturaliste.

« On ne vît jamais peut-être dans la même personne, dit M. Dumas, un assemblage plus rare de qualités contraires : une imagination vive, avec un tempérament froid ; un esprit actif, avec un jugement sain ; les connoissances les plus vastes, avec les mœurs les plus simples ; la conduite la plus réfléchie, avec les manières les plus ouvertes ; et toute la retenue de l'homme le plus sage, avec l'entier abandon de l'homme le plus franc. Également propre aux combinaisons générales de la pensée, et aux détails minutieux de l'observation, il auroit pu servir tour-à-tour d'architecte et de manœuvre dans l'édifice interminable des sciences. »

Ce naturaliste naquit en 1760 à Vauvert, près de Nismes. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il entra dans le séminaire de Montpellier pour y étudier la théologie. Mais dégoûté bientôt de cette partie, il l'abandonna pour l'histoire naturelle et suivit, dans l'université de médecine de la même ville, les leçons du célèbre Gouan. « Guidé par les instructions de ce respectable professeur, il cultiva toutes les branches de cette science, qui devint à ses yeux plus intéressante depuis qu'il l'avoit trouvée si étroitement unie à la vertu. »

Je ne suivrai point l'auteur dans l'exposé exact et rapide qu'il fait des travaux de M. Dorthes, soit en

tanique, soit en entomologie soit en minéralogie. Ces divers objets ne sont guères susceptibles d'analyse par eux-mêmes, et ils sont d'ailleurs assez connus des savans. J'observerai seulement que la manière dont ils sont présentés, et les rapprochemens heureux que M. Dumas en a su faire en les énumérant, ne contribuent pas peu à leur donner un nouveau prix. Les bornes de cet extrait ne me permettant pas de citer ici beaucoup de fragmens ; je me bornerai à quelques-uns qui feront voir que le style de cet écrit, remarquable par sa simplicité et son élégance, dans la narration ordinaire, s'élève quelquefois à un ton noble et majestueux lorsque le sujet le demande.

La réputation de Dorthes s'étendant de jour en jour par le bruit de ses découvertes et la correspondance active qu'il entretenoit avec les plus fameux naturalistes de l'Europe : » il s'étonnoit, en la voyant croître, que les savans auxquels il s'étoit fait avantageusement connoître, se fussent chargés à son insu de la propager et de l'étendre. Il les éclairoit sur l'histoire naturelle de son pays ; il discutoit leurs opinions ; il leur soumettoit ses doutes ; il décrivoit pour eux les objets nouveaux ou mal connus ; il leur en adressoit les échantillons ; et cédant quelquefois à la générosité qui lui étoit propre, il agrandissoit leurs collections aux dépens de la sienne. La plus douce récompense qu'il retira d'une conduite aussi louable, fut de compter au nombre de ses amis, Fabricius, Linnæus fils, Solander, Broussonet, l'Héritier, Bruguière, Riche, Gouan, Bosc-d'Antic, Amoreux, Olivier et plusieurs autres naturalistes d'un mérite éminent. »

Pendant le cours de ses études médicales, Dorthes

Eloge historiq de M. Dorthes.

s'occupa aussi avec succès de la chimie sous M. Chaptal ; et il eut l'honneur de voir le célèbre chimiste consigner avec éloges dans ses élémens de chimie, le résultat de quelques expériences nouvelles qu'il avoit tentées sur divers objets. Ces travaux nombreux lui valurent une place de membre dans le sein de la Société royale des sciences de Montpellier, où il fut reçu en 1787.

L'année suivante, il prit le grade de Bachelier, et soutint à cette occasion une excellente thèse sur les différences extérieures des deux sexes, considérés dans l'universalité des êtres vivans. Il remporta aussi la même année le prix extraordinaire qu'avoit fait proposer M. Auguste Broussonet, pour l'éloge de Richer de Belleval, fondateur du jardin royal des plantes de Montpellier, sous Henri IV.

Il concourut en 1789 pour une place vacante de professeur à l'université de cette ville, et présenta pour l'obtenir, dans ses réponses aux douze questions qui lui furent proposées, des détails curieux et des vues intéressantes. Mais le résultat ne répondit pas à ses vœux ; et la révolution étant survenue quelque tems après, il fut enveloppé « dans le silence fatal auquel le génie des lettres et des sciences fut condamné par le malheur des tems. » Il continua néanmoins de se livrer à ses goûts favoris, et il s'occupa de revoir et de retoucheer le traité des ombellifères, que la mort de M. Cusson avoit laissé incomplet.

« M. Dorthes avoit partagé, comme philosophe et comme français, le noble enthousiasme d'un grand peuple qui, s'élançant avec gloire vers la liberté, sembloit devoir l'attendre de la philosophie et du

ourage. Mais étranger à tous les ressorts inconnus ui, en faisant mouvoir cette révolution unique dans 'histoire, l'eurent bientôt détournée de son but, il ne oulut jamais y concourir autrement que par les vœux le son cœur et les intentions de sa volonté. »

Obligé de partir en 1793, pour aller secourir les rontières menacées par les espagnols, il conserva, u milieu des armes, son goût pour l'histoire naurelle; il s'occupoit, quand il le pouvoit, à chercher les plantes sur les Pyrénées.

« On ne s'attendoit pas qu'un homme semblable lût mourir au champ d'honneur comme un guerrier. Cependant il étoit destiné à ce genre de gloire, et la patrie doit mêler sur sa tombe le laurier du soldat aux palmes du savant. Lorsqu'il suivit les bataillons de l'Hérault à l'armée des Pyrénées orientales, il fut atteint de la maladie épidémique des camps; et après d'assez longues souffrances, il succomba vers la fin de 1793, dans la trente-troisième année de sa vie. »

Tels sont les principaux événemens dont se compose la vie de ce naturaliste, et que M. Dumas a développés convenablement dans le cours de cet éloge. Tout en traçant d'une main habile l'histoire des services que M. Dorthes a rendu à la science, il n'a pas négligé les détails de sa conduite privée, qu'il étoit mieux que personne dans le cas de faire connoître, ayant été lié avec lui par les nœuds d'une étroite amitié. Je terminerai cet extrait par le dernier morceau de cette notice, qui honore autant celui qui l'a écrite, que celui qui est le sujet.

« Puisse l'hommage rendu à la mémoire de M. Dorthes, par un ancien compagnon de ses études, au

milieu de ses collègues et sous l'œil sévère du public, remplir du moins à son égard les obligations saintes de l'amitié, les seules qui doivent satisfaire une âme comme la sienne, par des jouissances supérieures aux illusions de la vanité, aux faveurs de la fortune, et à l'ivresse même de la gloire ! »

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE.

Bibliogr. médicale.

Dissertation inaugurale sur le sommeil, les songes et le somnambulisme; par Sylvain Gadon de Gueret, *in*-4°. *Paris*, 1808.

Exposition très-méthodique, très-claire et à-peu-près complette des vues physiologiques, pathologiques et thérapeutiques, relatives au sommeil et à ses deux importantes modifications, les songes et le somnambulisme.

Dissertation inaugurale sur l'ilœus; par F. Raisin de Crépon, *in*-4°. *Paris*, 1808.

Description claire et succincte de la maladie; collection assez nombreuse d'observations particulières; détermination des espèces diverses de l'ilæus, d'après les différentes causes qui peuvent lui donner naissance ce qui rentre dans l'esprit des meilleures méthodes de classification en médecine; tels sont les objets les plus saillans de cette dissertation.

De febribus Bibliosis dissertatio inauguralis cui accessit æstatis per annum 1807, *in sancti Eligii monspeliensi nosocomio et instituto clinico constitutionis brevis descriptio; auctore* J. P. J. C. Bourquenod, *in*-8°. *Monspelii*, 1808.

La place de chef de clinique dans l'hôpital de Montpellier, la nature du climat, et les connoissances pratiques dont M. Bourquenod a fait preuve dans sa dissertation, sont autant de circonstances, les unes plus favorables que les autres, pour bien étudier les maladies qui sont le sujet de cette thèse; aussi l'auteur en a-t-il profité pour donner les détails les plus satisfaisans sur l'origine des maladies bilieuses, sur leur

pronostic, sur leur ætiologie, sur leurs terminaisons, leurs marches, leurs complications, leurs pronostics, et enfin sur leurs méthodes de traitement.

Fragmens d'hygiène générale pour les maladies chroniques ; par J. B. Louis Ochier, *D. M. M., in-8°. Montpellier, 1808, 143 pages.*

C'est surtout dans les moyens que fournit l'hygiène, en prenant ce mot dans son sens le plus étendu, que les médecins éclairés puisent les bases principales des méthodes thérapeutiques qu'ils opposent aux maladies chroniques ; il semble que l'action vive et prompte des médicamens s'accorde peu avec la marche lente et foible des mouvemens qui appartiennent à ces maladies.

Mais pour administrer convenablement aux maladies chroniques les secours de l'hygiène, il falloit étudier cette classe de maladies sous un point de vue différent de celui qui a été suivi jusqu'à présent ; et c'est ce qu'a fait M. Ochier, sous les yeux de M. Dumas, et dans l'hôpital de perfectionnement pour les maladies réputées incurables confié à ce célèbre professeur.

M. Ochier n'a pas terminé son ouvrage dont il n'a donné qu'une esquisse ; esquisse dans laquelle se trouvent des considérations générales sur la division des maladies en aiguës et en chroniques, sur l'influence des principales causes physiques et morales sur les maladies chroniques, et enfin sur ces mêmes maladies considérées dans les quatre âges de la vie et par rapport aux moyens que l'hygiène peut leur opposer.

Monographie des dégénérations skirrheuses de l'estomac ; par F. Chardel, *D. M., médecin par interim à l'hôpital Cochin, in-8°. Paris, 1808, 213 pages ; chez Allut, libraire, rue de l'École de médecine ; chez Gabon, place de l'École de médecine ; et chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques.*

Ce travail est particulièrement recommandable par le grand nombre d'observations particulières recueillies sur ce genre de lésion, dont il importe surtout de bien étudier les premiers développemens, parce que c'est là

Bibliogr. médicale.

le seul moment où la médecine puisse vraiment compter sur l'efficacité de ses moyens ; plus tard, elle ne peut que calmer les accidens.

De la vaccine et de ses effets ; par C. A. Barrey, *D. M. P. méd. des épidemies dans le département du Doub, etc., in-8°., 400 pages. Besançon*, 1808.

Cet ouvrage peut être avantageusement placé à côté des meilleurs et des plus complets sur la vaccination ; il est le résultat de l'extension commentée d'un mémoire sur ce sujet, couronné par la Société de médecine pratique de Montpellier.

Le Guide des bonnes mères, contenant les principaux phénomènes de la grossesse, etc. ; suivi de l'exposition des principales maladies des enfans, ouvrage mis à la portée de tout le monde ; par J. F. Montain *aîné, in-12, 320 pages. Lyon*, 1807 ; *chez Barret, place des Terraux ; et à Paris, chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques.*

F. E. Foderé, *philosoph. ac med. doctor de apoplexiâ, disquisitio theoretico-practica. Auenione, apud Seguin, fratres, typographos et bibliop. et Parisiis*, 1808, *apud Croullebois, bibliopolam, viâ Mathurinensium, n°*, 17 ; *3 fr. 50 cent., et 4 fr. 25 cent. franc de port.*

Dans le prochain cahier nous rendrons compte de ce dernier ouvrage.

Prospectus du Traité historique, graphique, culinaire et médical des champignons ; par M. Paulet, *docteur en médecine. Prix, 18 fr. broché, 24 fr. relié, y compris le* Prospectus, *sans les figures coloriées de cet ouvrage, qui seront vendues avec, ou séparément, et qui paroîtront par livraison de plusieurs planches, de mois en mois. Les 2 premières sont en vente, et fort belles. On commence par les champignons de bonne qualité. A Paris, chez Mme. Huzard, libraire, rue de l'Éperon, n°. 7. ou au dépôt, chez Tessier, rue de la Harpe, n°. 45.*

L'ouvrage qu'on annonce est en deux parties formant deux volumes in-4°. de discours, imprimé à l'ancienne

ierie Royale. La première, qui est, en quelque partie savante, sert à faire connoître tous les entrepris sur les champignons jusqu'à cette , et renferme une double synonymie des genres spèces. Tout ce qui a été dit ou observé, relati- aux champignons, aux mousserons, aux cèpes, Tes, aux morilles, aux agarics, aux mainotes, ursettes, aux *phallas*, aux vesses-de-loup, à e à champignon d'Italie, au champignon de etc., ou à leurs effets sur le corps humain, avant oque, s'y trouve exposé et analysé.

euxième partie, formant le deuxième volume, nent dépouillée de tout ce qui est scientifique; ute phrase latine, est uniquement consacrée à iption des espèces, dont on donne la figure co- et dont on expose les qualités, ou le résultat de ets sur le corps humain, ou sur les animaux, dire, la nature des maux qu'elles peuvent pro- ainsi que le genre de secours à administrer en cident, la manière d'apprêter les espèces de ualité; les unes n'exigeant qu'une légère cuis- lles que la boule de neige, l'oreille de chardon, melle, les vrais mousserons, le rougillon, le yal, les giroles, etc.; d'autres en exigeant une gue, telles que l'orange, les truffes, les sava- les mainotes ou barbes de chèvre, les gros bou- le chêne, tous les prévats, les chevrettes ou ines, le champignon de couche même; et d'au- n exigeant une extraordinaire et particulière, e le foie de bœuf (*boletus hepaticus* Sch.) qui pour être bon et avoir une saveur de truffe, d'être four ou sous la braise d'abord, ensuite coupé ches et fricassé. Alors, il est aussi agréable à qu'un ragoût de truffes, et n'incommode point. a de cette espèce et de celle des bouquets de (*Boletus frondosus* Persoon) qui pèsent jusqu'à e livres.

ne rien donner au hasard sur un sujet aussi , l'ouvrage a été soumis, dans le tems, an nt des compagnies les plus savantes, à celui de mie des Sciences, qui, sur le rapport de ernard de Jussieu et Lemonier, permit que e parût sous son privilège; et à celui de l'an-

cienne Faculté de Médécine de Paris, qui, sur le rapport de MM. Guettard, Thiery, Descemet, Dubuisson, Darcet et Bertholet, voulut bien donner à l'auteur une approbation flatteuse et honorable, et ajouter ainsi un nouveau trait de bienveillance à ceux qu'il avoit déjà reçus de ce savant et illustre corps.

Cet ouvrage, dont la publication n'a été retardée qu'à cause des gravures qui en sont une partie inséparable, n'a qu'un petit nombre d'exemplaires, une partie ayant été volée à l'Imprimerie Royale, pendant les troubles de la révolution. Ceux qui voudront l'acquérir, peuvent se faire inscrire chez le Libraire indiqué, ou chez l'Auteur, à Fontainebleau.

Les figures peuvent être vendues séparément. Elles seront distribuées, par livraison d'espèces analogues ou par familles, de 15 en 15 jours, ou de mois en mois au plus tard. Le prix de chaque livraison paroîtra modique, très-modique, relativement à la beauté de l'exécution.

Manuel d'un cours de chimie, ou principes élémentaires théoriques et pratiques de cette science, 4e. édition avec 25 planches et des tableaux; 3 vol. in-8°.; par E. J. B. BOUILLON-LA-GRANGE, *D. en médecine; professeur au Lycée Napoléon.*

La promptitude avec laquelle les trois premières éditions de cet ouvrage se sont écoulées, depuis l'époque qu'il a paru, prouve suffisamment en sa faveur. Mais ce qui ajoute beaucoup à son mérite, c'est le soin que prend l'auteur de faire à chaque édition des additions importantes. C'est surtout dans cette 4e. édition que ce mérite est particulièrement remarquable.

Prix proposés pour les années 1809 *et* 1810 *par la Société de médecine de Bordeaux.*

Prix proposés.

I. La Société de médecine rappelle qu'elle a déjà proposé, au mois d'avril de cette année, pour sujet d'un prix qu'elle décernera dans sa séance publique de 1809, les deux questions suivantes:

Quelles sont les substances indigènes, simples ou composées, qui peuvent être substituées avec succès aux médicamens exotiques, dans le traitement des maladies?

Prix proposés.

Quels sont les moyens les plus sûrs pour généraliser sage des médicamens indigènes, reconnus égaux ou périeurs en vertus aux analogues exotiques ?

Ce prix sera de la valeur de 300 fr.; somme déposée r un généreux anonyme, chez M. Bouan, notaire, d'un jetton d'or au type de la Société, donné par elle. Dans le cas qu'il y ait lieu à accorder des accessits, Société donnera un jetton d'or à chacun des deux teurs qui auront le plus approché du but, après celui mémoire couronné.

II. Plusieurs questions, relatives à l'action des différentes évacuations sanguines, paroissant encore incises, celle entr'autres de la préférence à donner a nériotomie, à la phlébotomie, ou aux sangsues dans erses maladies; l'opinion n'étant pas suffisamment te sur l'espèce de sang qu'évacuent les sangsues; émorragie ainsi excitée, étant généralement plus nsidérable que celle qu'opère une ouverture d'égal mètre, faite avec la lancette; cette considération ublant annoncer que ce n'est pas le même sang qui coule par ces deux genres d'évacuations, la Société médecine propose pour sujet d'un prix, qu'elle dénera dans sa séance publique de l'année 1809, la estion suivante :

Quels sont les effets particuliers des différentes esces d'évacuation sanguine, artificielle, tant artélle que veineuse ?

Ce prix sera de la valeur de trois cent francs.

III. L'objet essentiel que se propose la médecine, de guérir les maladies. A diverses époques, des teurs célèbres ont mis au jour, pour parvenir à ce , des systêmes ingénieux, des théories brillantes, hypothèses plus ou moins conjecturales. Jusques à el point ces efforts ont-ils été heureux pour la médecine clinique ? En a-t-elle retiré des avantages réels incontestables ? C'est pour la solution de ce prome, si important dans l'art de guérir, que la Société médecine, propose pour sujet d'un prix, qu'elle dénera dans sa séance publique de l'année 1810, la estion suivante :

Quelle a été, et quelle est encore, en médecine, fluence des systêmes hypothétiques sur les progrès cette science, relativement au but essentiel qu'elle propose ?

Ce prix sera de la valeur de trois cents francs.

Les mémoires devront être adressés, francs de port, à M. CAILLAU, secrétaire-général de la Société, le 30 juin de 1809, pour les deux premiers prix; et le 30 juin de 1810, pour le troisième : ce terme est de rigueur.

Les membres résidans de la Société de médecine sont exclus du concours. Les concurrens sont tenus de ne pas se faire connoître, ils mettront leur nom dans un billet cacheté, portant à l'extérieur la même épigraphe que leur mémoire.

CORRESPONDANCE.

M. GASTELLIER, *médecin à Montargis, à M.* SÉDILLOT, *rédacteur du Journal gén. de médecine, etc.*

Monsieur et très-honoré confrère,

Correspondance.

Je viens d'apprendre que la personne qui a traité le malade, dont il est question dans ma lettre insérée dans votre Journal (juillet dernier), se trouve offensée des expressions que j'ai employées en parlant d'elle. J'étois aigri depuis long-tems contre lui par ses procédés; néanmoins je lui rends justice. Je suis loin de confondre ce chirurgien, qui jouit de l'estime publique dans son canton, avec ces ignorans et ces charlatans qui inondent notre pays : j'ai même contribué à faire sa réputation.

Mais depuis quarante ans que j'exerce, je suis tellement affligé de voir tous les abus qui se commettent en médecine et les maux qui en résultent, que je n'ai pu dans cette occasion m'empêcher de le témoigner avec un peu d'humeur et de vivacité. Au reste, il n'est jamais entré dans mon cœur, ni dans mon esprit, de blesser personne en particulier; c'est par cette raison que j'ai voulu, dans le fait dont il s'agit, taire les noms et les lieux : je pense bien comme Juvenal, *parcere personis, dicere de vitiis.*

J'ai l'honneur. etc.

Signé GASTELLIER.

Exposé de quelques expériences propres à déterminer quelle est l'influence des nerfs de la huitième paire sur la coloration du sang; par M. Dumas, *directeur et professeur de l'École de médecine de Montpellier, de l'Institut national, etc., etc.*

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

Dans le nombre des expériences qui ont été faites pour établir l'influence que les nerfs de la huitième paire exercent sur la respiration, il en est plusieurs qui ont donné lieu à des interprétations douteuses qu'il importe de bien fixer. Comme les phénomènes physiologiques, dont cette fonction se compose, diffèrent les uns des autres, et qu'ils ne se produisent ni sous les mêmes conditions, ni par les mêmes lois, ils ne peuvent être déterminés exactement par les mêmes moyens d'expériences. Ceux avec lesquels on a prouvé que la ligature ou la section des nerfs de la huitième paire qui se rendent aux poumons, change tout-à-coup le sang artériel de rouge en noir, laissent desirer quelque chose, pour estimer au juste ce qui dépend de l'action vitale, et ce qui appartient à l'action chimique dans un changement de couleur, où ces deux ordres de phénomènes se trouvent réunis. Je vais rappeler ici quelques circonstances pro-

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

près, à en donner mieux qu'on ne l'a fait encore, la véritable application.

On savoit depuis long-tems qu'en interrompant l'action des nerfs sur les organes du sentiment et du mouvement, ils cessent, les uns de se mouvoir, les autres de sentir : on savoit que la cessation de l'influence nerveuse, sur les organes sécrétoires, intercepte ou diminue au moins leur sécrétion. J'ai montré le premier, que, si au moyen d'une section ou d'une ligature faite aux nerfs de la huitième paire, l'estomac est privé de recevoir l'action de ces nerfs, la sécrétion du suc gastrique, ainsi que la transformation des alimens en véritable chime sont bientôt empêchées. On doit à M. Dupuytren d'avoir constaté, par des expériences, que l'intégrité de l'action nerveuse sur les poumons est une circonstance nécessaire au changement du sang noir en sang rouge ; mais il reste à déterminer de quelle manière la destruction de l'influence nerveuse sur les poumons produit ce changement de couleur, qui peut être également attribuée, soit à ce que l'air ne s'introduit plus dans la poitrine, soit à ce que la combinaison de l'air avec le sang ne se fait plus. Il falloit de nouvelles expériences pour dissiper toute incertitude à cet égard ; en les

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

)utant à celles de M. Dupuytren; je me is proposé seulement de compléter son ıvail, sans lui rien ôter de son intérêt. Nous (1) avons choisi pour nos expérien- ; un chien de moyenne grosseur. En fai- ıt plusieurs incisions au cou de cet animal, ur mettre à nu les artères carotides, et la rtion cervicale des nerfs de la huitième re, nous ouvrîmes quelques rameaux ar- iels qui fournirent un sang de couleur ver- ille. On passa ensuite une ligature autour nerf pneumo-gastrique; l'animal souffrit ıucoup dans cette opération; il témoigna ; ses mouvemens et par ses cris la vivacité sa douleur; la respiration devint difficile, écipitée : il parut un instant menacé de suf- :ation : alors nous observâmes le sang, qui 'toit des artérioles ouvertes; il avoit une ıleur noirâtre. La douleur étant appaisée, mouvemens de la respiration se rétablirent, e sang artériel reprit sa couleur rouge ordi- ire. Nous liâmes les nerfs de la huitième re des deux côtés vers la partie inférieure

1) M. Delmas, prosecteur et préparateur de pièces tomiques en cire, a été mon collaborateur dans expériences, comme dans la plupart de mes re- rches physiologiques.

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

du cou. Nous examinâmes de nouveau le sang de l'artère carotide; il perdoit peu-à-peu sa rougeur, et il passa graduellement à une couleur noire très-foncée. Nous tirâmes du sang de l'artère crurale; il étoit noir, comme celui des carotides; mais le changement de couleur ne se fit pas immédiatement après la légature du nerf. La couleur noire du sang artériel ne fut bien décidée que lorsque l'animal eût fait deux ou trois inspirations profondes : alors celle du sang veineux se noircit également davantage; aucun signe d'asphyxie ne se manifesta; il n'y eût point de suspension dans l'exercice de la sensibilité et du mouvement comme chez un animal asphyxié par un gaz non respirable. La respiration fut d'abord difficile, accélérée; puis elle devint foible, irrégulière, ensuite elle se rallentit; et les intervalles entre l'inspiration et l'expiration augmentèrent; elle s'éteignit enfin comme chez un animal qui seroit privé d'air, ou qui n'en recevroit pas une suffisante quantité.

Il étoit question de voir si le défaut d'air pouvoit seul causer tous ces désordres, ou si l'altération portée dans la vie du poumon, par la ligature de ses nerfs, empêchoit que l'action chimique de l'air ne s'opérât. Dans

cette vue, nous fîmes une petite ouverture à la trachée-artère, nous introduisîmes forcément de l'oxigène dans la trachée, au moyen d'un tube adapté à une vessie qui contenoit de ce gaz. L'oxigène, poussé dans les poumons par cette force mécanique, excita sensiblement l'animal ; sa poitrine se dilata, et aussitôt le sang de l'artère carotide présenta une teinte plus rouge ; mais l'animal, épuisé par tant de douleurs, expira avant que nous eussions pu suivre et constater le résultat de cette première expérience.

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

Il importoit de la répéter ; c'est ce que nous eûmes occasion de faire quelques jours après sur un gros chien très-vigoureux. Les incisions préliminaires étant faites avec plus de rapidité, l'animal souffrit moins, et le sang ne changea pas de couleur jusqu'au moment où les nerfs des poumons furent liés. Nous fîmes cette ligature de chaque côté ; l'animal éprouva tous les accidens que nous avons décrits. Plusieurs artérioles étant ouvertes, le sang coula noir comme celui des veines : les deux nerfs furent aussitôt coupés ; la couleur noire continua d'être la même. On ouvrit la trachée-artère, on introduisit par cette ouverture un tube qui aboutissoit à une vessie pleine d'air atmosphérique, et l'on fit passer

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

cet air de force dans les poumons : dès qu'il y eût pénétré, l'animal sembla respirer librement. Nous tirâmes d'abord du sang de la carotide, il n'étoit plus d'un noir obscur; il avoit repris sa couleur rouge et vermeille : nous laissâmes respirer quelque tems l'animal; et lorsque nous crûmes que tout l'air introduit par le conduit trachéal étoit absorbé, nous examinâmes de nouveau le sang des artères; il avoit changé sa couleur rouge en noire. L'air atmosphérique introduit de la même manière la rétablit encore une fois, et le sang redevint rouge aussitôt que l'air fut entré dans les poumons.

Il étoit naturel d'essayer l'introduction de l'oxigène, afin de voir si ce gaz agiroit autrement que l'air atmosphérique sur la coloration du sang. Nous remplîmes une vessie d'oxigène fourni par l'oxide de manganèse; nous l'injectâmes par la trachée; l'animal en ressentit une impression très-vive, mais son effet sur la couleur du sang artériel fut le même que celui de l'air atmosphérique; cette couleur ne se développa ni avec plus de promptitude, ni avec plus d'intensité.

Depuis ces expériences, dont les résultats sont incontestables, je les ai réitérées sur un troisième animal, chez lequel ils ont eu lieu

même avec une circonstance fort intésante de plus. Lorsque les nerfs de la ième paire ont été coupés, et que le sang riel a paru noir, au lieu d'introduire igène dans la trachée-artère, je l'ai in- dans une portion de l'artère crurale, prise entre deux ligatures. La couleur ge du sang a été bientôt rétablie, en sorte la coloration s'est faite sans l'intermède poumons, par l'action immédiate de l'oxi- sur le sang.

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

e changement de couleur dans le sang riel, par la ligature ou par la section des 's de la huitième paire, est donc un phéène très-simple, qui se déduit naturelleit des faits que les expériences précédentes lissent : les propositions suivantes, qui la déduction rigoureuse de ces faits, exuent ce changement.

°. Le trouble, que la douleur imprime à spiration, suffit pour altérer la couleur ge du sang artériel; il le rend noir, comme roit la section des nerfs qui vont aux orpulmonaires; parce que, dans le trouble a douleur jette ces organes, l'air n'y pée plus assez librement pour agir sur le et le colorer en rouge.

°. Le sang artériel ne se noircit pas dès

Influence des nerfs sur la coloration du sang.

que la section des nerfs est faite ; il ne prend cette couleur noire que lorsque l'air contenu dans l'intérieur des poumons est totalement absorbé.

3°. Après la section des nerfs et le changement de sang rouge en sang noir, on rétablit la couleur rouge, si l'on introduit forcément ou de l'air atmosphérique ou de l'oxigène par une impulsion mécanique dans l'intérieur des poumons.

4°. Les animaux chez lesquels on a coupé les nerfs de la huitième paire, éprouvent, non pas les accidens d'un animal asphyxié par un gaz non respirable, mais ceux d'un animal privé d'air.

5°. Le contact de l'oxigène avec le sang dans le canal artériel assure l'action chimique qui le colore en rouge, quoique cette action chimique ne soit pas soumise à l'influence des poumons.

6°. La couleur du sang étant une qualité physique, ne peut être modifiée par l'action vitale dans les circonstances essentielles qui la préparent ; elle ne l'est que dans les circonstances accessoires qui la préparent comme l'introduction et la pénétration de l'air à travers les vésicules du poumon, où il se met en contact avec les principes du sang.

De ces propositions, il suit évidemment que la section des nerfs de la huitième paire n'empêche point l'action chimique de l'air qui donne la couleur rouge au sang, mais qu'elle nuit à cette action, par cela seul, que l'air ne pénètre plus comme il convient dans le tissu intérieur des poumons; en sorte que si le sang perd sa couleur rouge, ce n'est pas que la combinaison chimique, qui devroit le colorer, ne puisse plus se faire, c'est que l'air, ou le principal agent de cette combinaison, n'entre point en quantité suffisante dans les poumons, faute de trouver ces organes convenablement disposés à le recevoir.

Apperçu sur les fièvres intermittentes qui ont régné depuis la fin du mois de février jusqu'à la fin de juin 1808, *parmi les militaires français en garnison à Potsdam et cantonnés dans les environs; par M.* LORENTZ, *médecin ordinaire de l'armée : communiqué par M.* DESGENETTES.

Fièvres intermitt.

Les fièvres intermittentes sont endémiques dans le pays de Potsdam : elles y régnent, pour ainsi dire, continuellement, mais surtout au printems et en automne; et toutes les

Fièvres intermitt.

deux ou trois années on remarque qu'ell
ont un caractère épidémique, semblable
celui que nous venons d'observer. On ne se
pas étonné de cela, si on a égard à la situati
des lieux. La ville, ainsi que plusieurs villag
environnans, sont bâtis dans une espèce
vallée, dominée au Nord et au Midi par d
collines, et traversée, du Nord-Est, au Su
Ouest, par la rivière nommée Havel,
reçoit encore, tout près de la ville, une au
petite rivière qu'on appelle la Nuthe, et q
par ses courbures et par le moyen de
sieurs lacs, avec lesquels elle communiq
forme une île, de quatre mille de circo
rence, dans laquelle Potsdam et quelq
villages se trouvent précisément placés.
sorte que tout le pays est nécessairement t
humide, non-seulement par cette gra
quantité d'eau qui le baigne et qui l'ex
à de fréquentes inondations, en même t
qu'elle donne lieu à beaucoup de maréca
mais encore par la nature des vents, q
soufflent, et qui sont rarement secs.

Ces causes, dépendant des localités, et
l'influence a dû être plus puissante sur
autres étrangers, ont été augmentées
année 1°. par la constitution de l'hiver,
a été très-variable et en général plus froi

que froide et sèche ; 2°. par la domi- Fièvres intermitt.
s vents d'Ouest, Nord-Ouest et Sud-
par la nourriture peu substantielle
voient nos soldats ; 4°. par l'insalu-
leurs habitations ; la plupart étant
e long du canal qui traverse la ville
ivière ; d'autres étant basses, étroites
sées, particulièrement dans les vil-

at tout l'hiver j'ai eu un assez grand
de fièvres intermittentes à traiter,
étoient sporadiques ; presque tou-
cipoient encore des caractères des
utomnales. Ce n'est que vers la fin
r que les fièvres printannières, dont
question, ont commencé à devenir
ses et qu'elles ont acquis une nature
épidémique.

'ômes et marches de la fièvre.

res avoient leurs accès tous les jours ;
t affectoient ce dernier type ; et lors-
e survenoient que de deux jours l'un,
dinairement dans le principe, ou
ir été tierces pendant quelque tems.
outes étoient irrégulières, c'est-à-dire,
ision des accès n'avoit pas lieu aux
ures, et que ces accès ne se ressem-

Fièvres intermitt.

bloient pas. J'ai observé très-peu de doubl tierces, et encore moins de quotidiennes et d'ailleurs celles que j'ai vues ne gardoien pas long-tems ce type.

Les accès débutoient vers le soir, mais le plus souvent dans la matinée : les premier jours, ils arrivoient ordinairement aux mê mes heures ; mais ils ne tardoient pas ensuit à avancer ou à retarder d'une heure o de deux, quelquefois de quatre heures même plus. Une fièvre, en avançant ou retardant ainsi ses accès, faisoit souvent qu'on peut appeler le tour de cadran. Co munément elle se terminoit, lorsqu'elle ét revenue à l'heure de sa première invasio quelquefois avant de se fixer, elle continuoit se manifester encore pendant quelques jo à cette heure ; mais j'en ai vu beaucoup recommençoient leur cours. Au reste, je pas remarqué que le retard ou l'avancem des accès influât particulièrement sur la du de la maladie.

Toutes ces fièvres, soit quotidiennes, tierces, très-peu excepté, s'annonçoient un frisson, avec tremblement, qui du depuis une demi-heure jusqu'à une heu demie, rarement jusqu'à deux heures, e commençoit différemment dans les divers

, tantôt par les épaules, gagnant ensuite te du tronc et des membres, tantôt par ieds et les genoux, tantôt par les reins poitrine, ou par les quatre membres à- s; il succédoit ensuite une chaleur mé- e, qui ne duroit que quelques heures, qui très-souvent étoit accompagnée d'un le tête considérable; la sueur étoit peu ; plusieurs malades même disoient n'en épronver du tout, ou un peu seulement la nuit. Après quelques accès, le froid noit moins long; il changeoit quelquefois sa manière de commencer, c'est-à-dire, prenoit naissance dans d'autres parties. ent alors il n'y avoit plus qu'un simple on, sans tremblement, ou seulement aussi légère sensation de froid. Le tout ne du- pas une demie-heure, cessoit par fois au de quelques minutes, et dans certains froid paroissoit nul; au point que beau- de soldats, s'imaginant que l'accès ne istoit que dans le frisson, croyoient et roient n'avoir point eu de fièvre, lorsque appercevois chez eux tous les autres ptômes. Au contraire, lorsque le froid inuoit, la chaleur augmentoit en durée intensité; la sueur devenoit aussi plus idante : fréquemment la chaleur et la

Fièvres intermitt.

Fièvres intermitt.

sueur diminuoient en même tems que le froi
c'étoit alors un signe certain d'une prochai
guérison.

La plupart de ces fièvres présentoient d
signes de saburre, mais qui n'étoient pas aus
vivement tracés que dans les affections bilieu
ses et qui ressembloient plutôt à ceux que ma
nifestent les fièvres gastro-pituiteuses ou pi
tuiteuso-gastriques. Il n'y avoit donc point
comme dans l'épidémie de fièvres d'accès, qu
nous avons traitée au camp de Bruges (1)
cette amertume insupportable de la bouche
ces envies de vomir continuelles, ces vomis
semens spontanés et copieux de pure bile
cette sécheresse et cette soif brûlantes, cette
inappétence totale, qui décèlent une irritatio
vive et une congestion active des humeur
dans les premières voies; nos malades accu
soient seulement une bouche pâteuse, une
gêne et une pression à l'épigastre, une sorte
d'embarras dans le bas-ventre, accompagné

(1) Dans l'automne de l'an 1804, le nombre des ma
lades de ce camp étant devenu très-considérable par
l'effet d'une épidémie de fièvres intermittentes, je fus
envoyé à Bruges avec cinq de mes collègues des camps
de Boulogne et de Montreuil; et nous avons vérifié
parfaitement, dans cette contrée, les observations que
Pringle y avoit faites bien long-tems auparavant.

u non de constipation, quelquefois de bor-
origmes, etc., mais rarementils éprouvoient
n dégoût et des envies de vomir prononcés;
uelques-uns même ne paroissoient pas avoir
erdu l'appétit. D'autres malades, mais en
etit nombre, n'offroient aucun des symp-
ômes précédens; et comme nous le dirons
ncore ailleurs, ces symptômes se dévelop-
oient très-souvent plus tard. Parmi ces
alades il y en avoit qui maigrissoient et qui
affoiblissoient beaucoup; c'étoient surtout
ux d'une constitution foible ou chez les-
uels la fièvre étoit longue ou intense; mais
en ai vu plusieurs dont la physionomie et les
onctions digestives n'étoient point altérées,
ui, en un mot, paroissoient forts et bien
portans. Quelques individus avoient la face
ouffie et blafarde, et étoient exposés à l'œ-
ème et à l'enflure des extrémités inférieures;
uelquelles affections s'étendoient ensuite plus
oin; mais cet état dépendoit moins de la na-
ure de la fièvre régnante que de la constitu-
ion particulière des sujets et de circonstances
ccessoires et accidentelles. J'en dirai autant
e la disposition à la jaunisse, qui s'observoit
ans certains cas de la tuméfaction sangui-
olente des gencives, qui étoit très-commune,
mais qui tenoit à une complication de scorbut.

Fièvres intermitt.

Il en étoit de même des saignemens de nez qui étoient assez ordinaires dans les derniers tems, et qu'on pouvoit attribuer en grande partie à l'influence de la saison. Ils soulageoient ordinairement beaucoup, parce qu'ils se manifestoient chez des sujets pléthoriques, disposés aux maladies inflammatoires, ou déjà affectés de catarrhe pulmonaire, ou de maux de gorge, ou de douleurs rhumatismales aiguës qui aggravoient plus ou moins la fièvre, et à cette occasion je citerai deux malades, qui, avec cette fièvre, étoient attaqués d'une pleurésie assez intense pour réclamer impérieusement la saignée. Mais dans le cas où l'hémorrhagie nasale avoit lieu par atonie, ou qu'elle étoit excessive, on sent bien qu'elle a dû être plus nuisible qu'utile.

D'après cette description, on voit que le type ne contribuoit en rien à l'ordre et à la nature des symptômes. J'insiste sur cette remarque que j'ai déjà faite plusieurs fois dans d'autres circonstances, parce qu'elle tend à démontrer, ce me semble, contre l'opinion de quelques nosologistes, qu'on ne peut point assigner à tel ou tel type de fièvre des distinctions relativement à l'invasion des accès et aux caractères de leurs trois périodes, de même qu'on ne peut point rigoureusement déterminer

terminer, d'après ce même type, la nature de la fièvre qui peut être manifestement pituiteuse, quoique tierce, ou qui avec le type quotidienne ou de quarte, peut présenter les symptômes de fièvre bilieuse ou même offrir une disposition inflammatoire, comme l'ai observé différentes fois. Fièvres intermitt.

Traitement et terminaisons de ces fièvres.

Dans la cure de ces fièvres, je débutois presque toujours par la prescription d'un émétique, auquel je préparois quelquefois le malade, pendant un jour, par une potion saline, analogue à celle de Stoll. Je supprimois le vomitif toutes les fois que les signes de saburre n'étoient point clairement prononcés, et je passois sur-le-champ à l'usage des amers. Mais ayant remarqué que j'étois également obligé d'y recourir dans la suite, la turgescence gastrique paroissant plus tard, je suis devenu moins réservé dans l'emploi de ce remède, et il falloit, pour que je m'en abstinsse, que je fusse bien sûr de l'intégrité des fonctions digestives, et que la maladie fut déjà avancée. Lorsque le vomitif n'avoit pas produit d'évacuations suffisantes par le bas, comme par le haut, et qu'il restoit ou qu'il se manifestoit des signes de turgescence ab-

Fièvres intermitt.

dominale, ce qui arrivoit souvent, je donnois un doux purgatif, composé de manne et de rhubarbe : rarement j'étois obligé de purger une deuxième fois, et je prescrivois de suite une potion amère (1) que le malade prenoit par cuillerées et que j'alternois sur la fin avec du vin amer, du vin de quinquina; j'ajoutois pour boisson la tisane apérative de notre formulaire, ou la tisane amère, dans laquelle je faisois mettre une certaine quantité d'eau-de-vie. Je continuois l'usage de ces moyens, à moins d'accidens survenus par des erreurs de régime, lesquelles ne sont que trop fréquentes dans les hôpitaux, ou par toute autre cause.

Je me suis rarement servi du spécifique, parce que, si je l'ai vu réussir quelquefois, j'ai observé beaucoup plus souvent qu'il occasionnoit des pesanteurs d'estomac et qu'il succédoit à son emploi des obstructions dans le bas-ventre et des hydropisies chez ceux qui étoient disposés à ces affections. Cependant je suis porté à croire que ces suites fâcheuses dépendoient principalement de la qualité de notre quinquina, qui n'étoit pas des meil-

(1) Prenez infusion des espèces amères du formulaire, ℥IV; Extrait amer de plusieurs plantes amères suivant le dispensaire de Prusse, ʒj—jj.

rs. Peut-être en est-il de même de la plu- Fièvres intermitt.
rt des accidens qu'on rapporte à la vertu remède, lorsqu'on ne devroit les attribuer à sa qualité, qu'il est si difficile de se pro-rer bonne aujourd'hui, surtout dans les pitaux militaires. Le fait est que les mé-cins de Potsdam, qui ont eu beaucoup de fièvres à traiter chez les particuliers de ville, m'ont assuré qu'elles ne résistoient sque jamais à l'usage du quinquina, qu'ils moient seul ou avec une petite quantité pium après le 4e. ou 5e. accès; mais aussi faisoient-ils prendre cette écorce que chez seul apothicaire. Moi-même étant attaqué ne fièvre tierce, d'une manière assez vio-te, je n'ai pas hésité de recourir à ce dicament dès la 5e. apyrexie, puisque je yois que malgré l'usage des moyens indi-és, savoir, d'un émétique, d'un minoratif les extraits amers, les accès qui avançoient tque fois de trois heures, ne perdoient pas leur intensité et qu'ils étoient accompagnés n mal de tête insupportable. J'avois alors symptômes suivans : l'œil, ainsi qu'une rtie du teint jaunâtres; la bouche pâteuse, is sans dégoût, sans envies de vomir et la gue assez nette; une légère sensation d'em-ras dans le bas-ventre, cependant une ou

Fièvres intermitt.

deux selles par jour ; point d'appétit ; et u
foiblesse extrême. Cinq gros de poudre, d
visés en dix doses, ont suffi pour arrêter l
fièvre qui n'est plus revenue, moyennant l'
sage continué du même remède à des dose
plus petites. J'avois ajouté pour la première
fois à chaque demi-gros, outre quelque
grains d'*oleo-saccharum* de canelle, quinz
grains de magnésie pure, vu l'état dans lequ
se trouvoient les premières voies. L'effet a e
lieu comme je le desirois et comme je l'
tendois ; ces cinq gros de quinquina, ain
préparés, m'ont purgé plusieurs fois à l'inst
d'une médecine. Je remarquerai, à ce suje
que ce n'est pas la première fois que j'ai
le quinquina purger et couper en même te
la fièvre ; c'est même ainsi que je l'ai
réussir le plus sûrement. Cette observatio
été faite par beaucoup de praticiens, et c
à tort que quelques écrivains l'ont méconn
Feu mon père et mon oncle étoient dans l
sage d'ajouter la magnésie ordinaire (car
nate de magnésie) au quinquina, à la dose d
demi-gros, ou d'un gros par prise, toutes
fois que, reconnoissant la nécessité d'arr
une fièvre, ils soupçonnoient un embar
dans les organes du bas-ventre, ou une
position à l'enflure, et lors même qu'il exis

enflure déjà commençante ; presque ours ils ont vu succéder à l'usage de ce ède des évacuations abondantes par les s et les urines, et ordinairement la gué- n du malade (1).

reviens aux malades de mon hôpital. sque la fièvre n'étoit pas très-intense, lle n'avoit pas d'autre complication, que ujet d'ailleurs étoit bien constitué, elle oit communément avec le traitement que indiqué au bout de huit à dix accès ; ent elle se terminoit plutôt, et j'en ai vu ques-unes qu'un seul vomitif a dissipées. squ'elles se prolongeoient au-delà d'un s, on pouvoit ordinairement soupçonner cause matérielle particulière : ou les pre- res voies n'étoient pas toujours nettes, ou avoit une disposition marquée à l'hydro- e, ou une hydropisie commençante qu'il oit pas toujours aisé de combattre ; la e de ces fièvres paroissoit consister dans sueurs et les urines. J'ai déjà dit que les irs étoient en général plus abondantes les derniers accès. Plusieurs soldats m'ont laré en avoir eu quelques nuits de suite,

) Voyez le journal de Médecine militaire, publié M. Dehorne.

Fièvres intermitt.

mais il en est d'autres chez lesquels les su
n'ont point eu lieu. Quant aux urines,
observé souvent qu'elles étoient troubl
sédimenteuses, non-seulement à la fin
accès, mais encore lorsque ceux-ci ne r
noient plus. Certains malades ont eu des
tules croûteuses à l'entour des lèvres,
le plus souvent elles paroissoient, dès le
cipe de la maladie, et n'annonçoient p
guérison.

Plusieurs de ces fièvres ont dégéné
continues-remittentes, et quelques-unes
devenues tout-à-fait continues avec e
bation, sans frisson précurseur et sans
symptôme essentiel, n'ayant que les c
tères d'une fièvre d'irritation, d'une
purement vasculaire, si je puis m'exp
ainsi, laquelle, au bout d'un ou de deu
tenaires, mettoit entièrement fin à l'état
bilique. Mais ce que j'ai trouvé de plus r
quable, c'est que trois de ces fièvres s
terminées par un érésipèle œdémateux
sage, qui n'offroit d'ailleurs aucun sym
de gastricité, aucune indication particu
et qui lui-même s'évanouissoit au bo
quelques jours par la chûte écailleuse
piderme : j'ai vu se dissiper plusieurs f
cette manière des fièvres bilieuses.

es rechûtes étoient assez fréquentes, soit
e que les convalescens commettoient des
irs de régime ou d'autres excès, soit parce
leur constitution n'étoit pas encore assez
pour résister à la puissance des causes
les, auxquelles il leur étoit presqu'im-
ble de se soustraire.
ujourd'hui ces fièvres, au moins celles
e invasion récente, deviennent de jour
our plus rares; et il est probable que nous
aurions plus observé que très-peu, si la
pérature chaude, qui s'est manifestée sur
i de mai et au commencement de juin,
oit pas été remplacée par un tems d'avril,
lure encore sur la fin de juin.

---

*lques observations sur les maladies des
ies aériennes connues sous le nom de
oup ; par M.* SALMADE, *médecin.*

Croup.

re. *Obs.* A la suite d'alternatives brusques
bites de chaud, de froid et d'humidité,
. ***., âgée de neuf ans, sujette à des
tions fugaces, ayant eu depuis peu la
e-vérole confluente, d'une constitution
y avoit prédominance du système cel-
re et lymphatique, fut affectée d'enroue-
t avec extinction et sifflement de la voix.

Croup.

Je fus appelé pour lui donner des soins. Lorsque j'allai la voir, vers le milieu de la journée, je la trouvai avec une toux forte et convulsive, comme dans la coqueluche. Cette toux se répétoit par des quintes violentes et plus ou moins continues qui interrompoient la respiration. La toux étoit sèche, sans expectoration, mais les accès en étoient éloignés; le pouls étoit plein, le visage coloré avec de la fièvre.

Je fis appliquer les sangsues aux parties latérales et supérieures du cou : elles produisirent quelque soulagement momentané; l'enfant dormit et fut moins oppressé; le reste de la journée il y eut un saignement de nez; le soir les symptômes augmentèrent : respiration gênée, laborieuse, douleurs de tête, agitation des membres. J'ordonnai des pédiluves synapisés, un lavement purgatif et une potion avec l'oximel scillitique.

Pendant la nuit, assoupissement par intervalles, toux moins rauque et respiration plus libre.

Le lendemain matin, à huit heures, oppression forte du thorax, voix glapissante, toujours de la fièvre, déglutition facile. Dix grains d'ipécacuanha en poudre produisirent un vomissement abondant de matières fila

greuses et semblables a du blanc d'œuf : évacuations alvines, urines laiteuses, léger délire, assoupissement, pouls très-fréquent et dur, mécanisme de la respiration difficile. Des vésicatoires furent appliqués à la partie postérieure du cou et aux jambes; ensuite, dans la journée, de petites doses d'une potion émétisée, que l'on donnoit toutes les heures, déterminèrent quelques vomissemens de matières évacuantes : il y eut une transpiration abondante.

A huit heures du soir, M. Portal fut consulté : nous trouvâmes l'enfant avec le pouls très-foible, inégal et intermittent, la respiration très-courte, très-précipitée et bruyante, le visage et les lèvres d'un bleu noirâtre, les muscles transverses, des aîles du nez dans une action très-marquée, les yeux brillans, pellucides et sortant de leurs orbites. La jeune malade étendoit le cou et portoit la tête en arrière; elle mourut dans la nuit suffoquée; elle étoit pensionnaire dans une maison d'éducation où je donne habituellement des soins, et où j'ai eu lieu d'observer que cette maladie, qui a son siège principal dans le conduit aérien, et qui paroît tenir aux vicissitudes atmosphériques, n'étoit pas contagieuse comme quelques auteurs le pensent.

Croup. Voici ce que nous présenta l'autopsie cadavérique :

La membrane muqueuse, qui tapisse l'intérieur du larynx, étoit plus épaisse et plus dure que dans l'état naturel. La glotte et les ventricules contenoient une matière concrète, filandreuse, d'un blanc grisâtre. La membrane mince et rougeâtre de la trachée artère étoit aussi plus épaisse en arrière et beaucoup plus rouge à sa partie inférieure, qu'on eût dit avoir été injectée. On voyoit les bronches remplies de cette matière gélatineuse; les poumons se trouvoient comme dans un état œdémateux; les autres viscères étoient sains.

2e. *Obs.* On conduisit chez moi l'enfant du portier de Mlle. L.... Cette petite fille, âgée de huit ans, de la plus jolie figure, d'une complexion molle, ayant la peau blanche et douce, les yeux bleus, les cheveux noirs, un esprit vif et une imagination prématurée pour son âge, étoit affectée depuis trois jours d'un enrouement avec des quintes de toux qui venoient par accès. La gaité ni l'appétit n'avoient point diminué; il y avoit glapissement de la voix, difficulté de respirer et tous les signes caractéristiques du son croupal. Ayant examiné l'intérieur de la bouche, je trouvai les glandes amygdales

et les piliers du voile du palais légèrement phlogosés ; le pouls étoit serré et plein, le visage rouge et bouffi. Croup.

Je fis amener promptement l'enfant chez ses parens, en ordonnant de lui mettre les jambes dans l'eau chaude, l'espace d'un quart-d'heure, de lui appliquer quatre sangsues sur la partie latérale et supérieure du cou, et de lui donner un lavement irritant.

Lorsque je la revis dans le courant de la matinée, la respiration étoit toujours pénible, les quintes de toux et de suffocation se succédoient à de très-courts intervalles, et l'enfant pour respirer renversoit la tête en arrière, en roidissant le cou ; elle crachoit des matières écumeuses.

Je lui prescrivis douze grains d'ipécacuanha, qui produisirent deux ou trois vomissemens de matières semblables à du blanc d'œuf. Le pouls donnoit des pulsations fréquentes ; dans l'intervalle des quintes, il étoit dans son état naturel. La respiration devint plus laborieuse, et cette fonction ne pouvoit s'exécuter lorsque l'enfant étoit couchée : aussi se tenoit-elle assise sur son lit ; il y avoit de la chaleur, de la soif et de l'agitation. Les facultés intellectuelles n'éprouvoient aucun dérangement, et la jeune malade con-

Croup. servoit toute sa tête. Des pédiluves sinapisés, un large vésicatoire camphré à la partie postérieure du cou et aux jambes, une infusion théïforme d'hyssope avec le syrop de vinaigre, des potions émétisées, tous ces moyens furent employés sans succès.

L'intérieur des narines étoit dilaté, sec, et l'on eut inutilement recours à la vapeur des plantes émollientes et aux lotions : le pouls devint petit et intermittent ; des sueurs froides survinrent, et la malade périt suffoquée dans l'espace de trente-six heures.

A l'ouverture du corps nous avons trouvé dans l'intérieur du larynx et de la trachée artère une matière muqueuse plus abondante que dans l'état naturel : il y en avoit une plus grande quantité vers la glotte ; la membrane qui tapisse le larynx et la trachée artère étoit tuméfiée ; l'intérieur des bronches contenoit une matière écumeuse et gluante comme celle que l'on rencontre dans l'intérieur des articulations. Ayant essuyé les mucosités qui lubréfioient cette membrane, elle nous parut dans toute son étendue comme si elle avoit été injectée et d'un rouge très-foncé : nous reconnûmes enfin un état inflammatoire bien marqué.

La membrane muqueuse des voies aériennes, enflammée par une cause quelconque, sécrète un mucus épais, qui le devient encore plus par l'absorption de sa partie la plus fluide. Ce mucus épaissi, concrété, adhère à la face interne de l'organe qui l'a sécrété. Cette concrétion membraniforme ou fausse membrane se détache bientôt, flotte ou tombe dans l'intérieur des bronches, les irrite, excite une toux vive, fréquente, et peut-être poussée au-dehors par le vomissement ou par l'expectoration. L'inflammation aiguë, qui donne lieu à ces sortes de concrétions, est encore augmentée par la présence de cette membrane et peut se terminer par suppuration; ou bien la matière concrétée peut boucher les conduits aériens et donner lieu à la suffocation; si on ne parvient pas à arrêter les progrès du mal. On ne peut y réussir qu'en excitant un vomissement qui emporte une grande quantité de matières visqueuses, ou la matière concrétée qui se forme dans le tube aérien: c'est ce qui fait donner dans ce cas la préférence aux vomitifs. Croup.

3e. *Obs.* Dans le courant de septembre, à six heures du soir, on vint me chercher pour donner des soins à un enfant de la femme-de-chambre de Mme. ***, en l'absence

Croup. de M. Conade, médecin, qui a la confiance de la maison.

Cet enfant, âgé de de dix mois, avoit un enchifrènement avec une toux glapissante, une respiration difficile, une chaleur vive, le pouls plein et le visage coloré. Cet état avoit débuté subitement dans la nuit : le malade étoit dans une agitation continuelle et ne pouvoit rester dans son berceau. Sa voix étoit rauque, et par moment ne faisoit entendre que le son croupal : il avoit des envies de vomir continuelles, refusoit le sein de la mère et inclinoit toujours la tête en arrière.

Je lui fis mettre les jambes dans l'eau chaude, en attendant qu'on eut deux sangsues, que je lui fis appliquer sur les parties latérales et supérieures du cou.

J'ordonnai une potion avec l'oximel scillitique, et quelques grains de poudre d'ipécacuanha, dont il prit plusieurs cuillerées, qui produisirent des vomissemens. La nuit fut plus calme, sans qu'on put cependant obtenir du sommeil ; l'étouffement étoit considérable. Le lendemain matin je fis avaler au petit malade six grains d'ipécacuanha : nous eûmes alors des vomissemens plus considérables de matières muqueuses et filantes comme

la synovie ; un vésicatoire fut appliqué à
›artie postérieure du cou et aux jambes.
L'enfant passa le reste de la journée beau-
ıp mieux ; il y eut intermission très-sensible.
La nuit, les symptômes prirent plus d'inten-
, la respiration étoit sifflante : plusieurs
ıcuations alvines provoquées par le moyen
quelques cuillerées de sirop d'ipécacuanha
de lavemens produisirent enfin la détente.
la suite de ces évacuations il s'opéra une
nspiration abondante : le mécanisme de
respiration s'exécuta plus facilement.
Le reste de la journée il ne resta à l'enfant
'un léger enrouement et une toux naturelle.
se remit aisément à téter, ce qu'il n'avoit
s fait depuis vingt-quatre heures, et la ma-
lie disparut dans l'espace de quatre jours :
sage de sirop de chicorée termina entière-
ent la guérison.

4e. *Obs.* Un enfant, âgé de neuf ans, d'une
nstitution lymphatique, plutôt gras que
aigre, et qui annonçoit généralement une
ez forte santé, resta à se promener sur le
rd de la Seine, pendant plusieurs heures,
jour que le brouillard étoit abondant : il
rchoit dans un endroit très-humide. Le
ncours du froid et de l'humidité, réunis aux
luences d'une atmosphère chargée des va-

Croup. peurs d'une bruine épaisse, donna lieu à une suppression de la transpiration.

Dans la nuit qui suivit cette promenade, l'enfant éprouva un léger mal de gorge avec enrouement, extinction de voix, oppression forte et sifflement.

Le 22 décembre 180-, le père vint m'engager à passer chez lui dans le courant de la journée. Je fis ma première visite vers quatre heures de l'après-midi : je trouvai l'enfant dans une cour humide, mangeant et assez gai ; il avoit déjà même assez bien dîné.

J'examinai le malade. Les glandes amygdales étoient gonflées et recouvertes d'un mucus tenace ; il avoit la respiration gênée, le nez rempli de mucosités qui couloient abondamment, la voix altérée, la toux rauque, convulsive, se répétant par des quintes violentes, à la suite desquelles s'expectoroit en petite quantité un mucus écumeux et épais ; le visage étoit pâle et livide, le pouls petit et sans fièvre, la chaleur de la peau plus développée.

Je portai un pronostic fâcheux : je prescrivis une potion avec l'eau de bourrache, d'hyssope, l'oximel scillitique, le sirop d'érysimum et quelques grains d'ipécacuanha ; je fis mettre les jambes dans de l'eau chaude, où l'on fit dissoudre une poignée de sel et du

savon ;

savon ; enfin j'ordonnai un lavement irritant. La nuit fut très-orageuse ; l'embarras de la respiration, l'agitation déjà considérable allèrent toujours en augmentant ; mais l'expectoration fut plus abondante. Croup.

A dix heures du matin, le pouls étoit petit, fréquent, vif ; la langue couverte d'un sédiment jaunâtre. Je prescrivis un grain et demi de tartrite antimonié de potasse dans trois tasses d'eau. L'enfant ne voulut en avaler qu'une seule tasse, et il n'y eût pas de vomissement. Lorsqu'on lui présentoit à boire, il éprouvoit des frissonnemens et des mouvemens convulsifs : les évacuations eurent lieu par bas. A cinq heures de l'après-midi, les symptômes avoient pris plus d'intensité ; la respiration étoit bruyante ; l'enfant portoit sa tête en arrière et sa main à la partie antérieure du cou ; la déglutition s'exécutoit difficilement ; le visage se gonfla et prit une couleur comme vergétée. Des vésicatoires camphrés furent appliqués à la partie antérieure du cou et aux jambes ; l'organe de la respiration étoit fortement attaqué ; il survint un râle qui annonçoit la suffocation ; les urines étoient pâles et rares, et l'enfant n'avaloit plus que par force quelques cuillerées d'une potion émétisée.

La dyspnée augmenta de plus en plus, les anxiétés devinrent extrêmes.

A dix heures du soir, le pouls parut petit, intermittent, au point qu'on ne pouvoit plus le sentir; les mains étoient d'un rouge violet.

M. Alibert vit le jeune malade dans ce moment d'angoisses; il avoit les yeux étincelans et pellucides; une sueur froide survint, et il périt dans la nuit comme étranglé, sans que sa maladie, dont la marche fut très-précipi ée, eût présenté le caractère spécifique du son croupal.

Il auroit été à desirer qu'on eût fait l'ouverture du corps pour reconnoître les altérations qu'avoient éprouvées les voies aériennes, et afin de pouvoir se rendre raison d'une foule de phénomènes sur lesquels on n'a encore que des explications peu satisfaisantes.

---

*Mémoire sur la fièvre muqueuse-adynamique avec suspension de la sécrétion des urines, traitée avec succès par l'*arnica montana; *par* F. M. MERCIER, *doct. médecin à Rochefort, Puy-de-Dôme.*

Lu à la Société le 1er. novembre 1808.

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

1ère. *Observ.* Etienne Rouel, cultivateur au village Gioulaire, m'appela le 18 avril 1807 auprès de son gendre, âgé d'environ vingt

quatre ans, alité depuis dix-huit jours, et n'ayant pas uriné depuis six. D'après les renseignemens que l'on me donna sur ce qui avoit précédé, il me fut facile de reconnoître une fièvre adéno-méningée continue, qui s'étoit compliquée d'adynamie après le premier septenaire. Les urines avoient coulé goutte-à-goutte et avec ardeur dès le commencement de la maladie, en petite quantité et sans douleur les dixième et onzième jours, et le douzième elles furent entièrement supprimées; plusieurs vésicatoires ayant été appliqués, on rapportoit la suppression à l'action des cantharides sur l'appareil urinaire.

Symptômes actuels. Pouls foible, fréquent et irrégulier; assoupissement; supination; prostration des forces; la langue, les dents et les lèvres couvertes d'une croûte fuligineuse; des aphtes de couleur grisâtre à la voûte palatine et au fond de la bouche; toux petite, fréquente et sans expectoration; difficulté d'avaler; respiration laborieuse; le tiers inférieur des jambes et les pieds froids et œdématiés; sueurs partielles et froides; constipation; l'abdomen déprimé, tendu; la région suspubienne point proéminente ni sensible au toucher; point d'urines: le malade, ignorant s'il n'en rendoit pas, faisoit quelques vains efforts pour y

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

parvenir, à mesure seulement qu'on le sollicitoit, qu'on le pressoit de le faire.

Quoique j'eusse quelques soupçons que la vessie ne contenoit point d'urines, je ne fus pas fâché de céder à la demande que l'on me fit de m'en assurer par la sonde. Celle-ci fut introduite avec facilité, je dirai presque sans douleur. La vessie fut trouvée vide; j'ajouterai sans action, comme affaissée, pour rendre la sensation particulière, que je crus m'être transmise par l'instrument.

℞. Infusion de fleurs d'arnica..seize grammes ou demi-once par litre d'eau bouillante.—Vin.—De quatre heures en quatre heures, un bol composé avec:

Racines d'arnica en poudre. 20 centigr. 4 gr.
camphre. 5 cent. un grain.

Le lendemain on vint me dire que le malade étoit à-peu-près dans la situation où je l'avois laissé la veille.

Le surlendemain, 20e. jour de la maladie, les aphtes commençoient à se détacher; la langue s'humectoit sur les bords; le pouls étoit un peu moins mauvais: d'ailleurs symptômes précédens, et surtout point d'urines, ni aucune sensation du besoin de les rendre. Mêmes moyens.

Le 22e., pouls foible, mais régulier; assou-

pissement et prostration moins considérables; peu ou point de confusion dans les idées; la langue dépouillée et humide, excepté à sa base; la toux chassant de la bouche des fragmens membraniformes; une selle spontanée; l'abdomen indolent, presque souple; point d'urines. Les bols d'arnica occasionnant des nausées et étant difficilement avalés, sont supprimés: du reste mêmes moyens. Bouillons.

Le 23.e, on me rapporta que le malade avoit deux fois averti que les linges étoient mouillés, et qu'en les changeant on avoit reconnu l'odeur de l'urine; qu'on lui avoit demandé s'il s'étoit apperçu qu'il eut uriné, et qu'il avoit répondu que non : d'ailleurs il étoit mieux et demandoit à manger. L'infusion d'arnica excitoit des nausées et des maux d'estomac; on réduisit la dose de moitié pour la même quantité de véhicule.

Le 24e., expulsion fréquente d'urines, mais sans jet, et que le malade ne pouvoit maîtriser. Appétit.

Le 25e., il peut maîtriser l'émission des urines : elles sont épaisses et déposent des flocons muqueux. Convalescence.

2e. *Observ.* Le nommé Piarra, de Molede, âgé de quarante-trois ans, avoit supporté la misère et les intempéries de la saison, en

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

faisant pendant l'été de 1807 le métier de vacher dans une montagne près du Mont-d'Or. Dès les premiers jours d'octobre, il fut plus sensible que de coutume aux variations de l'atmosphère, se sentit abattu, mangea peu, toussa beaucoup et éprouva des ardeurs d'urine. Bientôt à ces symptômes se joignirent des douleurs contusives aux lombes et aux articulations, et des accès de fièvre qui commençoient vers les quatre heures du soir.

Les 11 et 12, les urines furent rendues sans ardeur, limpides et en grande quantité. Il y eut du délire pendant les accès de fièvre; la langue devint brune et sèche; la toux fut plus forte, et fut suivie de vomissemens de matières muqueuses.

Le 13, on transporta le malade chez lui: il souffrit beaucoup du mauvais tems, et n'urina qu'une fois.

Les 15 et 16, chûte des forces; assoupissement dont le malade n'est tiré que par une douleur survenue au côté gauche de la poitrine, et que la toux exaspère: point d'urines, ni sensation du besoin d'en rendre.

Le 17, à ma première visite, pouls petit, fréquent et irrégulier; langue aride et noire; délire, prostration des forces et autres symptômes adynamiques au plus haut degré;

nflure des pieds; la douleur du côté gauche e la poitrine s'est portée entre les épaules; a toux arrache des cris plaintifs au malade, ui tombe ensuite dans un état d'apathie. Abdomen tendu, sensible, diarrhée qui va ans que le malade en ait la conscience; point l'urines, aucun besoin d'en rendre. Applica- ion d'un large vésicatoire entre les épaules. Infusion et bols d'arnica camphrés comme dans l'observation précédente.

Le 18, le vésicatoire a enlevé la douleur; la toux est moins pénible et moins fréquente; le pouls moins concentré, moins irrégulier. Mêmes moyens. Vin. Frictions sèches.

Les 19 et 20, la langue s'humecte sur les bords; symptômes adynamiques moins in- enses; redoublemens du soir peu pronon- cés. Le malade s'apperçoit qu'il n'urine pas, il s'en inquiète. Mêmes moyens. Bouillons.

Les 21 et 22, on me rapporte qu'il y avoit eu de la moiteur et de l'expectoration, que a langue étoit humide et que le malade ne déliroit plus : point d'urines.

Le 23, point de redoublement; les urines coulent presque continuellement et goutte- a-goutte. Les bols et l'infusion d'arnica font soulever l'estomac. La dose de chaque est réduite de moitié. Vin.

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

Le 24, le malade urine à tout moment sans jet, il a de l'appétit. L'arnica fait soulever encore l'estomac ; il est supprimé. Vin. Léger alimens.

Le 28, il peut retenir les urines et les rendre à volonté ; les forces sont en bon état. Convalescence.

3e. *Obs.* J'ai vu le 2 mars, présente année, la mère de François Bonnabry, de Burgel. Cette femme, âgée de soixante-huit ans, offroit la plupart des symptômes de la complication mucoso-adynamique, plus une suppression d'urine, qui datoit de deux jours ; c'étoit le dixième de la maladie. Le grand âge, la perte totale des forces, un assoupissement continuel que la toux seule éloignoit momentanément, une insensibilité presque absolue, le refroidissement des extrémités, etc., me firent porter un prognostic fâcheux. Infusion d'arnica vineuse (32 gram. ou une once, par litre ou pinte de véhicule.) Vin d'absynthe. Vésicatoires à titre de rubéfians aux cuisses.

On vint m'avertir le lendemain que la malade refusoit le vin d'absynthe, que les vésicatoires l'avoient fait souffrir, et que la situation étoit la même, sauf un peu moins d'assoupissement et d'insensibilité. Le vin d'absynthe est remplacé par l'eau de menthe

Ikoolisée. Continuation de l'infusion vineuse d'arnica.

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

Le 6 mars, quatorzième jour de la maladie, l'infusion des fleurs d'arnica excite des nausées : la dose est réduite d'un tiers. Les urines n'avoient point paru, mais le pouls s'étoit élevé, et l'abattement étoit moindre. Vin.

Le 10, dix-huitième de la maladie, les urines avoient coulé, sans qu'aucune sensation en eût averti la malade. La dose de l'arnica, qui excitoit encore des nausées, fut réduite à douze grammes ou trois gros, pour la même quantité de véhicule.

Le 24, la malade avoit de l'appétit ; elle retenoit et rendoit ses urines comme avant sa maladie.

Réflexions. La non-sécrétion des urines dans la fièvre adéno-méningée-adynamique se présente quelquefois au médecin. Mon ami, le doct. Blatin, de Clermont, l'a observée dans le même tems à-peu-près et dans les mêmes circonstances. Ce phénomène peut bien n'être pas rare, mais il est digne d'attention.

Les altérations du système nerveux influencent assez souvent le travail des reins, mais il n'est pas ordinaire qu'elles le suspendent entièrement. La fièvre adéno-méningée affecte plus ou moins les membranes muqueuses de

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

l'appareil urinaire; delà sans doute, dans cette maladie, l'émission plus ou moins fréquente, pénible et douloureuse de l'urine. Quelques auteurs, Fracastor entr'autres, ont noté comme mauvais symptôme de la fièvre putride la *rétention* des urines; mais il est douteux qu'ils désignent par le mot *rétention* leur non-sécrétion. Or, il me paroît évident que dans les trois cas rapportés, il n'y a pas eu production de sécrétion, et qu'il n'a conséquemment pas pu y avoir de rétention. Chez mes trois malades, les forces sécrétoires des reins, et excrétoires de la vessie, étoient éteintes et vraiment paralysées, en même tems que l'énergie vitale étoit dans une sorte d'anéantissement, et qu'il y avoit une diminution considérable de la sensibilité et de la contractilité. On ne pouvoit donc regarder la non-production des urines que comme un symptôme fâcheux, à ajouter aux autres symptômes adinamiques co-existans. Telle est au moins l'idée que je m'en étois formée, idée que semble justifier le succès des excitans externes et internes, et surtout de l'arnica.

Il y a une différence notable entre le cas qui nous occupe et celui décrit par le professeur Richerand, sous le nom de fièvre uripaire. Ici, il y a sécrétion non-interrompue

l'urine et collection dans la vessie. Là, il n'y a point de sécrétion, et la vessie est vide. Ici, la rétention prolongée du liquide dans la vessie et sa résorbtion, produisirent la fièvre éminemment putride, dite urineuse. Là, c'est l'influence de la fièvre mucoso-adynamique, qui frappe d'atonie les reins et la vessie. D'un côté, c'est l'urine elle-même qui menace l'économie de décomposition : de l'autre, c'est l'atteinte profonde et directe portée sur tous les systêmes, et particulièrement sur le systême urinaire qui menace d'éteindre la vie.

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

L'utilité de l'arnica ne pouvant pas être contestée, qu'il me soit permis de dire un mot de son mode d'action.

Plusieurs médecins distingués ont parlé des propriétés de cette plante. Le célèbre Stoll et M. Collin l'ont regardée comme un remède précieux dans les fièvres. M. Cadot s'en est heureusement servi en l'an 12 et en l'an 13 de la république, dans le traitement d'une fièvre adéno-méningée adynamique qui régnoit épidémiquement dans le département de Seine et Marne. Ma pratique particulière m'a fourni de nombreuses occasions de l'éprouver, et les essais que j'en ai fait m'ont appris qu'elle n'étoit guères au-dessous des éloges qu'on lui avoit donnés, lorsqu'on l'administroit

Sur la fièvre muqueuse-adynamiq.

avec précaution et dans les cas où elle convenoit.

Le médecin qui connoît son activité doit bien saisir d'avance les indications et les contr'indications; il doit commencer par des doses foibles, pour s'élever peu-à-peu à de plus fortes; et lorsque le danger exige, qu'il débute par les plus fortes, il doit diminuer progressivement à mesure que les accidens disparoissent, ou lorsqu'il en voit paroître quelques-uns qu'il ne peut rapporter qu'à elle.

Il est des malades qui ne s'accommodent pas bien de ce végétal, et chez lesquels il produit un mal-aise général, la cardialgie, la nausée et même le vomissement. Ce sont ceux d'une constitution nerveuse, irritable, d'une sensibilite exquise; ceux dont la fibre est sèche, dont les fièvres sont compliquées d'une inflammation locale, ou chez lesquels des stases ou congestions sont imminentes. Il réussit au contraire à ceux dont la fibre molle est abreuvée de sucs, à ceux chez lesquels la sensibilité et l'irritabilité sont comme obtuses, soit naturellement, soit par l'effet de la maladie, à ceux enfin dont les forces près de succomber ont besoin d'être puissamment excitées.

Autant que j'ai pu l'observer, l'usage de

a montana (Lin.) est avantageux dans
res adynamiques, dans la dernière pé-
des fièvres adéno-méningées, dans les
ications mucoso-adynamiques, dans
part des cas où la foiblesse générale
e, et lorsque l'atonie d'un organe
ılier menace d'entraîner la ruine de la
ne entière. Pour rendre ma pensée,
i de cette plante, qu'elle est moins un
e qu'un stimulant, qu'un incitant très-
que. On doit donc la regarder moins
e propre à corroborer, à soutenir les
, que comme pouvant les réveiller, les
ter au degré de ton nécessaire. J'ai
rs remarqué, en effet, qu'elle devenoit
le lorsque ces dernières indications
t remplies, ou qu'on n'avoit pas à les
ir.

ORZIÈME FRAGMENT DE SÉMÉIOTIQUE.

dérations séméiotiques sur les ongles;
par F. J. DOUBLE.

Séméiotique des ongles.

extrémités des doigts de l'homme, soit
eds, soit aux mains, sont armées à leur
supérieure, c'est-à-dire, du côté de
ısion ou de la face dorsale, de lames
, élastiques, transparentes, lisses, de la

Séméiotique des ongles.

nature des cornes de plusieurs animaux; qu'on nomme les ongles.

Ces parties formées, très-probablem comme l'épiderme par l'épaississement mucus animal ne jouissent qu'à de très-lég degrés de la vitalité; elles n'ont qu'une vie quelque sorte végétative, et leur nutrition se plus par juxtaposition que par intus-suscep Galien avoit connu cette vérité : *auge* (dit-il, en parlant des ongles dans son livr *usu partium*), *non ut aliæ partes in long latum ac profundum, sed pilorum m in longum solùm, subnascentibus sen aliis unguibus novis et antiquos pr lentibus.* Elles ne manifestent d'ailleur cune trace de sensibilité; elles n'ont p de circulation, et par conséquent poi chaleur animale propre. Les douleurs qu ressent quelquefois aux ongles, soit par arrachement, soit par leurs maladies, ne pas produites par l'ongle lui-même, mai le tissu muqueux subjacent.

Les ongles arrachés, ou détruits pa cause quelconque, se régénèrent aussi lement et par les mêmes moyens que derme; je ne sais pas jusqu'à quel po convient d'ajouter foi à l'assertion de Tul qui prétend avoir vu plusieurs fois les o

Séméiotique des ongles.

reproduire à l'extrémité de la deuxième troisième phalange ; la première ayant été sée :

ngues in digitorum apicibus semel dé-litos, iterum renasci novum non est; rarò id conspicitur fieri in secundo aut io articulo, prioribus amputatis, in us tamen non semel eosdem vidimus secùs progerminare debitamque acqui-formam ac si in digitorum consisterent cibus; deponente nunquam sollicitudi-suam officiosâ naturâ.

Lib. IV. Observ. LV.

J'ai établi ailleurs en principe, et ce principe uve tous les jours de nouvelles applica-, j'ai établi, dis-je, que plus la sensibi-se trouvoit développée dans les diverses ties du corps humain, et plus ces parties ent susceptibles de fournir des matériaux séméiotique. On ne sera donc point étonné les ongles, dont la vitalité est si bornée, donnent qu'un très-petit nombre de signes; ces signes, je vais les réunir tous autant moins qu'il me sera possible.

Traçons d'abord ici les caractères des ongles dans leur état naturel, afin d'en apprécier uite plus rigoureusement les différentes rrations.

Sémiotique des ongles.

Les ongles doivent être médiocrement c
vexes, arrondis par leurs deux extrémités,
oblongs si l'on s'en rapporte du moins aux p
portions que nous ont transmises les anci
ainsi que les modernes dans leurs plus be
statues. A ce sujet, Winkelmann remarq
avec juste raison, que les anciens statua
tenoient les ongles des mains moins longs
ne le font les modernes : il assure aussi
chez les premiers, les ongles des pieds
plus applatis; ce qui est conforme à la
table nature. En général les ongles, co
toutes les autres parties des mains et
pieds, sont plus petits chez la femme que
l'homme.

La couleur naturelle des ongles,
l'état de la santé la plus brillante, sont
rouge clair, couleur de chair animée :
est-ce de cette couleur que les Persans
font teindre chaque jour. Il est vrai q
peuples sauvages, qui ont la même habi
les teignent de diverses couleurs. Il fa
pendant excepter pour la couleur rouge
partie de la racine des ongles, connue s
nom de lunule, laquelle est toujours
châtre, sans doute, à raison de son voi
de l'insertion de l'ongle dans le derm
couleur des ongles, des orteils est moins

moins animée, et cela tient très-probablement au mode de chaussure que nous avons adopté. Séméiotique des ongles.

Il ne faut pas croire que ce soit là la couleur naturelle ou plutôt la couleur essentielle à la propre substance de l'ongle, laquelle est toujours d'un blanc légèrement transparent; mais cette couleur est produite par la couleur des papilles situées sous l'ongle dont le peu d'épaisseur, la transparence laissent appercevoir cette même couleur, laquelle varie beaucoup dans les divers états de l'économie animale, c'est-à-dire, par rapport à la température, aux maladies, aux affections, etc.

Les ongles sont minces, lisses à leur surface externe et comme enduits d'un vernis qui les rend très-brillans dans l'état de la santé la plus parfaite. Cette espèce de vernis est analogue à celui qui enduit l'épiderme et les cheveux chez l'homme, et qui enduit les écailles, les poils et la plume chez les animaux : aussi ces parties, de même que les ongles, ne se laissent-elles point pénétrer par l'eau.

On est dans l'usage de couper l'extrémité des ongles des doigts et des orteils à mesure qu'elles croissent; et, dans cette opération, il y a deux inconvéniens à éviter : le premier est

Séméiotique des ongles.

de les couper trop près et d'intéresser par-là le corps réticulaire ou les papilles nerveuses situées sous l'ongle ; le second est de laisser trop croître l'extrémité libre de l'ongle, laquelle, en se recourbant, pénètre dans les chairs et donne lieu à des accidens souvent assez graves : ceci arrive surtout aux ongles des orteils, et sans doute à cause de la compression qu'exerce la chaussure. J'ai cependant connu des individus qui ne coupoient jamais les ongles des orteils ; le bord libre de ces ongles, une fois accru de quelques lignes, se séparoit de lui-même d'une manière très-régulière conformément à la configuration de l'ongle ; et comme, à la suite d'une sorte de nécrose ou de gangrène sèche, la partie morte se séparoit, se séquestroit spontanément.

Il n'est personne qui n'ait senti plus ou moins vivement les inconvéniens qu'il y a à couper les ongles trop près de leur adhérence au derme ; il en résulte des douleurs qui durent souvent plusieurs jours ; et si l'on attaque plus fortement avec l'instrument tranchant le derme et les papilles nerveuses, il s'en suit une inflammation qui se propage à tout le bras, et qui donne lieu à des abcès consécutifs. On en voit un exemple, bien digne d'être rapporté, dans la Bibliothèque

chirurgicale de Richter, Tom. III; il a été communiqué par Schneider.

Séméiotique des ongles.

L'individu, qui est le sujet de cette observation, s'étant mal-adroitement coupé les ongles beaucoup trop près de leur adhérence au doigt, éprouva une très-forte inflammation au bras avec divers abcès et des ulcères.

M. Schneider ayant été consulté quelques jours après, trouva au doigt du milieu une tumeur de la grosseur d'une fève remplie d'une liqueur ichoreuse jaunâtre; le bras et la main offroient plusieurs protubérances, d'un rouge foncé, non douloureuses au tact. En ouvrant la tumeur, M. Schneider trouva la peau qui étoit au-dessous d'une couleur noirâtre : il ordonna aussitôt une fomentation composée de vinaigre et de quinquina; il prescrivit à l'intérieur le sel de glauber, les tamarins et la crême de tartre.

A l'aide de ces moyens, le malade fut guéri d'une constipation opiniâtre dont il avoit souffert pendant plusieurs jours. Le lendemain, il s'étoit formé sur toutes les tumeurs de l'extrémité malade une petite vessie remplie d'une liqueur jaunâtre, au-dessous de laquelle on distinguoit une peau noirâtre. La vessie sur le doigt du milieu, que M. Schneider avoit ouverte à la première visite, donnoit alors une

Séméiotique des ongles.

humeur ichoreuse noire ; le doigt étoit d'un bleu foncé : l'usage interne du quinquina fut alors jugé nécessaire.

Quelques jours après, l'état du malade se trouva sensiblement amélioré ; les portions de la chair gangrenées commençoient à se séparer ; l'humeur ichoreuse, qui sortoit des vessies, ne se changea en pus louable qu'après la guérison de toutes les tumeurs. Un peu plus tard M. Schneider apperçut à la racine de l'ongle du doigt du milieu un petit dépôt purulent, après l'ouverture duquel le pus étant évacué, la violente douleur que le malade avoit senti dès le commencement dans cet endroit fut calmée subitement ; depuis ce tems tous les symptômes fâcheux se dissipèrent.

Après la guérison de tous les ulcères, il resta encore sur le condyle interne de l'humerus une tumeur dure, qui grossissoit et diminuoit alternativement. Cette tumeur étoit rouge, peu douloureuse, mais dure et fortement attachée aux apophyses tendineuses ; elle ne disparut qu'après l'usage extérieur du savon de Venise et de l'emplâtre de *galbanum* saffrané.

D'un autre côté, je connois un fait dans lequel la rescision des ongles, trop près de

leur adhérence aux doigts, et les accidens qui en sont la suite, ont eu des effets très-avantageux : ce cas est rapporté par Hollier; c'est une hydropysie guérie par hazard à l'aide de ce moyen; j'en fais mention seulement à raison de sa singularité; car, du reste, je ne pense pas qu'on puisse en tirer aucune induction :

Séméiotique des ongles.

Cuidam ad vivum resectis unguibus pedum exercitio et frictionibus paulatim humor illùc defluxit, convoluit.

Holler, de morb. inter. Lib. I. p. 298.

Cet accident a produit ici le même effet qui suit quelquefois les mouchetures pratiquées aux extrémités inférieures.

Les accidens dépendans de la courbure et de la rentrée des ongles dans les chairs, sont infiniment plus communs; ils arrivent le plus souvent pour avoir négligé de couper les ongles, quelquefois aussi pour les avoir mal coupés, ou pour les avoir coupés trop avant; il se produit, alors, sur les côtés de l'ongle, des ulcères et des fongosités, indépendamment de l'inflammation et de la douleur. Il n'est point de praticien qui n'ait rencontré des exemples de ce genre : j'en ai vu deux très-graves, et dans tous les deux, je me suis bien trouvé de la méthode curative conseillée par Dessault.

Séméiotique des ongles.

L'indication, comme l'a dit ce célèbre praticien, consiste, dans ces cas, à tenir constamment écartée des chairs la portion d'ongle qui les a pénétrées ; elle consiste aussi à exercer sur les excroissances fongueuses, qui arrivent presque toujours, une compression habituelle, dont l'effet est de les détruire insensiblement ; elle consiste, enfin, à remédier à l'inflammation locale et aux douleurs qui sont le résultat de la maladie et du traitement.

L'introduction d'une lame mince de fer-blanc battu, entre les chairs tuméfiées et le bord de l'ongle qui les avoit pénétrées, d'après la méthode de Dessault, remplit, à la fois, les deux premières indications ; il suffit même, lorsque les accidens sont moins graves, de l'introduction d'une tente ou d'un bourrelet de charpie Si l'ongle par son épaisseur s'opposoit à l'introduction de la plaque, on peut, en le raclant, diminuer ce genre d'obstacle. Quant à la troisième indication, on y satisfait par les fomentations, les bains et les cataplasmes émolliens et anodins.

C'est sur-tout dans les accidens qui se rapportent à la libre distribution des mouvemens et des forces du centre à la circonférence, et à l'égalité de la répartition des

moléculès nutritives, que les altérations des ongles fournissent au sémeïologiste quelques signes importans.

Séméiotique des ongles.

Ces altérations existent 1°. dans la configuration des ongles; 2°. dans leur couleur; 3°. dans leur propre substance qui devient plus épaisse, inégale, etc.

1°. Les ongles deviennent fortement arqués dans le troisième degré de la phthisie, sur-tout lorsque cette maladie a suivi lentement ses diverses périodes, ainsi que cela arrive le plus souvent : *purulenti qui ex pleuritide aut peripneumoniâ hujus modi sunt, febres habent interdiù leves, de nocte fortiores, ac nihil expuunt commemorabile, sudant circà collum et jugulum, cavantur oculi, malæ rubent, manuum verè extimi calent digiti, et exasperantur,* UNGUES ADUNCI FIUNT, *pedes refrigerantur et tument, pustulæ toto erumpunt corpore, cibos jubent facescere;* ATQUE HÆC SUPPURATI SIGNA SUNT INVETERATI. *Hipp. in Coacis.*

Dans les premiers degrés de la phthisie, les ongles diminuent de consistence et deviennent pâles, ce qui annonce déjà le commencement du défaut de nutrition; bientôt les mouvemens en se concentrant plus fortement vers le centre, dans cette maladie,

Sémiotique des ongles.

mentanée, soit durable, des mouvemens des forces vers le centre; c'est ainsi, par exemple, que dans l'imminence ou aux approches de la période du froid fébrile dans un accès de fièvre intermittente, les ongles deviennent d'abord pâles et puis violets, ou même livides et noirâtres. Le développement de la période de chaleur fait dissiper ce état des ongles; ainsi l'apparition de la pâleur et de la lividité des ongles, est le signe de l'invasion du froid fébrile; et la disparution de ce même état, est le signe de l'invasion de la période de chaleur fébrile; la lividité et la pâleur des ongles, ont donc, sous ce rapport, une signification réelle dans leur existence et positive et négative.

Il faut remarquer ici, que l'impression du froid, soit de l'eau, soit de l'air, etc., produit sur les ongles les mêmes effets, et par la même raison: dans ce cas là, il suffit de se chauffer pour remédier à ces légers accidens, auxquels certains individus sont bien plus sujets que d'autres.

Une contusion, une pression, une piqûre quoique légère, ou bien l'introduction d'un corps étranger quelque petit qu'il soit, suffisent pour produire la lividité ou même la couleur noire des ongles; on remédie à ces

ens par les fomentations émollientes
odines, et par l'extraction du corps
ger.

elques auteurs assurent qu'avant l'érup-
lu *trichoma* ou de la plique, les ongles
nnent très-noirs, s'abcèdent ou même
ent; n'ayant jamais eu occasion de vé-
ce signe, je n'en saurois apprécier la
ır.

couleur livide des ongles, lorsqu'elle s'ac-
pagne, d'ailleurs, de tous les symptômes
consomption, est un signe de mort pro-
ne : *Inter empyicos, quibus concussis*
eris multus fit strepitus parciùs illi pus
nt quam quibus exiguus, modo spirent
ius et melius sint colorati. At quibus
minimus quidem infertur, sed fortis
ungua, LIVIDIQUE UNGUES, *pleni sunt illi*
ac desperati. Hipp. in Coacis.

a pâleur, la lividité ou même la couleur
e des ongles existent fréquemment avec
aractères de la face hippocratique, et
les autres indices d'une destruction pro-
ne; alors cet état des ongles, est un
e mortel : *Quod si, præter corporis ar-*
mqua omnium gravitatem, ungues livent
ligiti, mors in propinquo est. Hipp.
Coacis.

Séméiotique des ongles.

cellulaire et cutané, et par suite du système osseux. Ces parties, à leur tour, par leur dureté, indiquent la surabondance de la partie fibreuse du sang ; ce qui ne se rencontre que chez les individus robustes propres aux travaux corporels, beaucoup plus qu'à ceux de l'esprit.

Il faut ajouter que, comme la dureté des ongles peut être accidentelle et dépendre des diverses maladies, de la profession des individus, etc., la dureté de ces parties n'a pas toujours la même signification.

La grandeur, l'étendue des ongles, suppose la grosseur des doigts, des tendons et des os, l'épaisissement du sang, l'épaisissement de la substance du cerveau et l'épaisissement des esprits animaux ; aussi les individus ainsi organisés sont peu aptes aux sciences. Mais par une raison opposée, on doit attendre le contraire des individus qui ont les ongles petits. Chez eux, les chairs sont molles, le cerveau est peu consistant et leur mémoire se montre plus facile à apprendre qu'à retenir ; la douceur et la sensibilité sont aussi le partage de ces individus : *vix cum parvitate unguium reperitur durities.*

L'auteur tire des conséquences analogues de la blancheur des ongles, laquelle entraîne

tous

tous les caractères, soit physiques, soit moraux de la prédominance de la lymphe ou des tempéramens pituiteux ; de la rougeur des ongles qui suppose toutes les qualités des tempéramens sanguins ; de la couleur livide et noire de ces parties, qui appartient aux tempéramens mélancoliques, etc. L'auteur, pour éviter tous les reproches de matérialisme qu'on pourroit lui faire, a le soin d'avertir expressément que ces caractères divers des ongles n'entraînent que des dispositions aux qualités qu'il indique, et non une nécessité absolue, une propension, un penchant irrésistible, attendu que l'éducation, les lois et les mœurs peuvent corriger, redresser toutes ces dispositions : *Hœc signa naturalia excipiens physicus, dispositionem et habitudines ac propensiones, tum animi, tum corporis, indagatur et certis indiciis quod res ità esse possit, affirmat ; nihil tamen necessarium ponens, utpotè qui scit hominem liberum habere arbitrium et inclinationes naturales superare posse. Nemo enim est qui non mitescere possit dummodo culturæ patientem accommodet aurem. Loc. c. p.* 5.

Séméiotique des ongles.

Mais en voilà assez sans doute sur ce sujet que l'on ne lira probablement pas sans quelque fruit, sur lequel je n'ai pas cru devoir

garder le silence, et qui me paroît terminer naturellement mon article sur la séméïologie des ongles.

Observation sur une lésion considérable de l'articulation du coude avec comminution des os, guérie sans amputation; par M. CHAPPE, *chirurgien principal du quatrième corps de la Grande-Armée, et aujourd'hui du deuxième de l'armée d'Espagne.*

Lésion de l'articulat. du coude guérie sans amputat.

Quel que soit le degré de certitude de la chirurgie, il est encore dans cette partie de l'art de guérir, un trop grand nombre de points de pratique, dont nous n'avons pas de solution absolue, et sur lesquels les avis des grands maîtres se trouvent partagés: de ce nombre est, sans doute, la fixation des indications de l'amputation à la suite des grandes plaies par armes à feu, question non moins importante que celle du moment où il convient de pratiquer cette opération.

L'observation que je vais communiquer, confirme ce précepte; savoir: qu'il ne faut pas toujours amputer dans les lésions des articulations, que les exceptions aux règles de l'amputation sont fréquentes dans ce genre

de lésions; et qu'enfin, ce sont sur-tout les extrémités supérieures qui jouissent de l'heureux privilége de ces exceptions. Cette observation fera voir encore combien on doit prendre en considération dans des décisions semblables, l'âge, la santé et sur-tout l'ensemble de la situation du malade. Si celui qui nous occupe n'avoit pas eu à sa disposition les moyens de transport extrêmement doux et commodes qu'on lui a procurés; s'il eut été obligé de rester dans un hôpital, probablement les suites du traitement employé n'auroient point été aussi heureuses.

Lésion de l'articulat. du coude guérie sans amputat.

M. le colonel Pourailly fut blessé à la bataille d'Eylaw d'un coup de boulet qui fractura le cubitus dans son quart supérieur, et qui intéressa une portion du radius; l'articulation fut ouverte et l'olécrane retranché, la plaie des tégumens étoit considérable.

Apporté à l'ambulance, le malade fut examiné avec toute l'attention que commandoit un accident aussi grave. Les avis furent d'abord partagés sur les moyens propres à y remédier. L'amputation proposée eut ses partisans et ses adversaires; ces derniers l'emportèrent en faisant valoir l'intégrité des vaisseaux de l'avant-bras, l'état sain d'une grande partie du radius, la situation de la plaie qui devoit singulière-

Lésion de l'articulat. du coude guérie sans amputat.

ment favoriser l'écoulement des matières purulentes, la jeunesse et la santé brillante du sujet, enfin la nature des soins qu'il étoit en droit d'attendre. Bientôt on se rangea vers cette opinon, et ce fut celle que l'on adopta.

On transporta le malade de Landsberg à Thorn dans une chaise à porteurs; un détachement de son régiment fut employé à cet effet : les hommes se relayoient de distance en distance. La chaise à porteur, faite exprès, étoit construite de manière que le bras *blessé* se trouvoit placé dans une boëte de carton. Pendant la route, les moyens indiqués firent diminuer l'inflammation et l'engorgement de la plaie; et le malade arriva à Thorn sans le moindre accident. Le grand air, loin de lui être nuisible, sembloit avoir relevé des forces et ranimé l'appétit. Il n'y avoit plus de stupeur dans le membre; la matière de la suppuration étoit blanche, bien liée, sans fétidité et assez abondante; il n'y avoit point de constipation.

A l'aide d'un régime sévère, de la limonade et de l'eau vineuse, le malade n'a jamais eu qu'une légère fièvre vulnéraire de peu de durée.

Les pansemens ont été faits et continué suivant l'exigeance des cas; on a surtout cherché à favoriser le recollement de la

portion du cubitus, détachée de sa moitié inférieure et de l'olécrane. Au bout de quelques jours, comme il étoit survenu un peu d'empâtement au bras, la plaie seule fut recouverte de cataplasmes émolliens : on a recouvert tout le reste de compresses trempées dans une décoction de tormentille aiguisée, avec le sel ammoniac et l'eau-de-vie. On a terminé le traitement par le bandage roulé, appliqué depuis l'extrémité des doigts jusques à la plaie, sur l'étendue de laquelle on n'avoit que médiocrement serré les tours de bandes.

Lésion de l'articulat. du coude guérie sans amputat.

Il n'y a eu qu'une légère exfoliation de l'extrémité supérieure de la portion du cubitus ; les eaux de Barèges ont achevé la guérison.

L'articulation s'est soudée ; mais le malade a conservé son bras, dont les mouvemens de pronation et de supination s'exécutent facilement ; il peut même soulever des poids assez considérables.

Il a constamment reçu les soins de M. Grinaud, chirurgien-major de son régiment.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

Novembre 1808.

Jours	Thermomètre. Maxim.	Minim.	A midi.	Baromètre. Maximum.	Minimum.	Midi.
1	+ 10,1 s.	+ 5,5 s.	+ 9,2	28,2,55 ma.	28,1,40 s.	28,2,28
2	+ 8,7 s.	+ 3,6 ma.	+ 7,6	28,1,15 ma	28, ,28 s.	28,0,88
3	+ 8,3 mi.	+ 4,9 s.	+ 8,3	28,0,22 s.	27,11,65 m	27,11,76
4	+ 5,8 s.	+ 2,2 ma.	+ 5,2	28,0,55 ma.	27,11,17 s.	28,0,28
5	+ 5,0 s.	+ 1,7 ma.	+ 4,7	27,11,50 s.	27,10,50 m.	27,11,30
6	+ 6,1 s.	- 0,2 ma.	+ 5,0	27,10,92 ma	27,9,60 s.	27,10,02
7	+ 8,9 s.	+ 1,2 ma.	+ 8,6	27,8,77 ma.	27,8,14 s.	27,8,45
8	+ 10,6 s.	+ 3,4 ma.	+ 9,9	27,8,63 ma.	27,7,18 s.	27,8,15
9	+ 12,0 s.	+ 8,6 ma.	+ 11,7	27,8,73 s.	27,7,29 ma.	27,7,58
10	+ 11,9 mi.	+ 6,4 ma.	+ 11,9	27,7,36 ma	27,6,97 s.	27,7,3
11	+ 4,4 mi.	+ 3,3 ma.	+ 4,5	27,10,55 s.	27,9,35 ma.	27,9,75
12	+ 4,7 mi.	+ 4,0 s.	+ 4,7	28,1,25 s.	28,0,35 ma	28,1,20
13	+ 4,5 mi.	+ 3,0 ma.	+ 4,3	28,1,60 mi.	28,1,20 ma.	28,1,60
14	+ 4,2 mi.	+ 2,0 ma.	+ 4,2	28,2,25 s.	28,1,53 ma.	28,1,80
15	+ 3,8 mi.	+ 1,8 ma.	+ 3,8	28,1,80 ma.	28,0,50 s.	28,1,75
16	+ 9,2 mi.	+ 3,8 ma.	+ 9,7	27,11,26 ma	27,8,62 s.	27,10,66
17	+ 9,4 mi.	+ 5,6 ma.	+ 9,4	27,7,75 ma.	27,1,90 s.	27,7,9
18	+ 9,0 mi.	+ 5,3 s.	+ 9,0	27,5, 46 s.	27,3,00 ma.	27,3,35
19	+ 5,8 mi.	+ 3,7 ma	+ 5,8	27,10,56 s.	27,0,40 ma.	27,6,95
20	+ 7,5 s.	+ 2,6 ma.	+ 6,0	27,11,60 m.	27,11,00 mi.	27,11,00
21	+ 11,2 mi.	+ 8,6 ma.	+ 11,2	28,1,78 s.	28,0,32 ma.	28,1,00
22	+ 8,6 mi.	+ 4,1 s.	+ 8,6	28,3,71 s.	28,3,20 ma.	28,3,50
23	+ 9,3 mi.	+ 5,5 ma.	+ 9,2	28,3,46 ma.	28,3,00 ma.	28,3,46
24	+ 8,5 s.	+ 6,0 ma.	+ 8,4	28,3,75 mi.	28,0,80 s.	28,3,25
25	+ 8,2 mi	+ 6,4 ma	+ 8,2	28,2,00 ma.	28,0,80 s.	28,1,70
26	+ 9,1 mi.	+ 8,3 ma.	+ 9,4	28,2,00 ma.	27,11,92 s.	28,1,35
27	+ 9,6 mi.	+ 7,7 ma.	+ 9,6	27,9,56 ma.	27,7,50 s.	27,7,92
28	+ 4,3 mi.	+ 1,0 s.	+ 4,3	27,10,63 s.	27,4,31 ma	27,10,17
29	+ 3,6 s.	- 0,3 ma.	+ 3,5	27,10,77 ma	27,9,50 s.	27,10,40
30	+ 7,6 mi.	+ 4,4 s.	+ 7,6	27,7,50 s.	27,4,29 ma.	27,5,40

RECAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure. . . . . 28,3,71 le 22
Moindre élévation du mercure. . . . . 27, ,00 le 18

Plus grand degré de chaleur. . . . . + 12,0 le 9.
Moindre degré de chaleur. . . . . - 0,3 le 29.

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. BOUVARD astronome; membre de l'Institut national.

Jours	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE
1	91,0	NE.foibl.	Couvert, nuages clairs, quelques nuages
2	89,0	E. foible.	Petit nuag., couv., pl. fine, brouill. léger.
3	93,	N. E.	Pl fine, lég. br., nuag. et trouble, léger br.
4	70,0	N. E fort	Nuages à l'horison, quelq. nuages, couvert.
5	84,0	N. foible.	Couv., léger br., couv. par int., très-couv.
6	80,0	E. foible.	Lég. br., gelée, à demi-couv., quelq. nuag.
7	94,0	S.E foib.	Quelques nuages, légèrem. couv., couvert.
8	95,0	S.E. foib.	Nuageux, léger brouil., nuageux, trouble.
9	94,0	S.E. foib.	Pl. fine, léger brouill., légèr couv., couv.
10	70,0	N.E.foib.	Trouble, vapeurs, légèrem. couv., couvert.
11	86,0	N foible.	Couv., lég. br., couv., lég. br., id. lég br
12	83,0	N. E.	Couv, lég. br., très-couvert, très-couvert.
13	84,0	N. foible.	Couv., lég. br., très-couvert, très-couvert.
14	84,0	N. E.	Couv., lég br., couv., lég br., c., lég. br.
15	81,0	S.	Couv., lég br., très-couvert, très-couvert.
16	90,0	S.	Légèr couv, lég br, beau c., à demi couv.
17	92,0	S. fort.	Trouble, lég. br, couvert, pl abondante.
18	8 ,0	S.O. fort	Pl. averse par interv, très-nuag., nuageux.
19	86,0	S.O. fort.	Pluie et grésil, nuageux, pluie par interv.
20	97,0	O. fort.	Pl. fine, lég. br, l ab. par int, c., lég. br.
21	94,0	S O. fort.	Trouble, gros nuag à l'hor, trouble, couv.
22	98,0	O. foible	Couvert, quelques écl., trouble, gros nuag.
23	98,0	calme	Pl fine par interv, nuag, couv, léger br.
24	95,0	O foible.	Couv., léger br., trouble, quelques éclairs.
25	97,0	S. O.	Couv., pl. fine, tems brumeux, pl. fine par i.
26	98,	O. foible.	Brumeux, très-couvert, couvert.
27	94,0	O. tr.-fort	Couvert, couvert, pluie fine par intervalles.
28	84,0	calme.	Légèr. couv., légèr. c., beau c, nuag. à l'h.
29	86,0	O.	Beau c., gelée bl., tr.-c., grésil, c. par int.
30	91,0	O. foible.	Pl, lég. br., pl pari., pl averse et grés. p i.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux. .	4	Le vent a s. du N. . .	3 fois
de couvert	26	N. E. . . .	6
de pluie.	12	E. . . .	2
de vent.	28	S-E. . . .	3
de gelée.	2	S. . . .	3
de tonnerre.	0	S-O. . . .	4
de brouill ou vapeurs. .	18	O. . . .	7
de grêle.	2	N-O. . . .	0

Thermomètre des caves, le 1er. 9,640; le 16 9,648 de Réaumur.
Eau de pluie tombée dans le c. du mois om,0417—1 p. o lig. 6. 1/2

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Mémoire sur les questions proposées, le 14 frimaire an 14, par la Société de médecine de Lyon. Quels sont les signes diagnostiques et pronostiques que peut fournir, dans les maladies aiguës et chroniques, l'état de la langue, des lèvres et des dents? Quelles conséquences doit-on en déduire dans la pratique? Par J. F. HERNANDEZ, *médecin, etc.*

Suite et fin de l'extrait communiqué par M. CATTET, *membre de l'Académie de médecine.* (Voy. plus haut p 292)

SECONDE PARTIE.

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

Chap. Ier. Le premier chapitre est consacré à la discussion de cette question : y a-t-il des signes propres, non-équivoques de l'amas saburral?

Comme ces signes sont parfaitement connus, tant ceux auxquels on est convenu d'attacher l'idée de l'embarras gastrique, que ceux qui dénotent l'embarras intestinal, je les passerai sous silence, en me bornant à observer que le Dr. Hernandez est loin de les regarder comme concluans.

En effet, dit-il, on les rencontre au moins en partie, tantôt chez des individus affectés d'une goutte asthénique, tantôt chez des hypocondriaques, chez des femmes hystériques; états divers qui contre-indiquent plus ou moins l'usage de l'émétique. D'après les observations de Klœckhof et de Bleuland, la stagnation du sang dans les vaisseaux de l'estomac suffit

encore pour les produire. Franck le père, n'a-t-il pas fait la remarque particulière que les hommes de lettres sont sujets à une foiblesse des intestins qui s'accompagne des signes de la saburre gastrique, et qu'il faut bien se garder de vouloir combattre par les évacuans. On retrouve encore une partie de ces symptômes chez ceux qui ont une inflammation occulte de l'estomac ou des intestins, ainsi que dans certains cas de pneumonie inflammatoire. La dentition chez les enfans les manifeste souvent, ainsi que plusieurs maladies organiques, telles que le squirrhe du pylore, celui du foie, du pancréas ; ils sont également familiers aux femmes qui prolongent trop l'allaitement de leurs enfans.

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

Enfin, la disparution brusque de certaines affections cutanées, l'incubation du virus variolique, l'affection scrofuleuse des glandes de l'estomac, la néphrite, le cancer de la vessie ne sont-ils pas encore autant de causes capables de produire sympathiquement tous, ou une partie seulement, des phénomènes dont s'accompagne l'embarras gastrique ?

De ces faits, l'auteur conclut qu'il n'existe point de signes univoques de l'embarras appelé gastrique, intestinal ; puisque, pris séparément ou réunis en masse, ils peuvent nous induire en erreur, lors même que nous chercherions à régler notre jugement par la considération des causes qui ont précédé.

Cette conclusion paroîtra peut-être un peu trop générale et dépasser les limites du vrai. En effet, en examinant avec soin les faits précités par l'auteur, il nous semble qu'on n'en peut rien conclure autre

Sur les signes de la langue, des lèvres et des dents.

chose sinon que la détermination de la cause qui produit la gastricité véritable, et la distingue de celle qui n'est qu'apparente, est difficile à saisir, sans doute, mais n'est point impossible à assigner; ce qui confirme ce passage d'Hippocrate : *judicium difficile, experientia fallax.*

Chap. II. La seconde question, sujet du deuxième chapitre, est ainsi présentée : l'existence des signes qui indiqueroient sûrement celle des saburres dans le canal alimentaire, exigeroit-elle nécessairement l'emploi des évacuans? L'opinion du Dr. Hernandez est négative; voici ses preuves :

Si l'on examine, dit-il, toutes les circonstances dans lesquelles les signes de la prétendue gastricité se développent on trouvera *congestion* ou *asthénie* dans le tube alimentaire. (Ce sont les expressions de l'auteur.) On verra que, dans tous les cas où la congestion suivra *l'irritation* ou *l'asthénie*, l'afflux du sang produira l'augmentation des fluides sécrétés. Or, cet amas de fluides est l'effet de la maladie, et n'en est pas la cause. Le catarrhe de la membrane pituitaire en offre la preuve; l'augmentation de la sécrétion de cette membrane est l'effet; la cause en est l'inflammation.

L'auteur établit ensuite que le séjour de la bile dans les intestins ne sauroit occasionner d'accidens fâcheux. En effet, dit-il, il est d'expérience que souvent dans l'état de santé, une position du corps inclinée ramène à la bouche un mélange amer chargé de bile, sans qu'il en résulte rien d'inquiétant pour l'économie animale. N'a-t-on pas encore vu plusieurs fois des hommes bien portans avoir des vomisse-

mens bilieux et presque journaliers, sans dérangement préalable, sans symptômes morbifiques.

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

De plus, comment pourroit-on se persuader que la présence de ce fluide seroit capable de produire la maladie, lorsque les *gastriciens* eux-mêmes avouent que des amas de bile considérable peuvent exister, et existent souvent, sans donner aucun signe de leur présence? N'est-ce pas vouloir que l'irritation et la non-irritation soit produite par le même agent, dans la même partie et dans les mêmes circonstances, ce qui répugne à une saine logique? . . . . .

Enfin, si la cause de la maladie étoit vraiment la surabondance de la bile, il faudroit en conclure que toute méthode en médecine qui auroit pour but d'agir sur les solides, de manière à retenir ce fluide plutôt qu'à l'évacuer, devroit être pernicieuse. Or, notre auteur en appelle à cet égard à la pratique de Franck le fils, à celle de Thomann, de Bréra, qui emploient avec succès le traitement excitant à l'exclusion de la méthode évacuante: il observe qu'il suit lui-même cette pratique à l'égard des forçats confiés à ses soins. Or, l'expérience lui a prouvé que l'emploi des stimulans, diffusibles dans un hôpital, où tous les malades présentent des signes de gastricité, lui a paru infiniment supérieur à celui de la méthode évacuante.

A cet effet, M. Hernandez présente un tableau de la mortalité qui a régné dans son hôpital en 18c6, et il le compare avec un tableau semblable publié par M. Gilibert, pour l'hôpital de Lyon en 1785; les voici, l'un et l'autre:

. . . . . .

Sur les signes de la langue, des lèvr et des dents.

Hôpital de Toulon 1806.

Maladies.	Malades.	Morts.
Typhus.	231	30.
Pneumonie.	164	7.
Dyssenterie.	31	5.
Phthisie.	70	29.
Scorbut.	80	00.

Hôpital de Lyon 1785.

Maladies.	Malades.	Morts.
Typhus.	95	72.
Pneumonie.	225	37.
Dyssenterie.	31	10.
Phthisie.	127	93.
Scorbut.	14	7.

De ce résultat favorable à la méthode de traitement employé par M. Hernandez, notre auteur conclut, en disant que ces saburres gastriques que l'on n'évacue pas, ne sont donc point la cause de la maladie, puisque la guérison a lieu sans leur expulsion. Enfin, si la maladie étoit produite par cette cause, sa diminution devroit nécessairement suivre l'évacuation de ces amas d'humeurs gastriques ; or, c'est ce que les faits ne confirment pas.

Pour prouver d'avantage cette opinion, l'auteur cite un passage de Stoll, qui dit positivement que, lorsqu'après l'emploi de l'émétique, la douleur de l'estomac persiste, ainsi que l'amertume de la bouche, il faut en attribuer la cause à la foiblesse de l'estomac, *languidissimo ventriculo*, au mouvement rétrograde et désordonné des humeurs bilieuses et salivaires, in-

crorsum verso humorum salivalium ac biliosorum nisu, enfin à l'augmentation de sécrétion et d'excrétion de ces mêmes fluides, déterminée par le stimulus des médicamens ; *eorumdemque secretione et excretione, ob pharmaci stimulum adauctâ.*

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

Cependant M. Hernandez convient du soulagement qu'opèrent quelquefois les évacuans ; mais il ne considère ce résultat que comme momentané et provenant de la déplétion de l'organe et non comme radical ou essentiel ; car il est persuadé que si la congestion est considérable, cette méthode ne fera qu'empirer l'état du malade.

Ainsi donc la gastricité, même existante, indique rarement l'emploi des évacuans : ceux-ci sont toujours contre-indiqués quand la congestion est considérable ; et dans ces derniers cas, la méthode des stimulans est toujours préférable.

Telle est la conclusion de M. Hernandez, sage sous plusieurs rapports, mais véritablement trop générale pour pouvoir être convenablement appréciée au lit du malade. On doit regretter que ce médecin n'ait point publié, sur cette matière importante, une série d'observations bien faites, qui put mettre le lecteur à même de distinguer les circonstances favorables ou défavorables à l'emploi des évacuans dans telle ou telle maladie.

Le tableau de mortalité, présenté par l'auteur pour l'année 1806, est sans doute précieux par ses résultats, et fait présumer la bonté de sa méthode ; mais il n'éclaire point les détails épineux de la pratique, puisqu'il se réduit à l'exposition de cinq maladies,

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

dans la plupart desquelles la méthode évacuante est essentiellement contre-indiquée.

Tout médecin éclairé avouera avec M. Hernandez que l'emploi de cette méthode demande du discernement, et qu'elle même ne peut convenir que dans certaines circonstances bien déterminées. C'étoit donc, à bien préciser ces circonstances, à fixer les cas particuliers qui excluent cette méthode que l'auteur auroit dû consacrer ses talens ; et en le faisant il eut rendu un véritable service à l'art, il eut contribué à ses progrès.

L'homme instruit, certain par l'expérience, que l'émétique peut être placé utilement au début d'une fièvre *bilieuse continue*, par exemple, lorsque les symptômes de l'embarras gastrique se manifestent, sans être accompagnés de cette prostration des forces qui peut faire craindre la complication de la fièvre putride, (adynamique) ; ce médecin, disons-nous, administrera l'émétique avec confiance. Mais ce remède ne sera pas pour lui le *nec plus ultra* de l'art, et sans entrer dans la théorie fort obscure des maladies *sthéniques*, *hypersthéniques*, *asthéniques*, dans ces divisions nouvelles de *foiblesse directe et de foiblesse indirecte*, il éloignera ce remède de sa pratique toutes les fois que l'irritation lui paroîtra prédominante. Alors il aura recours à la méthode adoucissante, qu'il combinera soit avec les antispasmodiques, soit avec les toniques, selon les règles d'une sage thérapeutique. Si cet usage, prudemment combiné des diverses méthodes s'éloigne de la vérité pratique, il est à regretter que M. Hernandez n'en ait pas fixé les règles de détail, au lieu de se borner à des généralités.

Chap. III. L'auteur, après avoir ainsi conclu contre

usage des évacuans dans le cas d'embarras gastrique, Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.
s propose d'examiner dans le troisième ch pitre si affection elle-même, des premières voies qui produit s symptômes de la gastricité, est dans le cas d'être mbattue par la méthode évacuante.

Pour arriver à la solution de cette question, il isse successivement en revue les causes prédisposantes la gastricité, parce que si ces causes sont de nature foiblissante, il doit en résulter que la méthode éva- ante est contr'indiquée. Or, ces causes sont en néral l'extrême sensibilité morale, le séjour dans s hôpitaux, les prisons, les lieux humides, maré- geux, la vie sédententaire, les excès dans l'usage du ariage, la trop grande application au travail, les hagrins concentrés, l'emploi des alimens d'une di- estion difficile.

L'auteur observe à ce sujet que toutes ces causes ont tellement débilitantes, qu'un plus grand degré dans leur intensité produit les fièvres putrides ou ady- amiques, malignes ou ataxiques, affections dans esquelles la foiblesse est généralement avouée.

Une seconde preuve se déduit de la comparaison les symptômes gastriques avec les phénomènes qui prouvent la lésion des autres organes, dans les ma- ladies générales où ils se trouvent réunis. Pour mieux faire sentir cette comparaison, l'auteur a cru pouvoir établir trois degrés dans le développement de ces symp- tômes.

Le premier degré est celui où les symptômes gas- triques sont peu prononcés; dans ce cas l'auteur ob- serve que le sentiment de foiblesse générale est peu

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

sensible, soit dans l'ensemble du système nerveux, soit dans celui de la circulation.

Des symptômes plus intenses constituent le second degré. Alors la lésion générale de l'organisation est elle-même plus considérable; les exacerbations sont plus marquées, quelquefois même précédées du froid; un léger délire s'empare du malade par intervalle; le pouls devient plus petit, acquerre plus de vîtesse; le ventre se météorise, a de la sensibilité; enfin la respiration devient difficile, anxieuse.

Le troisième degré est celui dans lequel l'intensité des symptômes est la plus grande possible, et manifeste la foiblesse du canal alimentaire portée à son plus haut période. Hé bien, dans ce cas, la prostration générale des forces est extrême, le malade est affaissé et presque sans mouvement; il y a le plus souvent stupeur, somnolence, coma, avec perte des fonctions de plusieurs sens, etc.

On voit donc, dit l'auteur, qu'à mesure que l'ensemble des forces diminue, les symptômes gastriques deviennent plus nombreux et plus saillants; l'affection qui produit ces symptômes est donc asthénique.

A ces considérations, il en ajoute une nouvelle, c'est que quelquefois l'inflammation d'un organe peut compliquer ou masquer cette affection essentiellement asthénique, et faire croire ainsi à une augmentation de forces, à une péri-sthénie générale : mais cette idée est fausse, car il n'y a point alors de véritable inflammation; elle est de caractère asthénique et cède aux excitans. L'auteur porte même ses prétentions plus loin encore, car il affirme que nos usages, nos habitudes ayant empreint partout le cachet de la foiblesse, la

la véritable inflammation est presque inconnue au praticien instruit des villes.

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

D'après toutes ces assertions, et cette manière de voir, qui doit paroître un peu systématique, on concevra facilement que M. Hernandez ne voyant d'autre cause possible des symptômes gastriques, qu'un état de foiblesse radicale, se prononce contre la méthode évacuante; puisque l'effet direct de cette méthode est de soustraire au corps humain une grande quantité de fluides, d'où se déduit nécessairement un véritable état de foiblesse.

Toutefois l'auteur avoue, comme déjà il l'a fait dans le chapitre précédent, que si la foiblesse n'est pas trop grande, ni les évacuations trop considérables, et que si l'on combine les évacuans avec des excitans appropriés, cette méthode pourra produire de bons effets dans certains cas. Mais n'est-ce pas avouer soi-même que la méthode évacuante peut être utile avec certaines modifications, dont conviennent tous les bons esprits qui n'aiment rien d'exclusif, surtout en médecine; et ne doit-on pas savoir quelque gré de cette restriction à M. Hernandez, lorsque reprochant aux médecins *gastriciens* d'être peu conséquents, il n'est pas lui-même entièrement exempt de reproche à cet égard; *veniam petimusque, damusque vicissim.* En effet, il fonde son argument d'inconséquence, à leur égard, sur ce que tous les praticiens instruits étant d'accord sur le mauvais effet d'une saignée, même modérée, dans le cas de foiblesse bien caractérisée, ils emploient cependant des purgatifs ou des vomitifs, (qui certainement affoiblissent encore plus les malades), dans des affections dont

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

on ne peut nier, et encore moins calculer le degré de foiblesse radicale.

M. Hernandez a raison, sans doute, de proscrire généralement l'usage des évacuans dans tous les cas où la foiblesse est certaine et non contestée; mais a-t-il également bien prouvé que dans toutes les circonstances où se manifestent les signes de la gastricité, cette foiblesse radicale existe nécessairement; c'est ce qu'il est difficile de se persuader véritablement. Sans lui rappeler ici la nécessité de bien définir les termes qu'on emploie, et surtout ceux de *force et de foiblesse*, dont on paroît avoir fait un étrange abus dans ces derniers tems; nous croyons, de bonne foi, que cet état de foiblesse existe le plus souvent dans les maladies connues sous le nom de putrides-malignes, et dans quelques autres; mais n'y a-t-il pas d'autres affections où les symptômes gastriques puissent se rencontrer sans offrir cette foiblesse radicale, qui contre-indique absolument l'usage des évacuans? Quel médecin, présent au lit du malade, n'a pas vu l'effet avantgaeux d'un ou de deux émétiques administrés dans certaines affections catarrhales épidémiques, et souvent meurtrières? Qui n'a pas été à même d'en noter les heureux effets dans ce premier degré des fièvres bilieuses, que M. Pinel appelle *embarras gastrique*? L'administration sage de ce remède a souvent suffi pour rappeler alors l'état de santé, et tout au moins pour prévenir des complications fâcheuses dans la marche de la maladie déjà assez avancée pour parcourir ses périodes. Hippocrate, ce praticien si heureux et si bon observateur, ne dit-il pas, aphorisme 2, section première : « dans les troubles de l'estomac,

ou du ventre, et lors des vomissemens spontanés qui surviennent, si l'on évacue ce qu'il faut évacuer, cela est utile, et on le supporte bien. » Il s'exprime encore ainsi aphorismes 21, 22, 23: « éconduisez les matières, surtout par la voie où elles tendent.... purgez et remuez les matières après leur coction, mais non crues, à moins qu'il n'y ait orgasme.— N'estimez pas les évacuations par la quantité, mais par la qualité requise avec laquelle elles sortent, et par la facilité avec laquelle le malade les soutient. S'il le faut même, poussez-les jusqu'à la syncope, pourvu que le sujet puisse le soutenir; »—l'aphorisme 10 de la section quatrième contient encore ce précepte: « purgez dans les maladies très-aiguës, le jour même qu'elles se déclarent s'il y a orgasme; car en pareil cas il est dangereux de temporiser. »

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

L'effet avantageux de la méthode évacuante est encore incontestable dans les affections tristes de l'ame, affections dans lesquelles se manifestent souvent les symptômes gastriques; on peut même affirmer, sans crainte d'être démenti, que, plus d'une fois, l'administration de l'émétique placé dans des circonstances semblables, a prévenu la mort volontaire de plusieurs personnes qui avoient horreur de l'existence. Aussi Hippocrate aphor. 9, sect. 4, recommande-t-il de purger copieusement les mélancoliques par le bas, ou par le haut, selon les indications.

Qui pourroit encore contester l'utilité de cette méthode dans les indigestions, malgré l'état saburral de la langue et la foiblesse de l'estomac, que cette indisposition développe ou dont elle s'accompagne?

L'expérience a consacré l'utilité de cette méthode,

Sur les signes de la langue, des lèvr. et des dents.

toutes les fois qu'on n'en abuse point et qu'on l'emploie judicieusement.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà citràque nequit consistere verum.

C'est la nature elle-même qui l'indique ; et l'instinct qui, chez les animaux, supplée au raisonnement, leur en a fait connoître les avantages ; aussi voyons-nous cette méthode familière à l'espèce canine.

D'ailleurs il est peut-être peu conforme à l'exactitude des idées, de ne voir dans la méthode évacuante qu'une méthode affoiblissante ; et s'il nous étoit permis de nous étendre sur cette matière, nous prouverions que l'action des émétiques et des purgatifs produit d'autres effets directs, et peut-être plus essentiels que la simple évacuation des fluides.

Enfin, sans nous écarter de notre objet, et pour répondre aux raisonnemens de M. Hernandez, qui assure que la bile ne sauroit jamais nuire, nous nous permettrons de lui observer qu'indépendamment des faits qui paroissent confirmer l'altération de ce fluide ; son excès, sa surabondance ne peuvent certainement point être considérés comme une cause de santé ; or, cette pléthore biliense, que l'on croit devoir combattre par l'emploi modéré de l'émétique, paroît aussi rationellement traitée par cette méthode, que la pléthore du système sanguin, pour laquelle on prescrit la saignée et la diète rafraîchissante, que celle de l'appareil de la génération, pour laquelle on conseille l'usage de mariage. Or, relativement à cette dernière, M. Hernandez a écrit ce qui suit, pages 16 et 17 de son ouvrage : « tous les ouvrages des observateurs sont remplis des ravages, des maladies que produit l'accumulation de la liqueur

spermatique. » Ces auteurs sont-ils muets à l'égard de la diathèse bilieuse ?

Chap. IV. Le quatrième et dernier chapitre n'offre rien de particulier ; c'est un résumé, relativement à la méthode évacuante, fondé sur les raisonnemens dont je viens de présenter le précis. Je me trouve donc par le fait dispensé d'en parler encore, puisque ce seroit me répéter sans rien ajouter de nouveau.

Ici se termine l'analyse raisonnée, dans laquelle j'ai cru devoir entrer en raison de l'importance du sujet et des circonstances qui ont provoqué et rendu public le travail de M. Hernandez. Puissai-je avoir rempli le but que je m'étois proposé.

Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir, ouvrage utile et nécessaire aux médecins et aux personnes sujettes à des incommodités habituelles, avec des observations nouvelles et intéressantes ; par M. DOMINIQUE RAYMOND, *docteur en médecine de la faculté de Montpellier, doyen de l'aggrégation de Marseille, pensionnaire du roi, président, trésorier-général de France. Nouvelle édition, augmentée de notes ; par M.* GIRAUDY (1).

Ægresciique medendo. Æneid. Lib. XII.

Maladies qu'il est dangereux de guérir.

Il y a juste un demi-siècle que Raymond, de Marseille, publia l'ouvrage dont nous annonçons aujour-

(1) Un vol. in-8°., de 548 pag. Paris, 1808, chez Léopold Colin, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 4 ; et chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques. Prix, 6 fr., et 7 fr. 25 cent. par la poste.

Histoire des maladies qu'il est dangereux de guérir.

plus une nouvelle édition. A cette époque le succès en fut médiocre : quelque mérite que cet livre fût alors on ne lui fit pas de longue durée. Ce n'est que depuis quelques années, que l'ouvrage étant devenu rare, et ayant totalement manqué dans le commerce de la librairie, quelques personnes qui ont tenu par cela même davantage à se le procurer, lui ont donné une valeur extraordinaire : et comme nous désirons toujours ce que nous ne pouvons avoir qu'difficilement, le désir de se le procurer a toujours augmenté en raison des difficultés qu'on éprouvoit à l'avoir : delà, la grande réputation qu'il a acquise depuis quelques années seulement, et delà par conséquent l'idée que l'on a eue de le réimprimer.

Le sujet de cet ouvrage doit avoir aussi contribué à sa réputation ; car outre qu'il est extrêmement intéressant par lui-même, il est encore piquant par son originalité apparente, et l'on peut presque dire par sa nouveauté ; or, on sait, et Montaigne l'a dit, « que l'estrangeté et la nouveauté ont accoustumé de donner prix aux choses ».

C'est en effet un vaste champ à dissertations que l'histoire des maladies qu'il est dangereux de guérir ; dans la nombreuse série des maux qui affligent l'espèce humaine, il n'en est presque point qui ne puisse se trouver dans cette catégorie, parce qu'il n'est presque point de maladie grave qui ne puisse servir de solution ou de crise, soit à une maladie plus grave, soit à une disposition morbifique habituelle de l'économie, laquelle tient continuellement la vie dans un danger plus ou moins allarmant.

Maladies qu'il est dangereux de guérir.

Cette assertion, qui ne sauroit être contestée, introduit d'abord dans le sujet qui nous occupe, la nécessité de déterminer comme un tableau d'affinités des maladies, avec l'indication précise de celles que l'on sait, par l'expérience, pouvoir servir de solution à d'autres; et la nécessité non moins grande de déterminer à quels caractères généraux le médecin pourra reconnoître si telle maladie existante sert de solution ou de crise à une autre maladie plus dangereuse ou à une disposition morbifique plus inquiétante. *Desideratur itaque*, (dit Baglivi dans ses *desiderata medica*), *historia morborum prout à morbis principalibus producuntur.*

Ainsi, par exemple, les maladies inflammatoires combattent efficacement les maladies du système lymphatique et les dispositions aux maladies de ce système; et, dans l'observation de ces affections inflammatoires ou phlégmasies curatives ou critiques, il faudroit bien se garder, par l'abus des méthodes antiphlogistiques ou délayantes, d'enrayer le travail salutaire de la nature, qui, par un mouvement brusque, par un développement extraordinaire de l'énergie vitale, cherche à combattre une maladie ou une disposition morbifique contraires au libre exercice des fonctions. Ainsi, il n'est pas rare, à l'époque de la puberté, de voir une fièvre inflammatoire générale, une pleurésie même guérir des affections scrophuleuses plus ou moins considérables, ou changer la constitution lymphatique d'individus toujours menacés de ces affections ou d'autres analogues.

Les maladies du système lymphatique, à leur tour, servent de solution ou de crise aux lésions du sys-

Maladies qu'il est dangereux de guérir.

tème nerveux. On a vu le développement rapide des écrouelles arrêter et guérir des manies, des épilepsies, etc. J'ai rapporté, il n'y a pas long-tems, des faits de cancers, ayant servi d'abord de guérison à des excès d'épilepsie; et lorsqu'on a voulu ensuite opérer le cancer, les malades ont succombé aux accès épileptiques.

Dans l'histoire médicale des maladies, qu'il est dangereux de guérir, il est une autre série de questions qui se rapportent aux maladies qu'il est dangereux ne pas de guérir d'une manière absolue, mais de guérir trop promptement par des remèdes plus nuisibles que la maladie elle-même, en un mot, de les guérir mal et mal-à-propos. Ici rentrent toutes les guérisons intempestives, les suppressions d'éruptions diverses, d'exutoires encore utiles et d'évacuations salutaires, questions que M. Raymond, de Marseille, a spécialement et presque exclusivement abordées, mais qu'il a incomplettement traitées. Ici rentre surtout la série des mauvais effets des médicamens mal administrés, quoique guérissant les maladies, et, par exemple, les obstructions, les œdèmes, les leucophlégmaties, les spasmes de l'estomac, ou bien les gastrites que détermine le quinquina lors même qu'il réussit à détruire les fièvres intermittentes; les phthisies, les manies, les épilepsies que produit l'administration mal dirigée du mercure chez des individus nerveux, par exemple, malgré qu'on soit parvenu d'ailleurs à les débarrasser du vice vénérien auquel ils étoient en proie.

Telles sont les principales questions qui se rattachent une manière essentielle à l'histoire des maladies

Maladies qu'il est dangereux de guérir.

s'il est dangereux de guérir. Or, si l'on veut suivre avec attention l'ouvrage de M. Raymond, de Marseille, on verra qu'il a totalement négligé les principales de ces questions et qu'il n'a fait qu'aborder les autres.

Dans ses considérations générales et comme préliminaires, l'auteur a traité de la nature, selon les médecins. On sent bien que dans les tems où l'auteur écrivoit, les idées théoriques et la philosophie dominantes, ne lui auront pas permis de s'écarter des opinions généralement admises; aussi cette partie de l'ouvrage qui renferme d'ailleurs quelques réflexions pratiques généralement connues, ne mérite-t-elle pas de nous arrêter.

Dans le chapitre premier, Raymond de Marseille parle de quelques incommodités de la peau ou de quelques éruptions continuelles, dont la guérison, la suppression ou la répercussion ont produit des accidens plus ou moins fâcheux; telles sont les sueurs, la gale, la teigne, les ulcérations, les éruptions dartreuses, etc.

Dans le chapitre second, il présente, sous le même point de vue, quelques évacuations spontanées habituelles; et, par exemple, les hémorragies les vomissemens habituels, les diarrhées, les fleurs blanches.

Un troisième et dernier chapitre est consacré aux maladies proprement dites qu'on ne doit pas guérir; et en lisant avec la plus grande attention ce chapitre, on voit que l'auteur ne traite, en effet, que de la goutte régulière ou primitive, et de la fièvre en général.

Ma ladies qu'il est dangereux de guérir.

Mais on ne peut pas dire qu'il soit dangereux de guérir la goutte régulière ou primitive, puisqu'il est de fait que dans l'état actuel de la science, la goutte est une des maladies réputées incurables : on peut dire seulement qu'il est dangereux de livrer les malades à l'action des prétendus spécifiques de cette maladie, des remèdes internes, échauffans, affoiblissans ou autres, et qui n'ayant aucune action sur l'essence de la maladie, ne font que la déplacer et la porter à la tête, à la poitrine, à l'estomac, etc.

Relativement à la fièvre, on sait bien que c'est un mouvement souvent salutaire de la nature, toujours développé à l'occasion d'une cause morbifique quelconque, laquelle doit seule être attaquée par des moyens appropriés. Quant à la fièvre elle-même, il est des circonstances où il faut la provoquer; il en est d'autres où il convient de la faire cesser, et d'autres, enfin, où l'on peut la livrer au seul travail de la nature.

L'ouvrage de M. Raymond de Marseille, est terminé par des observations particulières, qui n'ont aucun rapport avec le sujet de l'ouvrage, mais qui n'en sont pas, pour cela, moins intéressantes; et il faut convenir qu'en général ce livre est recommandable par un assez grand nombre de faits curieux, d'observations instructives, d'histoires particulières de maladies, que l'auteur y a répandues, et qu'on lira toujours avec fruit. Nous avons souvent répété que c'étoit dans les observations particulières que consistoient les véritables bases de la science : *Neque alii quidem scriptores*, a dit Morton, *medicinam reipsa præmoverunt præter praticos illos observatores qui*

rborum naturam fideliter et ad vivum, sicuti res a comparebat, descripserunt.

Maladies qu'il est dangereux de guérir.

Des dix observations qui terminent l'ouvrage de aymond de Marseille, et qui sont toutes plus éressantes les unes que les autres, nous noterons rticulièrement la troisième qui présente un cas ibcès à la partie supérieure et postérieure du foie, ivie d'érosion du diaphragme et du lobe droit des oumons par lesquels la matière purulente a été ndue à l'aide de l'expectoration: le malade est mort. e fait présente de grandes analogies avec l'obser- ation 22 du liv. 1er. de Tulpius, et sur-tout une dentité parfaite avec l'observation que M. Portal a onsignée dans le tome 3, p. 252 de ses mémoires ur la nature et le traitement de plusieurs maladies.

L'éditeur de l'ouvrage de Raymond de Marseille, ui auroit sans doute mieux réussi en choisissant un neilleur livre (et il ne manque point de livres qui méitent la réimpression); l'éditeur, dis-je, M. Giraudy enrichi celui-ci de notes qui signalent quelques-unes les erreurs du texte; de réflexions qui ajoutent à la loctrine médicale dans quelques points, et qui l'éclairissent dans d'autres; enfin, d'observations pratiques ui servent de commentaires et d'appui à celles de 'auteur. M. Giraudy a sur-tout ajouté à l'ouvrage un liscours préliminaire écrit avec autant de sagesse que le pureté.

F. J. D.

Histoire des phlégmasies ou inflammations chroniques, fondées sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique ; ouvrage présentant un tableau raisonné des variétés et des combinaisons diverses de ces maladies, avec leurs différentes méthodes de traitement ; par F. J. V. Broussais, *doct. m., p. médecin des armées, etc.* (1).

Phlegmasies ou inflammat. chroniques.

Frappé, depuis long-tems, du vague que laissent dans le diagnostic, dans l'ætiologie et sur-tout dans le traitement des phlégmasies chroniques, les divers ouvrages que nous possédons sur cette classe de maladies, M. Broussais en a fait l'objet spécial de ses méditations; il a reconnu cette lacune dans la science, il l'a signalée, et il a cherché à la remplir.

C'est une chose assez curieuse à noter dans l'histoire des sciences en général, que l'empressement avec lequel les auteurs cherchent à apprécier à leur juste valeur, ou même à mettre au-dessous du rang qu'ils occupent réellement, les ouvrages antérieurement publiés sur le même sujet. Lorsqu'un auteur écrit sur un sujet quelconque, il s'efforce de se persuader, d'abord, à lui-même, et ensuite de persuader aux autres que tout reste à faire sur la partie à laquelle il se livre particulièrement, et qu'il a le premier arraché une partie ou même la totalité des ronces et des épines du champ qu'il a voulu défricher; et remarquez bien que dix, vingt, trente, quarante, cent ans après, tous ceux qui écrivent sur le même sujet, répètent la même chose et avec les mêmes prétentions. Cette remarque

(1) Voyez plus haut l'annonce bibliographique de l'ouvrage, p. 23.

alement juste dans tous les tems, dans tous les ux, et dans toutes les branches de la littérature des sciences, l'est peut-être encore davantage en édecine, où la plupart des ouvrages en offrent des emples. Ce n'est point qu'il n'y ait quelque chose vrai dans la plupart de ces assertions; mais elles nt émises d'une manière trop générale, et avant écrire sur un sujet quelconque, de même qu'après voir fait, on ne s'attache pas assez à préciser ce ai est su et ce qui reste à savoir sur la matière que on traite; on ne distingue pas sur-tout assez ce qui susceptible d'être découvert, de ce qui doit très-obablement résister à jamais aux recherches des ècles les plus éclairés.

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

M. Broussais n'a pas entièrement échappé à cette orte de reproches; et il s'attend bien sans doute u'ils lui seront également adressés par le premier édecin qui écrira sur la même matière. Pour être utorisé en quelque sorte, à rejeter les observations t les travaux déjà connus sur ce sujet, l'auteur dit:

Tant que l'art d'exposer les phénomènes des ma-ldies, n'aura point acquis cette perfection qui, peut-re se lie à celle de la science; celui qui voudra endre ses idées sur un genre quelconque d'affection thologique, se verra forcé de remonter à la source emière, et de recueillir lui-même les faits que la ture, toujours uniforme dans ses opérations, ne sse jamais de nous représenter ». Sans vouloir atta-ser ici cette prétendue uniformité de la nature, nous ous permettrons de faire remarquer à M. Broussais ue, si dans les observations qui existent, il ne trouve as que l'art d'exposer les phénomènes des maladies,

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

ait acquis le degré de perfection qu'il desire; comment exigera-t-il que l'on s'en rapporte aux observations qu'il cite, et qui, cependant, nous ont paru très-bien rédigées; ainsi qu'à un grand nombre d'autres publiées depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. Voilà un des mille inconvéniens qui résultent de la manie que l'on a de déprécier ce qui existe.

Avant d'aller plus loin, nous combatterons encore une assertion que nous ne croyons pas devoir laisser sans replique, assertion de laquelle il résulteroit que les médecins d'hôpitaux peuvent, si non exclusivement, du moins très-spécialement, faire faire des progrès à la médecine. Rapportons le passage en entier de M. Broussais:

« Toutes les circonstances dont nous exigeons le concours pour former un bon observateur, ne peuvent se réunir que dans les hôpitaux; il manquera toujours à la pratique civile, la plus étendue, le rapprochement des tableaux et la facilité d'interroger les cadavres. C'est aux médecins d'hôpitaux qu'est imposée plus particulièrement la tâche pénible de reculer les bornes de l'art de guérir. Les autres doivent, sans doute, les seconder, puisqu'il est certains objets qu'ils ont aussi la faculté d'approfondir : telles sont plusieurs aberrations de facultés sensitives et motrices, qui tiennent plutôt à l'abus qu'à la privation des jouissances de la vie. Mais sur ces points là même, le médecin uniquement livré à la pratique particulière, ne peut jamais pousser bien loin ses conséquences, sans courir risque de s'écarter de la bonne route, à moins qu'il ne s'éclaire, à chaque instant, de l'expérience toujours plus exacte du médecin d'hôpital, exercé à comparer l'homme mort avec l'homme vivant ».

J'avouerai que j'ai été d'autant plus frappé de cette sorte d'anathème, qu'occupé dans ce moment d'un ouvrage de pure observation et d'assez longue haleine, j'y renoncerois volontiers si j'étois convaincu qu'il ne m'est pas donné de pousser bien loin les conséquences sans courir risque de m'écarter de la bonne route. J'ai donc examiné cette question, et j'ai cherché d'abord à la résoudre par l'expérience, en attendant de pouvoir en trouver aussi la solution dans le raisonnement. Phlegmasies ou inflammat. chroniques

Je me suis d'abord senti un peu consolé en songeant qu'Hippocrate, Baillou, Morton, Sydenham, Prosper Alpin et d'autres médecins, que je suis accoutumé à consulter depuis long-tems comme mes maîtres et mes guides, n'avoient point exercé la médecine dans les hôpitaux, ou que du moins les observations qu'ils nous proposent pour modèles, aussi bien que les préceptes qu'ils en ont déduits, n'avoient été puisés que dans la pratique civile. Et, en y réfléchissant sérieusement, j'ai vu, sans avoir encore blanchi dans la pratique civile, et encore moins dans celle des hôpitaux, malgré que je puisse juger jusques à un certain point de l'une et de l'autre, j'ai vu, dis-je, qu'il étoit extrêmement difficile, dans ces deux positions, de réunir toutes les conditions capables de donner lieu à une bonne observation. J'ai vu que, de part et d'autre, les obstacles à surmonter étoient à-peu-près également nombreux; et que si la balance penchoit d'un côté, ce n'étoit point en faveur de la pratique des hôpitaux. Dans celle-ci seulement on a l'avantage d'avoir un plus grand nombre de malades, et par conséquent un plus grand nombre aussi de cas rares; mais le nombre de malades est précisément un grand obstacle aux bonnes

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

observations, et ce ne sont point les cas rares qui constituent la science : *rara non sunt artis.*

Tous les obstacles aux bonnes observations, que M. Broussais trouve dans la médecine civile, peuvent être réduits aux deux suivans :

1°. Le défaut de rapprochement des tableaux;

2°. Le manque de facilité d'interroger les cadavres.

1°. Je ne vois pas d'abord pourquoi dans la médecine civile le médecin manqueroit du rapprochement des tableaux. Lorsque le soir, en rentrant chez lui, après avoir visité depuis dix jusques à vingt ou vingt-cinq malades, le praticien se repose tranquillement dans son cabinet, qu'est-ce qui l'empêche de méditer sur ce qu'il a vu et de se préparer ainsi à ce qu'il verra le lendemain? Qu'est-ce qui l'empêche de noter ce qui lui paroit digne de l'être, de rapprocher les maladies et d'en considérer les analogies et les différences sur tel ou tel individu suivant les distinctions d'âge, de sexe et de condition; car toutes ces circonstances sont également à sa disposition? Ces rapprochemens lui sont d'autant plus faciles, et les conclusions qu'il est dans le cas d'en déduire deviennent d'autant plus sévères, que, vivant en quelque sorte habituellement avec ses malades, il connoit plus parfaitement leur constitution et celle de leur parens; qu'il les suit eux-mêmes dans les diverses périodes de leur vie; et que, lorsqu'une maladie est guérie, il peut prolonger encore dans une série plus ou moins longue d'années, l'observation des effets ultérieurs de la maladie et des résultats subséquens du traitement qu'il a employé.

2°. La facilité d'interroger les cadavres a manqué, sans doute, pendant long-tems aux médecins livrés seulement

seulement à la pratique civile, et l'on n'a que trop long-tems gémi sur la superstition qui en étoit cause; mais aujourd'hui qu'une reconnoissance mieux entendue, tout en rendant aux morts des devoirs dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, n'empêche pas de s'éclairer sur les maladies auxquelles ils ont succombé; on ne trouve que rarement des personnes qui s'opiniâtrent à priver la médecine et à se priver eux et toute la famille du défaut de cette source abondante de lumières.

Phlegmasies ou inflammat chroniques

On peut donc assurer que, dans la pratique civile, on a à-peu-près autant qu'on le desire, la facilité de procéder aux ouvertures des cadâvres.

Après avoir ainsi répondu aux objections de M. Broussais, attaquons encore son opinion par quelques considérations générales, et voyons s'il est vrai que l'on ne puisse faire de bonnes observations que dans les hôpitaux.

Le médecin des hôpitaux a chaque jour à visiter de deux à quatre cents malades, qui tous exigent et obtiennent, à très-peu de choses près, les mêmes soins, la même attention; or, il n'est personne qui ne trouve déjà, dans cette multiplicité de soins, un obstacle à la réunion des circonstances qu'exigent de bonnes observations. Cette excessive quantité de malades, pour un seul médecin, a été sentie et appréciée de tous les temps; mais c'est là un des mille inconvéniens attachés aux hôpitaux, et auxquels l'économie administrative ne permet pas de remédier.

Le plus souvent ces malades se trouvent resserrés dans de petits espaces, et de-là les fièvres d'hôpital, qui trop souvent compliquent les maladies qu'on y observe.

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

Toujours ces malades sont assujettis à un régime de vie à-peu-près semblable, à l'usage d'une série de remèdes assez bornés, à des exercices presque toujours insuffisans, et resserrés dans des lieux peu espacés, ce qui ne permet ni à la nature, ni à l'art, de prendre dans leurs mouvemens divers, le caractère qui conviendroit le plus souvent.

Ce n'est jamais que momentanément, pendant le fort de la maladie, que les médecins des hôpitaux voient leurs malades ; toujours la maladie est plus ou moins avancée lorsque ceux-ci arrivent à l'hôpital, et rarement elle est terminée lorsqu'ils en sortent, soit qu'on se trouve obligé de les renvoyer par les réglemens de l'établissement, soit que les malades demandent eux-mêmes à s'en aller.

Et quant à la régularité des alimens, et à l'exactitude de l'usage des médicamens qui semblent être un des principaux apanages du séjour dans les hôpitaux; ceux qui y ont fait un service plus ou moins prolongé, savent assez le grand nombre d'abus qui s'y glissent à cet égard; ces avantages même ne sont donc pas supérieurs à ceux que l'on éprouve en ville du côté de la surveillance des assistans, parens ou amis du malade.

Tous ces inconvéniens sont encore bien plus sensibles dans les hôpitaux militaires, sur-tout dans ceux de première, de seconde et même de troisième lignes, dans lesquels les mouvemens rapides de l'armée, la distribution du service, les évacuations réglées d'après la quantité des malades dans telle ou telle circonstance, exigent, tant de la part des malades, que de la part des médecins, des mutations aussi fréquentes que variées ; ensorte que c'est tout au plus, si l'on a

le tems d'observer dans toutes leurs périodes, les maladies aiguës sur lesquelles les évacuations ne portent que trop souvent : à plus forte raison, a-t-on difficilement le tems d'observer les maladies chroniques; les individus qui en sont atteints, se trouvant toujours les premiers malades qu'on évacue sur d'autres hôpitaux.

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

Enfin, dans les hôpitaux on ne voit que les maladies d'une classe de la société, les maladies d'un seul sexe, les maladies d'une époque à-peu-près déterminée de la vie, les maladies même d'un ordre de lésions circonscrites : or, c'est ici que se trouvent difficiles les rapprochemens des tableaux, puisqu'il est vrai de dire qu'ils ne portent que sur une classe plus ou moins bornée d'individus.

Mais en voilà assez sur une discussion, à laquelle M. Broussais nous pardonnera sans doute de nous être livrés avec tant de détails; il verra facilement que les intérêts d'une classe très-nombreuse de médecins, et par-dessus tout cela les intérêts de la science nous en faisoient un devoir.

Nous n'en rendrons pa moins justice au travail que vient de publier M. Broussais, et malgré que nous n'ayons pas le tems de le faire connoître à fond, nous nous empresserons d'en recommander la lecture à tous les médecins, jaloux de connoître ce qui paroît de bon et d'utile sur la médecine.

En attendant que dans un ou deux extraits détaillés, nous puissions donner un apperçu de la doctrine de l'auteur, nous ferons d'abord connoître le plan d'après lequel il a travaillé, et le but qu'il s'est proposé d'atteindre; nous avons sur-tout admiré, dans son ouvrage, une grande quantité d'observations particulières, rela-

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

tives aux phlégmasies de la poitrine et de l'abdomen; observations rédigées la plupart d'après la meilleure manière connue d'exposer les phénomènes des maladies; observations d'autant plus instructives, d'ailleurs, qu'elles sont, en grande partie, suivies de l'autopsie cadavérique.

Ayant à traiter des phlégmasies chroniques, l'auteur a dû naturellement parler de l'inflammation en général, considérée dans les différens tissus qu'elle attaque; dans ses diverses périodes; dans sa marche, soit aiguë, soit chronique; dans ses terminaisons; etc.

Il a exposé, ensuite, les phénomènes particuliers de l'inflammation des poumons, qu'il a distinguée en inflammation de la membrane muqueuse, inflammation du parenchyme et inflammation de la membrane séreuse de la plèvre; il a traité, par conséquent, successivement du catarrhe, des pneumonies et des pleurésies; enfin, il a traité de la phthisie, qu'il prouve être une suite de ces diverses inflammations, qu'il regarde comme toujours tuberculeuse, ou plutôt comme une inflammation lymphatique des poumons; appelant inflammation sanguine, le catarrhe, la pneumonie et la pleurésie.

Dans le 2e. volume, l'auteur a donné l'histoire de l'inflammation des viscères abdominaux en général; dans la série de ces inflammations, M. Broussais n'a presque point parlé des phlégmasies du foie, de la rate, du pancréas ni des reins; il s'est spécialement occupé des phlegoses des voies alimentaires et de celles du péritoine : il a presque toujours vu ces lésions à l'état chronique.

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

Il a commencé cette seconde partie de son travail, par l'histoire générale de l'inflammation de la membrane muqueuse des voies digestives; il a donné des histoires particulières du gastritis, pris sous diverses formes et dans divers états cachés ou apparens, aigus ou chroniques, simples ou compliqués.

Il passe, ensuite, au diagnostic de l'enterite, qu'il traite d'abord comme simple, primitive, puis comme compliquée et symptômatique; il suit les complications de l'enterite avec les fièvres continues et avec les intermittentes.

La diarrhée, la dyssenterie et la péritonite aiguës ou chroniques, simples ou compliquées, attirent successivement l'attention de M. Broussais; et c'est toujours de la même manière et d'après le même plan qu'il procède à l'étude de ces diverses lésions.

Après avoir donné des observations particulières, suivies de mort et d'autopsie cadavérique, afin d'éclairer le plus possible le diagnostic et l'ætiologie des maladies dont il traite; il donne l'histoire générale de ces mêmes maladies, considérées dans leurs causes prédisposantes et excitantes, dans les développemens de leurs symptômes caractéristiques, dans leur marche et leurs terminaisons.

Il arrive, ensuite, à l'exposition des méthodes thérapeutiques, dont les généralités se trouvent appuyées par des observations particulières conséquemment suivies de guérison.

Il a terminé son ouvrage par les conclusions suivantes :

« Les faits que j'ai rapportés, les discussions que j'y ai jointes, les rapprochemens qui en sont résultés,

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

ont démontré, au moins par rapport aux organes dont j'ai étudié les inflammations, la justesse des propositions que j'avois émises dans mes prolégomènes. On a vu que si l'homme affecté d'une phlegmasie de la poitrine ou des voies digestives, n'est pas emporté dans la période aiguë par la destruction rapide de l'organe, ou par la douleur, il doit craindre, quand l'irritation persévère, la désorganisation lente du tissu qui en est le siége; et que du moment où cette désorganisation est consommée tout espoir de guérison est perdu. Il a été également prouvé que les irritations qui débutent d'une manière insensible, et persistent dans un degré obscur, ont toujours le même résultat, *la désorganisation.*

« Tous les faits ont concouru à démontrer que cette *désorganisation* consistoit dans le développement des faisceaux lymphatiques, leur engorgement, l'extravasion des sucs gélatineux, albumineux, huileux, fibrineux. On a remarqué que ces fluides, en partie soustraits aux influences de la puissance chimique individuelle, obéissoient à des lois particulières et formoient, au milieu du tissu vivant, différens aggrégats inorganiques, plus ou moins éloignés des conditions physiologiques de nos humeurs, rarement susceptibles de reprendre leur premier état et de rentrer dans le torrent circulatoire, plus ou moins propres à hâter la décomposition de nos organes, en un mot presque toujours suffisans pour empêcher la guérison radicale.

« On a été conduit à cette conclusion fort simple; l'art de guérir les inflammations chroniques consiste donc à savoir les prévenir, ou du moins à les arrêter avant l'époque de la *désorganisation.*

« Mais les observations qui ont établi cette vérité, ont en même tems appris que les signes extérieurs qui doivent mettre le médecin en garde contre les effets des irritations partielles, sont tellement obcurs que le vrai caractère de la maladie est le plus souvent méconnu. Il a donc fallu redoubler d'attention pour rattacher chaque signe à l'altération organique qui lui correspond. Phlegmasies ou inflammat. chroniques

« Cette étude nous a convaincus que la fièvre et la douleur, qui sont nos principaux guides dans les maladies internes, sont sujettes à une infinité de variations toujours subordonnées à l'état actuel du corps et à la manière dont il est influencé par les agens extérieurs. — C'est là que nous avons été forcés, pour fixer les nuances souvent trop fugitives de la fièvre hectique, de disserter sur les sympathies, les associations d'action, et de rapporter tous les phénomènes morbifiques, tous les désordres qu'ils entraînent, toutes les influences des corps extérieurs, à la modification d'une propriété *unique* et *fondamentale* en pathologie, comme elle l'est en physiologie, la *sensibilité !*

« Des faits nombreux que je possède encore, mais qui ne sont point en ordre, me font entrevoir la possibilité de rattacher au moins les autres phlegmasies à ce grand principe trop long-tems méconnu. Je n'hésiterai point à procéder à leur rapprochement lorsque je les aurai assez multipliés dans l'exercice clinique, pour pouvoir en tirer des conséquences profitables à la science, et lorsque les circonstances me donneront la facilité de reprendre le travail que je termine aujourd'hui. La pratique militaire offre le précieux avantage de beaucoup voir; mais pour tirer un bon parti

Phlegmasies ou inflammat. chroniques

des observations qu'on a faites, il faut être à portée de les comparer avec celles des autres, d'interroger les fastes de l'art, de suivre ses progrès, et de jeter un coup-d'œil sur les sciences qui le touchent de plus près. C'est ce qui n'est jamais possible au milieu des camps, dans les bourgades isolées, et dans les petites villes où les circonstances obligent souvent d'établir les hôpitaux.

« Les obstacles se multiplient encore davantage autour du médecin militaire qui veut publier un ouvrage de longue haleine. Les soins, les détails, les longueurs qu'entraînent la rédaction définitive et l'exécution typographique, exigent la tranquillité physique et morale. Je pouvois recueillir des histoires de maladies et faire chaque jour des observations sur les objets qui m'avoient le plus vivement frappé ; mais je ne serois jamais parvenu à bien coordonner les faits, à les discuter avec fruit, à former un corps de doctrine régulier et digne d'être offert au public, si Son Excellence le Ministre-Directeur de l'administration de la guerre n'eût bien voulu prolonger le séjour qu'il m'avoit permis de faire dans la capitale pour le rétablissement de ma santé.

« C'est uniquement à ce vif intérêt qu'il a coutume de montrer pour tout ce qui tend au perfectionnement du service de santé des armées, que je dois d'avoir pu mettre la dernière main à cet ouvrage, qui n'avoit été commencé que pour fixer des souvenirs fugitifs, et occuper des loisirs que je ne pouvois employer à la méditation des œuvres de nos grands maîtres. Puisse-t-il offrir assez d'utilité, sinon pour remplir les vues philantropiques de Son Excellence, au moins pour

ai prouver que j'ai fait mon possible pour me rendre
igne de l'honorable fonction qu'il m'a confiée, et de
a faveur qu'il a bien voulu m'accorder! »

F. J. D.

Plantes usuelles, indigènes et exotiques, dessinées et coloriées d'après nature, avec la description de leurs caractères distinctifs et de leurs propriétés médicales; par JOSEPH ROQUES, *docteur en médecine de l'ancienne faculté de Montpellier* (1).

Plantes usuelles.

Nous avons pris l'engagement, vis-à-vis de nos lecteurs, de les prévenir de l'instant où M. Roques auroit terminé son ouvrage sur les plantes usuelles, tant indigènes qu'exotiques; la dernière livraison, c'est-à-dire la 24e., est publiée depuis plusieurs jours, et l'on pourra enfin jouir de l'ensemble de ce travail aussi curieux qu'instructif.

Histoire naturelle des plantes qui entrent dans la composition de cet ouvrage; caractères botaniques de chacune de ces plantes, avec une description assez détaillée; et enfin renseignemens précis sur les usages domestiques et médicinaux de chacune de ces plantes, tels sont les principaux avantages que réunit l'ouvrage de M. Roques.

Ajoutons qu'une exposition des principes généraux de la botanique, relatifs surtout à l'organisation des feuilles, des racines et des tiges des plantes, sert comme d'introduction à ce travail, qui est terminé

---

(1) Deux vol. in-4°., contenant cinq cents plantes, gravées et coloriées. Prix, 150 fr., et 6 fr. de plus par la poste. Papier vélin, 300 fr. A Paris, chez l'auteur, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 17.

Plantes usuelles.

par trois tables synoptiques : la première contient l'indication des plantes dont il est question dans l'ouvrage, rangées suivant les familles naturelles de Jussieu ; la deuxième présente les mêmes plantes, rangées suivant la classification de Linnéus ; la troisième enfin offre les noms français de ces mêmes plantes par ordre alphabétique, avec l'indication des pages où on en trouve la description et l'histoire.

Quant à la manière dont l'auteur a traité le fond de son sujet, nous en avons donné une esquisse en publiant, T. XXXII, p. 320, la presque totalité de l'article du pavot ; nous extrairons aujourd'hui quelques morceaux de l'article sur la vigne, et sur *le vin* que produit le raisin.

« Plutarque nous fournit un exemple bien propre à donner une haute idée de l'action cordiale et analeptique du vin : l'armée de César manquant de vivres, est désolée par une maladie pestilentielle, et les soldats meurent exténués de foiblesse ; mais la ville de Gomphes en Thessalie leur offre des vivres et du vin en abondance ; ils se restaurent, ils boivent surtout avec excès, et la peste cesse comme par enchantement. D'après le témoignage des plus célèbres médecins, il n'est point de remède aussi efficace dans l'abattement qui succède à une longue diète où à des évacuations intempestives ; et la vertu du vin est si puissante vers le déclin des fièvres adynamiques et ataxiques, que le célèbre Pringle a vu plusieurs malades échapper aux symptômes les plus formidables, par la seule ressource de cette liqueur. Ces exemples ne sont pas rares, et les hommes de l'art qui ont fréquenté les hospices militaires peuvent en citer de semblables. L'indication la

Plus sûre se déduit de la longueur de la maladie, de la prostration des forces, de la foiblesse de la voix; comme aussi, très-souvent, l'instinct du malade est supérieur à tous les signes qui peuvent réclamer l'usage du vin. Dans de semblables circonstances, ce cordial relève et soutient les forces vitales, jusqu'à ce que la nature puisse enfin déployer l'appareil de ses mouvemens salutaires, et triompher de la maladie. On doit continuer son usage, augmenter ou diminuer sa quantité, suivant le degré d'excitation qu'il produit; mais il faut l'employer principalement pendant la remittence de la fièvre. Plantes usuelles.

« La dyssenterie adynamique est une des maladies qui réclament le plus impérieusement l'emploi du vin. Il faut l'administrer assez tôt, et à grandes doses, pour s'opposer à la chûte radicale des forces et à la gangrène des intestins; mais le vin n'exclut pas alors le quinquina, le camphre, l'arnique, la serpentaire, le simarouba et l'opium. Son efficacité n'est pas moins reconnue dans l'angine, la péripneumonie, la variole, la scarlatine, et autres affections auxquelles se joint une fièvre adynamique ou ataxique. On éprouve par fois à la suite des fièvres gastriques un sentiment de foiblesse qui se produit sous la forme trompeuse d'une affection du poumon; le vin et le quinquina, en restaurant les forces digestives, ramènent ordinairement la santé; mais si on emploie les émolliens, les huileux, les loochs, la toux s'exaspère, le dépérissement augmente, et le poumon est bientôt frappé d'une véritable phthisie. On a pu également se convaincre des bons effets du vin dans une foule d'affections chroniques avec asthénie dominante, telles que le catarrhe intes-

Plantes usuelles.

tinal, le vomissement rebelle, la dyspepsie, la chlorose, l'aménorrhée, le rachitis, les scrophules, etc.

« Mais après avoir accordé à ce puissant remède tous les éloges qu'il mérite, il convient d'observer que des médecins en font depuis quelques tems un abus condamnable dans le traitement de la péripneumonie, de la goutte, du rhumatisme et autres maladies dont le début est très-souvent marqué par un état inflammatoire plus ou moins intense. Dans les fièvres adynamiques, il n'est pas rare de voir se former des congestions au cerveau qui contr'indiquent formellement l'usage du vin. On doit les redouter si son usage augmente le délire qui survient vers le soir, si le pouls devient plus vif, la voix plus forte, si les yeux brillent d'un éclat insolite, s'ils sont comme égarés. Les excitans du système dermoïde, les pédiluves, les vésicatoires doivent alors remplacer les cordiaux.

« Parmi les différentes espèces de vin propres aux usages médicinaux, on doit comprendre particulièrement les vins de Malaga, d'Alicante, de Xérès, de Porto, de Canarie, de Madère, de Chypre, de Scio, de Candie, de Lesbos, de Montefiascone, le Tokai, etc.; les vins de Roussillon, des côteaux du Rhône, du territoire de Bordeaux, de la Bourgogne et de la Champagne méridionales, du Rhin, etc. Les plus excitans sont ceux qui contiennent beaucoup d'alcool, tels que ceux d'Espagne, du Portugal et du Midi de la France. Les plus agréables sont ceux qu'on récolte dans plusieurs cantons de la Bourgogne, mais ils sont moins stamachiques que les vins choisis de Bordeaux, auxquels le vulgaire qui ne sait point les apprécier, attribue mal-à-propos une qualité froide. Ceux-ci méritent la

érence dans toutes les maladies asthéniques, et iculièrement dans l'affection catarrhale des intes- . Les vins blancs beaucoup plus légers exercent une on spéciale sur l'appareil urinaire. Mais en général, les vins impriment aux organes une excitation ou moins intense, et on peut les employer indistement, pourvu qu'ils soient d'une bonne qualité. st surtout nécessaire qu'ils aient un peu vieilli, t-à-dire, qu'ils soient parvenus à l'époque où la rentation insensible est entièrement achevée, car vins trop récens occasionnent la flatulence, des orts acides, la cardialgie, des coliques, et quelfois la superpurgation. Du reste, le climat, la ure de la vigne et la manière dont on dirige la mentation, apportent des différences infinies dans ualité et la vertu du vin.

Plantes usuelles.

On administre le vin pur, depuis une ou deux lerées jusqu'à la dose de trois ou quatre onces on répète à des distances variées, suivant le degré citation qu'on veut produire, ou bien, étendu dans égale quantité d'eau. Quelquefois on se contente outer à la tisane ordinaire du malade, un tiers, quart ou un cinquième de vin. On peut également loyer cette liqueur pour extraire les principes actifs substances amères, aromatiques, âcres ou acerbes. t ainsi qu'on prépare les vins médicinaux simples composés. Qu'il nous suffise de tracer ici les prépaons suivantes.—Vin d'ipécacuanha : Prenez racine vérisée d'ipécacuanha une once, vin de Madère ze onces : faites digérer pendant trois ou quatre s et passez la liqueur. On administre ce vin depuis gouttes jusqu'à quarante, dans le catarrhe chro-

Plantes usuelles.

nique du poumon et du conduit intestinal.—Vin antimonié de Georges Fordyce : Prenez tartrite antimonié de potasse un gros, faites dissoudre dans deux onces d'eau distillée bouillante, et ajoutez ensuite vin de Malaga ou autre vin doux six onces. On en donne toutes les quatre heures, depuis dix jusqu'à vingt gouttes dans une tasse d'infusion de feuilles de sauge, dans quelques cas de maladies occasionnées par la suppression de l'exhalation cutanée. — Vin stimulant et fébrifuge : Prenez quinquina choisi en poudre une once, racine d'aristoloche et de serpentaire, racine de gentiane, de chaque demi-once ; cannelle deux gros : faites macérer pendant trois ou quatre jours dans trois livres de vin de Grave ou de Madère.—Vin amer alcalisé, ou élixir balsamique de Werlhof : Prenez quinquina, écorce d'orange, de chaque demi-once ; extrait de chardon bénit, extrait de petite centaurée, myrrhe, de chaque deux gros ; safran oriental un gros, carbonate de potasse demi-once : faites digérer pendant trois jours dans une livre de vin de Malaga, et passez la liqueur. On emploi ce vin à la dose d'un ou deux gros, plusieurs fois le jour, pour combattre les acidités des premières voies, la flatulence, la diarrhée, les obstructions lentes des viscères, etc.

« Le vin, par l'effet de la fermentation, acquiert une saveur acide et se transforme en vinaigre, liqueur extrêmement utile aux arts, à l'économie domestique et à la médecine. On administre particulièrement le vinaigre étendu dans une suffisante quantité d'eau dans les fièvres accompagnées d'une soif ardente et d'une chaleur excessive. Toutefois, le professeur Grimaud recommande de l'employer avec réserve dans

es affections décidément inflammatoires. En effet, analyse chimique démontre dans le vinaigre, outre n principe acide, un principe spiritueux qui doit écessairement modifier son action réfrigérante. On répare avec le vinaigre, l'eau et le sucre, un sirop rès-usité pendant les vives chaleurs. Deux ou trois nces suffisent pour communiquer à deux livres d'eau ne acidité agréable. Cette boisson légèrement excitante, est d'un emploi fort commode dans les fièvres bilieuses et putrides, parce qu'elle plaît généralement aux malades; mais elle occasionne quelquefois a toux, surtout chez les individus dont les poumons ont très-susceptibles. Le vinaigre combiné avec le miel, forme l'oximel simple, médicament très-employé dans les affections catarrhales du poumon, sans irritation notable. On en donne ordinairement une cuillerée à café dans une tasse d'infusion du sauge, d'hyssope ou de lierre terrestre. Les boissons où l'on fait entrer l'oximel, excitent en outre les fonctions de la peau et de l'organe urinaire. En parlant de quelques végétaux vénéneux, nous avons eu occasion de montrer le vinaigre comme l'antidote de leurs effets délétères. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ces divers articles.

« On a beaucoup vanté quelques préparations acétiques comme un préservatif de la peste et des maladies contagieuses. Les plus employées sont le vinaigre thériacal et celui des quatre voleurs. On prépare le vinaigre thériacal, en faisant digérer pendant trois jours, au bain marie, deux livres de thériaque de Venise dans six livres de fort de vinaigre. On l'administre à la dose de vingt à trente gouttes dans

Plantes usuelles.

une ou deux cuillerées d'eau distillée de sauge ou de cannelle.—Le vinaigre de quatre voleurs est préparé de la manière suivante : Prenez romarin, sauge, menthe, fleurs de lavande, de chaque deux onces; ail, cannelle, girofle, muscade, de chaque deux gros; vinaigre concentré, huit livres: faites macérer pendant quarante-huit heures, à une douce chaleur et dans un vaisseau clos; passez et exprimez fortement la liqueur, ensuite filtrez-là pour y ajouter demi-once de camphre dissous dans un peu d'alcool. On emploie particulièrement ce vinaigre à l'extérieur ; on en respire les émanations, on s'en frotte les tempes, les mains et le creux de l'estomac. Mais toutes ces précautions, sans doute fort utiles sous le règne des maladies putrides épidémiques, ne suffisent pas pour éloigner l'influence de leurs miasmes contagieux; et il est une foule d'autres moyens prophilactiques qu'il ne faut point négliger, tels qu'un régime alimentaire tonique, un exercice convenable, une grande propreté, etc. etc. »

On voit que l'auteur n'a rien négligé pour rassembler dans son ouvrage tous les genres d'instruction dont il étoit susceptible ; aussi ce travail, dont les souscripteurs ont déjà épuisé un grand nombre d'exemplaires, sera-t-il heureusement placé dans les bibliothèques de tous les médecins, de tous les chirurgiens, de tous les pharmaciens, des botanistes et même des amateurs.

F. J. .D

Manuel de médecine pratique, ou instructions sommaires, relatives à la préservation et au traitement des maladies tant aiguës que chroniques. Le tout exposé d'après les nouvelles découvertes dans l'art de guérir; par ALEXANDRE THOMSON, *docteur médecin : traduit de l'anglais, et augmenté d'un livre sur les maladies des femmes grosses et accouchées, d'un autre sur celles des noirs, de plusieurs chapitres et articles faisant partie du corps de l'ouvrage, et de notes très-étendues; par M.* PETIT-RADEL, *ancien chirurgien-major breveté pour l'Inde et les Colonies orientales, docteur-régent et professeur de l'ex-Faculté de médecine de Paris, professeur de clinique aux Ecoles actuelles* (1).

Manuel de médecine pratique.

Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme un véritable *enchyridion* médical, offre en prolégomènes, dans le premier livre, diverses considérations sur l'air et l'atmosphère, l'exercice, la diète, les passions de l'âme, le sommeil, l'intempérance, les évacuations relatives aux selles, à l'urine, à la transpiration, sur la propreté et les vêtemens. On y traite de la santé des marins et des militaires, et des moyens de faire parvenir l'homme à la vie la plus reculée. Le second livre contient des détails hygiététiques sur la conduite à suivre à l'égard des enfans, et des moyens curatifs que leurs maladies exigent. Celles-ci sont traitées d'une manière très-étendue et variée selon que le demandent les diverses indications qu'elles peuvent offrir. Le troi-

(1) In-8°., Paris, 1808, 2 vol. 10 fr., et 12 fr. par la poste; chez Allut, rue de l'École de médecine, n°. 6.

sième renferme les maladies fébriles simples et autres, accompagnées de quelques éruptions qu'on regarde comme le plus souvent salutaires. L'auteur *ici*, s'est moins arrêté aux causes souvent chimériques, qu'aux symptômes qui assurent le diagnostic; objet si essentiel quand il faut prononcer sur la nature d'une action morbifique. Dans les livres suivans, sont considérées les inflammations et autres affections phlogistiques, accompagnées de phénomènes locaux, tels que la rougeur et la chaleur; les affections où la douleur l'emporte en véhémence sur les autres symptômes; celles où la cause première semble s'être fixée sur le cerveau, et ses appartenances; et ici viennent se ranger diverses maladies qui peuvent tout aussi bien y figurer que dans les cadres où les méthodistes du jour pourroient les placer. Le livre septième renferme le plus grand nombre des maladies où les humeurs pèchent par des vices dans leur mixtion. Tout occupé d'être utile, et *rejetant* tout système fondé sur l'imagination, l'auteur cherche à remplir son objet principal, celui de fonder ses conseils sur la prudence et l'expérience. Les flux sont la matière du huitième livre; ils y sont distingués en actifs et en passifs, et le plan curatif est fondé sur cette distinction, qui est de la plus grande importance. Le dixième livre est dû aux soins du traducteur; il a rapport aux affections des femmes grosses et accouchées, et à la conduite à tenir envers elles. Ce livre renferme des points relatifs au régime que doivent observer les femmes pendant leurs grossesses, les maladies qui dérivent spécialement de l'état de la gestation, le régime auquel on doit astreindre les femmes nouvellement accouchées, et les maladies qui leur sont relatives. Le onzième livre

contient les *casualités* ou circonstances imprévues qui amènent quelques désordres dans les opérations de la vie. Il est suivi d'un dernier, où se trouve tout ce qui regarde les affections morbifiques auxquelles sont sujets les esclaves dans les Colonies, et les moyens propres à les prévenir et les guérir. Celui-ci appartient au traducteur, qui ayant fait un assez long séjour dans l'une et l'autre Inde, et dans nos Colonies orientales, a été à même de puiser sur les lieux les notions qu'il développe dans les chapitres qu'il a établis pour disposer en ordre son travail. Cet ouvrage sera très-utile aux personnes qui se transporteront dans la zone torride, où se trouve la classe d'hommes qui en est le sujet. Tout l'ouvrage est terminé par une notice, en forme d'apendice, sur les charlatans; l'auteur y met au jour la marche astucieuse que tient cette classe ignominieuse d'hommes obscurs, pour tromper les espérances du malheureux, qui n'a que trop souvent recours à elle pour terminer plus tristement sa carrière.

Instruction sur les moyens de suppléer le sucre dans les principaux usages qu'on en fait pour la médecine, et l'économie domestique; par M. PARMENTIER, *de l'Institut de France, etc.*

Extrait communiqué par M. BOULLAY.

Moyens de suppléer le sucre.

Occupé, depuis quarante ans, de savantes découvertes et de leur application à nos besoins les plus urgens, le respectable auteur de cet opuscule, a rassemblé et mis à la portée du plus simple habitant des campagnes, le résultat de ses observations sur l'extraction et l'emploi de la matière sucrée du raisin.

Moyens de suppléer le sucre.

Ce fruit, étant après la canne (*arundo saccharifera*), le réservoir qui recèle ce principe immédiat en plus grande abondance; il doit être considéré, dit l'auteur, comme son supplément naturel, avec d'autant plus de raison, qu'il est indigène de la France. Le moment est d'autant plus favorable que, d'un côté, le sucre se trouve porté à un prix qu'il est difficile d'atteindre; et que de l'autre, l'abondance de nos vignes, la bonne qualité de leurs fruits et la plus riche abondance pour la vendange prochaine, permettent, sans préjudice pour la fabrication de nos vins, de consacrer une partie de la récolte à remplacer le sucre exotique dans ses principaux usages.

La préparation du moût de raisin; sa concentration successive en syrop, en rob et en conserve; l'application de ce dernier produit à la cuve en fermentation; la préparation du raisiné, du vin cuit, etc., forment autant d'articles intéressans.

J'ai eu l'occasion de préparer le syrop de raisins secs, suivant la méthode indiquée par M. Parmentier, et j'ai obtenu dans les proportions qu'il annonce, un produit très-riche en matière sucrée, et d'autant plus agréable, que le feu avoit été plus ménagé. Ce syrop égaloit celui d'une cassonade commune: peut-être parviendra-t-on à l'obtenir supérieur. Dans tous les cas, l'avantage n'est pas moins réel.

Quoique le sucre indigène puisse, à la rigueur, tenir lieu de celui de nos Colonies, ce dernier ne cesse pas pour cela de lui être préférable; tel est l'avis de l'auteur lui-même.

BIOGRAPHIES.

Éloge historique de J. H. D. PETETIN, *D. M., président perpétuel de la Société de médecine de Lyon, membre résident de la même ville, etc. Discours prononcé à la séance publique de l'Académie de Lyon, le 23 août* 1808, *par* AIMÉ MARTIN, *D. M., ex-chirurgien en chef de l'hospice de la Charité.*

Biographies.

Les éloges historiques, lorsqu'ils sont adressés à des hommes qui en ont été dignes, par des hommes qui ont le talent propre à ce genre d'ouvrages, honorent à-la-fois et ceux qui les font et ceux à qui ils s'adressent; et ce n'est pas toujours à la réputation de ceux-ci qu'ils servent le plus.

Dans cette circonstance, l'éloge est adressé à un praticien connu dans le monde médical, mais plus encore à Lyon, où il exerçoit la médecine avec distinction depuis longues années; et il est fait par un autre praticien dont la réputation, quoique moins ancienne, est tout aussi brillante.

M. Petetin s'étoit également occupé et de médecine et de physique, et il a laissé dans ces deux parties des sciences naturelles des ouvrages que tout le monde connoît.

Notice biographique sur NOEL, *professeur à l'École de Strasbourg : extraite du discours prononcé aux obsèques de ce professeur; par M.* FLAMANT, *son collègue.*

Joseph Noël, né le 6 janvier 1753 à Bayou, département de la Meurthe, ci-devant Lorraine, et mort

Biographies

à Strasbourg le 29 juin 1808, fut élevé par un père tendre, médecin éclairé et praticien instruit, qui lui inspira de bonne heure, ainsi qu'à un frère aîné, le goût de la médecine. Il fit au collège de Nancy de bonnes études, qui furent couronnées par le grade de docteur en philosophie. Reçu comme surnuméraire à l'hôpital militaire, il suivit en même tems les cours de la faculté de médecine. Delà il se rendit à Paris, où il fit des progrès rapides sous les maîtres célèbres qui composoient l'Académie de chirurgie, et qui dirigeoient les principaux hospices de la capitale. Il obtint au concours une place à l'École pratique et revint ensuite à l'hôpital de Nancy, où il démontra l'anatomie pendant deux hivers.

Il signala bientôt l'aurore de sa carrière médicale par deux concours, l'un à Paris et l'autre à Brest, d'après lesquels il obtint une place de chirurgien-major sur un des vaisseaux de premier rang.

Après avoir rempli plusieurs places importantes dans la chirurgie militaire, un savant et modeste praticien, qui a dirigé pendant quinze ans mes pas, dit l'auteur du discours, dans le sentier difficile de la médecine, Dezoteux, le proposa au ministre pour occuper le poste important de chirurgien en chef de l'armée des Alpes.

Il sollicita plusieurs fois sa retraite pour venir gémir dans ses foyers sur les maux dont il voyoit son pays menacé. Mais le conseil de santé, qui craignoit de perdre un officier aussi distingué, lui fit accepter la place de chirurgien-major de l'hôpital de Dunkerque, qu'il quitta bientôt, pour venir à Paris occuper celle de chef et de professeur à l'hôpital du Val-de-Grace, qu'on venoit d'ériger en hôpital d'instruction pour les jeunes chirurgiens destinés au service des armées.

C'est à cette époque que je me rendis de Strasbourg à Paris ; le plaisir de nous revoir nous fit jurer de ne plus nous quitter. Noël alloit commencer des démarches pour me faire rentrer au service militaire et dans son hôpital, lorsque je conçus le projet de l'amener avec moi : il y consentit. Le digne et respectable Lorentz venoit d'opter entre la direction de notre École et la place de membre du conseil de santé : en acceptant cette dernière, il laissa la première vacante ; il étoit chargé par sa place d'enseigner la médecine légale et l'histoire des cas rares.

Pendant l'hiver dernier, qui a été le moins douloureux pour lui depuis cinq ans, Noël s'occupoit, malgré l'opposition de ses amis, de la rédaction de son cours de médecine légale. On attendoit cet ouvrage intéressant, principalement pour la partie chirurgicale, et qui lui avoit coûté tant de veilles. Un travail, quoique facile, devenoit fatiguant pour lui, parce qu'il s'y livroit avec trop d'ardeur et d'opiniâtreté. Sa diction étoit pure et aisée comme on en peut juger d'après les discours, les consultations et les rapports qu'il a faits à notre École ; et on saura sans doute quelque jour le parti qu'on pourra tirer de ses manuscrits. Il appartenoit à plusieurs Sociétés savantes qui se l'étoient attaché en lui envoyant des diplômes d'associé.

Cet homme dont les études préliminaires, couronnées de succès, annonçoient ce qu'il seroit un jour, a fait comme chirurgien-major sur différens vaisseaux de guerre les campagnes de 1778, 79, 80, 81 ; celles de 82 et 83 comme chirurgien en chef de l'armée de terre de la côte de Coromandel ; celles de 1792 et 93 comme chirurgien en chef et consultant à l'armée des

Alpes et du Jura ; et enfin celles de 94 et 95 comme chirurgien en chef à l'armée du Nord. Depuis il a dirigé différens hôpitaux militaires du premier ordre et notre École de médecine.

Noël fut sans vices et vécut sans reproches : ami franc, chaud et quelquefois sévère, obligeant pour tout le monde, et bon époux, il n'eût pas le bonheur d'être père, ce qui étoit l'objet de tous ses vœux. L'instruction le perd, ses amis le pleurent, et tous les honnêtes gens le regrettent.

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE.

De Manid animadversiones medico-philosophicæ, cum thesibus annexis, oblatæ ac propugnatæ à J. B. LAUTARD *massiliense, dementium nosocomii medico, ut medicinæ doctor renunciaretur in Taurinensi archygimnasio. Augustæ Taurinorum.*

Recherches historiques dans les écrits d'un grand nombre d'auteurs, descriptions de la manie, résultats généraux de la pratique de l'auteur ramenée à quelques propositions, et enfin, méthodes thérapeutiques applicables à cette maladie, et à ses diverses périodes.

Dissertation inaugurale sur l'hépatite aiguë ; par E. M. RIEMBAULT : *Paris*, 1808, *in*-4°.

Bibliog. médicale.

Considérations générales sur l'anatomie et la physiologie du foie ; monographie abrégée de l'hépatite, déduite avec une sage érudition des auteurs qui ont le mieux traité cette maladie ; tels sont les avantages de cette dissertation, dans laquelle l'auteur a sur-tout

prouvé qu'après s'être nourri de la lecture et de la méditation des meilleurs maîtres, il s'étoit mis au niveau des connoissances acquises.

Recherches historiques sur l'art du dentiste chez les anciens; par J. R. DUVAL, *dentiste, membre des ci-devant Collége et Académie de chirurgie de Paris.* 1808, *chez Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques; Méquignon l'aîné, rue de l'École de Médecine; et Gabon, place de l'École de Médecine.*

L'auteur a mis, dans ce travail, l'érudition qui caractérise tous ses écrits; ce fragment historique, qui présente tout l'intérêt attaché à ce genre de travaux, comprend les tems qui se sont écoulés depuis Hippocrate jusqu'à la décadence de l'Empire Romain. Dans un second mémoire, l'auteur traitera le même sujet, depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Histoire naturelle appliquée à la chimie, aux arts, aux différens genres de l'industrie, et aux besoins personnels de la vie; par SIMON MORELOT, *pharmacien en chef du corps d'armée du général Gouvion-Saint-Cyr; précédée d'un rapport de l'Université de Leypsic*: 2 *vol. in-8°. Paris, chez F. Schoell, rue des Fossés-St.-Germain-l'Auxerrois, n°.* 29, *H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, et Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques,* 10 *fr., et franc de port dans les départemens,* 12 *fr.* 75 *cent.*

Incessamment nous rendrons compte de cet ouvrage.

Suite des mémoires manuscrits parvenus a la Société.

Mémoires manuscrits parvenus à la Société.

1202 Autopsie cadâvérique du général Noguez, historique de la maladie et observations; par M. Guichon, D. M., membre correspond. de l'Athenée de Paris, et autres Sociétés savantes, etc., à Trie, département des Hautes-Pyrénées.

1203 Ouverture de cadâvre après une tympanite abdominale et intestinale, avec les réflexions de l'auteur; par le même.

1204 Traitement d'une tympanite; par le même.

1205 Observations d'anatomie pathologique; par M. Pinel, docteur en médecine à Cherbourg.

1206 Observation sur la régénération d'une grande partie du tibia à la suite d'une nécrose complette; par M. Rouzel, doct. en médecine de la commune de St. Etienne-aux-Claux (Correze.)

1207 Constitution météorologico-médicale du 2e. trimestre de 1808; par M. Py, médecin des hospices civils de Narbonne.

1208 Observation sur un ictère spasmodique, recueillie et communiquée par M. Chapp, chirurgien principal du 4e. corps de la Grande-Armée.

1209 Observation sur une blessure de la rate, recueillie par M. Calvet, et communiquée par M. Chapp.

1210 Observation d'un enfant dépourvu de vessie minaire; par M. Labourdette, D. M. M. à Lalies, par Orthes.

1211 Mémoires sur deux morts subites, causées par une inflammation occulte des viscères du thorax; par M. Mouton fils, docteur en médecine à Agde.

1212 Supplément aux observations diverses de chirurgie; par M. Emmanuel père.

1213 Histoire d'une fièvre qui a enlevé le malade en 24 heures, sur laquelle on appelle la décision de cette question, savoir: si elle doit être rangée parmi les ataxiques intermittentes ou parmi les ataxiques continues? par M. Dupont, médecin à Roquefort, département des Landes.

Mémoires manuscrits parvenus à la Société.

1214 Constitution météorologique et médicale du 3e. trimestre de l'an 1808; par M. Py, médecin des hospices civils à Narbonne.

1215 Observation d'un croup aigu guéri par le tartrite de potasse antimonié, sans autre adjuvant que le lait tiéde; par F. M. Mercier, doct. en médecine à Rochefort, département du Puy-de-Dôme.

1216 Observations sur l'hématemèse ou vomissement de sang; par M. J. B. Stamme, doct. en médecine à Valenciennes.

1217 Observations sur une leucophlégmatie produite par une affection de l'ame; par M. Beauchêne.

1218 Observation sur une suppression des selles pendant six mois; par M. Révolat, D. M., médecin militaire près l'hospice de Nice.

1219 Observations sur une fracture d'une portion de la mâchoire inférieure, qui a existé pendant dix ans, sans se consolider, ni donner des signes positifs de son existence; par M. Dubois Foucou.

1220 Observation curieuse, recueillie par M. Maygrier, docteur en médecine.

1221 Observat. sur un opéré de la taille; par le même.

1222 Observations et réflexions sur les maladies ataxiques sans fièvres; par M. Dupont, D. M. à Roquefort, département des Landes.

1223 La vaccine peut-elle exister sans éruption? Quelques réflexions sur cette question; par M. Dupont, docteur médecin à Roquefort, département des Landes.

1224 Réflexions et observations sur l'emploi de l'oxide blanc d'arsénic dans les fièvres intermittentes; par André Bry, D. M. à Angers.

1225 Observation sur une phthisie pulmonaire hémoptoïque et tuberculeuse; adressée à la Société de médecine de Paris, par son associé national le docteur Révolat, médecin milit. près l'hospice de Nice, département des Alpes maritimes, etc. etc.

1226 Observation sur une inoculation de vaccine, à la suite de laquelle on n'a apperçu de symptôme local que du 15e. au 20e. jour; par M. Lafaurie, D. M., associé national à Cancon.

1227 Rapport à M. le Préfet du Lot et Garonne, sur les maladies qui ont régné à Villeneuve-sur-le-Lot

Mémoires manuscrits parvenus à la Société.

dans le cours du mois de mars 1808; par J. M. LA LAURIE, médecin du gouvernement pour les épidémies, et de l'hôpital civil de Villeneuve-sur-le-Lot, membre de plusieurs Sociétés médicales : à Villeneuve-sur-le-Lot.

1228 Sirop d'épicacuanha; par M. VIALA, pharmacien à Castelnaudary.

1229 Observation sur un sommeil convulsif pendant le jour, guéri par l'application du séton à la nuque; par P. F. RAISIN, D. M., pro-secrétaire de la Société de médecine de Caen.

1230 Observations sur les dangers résultans de la dessication trop prompte des anciens ulcères, par M. RÉVOLAT, associé national.

1231 Fièvre muqueuse adynamique avec suspension de la sécrétion des urines, traitée avec succès par l'*arnica montana*; par F. M. MERCIER, docteur médecin à Rochefort.

1232 Sur le danger du mercure dans les cas de scrophules, même avec complication du virus syphilitique; par M. SAUVERGE, chirurgien du 34e. régiment d'infanterie, membre de la légion d'honneur, retiré avec retraite à Strasbourg.

1233 Précis d'observations météorologico-médicales, recueillies pendant le 3e. trimestre de 1808; par M. PY, médecin des hospices de Narbonne.

1234 Mémoire sur la plique polonaise; par M. ROBIN, ancien chirurgien du Grand Frédéric.

1235 Lettre sur la plique polonaise; par M. LÉOPOLD DE LA FONTAINE, chirurgien en chef de l'armée polonaise.

1236 Mémoire sur deux morts subites, causées par une inflammation occulte des viscères du thorax; par M. MOUTON, D. M. à Agde.

1237 Mémoires sur l'emploi du fer dans les fièvres intermittentes; par M. C. C. MARC.

1238 Mémoire sur la moutarde; par M. MACARTAN, D. M.

1239 Observation sur un os engagé dans l'œsophage pendant l'espace de quatorze ans et rendu par le vomissement, par M. GAULTIER-DE-CLAUBRY.

Fin du Tome trente-troisième.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXXIII

DU JOURNAL GÉNÉRAL DE MÉDECINE, etc.

Physique. Pharmacie. Chimie. Physiologie.

Observations météorologiques ; par M. Bouvard. Pag. 90—203-290-422.

Examen chimique de l'écorce sèche de sain-bois ; par M. Lartigue. 178

Exposé de quelques expériences propres à déterminer quelle est l'influence des nerfs de la huitième paire sur la coloration du sang ; par Ch. L. Dumas. 353

Moyen de suppléer le sucre dans la médecine et l'économie domestique ; par M. Parmentier. 417

Botanique. Matière médicale et thérapeutique.

Plantes usuelles, indigènes et exotiques ; par M. Roques. 437

Réflexions et observations sur l'emploi de l'arsenic dans les fièvres intermittentes ; par M. Bry. 3

Deux observations sur les effets des feuilles de digitale pourprée ; par M. Dupuy. 19

Observations sur l'écorce de maronier d'Inde ; par J. F. Zulatti. 328

Sur la fièvre muqueuse adynamique, traitée avec succès par l'*arnica* ; par M. Mercier. 386

Observations de médecine.

Observation pour servir à l'histoire de l'épidémie qui a régné à la Grande-Armée en Autriche ; recueillie par M. GRAS, et communiquée par M. DESGENETTES. 32

Histoire de la constitution médicale du deuxième trimestre de 1808 ; par J. F. DOUBLE. 39

Manuel de médecine pratique militaire ; par D. A. F. HECKER ; traduit de l'allemand avec des notes ; par MM. BRASSIER et RAMPONT. 21

De la nature des fièvres et de la meilleure manière de les traiter ; par le docteur GIANNINI ; traduit de l'italien par M. HEURTELOUP. 110

Recueil des observations et des faits relatifs au croup ; *publié* par l'Ecole de médecine de Paris. 119

Observat. d'une maladie nerveuse ; guérie par M. DELPIT. 129

Rapport sur les maladies observées à Kœnigsberg ; par M. CHARDEL, communiqué par M. DESGENETTES. 144

Traité du rhumatisme ; par M. RODAMEL. 205

Pyretologia medica ; auctore PH. PETIT-RADEL. 215

Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies ; par M. PORTAL. 220

Essai d'une méthode analytique appliquée à l'étude de toutes les branches de la médecine ; par M. MAYGRIER. 225

Observation d'un croup aigu guéri par le tartrite de potasse antimonié et le lait tiède ; par M. MERCIER, 24

Observation sur une angine trachéale ; par M. LABONNARDIÈRE. 247

Observation sur une phthisie pulmonaire qui a présenté quelques phénomènes remarquables ; par M. RÉVOLAT. 252

Observation sur un sommeil convulsif pendant le jour ; par M. RAISIN. 265

Histoire de la constitution médicale du 3e. trimestre de 1808 ; par F. J, DOUBLE. 271

Synopsis des fièvres; par M. DE MERCY. 305
Tableau des maladies qui ont affligé la Grande-Armée; par M. GILBERT. 308
Rapport d'un cas d'hydrophobie; par le Dr. BENJAMIN MOSELEY; traduit de l'anglais par M, CAPTIER. 336
Apperçu sur les fièvres intermittentes qui ont régné parmi les militaires français à Potsdam; par M. LORENTZ, communiqué par M. DESGENETTES. 361
Quelques observations sur le croup; par M. SALMADE. 375
Traité de maladies qu'il est dangereux de guérir; par RAYMOND, de Marseille; nouvelle édition avec des notes, par M. GIRAUDY. 437
Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques; par M. BROUSSAIS. 444
Manuel de medecine pratique de THOMSON, traduit de l'anglais par PH. PETIT-RADEL. 567

Séméïotique.

Mémoires sur les signes que fournissent les lèvres, les dents et la langue; par M. HERNANDEZ : deux extraits. 292-424
Considérations séméïotiques sur les ongles; par F. J. DOUBLE. 397

Observations de chirurgie.

Observations sur l'étranglement causé par des morceaux de viande trop gros et mal mâchés; par E. J. DOUBLE. 50
Observation sur une fracture du crâne et de la clavicule; par M. BOUCHER : extrait et rapport par M. LEVEILLÉ. 54
Observation sur une fracture extraordinaire d'une portion de la mâchoire inférieure; par M. DUBOIS FOUCOU. 80
Plaie de tête compliquée de l'inflammation du péricrâne et des meninges, avec quelques réflexions; par M. MACÉ, communiqué par M. CHAPPE. 257